N° 780 41ᵉ Année T. CCXXIV 15 Décembre 1930

MERCVRE

DE

FRANCE

Paraît le 1ᵉʳ et le 15 du mois

DIRECTEUR ALFRED VALLETTE



—

PRIX DU NUMÉRO

France, 5 fr. — Étranger : 1/2 tarif postal, *5 fr. 75*; plein tarif *6 fr. 50*

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

PARIS-VIᵉ



LA ROCHEFOUCAULD

MAXIMES

Avec un portrait par GANDON

Jn volume sur Rives. 60 fr.

MOLIÈRE

ŒUVRES COMPLÈTES

Avec un portrait par BÉLOF

volumes sur Rives. 360 fr.

JEAN RACINE

THÉATRE COMPLET

Avec un portrait par GANDON

volumes sur Rives. 180 fr.

PASCAL

ISCOURS SUR LES PASSIONS DE L'AMOUR

Burins originaux de PIERRE GANDON

Jn volume sur Rives. 40 fr.

SPÉCIMENS SUR DEMANDE

BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER

FASQUELLE ÉDITEURS

11, rue de Grenelle, PARIS



MARCELLE VIOUX

AU SAHARA

NOELLE ROGER

EN ASIE MINEURE

ANDRÉ CORTHIS

PÈLERINAGES EN ESPAGNE

HENRIETTE WILLETTE

AU MAROC

HÉLÈNE LAVAYSSE

L'HIVER EN LAPONIE

Volumes in-16, planches hors-texte, couverture illustrée.
Prix de chaque volume : **12** fr.

HENRI VONOVEN

ANTOINETTE ET SON PÈRE

- Mœurs du XVIIIe Siècle -

Un volume de la *Bibliothèque-Charpentier*. — Prix.................... **12** fr.

EN VENTE CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

Envoi contre mandat ou timbres

(1 franc en sus pour le port et l'emballage.)



R. C. Seine 242.553.

LÉON DIERX

Si la civilisation ne change pas de pilote et si elle continue à marcher avec la vitesse actuelle, il ne faudra pas un demi-siècle pour que des figures comme celle que je vais évoquer aujourd'hui paraissent plus lointaines, plus ahurissantes, plus désuètes que les figures hardies d'un Ruteboeuf ou d'un Villon. Rien ne sera moins moderne que le désintéressement, la dignité, la modestie du poète des *Lèvres Closes*. Figure d'une autre humanité, figure paradoxalement pure pour qui l'art est un noble souci où concourent la hauteur de l'inspiration et la sagesse du travailleur, Léon Dierx réalise le type du poète comme il n'en existe déjà plus, comme il en a d'ailleurs fort peu existé. Avec lui, nous sommes loin de la plaisanterie, de la conception commerciale de l'art ou, plus odieux encore, de la littérature militante ou sociale. Il a cru fermement à la théorie de l'art pour l'art et songeait, avec ses amis, que la Beauté veut un culte exclusif.

Léon Dierx faisait partie du bruyant groupe parnassien où l'on portait avec fierté des noms éclatants; mais il passa parmi eux grave, silencieux, rêvant, en place de gloire et d'honneur, de poèmes et de souvenirs, se dédommageant d'une réalité étroite au cœur d'une vie idéale.

Poète, âme de poète, aujourd'hui comme hier, il se-

rait écrasé par le tourbillon de ceux qui œuvrent vite et utilement; le silence qui l'a étouffé s'épaissirait plus dense encore qu'au temps où il se mouvait, à l'ombre de Leconte de Lisle, son maître et ami. Il eut la malchance de vivre au temps où les rimes sonores du Parnasse fatiguaient déjà les oreilles : on n'écouta plus les siennes. Mais où le symbolisme n'avait pas encore la vogue, on ne reconnut pas ses timides hardiesses et ses réelles nouveautés. Je ne voyais pas que ce terrible silence — qui semble marquer son destin — dût jamais vibrer pour lui rendre les éloges auxquels il avait droit : nous aimons de moins en moins les chansons qui chantent, les contes qui racontent, les eaux qui sont transparentes. Mais voilà que cette place que Léon Dierx mérite dans l'histoire littéraire, on vient enfin de la lui restituer. Un groupe de fidèles répare aujourd'hui une injustice et par là, comme le poète, consent d'être d'un autre âge.

§

La vie (1) du poète est comme sa destinée littéraire, une malchance. Un beau départ cependant : la naissance dans une île parfumée, une famille nombreuse et unie, la jeunesse studieuse et entourée; à quinze ans, le départ pour Paris, les voyages, les amis, l'art... Puis, la série noire : un amour malheureux fait de ce tendre un solitaire; une chute terrible, au Vésuve, fait de cet éphèbe un estropié; une crise économique, provoquée par la culture de la betterave dans le Nord et qui ruina les possesseurs de cannes à sucre, fait de ce riche un pauvre. Chagrin, infirmité, pauvreté s'abattent sur ses vingt ans. Le cœur trop haut placé pour maudire, il se réfugia dans le rêve. A partir de ce moment, vie extérieure lamentable de fonctionnaire subalterne qui accomplit ponctuellement et distraitement une besogne illusoire. Quarante

(1) On trouvera une biographie du poète dans le livre que je lui ai consacré : E. Noulet, *Léon Dierx*, Presses universitaires de France.

ans de cette cadence obscure et monotone, après quoi, mis à la retraite, vieilli et infirme, il est rendu trop tard aux féconds loisirs que veulent les créateurs.

Pendant son esclavage, tout à coup, sur l'eau dormante des années, un peu de remous : à son grand ennui, on l'élit Prince des poètes, à la mort de Mallarmé. Et dès lors, il connaît une célébrité périodique : tantôt au Comité du Salon d'automne, tantôt à ceux des monuments Racine ou Vigny, ou Mendès ou Mallarmé; annuellement aux Journées Verlaine, aux Tombeaux de Gautier et de Baudelaire, l'honneur lui revient de représenter la Poésie. De présidence en présidence, de funérailles en funérailles, Léon Dierx voit s'allonger sa terne vieillesse. Enfin la mort, qui veilla, telle la vie, à faire le moins de bruit possible en le surprenant, une nuit, par une embolie.

Vie de petit bourgeois, grise et laide comme la médiocrité, — apparemment médiocre, car Léon Dierx ne vivait pas dans sa vie. Et on pouvait le soupçonner à voir sa belle tête sereine et grave. Il ressemblait à la fois à Gautier et à Leconte de Lisle. Tous trois ne manquaient pas, selon Banville, au « premier devoir du poète, qui est d'être beau ». Grand, le front haut, les cheveux rejetés en arrière, une majesté souriante et lointaine, le Prince des poètes avait, ainsi qu'il sied, l'allure olympienne et donnait l'impression « d'avoir toujours été roi de quelque chose (2) ». « Nous avons l'air de notre buste », disait Richepin, et rien n'était plus vrai pour Léon Dierx. L'expression du visage était remarquable de douceur et de fierté. Une politesse exquise, le regard distant et intérieur; le geste lent et hésitant, le tout dans le rythme d'une très grande simplicité. Quant à la beauté morale, elle était si rayonnante que dans la ménagerie

(2) A. Brisson, *Annales politiques et littéraires*, 30 juin 1912. Voir aussi le croquis dessiné par Verlaine dans *Les Hommes d'aujourd'hui*, nº 287.

des hommes de lettres, il ne se trouva pas un confrère, pas un critique qui ne la reconnût et qui ne la louât.

Parallèlement à son existence uniforme, il sut se créer une vie intérieure que la poésie et l'art illuminaient. Il peignait autour de ses murs et de sa pensée des toiles à la manière de Corot, où le rythme et la grâce animent les corps et les branches.

Et son œuvre tout entière a le son d'une voix rêvée, musique fêlée, pure et sans forme.

A vingt ans : une œuvre romantique, *Les Aspirations*, du plus pâle romantisme et qu'il condamna lui-même en supprimant entièrement son édition (3).

A vingt-six ans : une œuvre parnassienne, *Poèmes et Poésies*, où se retrouve la manière éclatante de son groupe littéraire, manière dans laquelle il est inférieur, mais où de-ci, de-là, on perçoit les notes nouvelles d'une harmonie inconnue et méconnue par sa génération. Les Parnassiens, « pour qui le monde extérieur existe », n'entendirent pas cette poésie intime, triste, mélodique.

Trois ans plus tard, *Les Lèvres Closes*, dont quelques morceaux sont des chefs-d'œuvre.

Débarrassé des influences, ou des influences assimilées (ce qui est la même chose), ce nouveau recueil exprime l'âme du poète, séparée enfin de son âme livresque: œuvre qui vante les silences, les attitudes et les regards, qui dénonce les chants silencieux, les sanglots retenus, les élans immobiles, les frémissements et les solitudes — et la vie ténébreuse et tenace du souvenir.

Le poème liminaire, synthèse des vingt-neuf autres, décèle une inspiration personnelle puisée à une triple source :

J'ai détourné mes yeux de l'homme et de la vie,
Et mon âme a rôdé sous l'herbe des tombeaux.

(3) On en trouvera l'analyse et le résumé dans mon livre, chap. II et IV, ce livre rarissime étant de première importance pour la biographie.

J'ai détrompé mon cœur de toute humaine envie,
Et je l'ai dispersé dans les bois par lambeaux.

J'ai voulu vivre sourd aux voix des multitudes
Comme un aïeul couvert de silence et de nuit,
Et pareil aux sentiers qui vont aux solitudes,
Avoir des songes frais que nul désir ne suit.

Mais le sépulcre en moi laissa filtrer ses rêves,
Et, vivant, j'ai vécu du souci des vieux morts.
Les forêts? Leur angoisse a traversé les grèves,
Et j'ai senti passer leurs souffles dans mon corps.

Le soupir qui s'amasse aux bords des lèvres closes
A fait l'obsession du calme où j'aspirais ;
Comme un manoir hanté de visions moroses,
J'ai recélé l'effroi des rendez-vous secrets.

Et depuis, au milieu des douleurs et des fêtes,
Morts qui voulez parler, taciturnes vivants,
Bois solennels, j'entends vos âmes inquiètes
Sans cesse autour de moi frissonner dans les vents.

En s'écartant des routes parnassiennes, son inspiration se précise, se concentre, se personnalise et découvre du même coup sa voie originale. Et Léon Dierx abandonne définitivement les poèmes à fracas pour lesquels il manque de souffle et essaye de traduire les langages imperceptibles et les désirs inexprimés. Pourtant, malgré de magnifiques morceaux, la belle tenue de l'ensemble et l'émotion du détail, *Les Lèvres Closes* laissent l'impression de n'être encore qu'une promesse, promesse pleine de saveurs et de richesses qui permet d'augurer que dans l'œuvre suivante on goûtera enfin l'état de maturité, l'état de mois de juin propre aux chefs-d'œuvre. *Les Lèvres Closes* cependant devaient être le point culminant de l'œuvre de Léon Dierx.

En 1872, deux pièces de circonstance : un cri de révolte, *Armistice,* un chant douloureux, *Paroles du vaincu.* Enfin, en 1879, il réunit un grand nombre de petits poèmes sous le titre *Les Amants,* dont les uns ne laissent dans la pensée qu'un frôlement, dont une douzaine d'au-

tres se contentent d'éveiller un peu de nostalgie; le reste, enfin, parfaitement parnassien. L'unité de ce volume est dans son sujet, car tous les poèmes justifient le titre en ce qu'ils reprennent en un marivaudage délicat les thèmes de la poésie amoureuse. Elle est encore dans la manière qui est agréable et facile; en somme, on peut dire de tous ces vers qu'ils ont beaucoup de musicalité et que, sans profondeur, ils charment par leur souplesse et leur grâce. Un vent plus large passe dans les derniers poèmes du recueil; ils frémissent d'un héroïsme secret et annoncent peut-être une inspiration renouvelée... Non, le poète vient de renoncer à écrire. Il a quarante ans. Renoncement définitif qui n'est ni attitude transitoire, ni diversion à une autre activité, ni remords comme chez Racine, mais sagesse de celui dont l'inspiration est tarie et qui se résigne désormais à être le poète qui ne publie plus. Sa résolution fut inébranlable et résista aux incitations affectueuses de ses amis. Dans le volume que je lui ai consacré, j'ai cherché les causes de ce dur silence. Le justifier ici mènerait à des considérations extra-littéraires, car, à côté de circonstances secondaires, j'ai accusé la souffrance et la pauvreté auxquelles je dénie toute influence fertilisante en matière artistique. Dans ce silence, Léon Dierx vécut encore trente-deux ans. A sa mort, paraît une plaquette de treize poèmes posthumes : la première moitié à la louange des poètes que Dierx a connus et aimés, A. de Vigny, Verlaine, Heredia, Mendès, Mallarmé. Hommage du Prince des poètes à la Poésie. La deuxième moitié, hommage de l'homme à la vie, poèmes émouvants qui semblent les différents fragments d'un même poème, les phases d'une même idée, les étapes d'une route tracée et qui achemine au but inévitable : *Le Moribond,* dernier mot de sa vie et de son œuvre. Poème poignant où le poète à l'heure de la mort évoque l'heure de ses vingt ans. Ultime confession qui révèle la fidélité absolue de l'âme à sa douleur. Poème

intéressant aussi quant à sa technique, si l'on se rappelle comment la tragique succession des idées s'aide de la disposition typographique qui coupe les strophes inégales par des blancs, transitions inexprimées, minutes de délire ou de respiration plus pénible, dans une consciente agonie.

Une première œuvre informe et romantique, une ascension dans *Poèmes et Poésies*, l'apogée et l'originalité dans *Les Lèvres Closes*, un fléchissement dans *Les Amants*, un redressement vers la fin du volume et la douzaine de poèmes posthumes, voilà la courbe de l'œuvre de Léon Dierx.

§

Nous avons lu que dans *Les Lèvres Closes* le poète dit subir la fascination des vivants taciturnes, des morts qui veulent parler et des bois solennels; il touche ainsi aux trois thèmes qui de toute humanité ont alimenté la poésie lyrique : l'amour, la mort, la nature.

Le mutisme des vivants n'est, en effet, pour lui que la défense que leur pudeur a élevée autour de leur secret d'amour : d'où sa conception romantique du sentiment. On fausserait cependant la vérité si on n'expliquait aussitôt cette affirmation. Il n'y a chez ce poète, tout de réserve et de nuance, ni attitude, ni exagération, ni littérature, ni prédominance de l'imagination. Son désespoir est serein et son ennui, muet. Sa conception est romantique dans la mesure où il existerait un romantisme éternel qui, dans une zone religieuse de l'âme, parerait les sentiments de la ferveur et de la stabilité que nous leur prêtons à la première minute de leur éclosion.

Pour Léon Dierx, l'amour n'est pas le bonheur : aucune torture ne lui est égale, car toutes les épouvantes ont leur douceur que l'amour ignore. Il est tragique et conduit aux violences; il est unique et c'est sa pire vertu : car c'est précisément sa durée qui fait l'angoisse de

l'amour. Ce qui paraît insupportable au poète, je veux dire terrifiant et douloureux, c'est qu'il n'y a qu'un amour, comme il n'y a

...qu'un astre aux cieux
Et qu'un chemin devant la porte (4).

Enfin, l'amour chez Léon Dierx est idéalisé. Verlaine l'appelle un voluptueux et, après lui, sans contrôler, la critique l'a répété. Rien n'est plus faux pourtant dans le sens où le prend Verlaine. Dierx est voluptueux et chaste à la fois : voluptueux parce que sa sensation d'une extrême délicatesse s'éveille à la moindre vibration; chaste parce qu'elle garde sa pureté. Les amants de Léon Dierx se taisent et se regardent. Les yeux ont une importance capitale dans son œuvre; ils donnent lieu à des comparaisons, des allégories, des thèmes et des développements sans nombre; on y trouverait facilement une théorie de la transmission de la pensée par le « canal des yeux » qui ressemblerait assez aux explications puériles des poètes du *Dulce stil nuovo*. Chez Dierx, la vertu du regard, éloquence silencieuse, remplace l'éloquence bavarde des lèvres.

Sa conception de l'amour explique l'abondance des portraits de jeunes filles dans son œuvre, de vraies jeunes filles, et de celles aussi qui meurent d'amour à vingt ans.

§

C'est la durée de l'amour qui a fait naître en Dierx l'idée de l'immortalité de l'âme. Ce n'était pas assez que l'amour fût long, aussi long que la vie, il le voulait immortel. Dès lors, les morts ont encore des désirs qu'ils leur faut transmettre, et les morts hantent et attirent les vivants et, par le souvenir, le gémissement, la présence des portraits, ils tentent de parler et d'aimanter la vie. Dès lors, l'au-delà est un lieu de tourment où se

(4) « Le vieux banc », *Les Amants*.

prolongent nos chimères et nos détresses, un lieu d'éternelle inquiétude, de vaine recherche où les attirances, les fascinations et les déceptions sont aussi invincibles et imprécises qu'ici-bas.

La vie est courte et le jour long.
Mais nos âmes que cherchent-elles?
Oh! leurs douleurs sont immortelles!
Et rien n'y fait, trou noir, ni plomb! (5)

Non seulement le poète croit à la survie de l'amour après la mort, mais encore à son pouvoir multiplié. L'amour libéré des morts devient tout-puissant et commande l'amour des vivants. C'est l'extraordinaire sujet de *La Chanson de Mahall* : après la mort de son mari, Gemma, qui fut rebelle et froide, est enfin conquise, et la fascination du mort est telle que l'appel posthume des yeux entraîne l'amoureuse vers les lèvres empoisonnées d'un portrait où elle meurt pendant que Mahall, la vieille folle, marmotte son refrain :

Le désir des morts dompte les vivants.

S'il n'y a trace d'aucun paradis dans les cieux de Léon Dierx, il n'y a trace non plus d'aucun enfer. La souffrance n'y résulte pas de la punition ou du regret; elle est une souffrance vague, un effroi non défini, comparable à la souffrance de vivre.

Le problème de l'au-delà a trop inquiété Léon Dierx pour qu'il n'ait pas songé à interroger le seul être qui l'ait connu et qui en soit revenu, Lazare, le seul mortel qui eut l'incroyable sort de vivre deux fois. Ce n'est pas pour rien que sa stature de somnambule se dresse au seuil des *Lèvres Closes*. Il est, par excellence, « le mort qui veut parler », qui devrait parler, celui qui a tout à révéler :

La science interdite à l'avide univers.

(5) « Chanson », *Les Amants*.

Mais il se taira, invinciblement, et les mots qui le décrivent prouvent bien qu'il ne contemple pas une vision de bonheur :

> Lui-même épouvanté de son secret terrible
> Il venait et partait silencieusement
> ....
> Et tout prêt à parler, il élevait la main;
> Mais le mot inconnu du dernier lendemain,
> Un invisible doigt l'arrêtait sur ses lèvres.
> ....
> Et le sang se figeait aux veines du plus brave
> Devant la vague horreur qui nageait dans ses yeux.

L'horreur du néant cependant ne dépasse pas l'horreur de la vie, puisque Lazare, le ressuscité, envie le sort banal de celui qui ne meurt qu'une fois :

> Que de fois l'on te vit dans les gazons épais
> Te mouvoir, seul et grave, autour des cimetières
> Enviant tous ces morts qui dans leur lit de pierres
> Un jour s'étaient couchés pour n'en sortir jamais!

Encore un pas et demandons-nous si Léon Dierx croyait en Dieu. Au dieu des Ecritures? Non, certainement. Il avait abandonné la foi de son enfance. Poétiquement parlant, à une divinité créatrice et providence de l'âme? Non plus. Son attitude en face de la Cause prerière l'apparente à la lignée des esprits hautains dont A. de Vigny est l'ancêtre commun.

Sans suivre la route ordinaire qui descend des hauteurs d'un principe ou d'un dogme vers des déductions et une morale pratique, il a monté, lui, de la vie à Dieu; parti de l'idée de l'amour, il arrive à celle de l'éternité. C'est l'idéalité et la richesse de la vie intellectuelle et sentimentale qui l'ont conduit aux visions élargies et abstraites. Ses convictions se sont enchaînées à rebours : amour, âme, immortalité : Dieu?

Mais il n'a pas osé gravir le dernier échelon; il n'a rien affirmé quant à l'existence d'un être suprême sur lequel il ne s'est pas prononcé. Le terrain est meuble là,

et je ne lui en fais pas un reproche : les systèmes philosophiques comme les philosophies religieuses ont toujours, dans leur certitude et leur netteté, quelque chose d'orgueilleux et de puéril. Je ne demande pas non plus à Léon Dierx une philosophie originale : les poètes ne sont pas des philosophes, mais tout poète a sa philosophie, si l'on veut s'entendre sur les mots. Dégager d'une œuvre poétique un ensemble d'idées que l'on peut, par extension de sens, appeler sa philosophie, c'est une recherche légitime qui aboutit pour Dierx à ceci : il croit à l'âme et à son immortalité sans croire à Dieu dont l'existence semble dès lors implicite; la solution de l'énigme en devient extrêmement délicate : ce n'est vis-à-vis du créateur possible ni la certitude, ni la négation, ni le doute, ni l'hésitation; un autre sentiment naît et tient le cœur : l'angoisse.

En fait, Léon Dierx ne va pas d'une idée à l'autre, de Dieu au Néant, de la prière au blasphème; ce qu'il connaît, c'est l'attente.

Il promet à nos peines passagères une éternité astrale (6) qui sublimera notre humanité, par quelle métamorphose? Mystère.

Angoisse, attente, mystère, voilà à quoi tendent les idées du poète. Voilà le secret de son inspiration, du charme de ses poèmes malgré quelque impuissance dans leur exécution, et le secret de son art.

§

Parmi les féeries de la nature, Léon Dierx a préféré trois spectacles : celui du crépuscule, celui de la nuit et celui des forêts.

Il a aimé les couchants pour leur ressemblance avec des heures de l'âme, les nuits (7) parce qu'elles sont

(6) « La Poursuite », *Les Amants*.
(7) Sentiment très vif et très sincère. Le poète a pour la nuit des mots d'amour en litanies, il l'appelle « la douce reine, la Nuit bien-aimée, la sainte nuit, etc... »

l'image du mystère dans lequel nous baignons, et les arbres, « le peuple fraternel », parce qu'ils subissent le même supplice que nous : ils veulent se mêler et leur immobilité en fait d'éternels séparés. Observons donc en passant qu'un paysage, pour Léon Dierx, n'existe pas en soi; il n'existe que dans sa relation avec la vie humaine; un paysage commence à valoir dès que son mystère et le nôtre ont revêtu une forme commune.

Il y a donc, dans l'œuvre de Léon Dierx, une belle collection de crépuscules, de nuit et de forêts. Et dans chacune des séries, un poème magnifique : *Soir d'Octobre, Nuit de Juin, Les Filaos.* Chose caractéristique et qui confirme ce que j'ai dit au sujet de la courbe de l'œuvre, ils se trouvent tous trois dans *Les Lèvres Closes.*

LES FILAOS

Là-bas, au flanc d'un mont couronné par la brume,
Entre deux noirs ravins roulant leurs frais échos,
Sous l'ondulation de l'air chaud qui s'allume
Monte un bois toujours vert de sombres filaos.
Pareil au bruit lointain de la mer sur les sables,
Le vent frémit sans cesse à travers leurs branchages
Et prolonge, en glissant sur leurs cheveux froissés,
Pareil au bruit lointain de la mer sur les plages
Un chant grave et houleux dans les taillis bercés.
Des profondeurs du bois, des rampes sur la plaine,
Du matin jusqu'au soir, sans relâche, on entend
Sous la ramure frêle une sonore haleine
Qui naît, accourt, s'emplit, se déroule et s'étend
Sourde ou retentissante et d'arcade en arcade
Va se perdre aux confins noyés de brouillards froids,
Comme le bruit lointain de la mer dans la rade
S'allonge sous les nuits, pleine de longs effrois.
Et derrière les fûts pointant leurs grêles branches
Au rebord de la gorge où pendent les mouffias,
Par place, on aperçoit, semés de taches blanches,
Sous les nappes de feu qui pétillent en bas,
Les champs jaunes et verts descendus aux rivages,
Puis l'Océan qui brille et monte vers le ciel.
Nulle rumeur humaine à ces hauteurs sauvages

N'arrive. Et ce soupir, ce murmure immortel,
Pareil au bruit lointain de la mer sur les côtes,
Epand seul le respect et l'horreur à la fois
Dans l'air religieux des solitudes hautes.

....

O bois éolien! Sous ta voûte natale,
Seul écoutant venir de tes obscurs retraits,
Pareille au bruit lointain de la mer sur les grèves,
Ta respiration onduleuse et sans fin,
Dans le sévère ennui de nos vanités brèves,
Fatidiques chanteurs du douloureux destin,
Vous épanchiez sur moi votre austère pensée ;
Et tu versais en moi, fils craintif et pieux,
Ta grande âme, ô Nature! éternelle offensée!
Là-bas, bien loin d'ici, dans l'azur, près des cieux,
Vous bruissez toujours au revers des ravines
Et par delà les flots, du fond des jours brûlants,
Vous m'emplissez encor de vos plaintes divines,
Filaos chevelus, bercés de souffles lents!
Et plus haut que les cris des villes périssables,
J'entends votre soupir immense et contenu,
Pareil au bruit lointain de la mer sur les sables,
Qui passe sur ma tête et meurt dans l'inconnu !

§

Ces trois poèmes sont intéressants à plus d'un titre et notamment en ce que Dierx y a innové des procédés musicaux qui n'ont pas été assez mis en relief; et ceci nous amène à envisager ce que la littérature doit à ce poète qu'elle a négligé et qui a pourtant aidé à son évolution dans une mesure plus grande qu'on ne pourrait croire. L'artifice dont Léon Dierx use avec le plus de bonheur et dont il a renouvelé les effets est celui de la répétition et du refrain.

La répétition, procédé non seulement essentiellement musical, mais encore essentiellement artistique, remis à la mode par Banville qui poussait ses amis à revenir aux poèmes à formes fixes où elle est de règle, apparaissait comme une astragale que ne justifiait pas toujours le

sujet du poème. Il s'agit ici de bien autre chose : d'une répétition dont l'insistance obsède au point de transporter dans le monde magique où la même idée, la même phrase, à chaque fois qu'elles résonnent, laissent entrevoir un sens nouveau et ignoré; d'une répétition entourée d'un groupement varié de mots symétriques et qui, disant la même chose, dit chaque fois autre chose, quand les mots tremblent aux confins de leur sens réel et de leur sens caché. Procédé déjà connu du moyen âge, procédé des primitifs, des enfants et des poètes, incantation qui nous force à quitter les réalités pour aborder au pays de la fantaisie et du rythme.

Or, Léon Dierx a employé la répétition d'une manière inattendue et nouvelle que le symbolisme n'a pas utilisée, que personne, sauf Verlaine, n'a retenue après lui et qui a sa réalisation la plus achevée dans cette pièce remarquable *Soir d'Octobre*. Il faut donc se garder de la confondre avec la répétition ordinaire, sèche, surajoutée au poème, — adresse de rimeur, — moyen extérieur sans lien avec l'inspiration. Celle de Dierx répond à une vérité psychologique : elle doit reproduire la persistance d'une pensée qui marche, s'arrête, revient, repart, se tapit, s'insinue, s'ébauche, s'efface, grandit et tout à coup se complète et s'achève, parce que dans ses va-et-vient et son balancement elle a accroché de-ci, de-là, le mot qui l'habille et la nuance qui lui plaît : une répétition rappelant le jeu fécond de l'abeille et qui dessine le travail même de la pensée, en explorant, aux détours de ses redites, tous les recoins de la sensation. Telle, elle apparaît dans *Soir d'Octobre* :

...Ainsi, dans ce *Soir d'Octobre,* le thème principal lui-même, le vibrement de la cloche, court à travers la trame comme dans un tissu au fil unique qui remonte ici et là, que l'on perd et qu'on retrouve et qui vous hante. Les allitérations constantes (fl) en donnent une sensation presque physique. Cependant qu'à la fin des vibrations rauques, allitéra-

tions en br, dr, tr — retour perpétuel de la grande lettre m et des adverbes en ment — innombrables et confuses à la fois vous emplissent comme si, dans la brume qui les assourdit, aux cloches proches se mêlaient réellement les cloches lointaines (8).

Paroles subtiles qui ont cependant le tort, me semble-t-il, de présenter le procédé de Dierx comme un simple procédé de style et de juger seulement de son effet. Il faut au contraire en saisir la raison dans sa cause, qui est d'imiter le travail cérébral et d'en dévoiler les tâtonnements enchantés.

Il convient d'indiquer d'autre part ce que Laforgue doit à Léon Dierx.

Avant Laforgue, le sens cosmique, pris du point de vue humain, avait chez Dierx ce ton réaliste, narquois et pitoyable qui caractérise *Le Sanglot de la Terre*. Faute de reconnaître *La Marche Funèbre* de Dierx, on s'est étonné de celle de Laforgue et l'on reconnaît aisément les éléments que *Le Billet de Faire-Part* a empruntés à *L'Image* :

La Terre dans le ciel promène
Sa face où vit l'humanité.
La Terre va ; la vie humaine
Ronge son crâne tourmenté.

Les hommes courent à leurs quêtes
Sur la Terre, ardents et pressés,
Comme aux vieux masques des coquettes
S'obstinent les anciens pensers.

La Terre est vieille et décrépite,
Et rêve encore, spectre blafard;
La terre croit qu'un cœur palpite
Entre ses os couverts de fard.

Chaque jour de son front par masse
Tombent son plâtre et ses cheveux.
La vie imbécile grimace,
S'enivrant des plus doux aveux.

(8) A. Dérieux, *L'Art libre*, avril 1910.

Et Dierx avait quelque mérite à user du style dépouillé : les cosmogonies avaient été un des sujets préférés de son maître et on sait avec quelle superbe emphase Leconte de Lisle les avait traitées.

Une autre nuance de sa sensibilité rapproche Léon Dierx du symbolisme et fait de lui un homme de transition. Les symbolistes doivent peut-être au Prince des poètes quelques-unes de leurs nouveautés; du moins son œuvre pourrait montrer comment la poésie française a évolué dans les vingt ans qui s'écoulent du Parnasse au Symbolisme.

En effet, un des caractères les plus apparents du talent de Léon Dierx est l'analyse des sensations vagues, mystérieuses et subtiles. Il a eu le sens du mystère. Bien avant les symbolistes il en a connu l'effroi. Aucune onde venue de l'inconnu n'a échappé à sa réceptivité : frôlements, rumeurs, pressentiments, murmures, réminiscence, tout a été recueilli par ses frissonnantes antennes.

Sans doute, on trouve peu de traces de cela dans *Poèmes et Poésies*, mais c'est la grande idée des *Lèvres Closes* et le sujet même des plus beaux poèmes.

Il n'a fait, pas plus que les symbolistes, nulle découverte dans le malconnu de nous-mêmes, mais il a réussi quelquefois à en noter les plus subtils frémissements.

C'est d'ailleurs moins un caractère — flagrant dans certains poèmes — qu'une tendance qui se dégage de l'œuvre entière, comme le pense aussi Villiers de l'Isle-Adam :

Sans l'inquiétude mystique dont elle est saturée, elle serait d'un sensualisme idéal. En cette poésie, vibrent des accents d'un charme triste, auquel il faut être initié de naissance pour les comprendre et les aimer. C'est que sous ces rythmes en cristal de roche, ce rare poète connaît l'art de serrer le cœur; c'est qu'il y a chez lui quelque chose d'attardé, de mélancolique et de vague dont le secret n'importe pas aux passants. Et le fait est que la sensation d'adieux qu'éveille la

poésie, oppresse par sa mystérieuse intensité; le sombre de ses Ruines et de ses Arbres, et de ses Femmes aussi, et de ses Cieux surtout donne l'impression d'un deuil d'âme occulte et glaçant (9).

Anatole France écrit en 1889 :

M. Léon Dierx a créé un nouveau vague (10).

Un des poèmes les plus suggestifs à cet égard est celui qui s'intitule : *La Menace.*

Parfois, bien que perdus dans le rêve ou l'étude,
Le mystère entre en nous avec l'inquiétude.
Un silence plus long, l'air se fait à présent
Plus lourd. Comme au chevet d'un lit d'agonisant
L'aboi plaintif d'un chien qui tout à coup nous glace,
Nous ne savons quel cri nous tient figé sur place.
Au plus profond de nous quelque chose a frémi,
Gémissement d'ancêtre aussitôt rendormi;
Et nous croyons entendre, en un muet décombre,
Sur le parquet le pas précipité de l'ombre
Que projette à travers les toits et les cloisons
L'invisible épervier de tous les horizons,
Le malheur! — Il passait, deuil, folie ou misère —
Il nous a menacés. Quel autre est dans la serre?

A dire vrai, *La Menace* se trouve dans *Poèmes Posthumes,* mais *Les Lèvres Closes* contiennent *Le Survivant,* encore plus suggestif peut-être. Léon Dierx tenait à ce poème; « il en parlait, lui, habituellement muet sur son œuvre (11). Unique par son exécution, il se rattache par le sujet à l'ensemble de son inspiration, l'idée du mystère et des souffles inconnus qui habitent le poète. Quelque chose a passé... Quoi? Rien. Un souvenir. Analyse de cette sensation ténue. Est-ce l'air ou l'âme qui a frémi? Analyse par phrases courtes. Verbe et sujet.

(9) Villiers de l'Isle-Adam, *Chez les Passants, Une soirée chez N. de Villard.*
(10) A. France, *Le Temps,* 27 janvier 1889. Le 2 juillet 1890, il écrit aussi : « Je ne sais pourquoi les symbolistes ne l'ont pas pris pour leur maître avec Stéphane Mallarmé et Paul Verlaine. Ils eussent pris de lui le secret du vague expressif. »
(11) G. Kahn : *Léon Dierx, La Vie,* 22 juin 1912.

Ou moins. Mots monosyllabiques. Mots qui sursautent comme le cœur au contact d'un toucher léger et inattendu. Mots qui passent entre les dents serrées. Mots qui glissent nerveux comme la main sur le front. Mots anxieux. Peur et espoir. Rythme saccadé avec de longs silences qui écoutent. Tension des nerfs. Rapidité des associations. Tout à coup, la détente. La mélancolie du souvenir.

Il faut relire ce poème qui a passé inaperçu de son temps et qui aurait pu conduire à une nouvelle conception de la poésie ou de la métrique.

LE SURVIVANT

Je sors des bois. Je rentre en ma vie. O prisons
De nos songes! Combats ou pleurs que nous taisons!
Le jour s'en va. Le bleu du ciel pâlit. C'est l'heure
Tranquille. — Un souffle; un seul. — Souffle étrange. — Il m'ef-
Et s'éteint. — Je soupire et pense à lui. C'était [fleure
Un toucher!. — Le soleil s'engouffre. Tout se tait.
L'ombre augmente. La route est longue, la nuit proche.
Elle arrive. Elle monte en nous, comme un reproche.
Il venait de très loin, ce souffle! J'en frémis.
Il semblait expirer en moi. Je l'ai transmis;
Où donc? Vers qui? — Mon cœur bat avec violence.
Ce souffle était si faible! et si doux! — La forêt
Ne l'a point arrêté pourtant. Il se mourait.
C'est en moi qu'il est mort. Vivait-il? — Des lumières
S'allument. — Durs travaux des champs! Pauvres chaumières!
— Ce souffle! On aurait dit une aile; un être errant!
Il est tant de secrets! Hélas! Qui les comprend?
Peut-être toi! Vieil arbre immobile! Murmure!
Enseigne-moi! Notre âme est une autre ramure,
Elle flotte. Elle s'ouvre, immense, à la merci
De vents mystérieux. Tout entière elle aussi
Vibre parfois. Des mots obscurs l'ont traversée!
Ce souffle en était plein. — On dit qu'une pensée
N'est pas comme un parfum : un corps aérien?
Tout voyage. Tout vit. Tout se transforme. Rien
Ne périt. Tout renaît. Tout souffre. Tout se mêle.
Et tout cherche ailleurs. Quoi? L'anxiété jumelle,

Sans doute, en vos fumiers, désirs! en votre exil,
Regrets! au plus profond des cœurs, au plus subtil
Des choses. — Le couchant à l'infini recule.
Une étoile! Vénus! qui passe au crépuscule!
— Il était triste autant, ce souffle! et si léger!
Qu'apportait-il? — Moi seul l'ai senti voltiger.
J'en suis sûr : il voulait depuis longtemps renaître
Est-ce en quelqu'un? — Le froid de la mort me pénètre.
C'était comme un dernier effort vers moi, si lent!
Si las! comme un suprême effluve s'exhalant;
Comme un adieu resté muet; comme une haleine;
Comme une voix défunte! — oh! la brume. Elle est pleine
De fantômes! Je marche à travers eux. Qui sait?
S'il s'était échappé d'une tombe! Il poussait
Un souvenir de plainte; un rappel de caresse,
Quelque message au but. — Je frissonne. Serait-ce
L'envoi que j'ai longtemps espéré? — Nos douleurs
S'apaisent; mais les jours nouveaux portent les leurs.
On ne sait quoi nous traîne; on va. Lâche habitude!
D'autres liens, les sots espoirs, la vaine étude!
L'on doute. L'on oublie! — Est- ce possible? On croit
Oublier. Mais en nous le cyprès planté croît.
Il est là, bien plus haut que la nuit! Sur les fastes
De ma vie il s'étend toujours. Ombres néfastes?
Un souffle; et je vous sens immortelles! Couvrez
Mes yeux, palmes sans fin, lourds rameaux enivrés
De ce souffle! c'est vous qu'il cherchait. — Le ciel brille
Vainement! — Dans ma chair fouille, racine! Vrille
Aux cent pointes! C'est toi qu'il réveille; et venu
De là-bas! — Mon soupir? Qu'avais-je reconnu?
Cette odeur d'autrefois! Cette tendresse amie...
Etait-ce un rêve en peine? Un rêve d'endormie!
Le rêve d'abandon d'une poussière? — Oh! oui,
Dors en moi, rêve en moi, jeune amour enfoui!

L'idée du mystère cernée par une forme impeccable et pour tout dire parnassienne, voilà ce que quelques critiques ont aperçu dans l'œuvre de Léon Dierx, ceux du moins qui ont reconnu en lui non un précurseur du symbolisme, — il n'a exercé aucune influence sur sa génération, — mais un symboliste avant la lettre.

Il mit dans sa poésie le rêve, le mystère, l'au-delà, l'inquié-

tude vague, les images immatérielles, ce qu'on pourrait appeler l'âme et la vie des choses. La vraie originalité de M. Dierx est d'avoir exprimé simplement des sensations compliquées; c'est d'avoir enfermé dans un vers strict des choses flottantes (12).

Telle est, en effet, l'impression que laisse une première lecture de son œuvre. Mais en la relisant, on s'aperçoit que le contraire pourrait être vrai aussi. Dans le mystérieux, le poète choisit un point sur lequel il projette toute la lumière de l'analyse, de sorte que l'on entend toujours quel mystère l'occupe. L'idée est donc claire et l'expression seule frôle et réveille les choses dormantes. Ce qui revient à dire, pour ne pas séparer aussi puérilement le fond et la forme, que, sur des aspects connus et précis de la nature et de l'âme, nullement mystérieux en soi, il a posé le mot qui, en les peignant, les recule du même coup dans le monde où ils deviennent fantomals et incertains. Et, de fait, tel poème au thème rassurant communique, infailliblement, l'angoisse de l'inconnu; c'est pourtant, malgré la clarté et la plénitude du style, une question de syntaxe et de vocabulaire. Les meilleurs poèmes de Dierx présentent à ce point de vue les mêmes caractères : une phrase, ni longue ni courte, qui marche d'un pas égal, ni rapide ni lent, du pas de qui marche sans se lasser vers la ligne de l'horizon; une manière de la construire qui oblige à rattraper l'idée après coup par un pléonasme, une façon de parler distraite et absente (13); un vers fait de mots courts, dont aucun ne veut porter la responsabilité d'un accent ou d'une pause, un vers étouffé où l'équivalence des syllabes ne permet pas à un hémistiche d'être

(12) G. Rodenbach : *Un Parnassien décoré*, *Le Gaulois*, juillet 1880. Même appréciation chez A. France : « Il a le sentiment de l'au-delà, le prolongement mystérieux de la pensée, la beauté du rêve. Il se perd, mais c'est dans l'infini. Il se brise, mais c'est contre l'impossible. Sa langue se fige, mais c'est devant l'ineffable ». *Le Temps*, 27 janvier 1889.

(13) Exemples dans : *Stella Vespera*, p. 69, *Soleil couchant*, 3e strophe, *Lazare*, 6e strophe.

plus lourd ou plus long que l'autre; ni panaches, ni roulements, mais une fluidité qui rappelle celle de Lamartine et qui a l'air de traduire une chose sans relief, sans mouvement, mais habituelle comme une présence, la présence du mystère.

A noter aussi, à travers l'œuvre entière, l'abondance des mots légers et aériens comme « souffle », « brise », « voix », « vent », « parfum », « soupir », « silence ». Le mot le plus fréquent, « souffle », comme le « J'aspire » de Van Lerberghe, explique toute la poésie de Léon Dierx.

Le poète a encore une autre originalité et non la moins précieuse. *Les Lèvres Closes* contiennent une série de poèmes qui donnent heureusement à la poésie parnassienne une nuance qui, sans eux, lui aurait manqué. En effet, plastique avec Leconte de Lisle, sentimentale et philosophique avec Sully-Prudhomme, historique et légendaire avec Heredia, bourgeoise et parisienne avec Coppée, la poésie devient psychologique avec Léon Dierx. Le souci de l'humain qui alimente du reste toute son inspiration est le sujet même de *In extremis*, *En chemin*, *Soleil couchant*, *Crépuscule*, etc.

EN CHEMIN

O passants, vous tous qu'un regret harcèle,
Que ronge un tourment, remords ou désir,
Vous que brûle encor la chaude étincelle
Du songe enflammé qu'on n'a pu saisir;
Le destin commun avec vous m'emmène.
Inconnus, salut dans la vie humaine!

. . . .

Au nom du poète ivre d'amertumes,
Confident discret qui de l'œil vous suit;
Au nom du passé perdu dans les brumes;
Au nom du silence! au nom de la nuit!
Dans la vie humaine où je vous salue,
Au nom de demain, au nom de toujours,
Je dis à chacun d'entre vous qui passe :
« Au revoir, ailleurs, plus loin, dans l'espace,
« Sous un ciel muet peuplé de dieux sourds! »

Par là, Léon Dierx retrouve la tradition classique. Ce qui l'intéresse, ce qui est digne de son inspiration, c'est l'homme, l'homme seul. Si j'osais, je dirais qu'il est plus classique que les classiques : car, dans le cœur humain, les passions individuelles et déterminées ne l'occupent pas, mais seulement celles propres au fait d'être un homme, la passion d'aimer, la passion de savoir, la passion de souffrir. Quand l'écrivain classique étudie, à travers la psychologie française de son époque, les sentiments humains de tous les temps et toutes les terres, il donne à ses personnages des amours à vaincre, des ambitions à étouffer des vices à diriger qui leur étaient personnels; mais on ne peut rêver un dépouillement plus parfait des contingences humaines que celui qu'on rencontre dans *In extremis*.

Son nom? — Tu veux savoir s'il fut illustre ou non?
Eh bien! je ne sais pas! Que peut te faire un nom?
Personne sur son front n'inscrit le nom qu'il porte!
C'était un homme avec un nom. Mais que t'importe?
— Sa race? — Laissons là, crois-moi, tous ses aïeux!
L'âme de bien des morts tressaillait dans ses yeux;
Mais la sienne, à coup sûr, l'obsédait davantage.
C'était un homme, avec un très riche héritage
De désirs obstinés dans leur espoir têtu,
D'âmes vieilles pesant sur son âme, entends-tu?
Quant à l'autre blason qu'une race confère,
Il ne le montrait pas et tu n'en as que faire.
— Sa patrie? — Insensé! Quelle est-elle ici-bas?
Lequel nous appartient le plus, des deux grabats
Où la vie ouvre et ferme à son gré sa spirale,
Du premier où l'on crie, et de l'autre ou l'on râle?

. . . .

C'était un homme avec la terre pour patrie
Ou pour exil; un homme avec l'âme meurtrie!
— Son âge? — En sauras-tu plus long, si je le dis?

. . . .

C'était un homme avec d'innombrables tortures
Dans la poitrine, et qui se couchait gravement
Pour mourir sous un ciel au louche flamboiement.
— Où donc? Dans quel pays? Dans quel siècle? — Tu railles.

As-tu peur de mourir loin de quatre murailles,
Sans amis, sans parents, sans pleurs, abandonné?
Et quand ton heure à toi de même aura sonné
Me demanderas-tu, réponds! Quelle frontière
Creusera son sépulcre, et dans quel cimetière?
Dans quel siècle? as-tu dit. Va! le malheur est vieux!
Et comme hier, demain, l'invisible envieux,
Toujours multipliant ses noires fantaisies,
Saura fouiller les flancs des victimes choisies.
Tant qu'il lui restera quelque hochet vivant,
Va, le malheur toujours sera jeune et savant!
C'était un homme avec ses luttes infinies,
Jouet depuis longtemps des lentes agonies
Et qui seul, une nuit, sur le dos renversé,
Râlait au coin d'un bois, au bord d'un dur fossé,
Sans prière, sans plainte aussi, les membres roides,
Et les yeux grands ouverts au fond des brumes froides.
Il suffit. Et la mort dans ses veines filtrait
Mais avant d'expirer, voilà que tout d'un trait
Il revit devant lui passer l'horrible drame
De ses jours dont l'enfer avait tissé la trame.
Alors il dit : « Soyez demain plus odieux;
J'ai le rêve et l'orgueil; je vous pardonne, ô dieux ! »

« Ci-gît n'importe qui », dira Laforgue. Et beaucoup plus tard seulement, on pensera à écrire sur la *Mort de quelqu'un*.

A tous égards, ce poème *In extremis* semble s'opposer à la littérature où l'ambition et le préjugé de la couleur locale font dévier l'intérêt des choses principales sur les accessoires. Il affiche le dédain du décor en même temps qu'il concentre l'attention sur le drame humain.

En définitive, le pittoresque a peu tenté Léon Dierx, et l'on peut dire que, dans une certaine mesure, il est un Parnassien pour qui le monde extérieur n'existe pas.

Œuvre sincère, exclusivement lyrique, consciencieuse et susceptible d'ouvrir des horizons.

Vie silencieuse et sans compromis.

Vie et œuvre sont du même homme.

E. NOULET.

LE CAVALIER

I

Halte !

Bénédicte leva le bras, puis le ramena — poing fermé — vers son épaule. Sa main droite pesa sur les rênes.

Derrière lui le trot des chevaux oscilla, puis s'arrêta.

Au ras du sol la nuit d'automne étendait sa brume. La grosse cavalerie avait escadronné les jours précédents vers Zeitz et vers Dornbourg. Certains pelotons s'étaient avancés très loin sur les routes de Leipzig et de Dresde. Maintenant, par Roda et Iéna, la foule des hommes et des chevaux — Nansouty, Klein et Hautpoul — s'écoulait vers Weimar.

Bénédicte et ses dragons arrivaient au crépuscule, le 13 octobre, dans le village saxon de Roda, à mi-chemin entre Céra et Iéna.

Il leva la tête. Dans la coupe noire du ciel tremblaient les étoiles. Vers l'Ouest des batteries rejoignaient au galop. Par la campagne et pendant des lieues, on percevait la marche de l'infanterie. Des hennissements montaient, — plus douloureux, car l'ombre éveillait la terreur des chevaux. Des sabres accrochés aux selles, des cuirasses, des harnais, des carabines jetées en travers des épaules sortait un murmure confus de métal froissé. Chaque son, heurt d'éperons, voix des hommes, semblait se heurter à une voûte de bronze.

— A terre !

Bénédicte descendit de cheval, tendit les rênes à un cavalier.

Ombres indécises, ses dragons s'éloignèrent. Il se trouva seul à l'orée du village. Devant lui la route s'enfonçait vers les batailles prochaines. Il ôta son gant, frotta ses yeux du revers de sa paume. Il était harrassé.

Un appel de trompette éclata, puis s'apaisa sur une longue note lugubre. Solitude dans les villages ennemis au soir des longues marches. Le cavalier chercha en vain des lumières. Tout était sombre. Au bord de la route s'étendaient les labours foulés par les chevaux. Bénédicte secoua la tête. Sa crinière s'éparpilla sur ses épaules, et brusquement il se sentit terrassé par une tristesse si lourde qu'il trébucha.

Malgré les jours et les années, l'arrêt en terre d'exil, pour les cantonnements du soir, lui imposait son angoisse désespérée.

. . . .

Il poussa la grille, traversa un jardin, gravit le perron. Du poing il heurta la porte. Personne ne répondit. Il ouvrit, devina un couloir obscur et s'arrêta sur le seuil d'une vaste chambre où brûlaient des flambeaux. Dans une cheminée mourait un feu de bûches.

— Oh là! demanda-t-il, personne?

Il haussa les épaules. Que lui importait? Il avait froid. Il s'approcha de l'âtre et y jeta quelques branches. La flamme ruissela. Il tendit les mains vers elle. Du dehors montait la rumeur de nouveaux escadrons.

— Les cuirassiers de Nansouty, pensa-t-il!

A l'entour rôdait la guerre ténébreuse.

— Nous sommes arrivés les premiers. Nous avons pris les meilleurs cantonnements. Tout à l'heure, ils vont se battre avec mes dragons.

Il jeta ses pistolets sur la table. Rien n'atteignait son indifférence morose. Il se souvint qu'il avait laissé son sabre accroché à sa selle et qu'il avait oublié de dire à son brosseur d'en nettoyer la lame. Un instant il contempla sur le fond noir de la cheminée une étroite allée

bordée de chênes, un ruisseau que l'on franchissait sur des pierres, une maison qui sombrait dans la douceur nocturne. Mais à l'extérieur, le long des murs de cette demeure saxonne, de l'infanterie piétinait.

Sa lourde pèlerine pesait sur ses épaules. Il oublia le paysage. Des chevaux s'ébrouaient.

Il se retourna. Sur le seuil de la chambre, un jeune homme le regardait. Bénédicte, les mains toujours tendues vers la flamme, fixa l'inconnu. Mince, blond, les yeux bleus. Des éperons luisaient sur ses bottes boueuses, des dentelles flottaient au col et aux poignets de sa veste noire. L'inconnu fit un pas. Bénédicte ramassa ses pistolets, mais l'étranger lui toucha le bras.

— Inutile, Monsieur, nous ne sommes pas aux avant-postes.

Un peu confus, Bénédicte s'inclina et reposa ses armes.

— Qui êtes-vous? demanda-t-il.

— Ce serait à moi de vous le demander, puisque je vous trouve chez moi.

— J'en suis navré. Nous cantonnons ici ce soir, mes cavaliers sont dans vos granges.

— Ne vous excusez pas. N'avez-vous pas tous les droits? Je suis le comte Oswald.

— Moi, le lieutenant Bénédicte.

Ils se turent. Le feu crépitait. Quelques secondes passèrent.

— Avant-hier, dit enfin Bénédicte, sur la route de Zeitz à Naumbourg, je me suis heurté à des dragons Oswald.

— Mon oncle.

— Colonel?

— Général-major des troupes légères de la Division d'Orange. Mais peut-être avez-vous faim?

— Non pas, Monsieur, et je vous remercie. Nous sommes donc ennemis?

— Qu'en savez-vous? Mais n'ayez nulle honte à loger

chez moi. Mon oncle logera peut-être chez vous dans quelques jours.

Bénédicte sourit.

— Soit.

Oswald regardait la haute silhouette du dragon. La jugulaire de cuivre barrait les joues. La bouche était jeune, le nez busqué; le regard noir glissait sous la paupière aux longs cils.

— Quel âge avez-vous? demanda-t-il brusquement.

Bénédicte lui fit face, un léger sourire tirait sa lèvre.

— J'ai vingt-huit ans!

Il enleva son casque. Des boucles brunes couronnaient sa tête. Il secoua ses cheveux. Avec surprise, de la boue des jours moroses de cette froide nuit étrangère il retirait une joie fraîche, un abandon presque amical.

— Et vous?

— J'ai vingt-cinq ans.

Des tambours roulèrent, cadençant la marche des régiments. Puis des batteries passèrent.

— J'ai peur, dit Bénédicte en souriant, que votre oncle ne loge pas chez moi dans quelques jours.

— Oh! répondit Oswald, de l'autre côté de la Saale, on entend les mêmes rumeurs de guerre : Hohenlohe, Brunswick, le Roi.

Les yeux du dragon brillaient comme des lames. Penché vers la nuit il écoutait la marche de l'armée et sans doute éprouvait-il quelque plaisir cruel, car Oswald vit frémir les lèvres dédaigneuses.

— Vous aimez donc la guerre? lui cria-t-il.

Bénédicte se retourna d'un seul coup et, lui saisissant les épaules, le visage tendu de colère, il gronda :

— Et vous, que faites-vous ici, puisque vous avez vingt-cinq ans?

Mais sous ses mains, il sentit fléchir le corps d'Oswald.

— Ah! dit celui-ci à voix basse, que la Prusse fasse la guerre, c'est son affaire à elle. Je suis Saxon.

— Mais les Saxons de battent, et votre oncle...

— Oui, je sais, coupa Oswald.

Et presque honteusement il avoua :

— J'aime Jean-Jacques Rousseau.

Bénédicte éclata de rire.

Dans la nuit, des trompettes sonnèrent. Il reconnut le refrain de la division d'Hautpoul.

— Ecoutez, dit-il. Ecoutez les hommes et les chevaux. Ils emportent dans leurs pas toute la littérature.

Oswald secoua la tête.

— La littérature n'a rien à faire ici, mais notre cœur, notre cœur seulement.

Bénédicte regarda ses bottes. La boue de la campagne saxonne enrobait ses éperons. Oswald avait raison. Mais il était trop tard. Bénédicte ne pouvait rien contre sa destinée. Elle inscrivait pour lui toujours les mêmes images. Autour de lui oscillaient les croupes des chevaux. La jument grise du trompette se cabrait. Les pèlerines volaient au rythme des trotteurs. Il n'était qu'un cavalier parmi les cavaliers. Son corps était marqué par la guerre. Sur ses épaules pesaient les buffleteries. Son poignet était scié par la dragonne du sabre. Ah! pourquoi chercher d'autres routes que toutes celles que depuis dix ans il parcourait en tête de son peloton?

Là-bas, les trompettes sonnaient le couvre-feu et appelaient au sommeil les cavaliers. Son existence se jouait sur quelques notes de cuivre. Le réveil, la grand'halte, le repos et la mort.

— Je pense, dit-il tout à coup, à un hussard autrichien dans la campagne, près d'Ulm. Il avait dû mourir tranquillement, puisqu'il souriait. Il avait sans doute accepté toute chose. Qu'auriez-vous pu lui dire, Comte Oswald?

Oswald haussa les épaules.

— Tous les cavaliers sont les mêmes, reprit Bénédicte. Hussard d'Autriche, mon compagnon, mon frère!

Il laissa passer quelques secondes.

— Ne dois-je pas l'imiter?

— Je vous plains, dit Oswald.

— Et pourquoi? Je ne suis pas à plaindre tant que je ne vous rencontre pas, tant que je ne rencontre pas surtout la lâche quiétude des bivouacs!

— Ah! murmura Oswald. La guerre! la guerre, n'y a-t-il donc que cela?

Bénédicte s'approcha de la fenêtre et regarda la rue.

— Il n'y a peut-être que cela pour nous.

— Je ne comprends pas.

— Vous ne pouvez pas comprendre. Je suis bien las et j'irais volontiers dormir, mais il m'est doux de parler avec vous, comme avec le fantôme que je porte en moi. Et c'est pour la dernière fois sans doute.

— Pourquoi?

— Bientôt j'aurai trop fait la guerre pour penser à d'autres choses... Ecoutez... le galop d'une estafette.

— Où va-t-elle

— Comment le saurais-je?

Devant la fenêtre la forme sombre d'un cavalier passa. Brusquement des rumeurs et des cris montèrent, les fers d'un cheval fracassèrent le pavé.

— Qu'est-ce? demanda Oswald.

— Ce n'est rien, un cheval a rompu sa longe.

Puis le silence redevint si profond que la terre sembla vide d'hommes. Le feu craquait. Oswald s'était assis, et sur ses mains ruisselaient les boucles blondes.

— C'est beau, dit Bénédicte.

— Quoi donc?

— Cette paix.

— Mais c'est la guerre!

— Oui, mais elle est belle, ce soir! Ah! ne soyez pas si difficile! Pourquoi chercher? Chercher toujours et ne jamais se satisfaire! C'est là notre vraie faiblesse d'être avides, d'être incertains. La guerre vous offre sa beauté,

la seule que je veuille désormais comprendre. Pourquoi ne la point goûter.

— Il n'y a dehors que la nuit glaciale et que la brume.

— Non, il y a la trêve. L'arrêt perfide de la guerre.

Dans les bivouacs, les hommes dorment en escadrons immobiles. Les dragons ont roulé leurs pèlerines, et, sur ce dur oreiller, leurs têtes reposent sans défense. Ils ont clos les yeux, peut-être sourient-ils à leurs rêves. L'armée s'enfonce dans le sommeil comme dans un lac immense. Est-ce beau! Voici la trompette près du sergent-major. Là, les pelisses des hussards, et là, les cuirasses des cuirassiers. A toutes les bottes brillent les éperons. Les chevaux entravés s'ébrouent, on a groupé en faisceaux les carabines et les sabres. Tous les bras porteurs de glaives ont suspendu leurs courbes meurtrières.

Est-ce la paix, est-ce la guerre, est-ce la mort?

Oswald releva le front.

— Est-ce la paix? Demain retomberont les bras meurtriers. Ce silence et cet ordre sont si fragiles, si menacés qu'il ne peut naître d'eux que l'angoisse.

» La paix dont on ne se réveille pas est la seule réelle. N'êtes-vous donc jamais allé dans la mollesse des jours, l'esprit tout orné par les poètes et par les rêves et le cœur tout paré d'amis, de parents, de femmes que ne meurtrira jamais le poids des armes?

Il se leva, prit la main de Bénédicte, et dit d'une voix très douce :

— Au matin, dans le sentier, dans la campagne où vous ne serez pas avec vos escadrons, l'aube va naître, et au bord des coteaux le brouillard léger s'irise et s'estompe. Voici les premiers vols, voici les premiers travaux. Vers la Saale descendent les laveuses, et je connais déjà le livre que je lirai.

— Taisez-vous, souffla Bénédicte.

— Midi, l'heure du repas, mon serviteur m'apportera

du vin et des fruits, puis viendra le crépuscule peuplé seulement par nous-mêmes et les Dieux.

— Demain, dit Bénédicte, on se battra dans le brouillard.

— Insensé, cria Oswald, quelle fureur vous anime!

— La même qui anime votre oncle, le général-major!

— Nous désirons donc nous briser le cœur? Que cherchez-vous? mais que cherchez-vous donc?

Bénédicte ne répondit pas. Oswald lui secoua l'épaule et, à voix basse, répéta sa question.

— Que cherchez-vous?

— La brume aussi s'est levée sur mon enfance et celle-là, rien ne peut la dissiper. Au 10 août, pendant les massacres de Septembre, au 20 juin, puis ce fut la Terreur.

— Que voulez-vous dire?

— Ah! ce n'est pas difficile de jouer les philosophes quand on est bien tranquille dans une campagne saxonne et qu'on n'a que des querelles d'électeur. Mais c'est différent quand viennent de petits hommes de robe qui portent dans la poche de leurs habits le Contrat social et tout Diderot. Mon père était cousin éloigné du marquis de Condorcet, j'étais bien jeune encore, mais je me souviens de la maison d'Auteuil. C'était au temps très doux. Il y avait Bailly, Chambort, Malhesherbes, Cazotte. Il y avait de belles frondeuses : Sophie, la Duchesse de Grammont. On avait les yeux humides, de jolies bouches frémissantes, on parlait de justice, de fraternité, du bonheur du peuple. Oh! on était sensible, sensible! On souhaitait la Révolution!

— Mais tout cela n'explique pas votre amour pour la guerre!

— Et qui vous dit que je l'aime, la guerre? Ecoutez-moi. Les années ont passé. Condorcet siégeait à la Convention. Quelle bonté en lui! Quel enthousiasme!... Puis, un jour, il a été proscrit avec les Girondins. Il s'est ca-

ché à Paris des mois comme une bête traquée... avant de s'empoisonner dans son cachot de Bourg-la-Reine. Bailly est monté à l'échafaud. Buzot est mort en province, avec des cris de haine plein la bouche. J'ai vu mon père et ma mère à la Conciergerie. Ils ont été exécutés le lendemain de la loi sur les Suspects. Tout ce sang, tout ce sang... Robespierre à son tour... La Révolution a été détruite, anéantie. Maintenant c'est l'Empire et c'est la guerre.

— Eh bien ! qu'est-ce que cela prouve?

— Que Condorcet s'était trompé, sans doute, et tous les autres. Mais je l'ai su trop tard.

— Pourquoi?

— Pourquoi? gronda Bénédicte. Parce qu'on m'avait volé mon cœur. Comprenez-vous maintenant? Tout le monde s'est trompé, et, tour à tour, tous ces hommes nous ont enseigné que tout était faux. L'ancien régime : une erreur. Dieu : un mythe. La religion, la foi : des stupidités. Racine, Corneille, Molière, y pensait-on au temps des Jacobins !

Et les nouveaux venus à leur tour ont fait faillite. La Révolution, la liberté, la fraternité, l'égalité : d'épouvantables erreurs. Alors, puisque tout dans tout l'univers faisait banqueroute, que nous restait-il dans le cœur?

Un coup de feu claqua.

— Oh ! cria Oswald. Avez-vous entendu?

— Ce n'est rien, c'est une sentinelle qui a peur de son rêve. On a tout détruit, tout, et l'on n'a rien remis à la place. Par malheur, nous étions jeunes, et nous étions trop indécis pour être sectaires. Peut-on rester toujours le cœur vide? Vous avez de la chance, vous, d'avoir des croyances; vous pouvez ainsi goûter le crépuscule tout peuplé par les Dieux !

— Mais vous-même, ne rêvez-vous donc plus?

— Tous mes rêves rôdent autour de la guerre. Elle seule m'apporte le calme. Sur vos sentiers, dans vos cam-

pagnes, tandis que les laveuses descendent vers la Saale, je ne trouverais qu'angoisse et désarroi. Ah! j'ai de la chance que ce soit la guerre!

— Qu'osez-vous dire?

— Je parle pour un adolescent qui aura vingt ans quand les guerres seront terminées. Un adolescent qui me ressemblera. Que fera-t-il? Des Révolutions, une autre littérature, car il faudra bien qu'il tente de reconstruire.

Je le vois, tourmenté, désespéré de lui-même, avide de grandes choses, et si faible!... Comme il souffrira, comme il criera au secours, comme il sentira que tout est vain et inutile!

— Vous vous trompez peut-être?

— Non pas. Il héritera de moi une tristesse inexplicable. Je ne l'envie pas...

Dehors, les troupes d'infanterie s'étaient mises en marche. Elles s'en allaient vers Iéna au rythme des tambours et des fifres. Leur piétinement emplissait la chambre et roulait une force obscure. Tout cela était peut-être le châtiment des hommes.

— Je voudrais dormir, dit Bénédicte.

— Prenez mon lit, fit Oswald, je ne dormirai pas.

Bénédicte lui mit la main sur l'épaule.

— Vous ne dormirez pas? Comme vos boucles sont blondes! Méfiez-vous, Comte Oswald, de l'adolescent ténébreux dont j'ai suscité l'ombre. Lui non plus ne pourra dormir.

Il reprit plus bas :

— Vous avez beaucoup à nous pardonner. Vous avez toute la guerre à nous pardonner. Mais vous êtes le plus heureux, puisque vous avez encore toutes les illusions et tous les rêves.

Il montra la rue où s'écoulaient les bataillons.

— Moi, je n'ai que la guerre, parce que je ne cherche que l'oubli. Dans quelques jours, ici, tout aura repris sa

place, il ne restera rien des divisions qui ont reposé à Roda.

— Mais votre souvenir?

Bénédicte mit un doigt devant sa bouche et, secouant la tête, dit avec un triste sourire :

— Non, non, l'oubli.

II

Bénédicte passa les rênes autour de son coude et se pencha pour ajuster son éperon.

Par groupes les dragons sortaient du bois et se rangeaient derrière lui. Sa bête baissait la tête. Vers Vierzehnheiligen le canon grondait à grandes volées. Dans les futaies, l'automne roux croulait des feuillages.

Au Sud, un plateau montait en pentes douces. Instinctivement, les cavaliers se tournaient vers la crête. Des chevaux hennirent. Du lointain, rassemblant des haillons d'escadrons, des sonneries de trompettes couraient par la plaine.

C'était l'heure méridienne et le fond des vallons était bleu. Où se jouait la guerre? On la devinait comme éparse et dissoute dans l'air, et, pourtant, de ce paysage d'automne ne montait qu'un calme infini, un arrêt de tous les gestes et de toutes les pensées.

Bénédicte se retourna et regarda ses cavaliers. Les chevaux soufflaient. De temps à autre, une bête dressait la tête, puis grattait le sol du sabot. Le chef d'escadrons s'avançait au petit trot, les rênes longues. Quand il passa devant Bénédicte, celui-ci porta la main à son casque. Monsieur de Saint-Hilaire répondit d'un signe de la tête, arrêta sa bête et contempla le plateau. Des chemins l'escaladaient en ravines sombres, quelques arbustes, des traînées de soleil, et, de temps à autre, l'écho de la bataille, venu du Nord, se brisait contre les pentes comme de larges houles sur une plage.

Les hommes s'étaient alignés. Droits sur leurs selles, les crinières étalées sur les épaules, les étriers au tiers du pied. Les pèlerines étaient roulées contre les trousse-quins. Sur les poings gauches s'éployait l'éventail des rênes et, dans les mains droites, fixées au poignet par la dragonne de cuir, les lattes étincelaient.

Devant les dragons, le 14e de ligne et le 16e léger, massés en bataillons, attendaient, couverts par un rideau de voltigeurs.

— Quel est ce village? demanda un cavalier.

— Iserstedt, répondit le maréchal des logis.

La division achevait de se ranger pour la bataille; le calme était si fragile qu'il suffisait du tintement d'un étrier pour rappeler la présence de la guerre. Le Landgrafenberg vibrait de mousqueterie. Vers le Nord, les batteries lançaient leurs voix semblables à des cloches graves. A l'horizon Vierzehnheiligen brûlait comme une torche. Tout à l'heure, les dragons, ayant rompu la mince ligne qui les retenait au seuil de la bataille, tourbillonneraient dans la mort.

Et Oswald?... Bénédicte comprit que c'était à lui qu'il devait cette sérénité. Au-dessus de tous les échos de la guerre, son visage se dressait encadré de boucles blondes...

Un adolescent quand les guerres seront terminées... peut-être.

Mais lui, à Roda qu'avaient quitté les divisions, errait sans doute parmi la campagne. Il était la douceur, la pitié, et surtout le bonheur de vivre, et c'était à lui, ou à un jeune homme plus rêveur encore qu'aboutiraient dans des années tous les chemins parcourus au trot, tous les gestes meurtriers, tous les grondements des batteries.

— Moi, je ne pouvais pas, j'avais à accomplir ma destinée, songea Bénédicte.

Et sa destinée, c'était d'avoir fait partie des escadrons, qui avaient sur la route de Weimar regardé l'aube

monter de Roda et longer le ciel pour glisser vers Iéna.

— En colonnes d'escadrons!

Sur la ligne de faîte les carrés saxons apparurent.

La division obliqua vers la gauche; l'infanterie gravissait les premières pentes. A l'aile droite, le 44e de ligne se déployait, précédé par la brigade de dragons Picard.

Bénédicte avança les lèvres. Dans le passé, très loin déjà, la silhouette d'Oswald flotta, puis disparut. Il n'y avait plus maintenant, devant lui, que la jument grise du trompette et, à ses côtés, le visage du maréchal des logis.

Une par une, puis toutes ensemble, les batteries saxonnes lancèrent leurs rafales. Un cavalier s'écroula. Derrière lui, les chevaux hésitèrent; une crainte légère, irritante, courait sur l'escadron comme un frisson de brise. Une bête passa, lancée à plein galop, piétinant ses rênes et portant sur l'encolure un dragon sanglant. D'un seul coup, la bataille hurlait sa clameur. Elle déferlait le long des pentes, tournait autour des casques, dans le froissement des crinières, dans le cliquetis des brides, rampait dans le piétinement des trotteurs, puis allait se briser aux flancs du Landgrafenberg. Les escadrons oscillaient, étourdis par le crépitement multiple de la mousqueterie. Des bêtes éperdues bousculaient les rangs, lançaient des ruades; les boulets jaillissaient, roulant leur ferraille et creusant dans la houle des cavaliers de sombres entonnoirs.

Le trot s'était allongé. Bénédicte sentit dans sa jambe droite la meurtrissure d'un pli de sa botte. Le maréchal des logis venait de vider les arçons, et Bénédicte vit pendant une seconde sa bouche de dogue mordre la jugulaire de cuivre. L'infanterie se dissociait, s'éparpillait, refluait, des lignes d'hommes tournoyaient comme des feuilles dans le vent, et des silhouettes tendant brusquement les bras vers le ciel s'abattaient d'un seul bloc. Puis, les rangs se reformaient, le flot continuait à courir

vers la grève, une force obscure, terrible, invincible, cimentait les bataillons et les poussait sur la crête.

Les dragons maintenant allaient botte à botte, au petit galop. Dans la muraille des gilets blancs, la mort fonçait sans laisser de trace. Les poitrines ondulaient, les rênes étaient bien ajustées dans les mains, les coudes étaient collés au corps.

Ils allaient mourir, tranquillement, dans la position correcte du cavalier. « Hussard d'Autriche, mon compagnon... tous les cavaliers sont les mêmes... »

Bénédicte sourit. N'était-ce point là la beauté suprême? Il sentit monter en lui le plaisir lourd et cruel des bêtes. Qu'importaient les rêveurs! et n'était-ce pas le meilleur destin d'être un jeune chef de guerre que suivaient les hommes, et de galoper vers la bataille de tout son corps, sûr de ses muscles, orgueilleux de sa beauté?

— Ah! la Guerre!

Bénédicte éclata de rire.

— Dragons! Pour charger!

Monsieur de Sainte-Halme agitait son sabre.

— En avant!

Bénédicte ouvrit les doigts. Sa bête se rua. Déboulant le la crête, les chevau-légers d'Albrecht venaient à eux. A l'entour, la canonnade se taisait, et Bénédicte n'entendit plus sur le plateau que la galopade éperdue de vingt escadrons. Les trompettes précipitèrent leurs notes. Elles se secouaient dans le vent, entraient dans les oreilles, et rouaient les cerveaux comme des éclats de rire.

Il sentit une main saisir sa botte, la lâcher, il lança sa atte devant lui. Le long de ses prunelles jaillissaient des clairs brusques. De hautes silhouettes vertes l'entouraient. Des visages venaient à sa rencontre. Il les voyait oudain grossir, se dilater, les yeux hagards, la bouche éante. Un cheval s'écroula à ses pieds. Sa bête le franhit d'un seul bond et il fonça dans le chaos, environné e clameurs, de coups de feu, ébloui par le trajet des

lames. Où était donc la mort? Il avait une telle insouciance, qu'il lui semblait que lui seul pouvait tuer. Il cherchait, regardant partout à la fois, les poitrines à gilets verts des chevau-légers et les plastrons gris de l'infanterie saxonne. De grands gestes sabraient le ciel. Comme s'il luttait dans la nuit, il lui semblait qu'au mouvement circulaire de sa lame s'abattaient de grands pans d'ombre. Près de lui un trompette sonnait. Où était-il? De temps à autre, il relevait le buste et riait aux éclats.

Un carabinier se dressa devant lui. Bénédicte riait encore, la bouche tordue. De toute la force de ses jarrets il fit pivoter son cheval, para le coup d'estoc et d'un coup droit plongea toute sa lame dans la poitrine. Il la retira ruisselante. Il riait à perdre haleine... Un fantassin trébucha devant lui. Soudain très calme, il regarda l'homme courbé, le dos en boule. Il arrêta son cheval; une cruauté si dure était en lui, que ses dents grincèrent. Il n'entendait plus le tumulte qui l'environnait, il dédaignait de se protéger. Il ne voyait que ce fantassin couché. Sans hâte il se pencha sur sa selle et enfonça sa pointe dans la nuque sous le cuir du schako.

— J'ai chaud! pensa-t-il soudain.

Il se secoua, et de nouveau s'engouffra dans la houle humaine. Comme des épaves, des hommes venaient s'écraser contre les sabots de sa bête. A droite, à gauche. Il lançait sa latte. Carabiniers verts, chevau-légers d'Albrechts, fantassins gris... Il ne voyait autour de lui que des cavaliers ennemis. Un dragon qui l'avait suivi faisait tourner son cheval.

— Bon Dieu! gronda-t-il.

Il évita un coup de pointe.

— Foutons le camp! cria le dragon.

D'un seul coup il fit demi-tour sur les épaules, bouscula un chevau-léger. Les dragons fuyaient. Sans force, harassé soudain, comme s'il sortait d'une mare de glaise, il ouvrit les doigts, desserra les jambes. En proie à une

terreur folle, il rentra la tête dans les épaules, courba le dos, attendant le coup de sabre. Il dévalait le coteau, la tête vide, ne sachant où il allait. Au bout d'un moment il se retourna. Les chevau-légers s'étaient arrêtés. Mais il n'eut pas la force de rassembler ses rênes, ni de maîtriser son cheval. Il en avait assez. Il voulait quitter la bataille... quitter la bataille...

— Arrêtez-vous, nom de Dieu!

Avec sa horde, il pénétrait à pleine charge dans les rangs du 7ᵉ léger. D'un seul coup sa folie tomba. Son cheval s'arrêta. Bénédicte, hagard, se frotta les yeux et demeura stupide au milieu des fantassins qui le regardaient.

— Eh bien, Monsieur, vous êtes fou!

Un capitaine d'infanterie l'interpellait.

— Ah! oui, peut-être... murmura Bénédicte, et, nerveusement, il éclata de rire.

— Le 7ᵉ léger va poursuivre l'attaque. Rassemblez vos dragons.

Il se retrouvait au bas du plateau, près du petit bois d'Iserstedt. Le reflux des cavaliers était venu se briser contre la ligne des arbres. Maintenant, les bêtes, au pas, tournaient en rond, blanches d'écume et tremblant sur leurs jarrets. Machinalement, les cavaliers essuyaient leurs lames et rajustaient leurs sangles. Un dragon avait perdu son casque, et avec sa main essuyait sans arrêt le sang qui coulait de son front. Un cheval démonté vint se ranger près de Bénédicte. Peu à peu, les hommes se groupaient autour de lui. Une trompette sonnait le ralliement. La peur et la fatigue embrumaient les visages. Ils demeuraient silencieux, mornes, plus las d'être vaincus.

— J'en ai assez! pensa Bénédicte.

D'escadrons en escadrons, un commandement roula :

— Dragons! En ligne d'escadrons! — En avant!

Bénédicte donna un violent coup d'épaule comme s'il

soulevait un fardeau. Il baissa la tête, rassembla ses rênes et, piquant sa bête à pleins éperons, têtu, il repartit vers la bataille.

. . . .

— Comte de Bénédicte! Monsieur de Sainte-Halme a été tué d'un coup de pistolet à l'entrée de Capellendorf. Vous prendrez le commandement de ses escadrons.

Il était quatre heures de l'après-midi. La bataille commencée à l'aube brumeuse s'achevait au crépuscule. De Vierzehnheiligen montaient de larges tourbillons de fumée. Derrière lui, à l'Est, presque à l'horizon, Bénédicte apercevait les frondaisons bleuâtres de la forêt d'Iéna et du bois d'Iserstedt. Déjà au seuil de la nuit, le paysage oubliait la fureur des hommes.

Au centre de la Grande Armée, toute la cavalerie légère, deux brigades de dragons et les cuirassiers de Nansouty passaient en avant de la ligne. Sur la route de Weimar une longue colonne de batteries s'échelonnait. Quelques brefs orages de mousqueterie crépitaient encore, et, de temps à autre, une volée de canon roulait dans la direction d'Apolda.

Bénédicte caressa l'encolure de son cheval. Des débris du 26e dragons on avait formé trois escadrons qui allaient participer à la poursuite. Les autres, ayant joué leur destinée, s'engloutissaient parmi les épaves de la bataille...

Tous ces galops ne s'arrêteraient donc jamais?...

Bénédicte appuya ses deux mains au pommeau de sa selle. Ses jambes étaient lourdes, ses genoux douloureux; autour de son front son casque burinait un cercle sombre où s'accumulait toute sa souffrance. Il sentait que le moindre choc suffirait à le désarçonner. Ses escadrons s'immobilisaient dans une morne torpeur. Combattaient-ils encore, ces hommes et ces chevaux harassés? Dormir, sans geste, sans rêves, ayant enfin quitté les bottes, les casques, tous les cuirs, tous les éperons!...

Mais, au matin, les sonneries viendraient encore réveiller les dormeurs. Il faudrait remonter à cheval, repartir sur les routes, suivre la colonne des escadrons, et surtout reprendre, sous la meurtrissure du casque, le fil douloureux des pensées. N'était-ce pas son sort puisqu'il était un cavalier, puisqu'il ne voulait être qu'un cavalier?... Mais alors, à quoi bon tout cela?... Du plus lointain de sa vie, la houle d'anciens galops remontaient vers lui. Il était maréchal des logis à Mondovi, c'était Kilmaine qui menait les escadrons, les charges de Marengo, le repos du camp de Boulogne... Il revit à Ulm ce hussard autrichien qui mourait en souriant... Ne mourrait-il donc jamais, lui? Lentement, il s'enfonçait dans le désir de la mort sans réveil. Il se retourna, cherchant des yeux les dragons qui le suivaient depuis si longtemps et qui gisaient comme des décombres sur les pentes du Landgrafenberg. Les enviait-ils? Où était le maréchal des logis, et le trompette?... Il parcourait maintenant le plateau de Pratzen. C'était si proche et si lointain déjà... Ce coup de sabre à l'épaule qu'il avait reçu d'un cuirassier russe!...

Oswald?... Les divisions ont quitté Roda; lui seul demeure intact dans sa joie de vivre et dans ses rêves; les laveuses descendent vers la Saale. C'était Oswald qui avait raison, et cet adolescent qui aura vingt ans quand les guerres seront terminées. Mais de lui, Bénédicte, qui se souviendrait? De lui qui, pour les jeunes hommes à venir, et parce qu'il fallait bien que quelqu'un accomplisse cette tâche, avait aujourd'hui mené quatre charges contre la division Burgsdorf, mis en déroute les chasseurs de Masars, sabré les Gettkand dragons, les Bila hussards et venait de pénétrer dans Capellendorf.

Bénédicte eut un triste sourire.

— Monsieur de Sainte-Halme est mort.

Des chevaux s'ébrouaient.

— Et nous?

— Aux champs!

Sur toute la ligne et se renvoyant leurs notes en écho, les trompettes joyeuses éclatèrent. Leur fanfare avait fusé de l'aile droite où piétinaient les cuirassiers de Nansouty. Elles se rapprochaient suivant le rythme d'un galop et l'on devinait que chaque fois qu'un homme décollait l'embouchure de ses lèvres et baissait le bras, un autre dans le même temps portait sa trompette à sa bouche et reprenait la sonnerie comme on se passe un flambeau. Les notes ruisselaient en cascade, perlées ou graves, déchirant le crépuscule, secouant les hommes, les bêtes et les rêves. D'un bloc, les escadrons entiers saluaient du sabre. Bénédicte voyait les colonels abaisser leur lame d'un grand geste courbe. Quel triomphateur s'avançait, vers lequel montaient comme un faisceau tous les regards des cavaliers? Il se souvint qu'il commandait les trois escadrons restant du 26e dragons et qu'il était sur la même ligne que les colonels.

— Qu'est-ce encore? grommela-t-il.

Lentement il tira son sabre. Quelle lassitude! Derrière lui, il entendit le froissement des fourreaux. Ses cavaliers l'imitaient. A tous ces hommes fourbus, qu'importait donc la gloire? Ah! ils désiraient le seul sommeil noir, profond, sans ride, et, une fois de plus, Bénédicte envia, là-bas sur les plateaux et dans les ravins, les dormeurs effondrés pour l'éternité.

— Murat!

Il venait, traînant dans son galop toute la gloire de l'Empire, trapu, auréolé de boucles brunes; une aigrette tremblait sur sa toque de fourrure, la pelisse volait sur son épaule, agrafée au col par une boucle de pierreries. Il apparut dans le déclin du jour comme le centaure maître de tous les centaures, celui qui remplissait jusqu'au bout son destin, celui qui tenait les rênes de tous les chevaux et pour lequel, à travers toutes les guerres, s'élançaient tous les galops. Le soleil drapait sa peau de pan-

thère. Il était magnifique comme un symbole, et Bénédicte comprit que c'était sa vie qui s'avançait. Elle sortait de la brume des réveils à l'aube, du trot harassant sur les routes, des corps à corps, de la boue, du sommeil dans les granges, pour se condenser, lumineuse, ardente, triomphale dans ce cavalier suprême.

Bénédicte s'était redressé sur sa selle, le sabre droit, les jambes fixes, les étriers au tiers du pied. La fatigue et l'amertume s'en allaient balayées par la gloire, comme au matin sur les coteaux de la Saale le soleil avait chassé les brouillards. Une fois encore il était dupe. C'était l'apogée de la cavalerie, et confusément, il ressentait la grandeur inouïe de ces hordes et que, soulevées dans toute leur force au seuil de la victoire, elles étaient sur le point de disparaître du monde. Sur les colbacks des chasseurs tremblaient les aigrettes; les chenilles noires des carabiniers, et les crinières des dragons flottaient dans la houle du vent, le soleil heurtait en pleine poitrine les cuirasses.

A l'Ouest, comme un butin, derrière les hauteurs du Webisch apparaissait Weimar, ville promise, vers laquelle se tendaient le désir des hommes et les chanfreins des chevaux.

— C'est la victoire, pensa Bénédicte, et peut-être, malgré tout, est-ce un très beau destin!

Murat s'arrêta devant lui. Etonné, il regardait dans la muraille des cavaliers cette brèche large comme un régiment et qu'occupaient seulement trois cents hommes.

— Qu'est-ce? demanda-t-il à Klein.

— Ce qui reste du 26e dragons.

Derrière eux, le ciel d'automne se peuplait de l'absence innombrable de tous les morts. Au bout de la route qu'ils avaient suivie pour l'Empire, trois cents survivants venaient se ranger autour de ce jeune chef au beau visage. Un instant, là-bas, très loin, dans des lieux qu'oubliait déjà l'armée en marche, Murat vit des chevaux courir sans cavaliers, des silhouettes tendre les bras et

vider les arçons, des hommes enveloppés dans la pèlerine bleue, chaussés de hautes bottes où luisaient les éperons, et qui, sans un geste, épars dans les labours saxons, s'enfonçaient lentement dans la terre.

— Ils ont chargé dix fois aujourd'hui, reprit Klein.

— Qui les commande ?

— Le seul officier survivant, le lieutenant Bénédicte.

Murat regarda une fois encore les trois escadrons. Il était tout orné de pierreries et de fourrures, riche, puissant, prince de l'Empire. Il leva la main vers sa toque. Il faut que l'Empire vive, et ses chemins sont terribles. Il fit pivoter son cheval et s'éloigna.

Ce fut à l'entrée de Weimar que s'accomplit le destin de Bénédicte. Il faisait déjà nuit. Il venait de pénétrer dans la ville, seul, ayant distancé ses cavaliers; sa dragonne s'était rompue, il avait perdu son sabre. Il essaya de retirer ses pistolets de ses fontes. La boucle de la courroie résistait. Il jeta ses gants, se pencha sur sa selle.

Sa bête fit un écart. Il serra la jambes, reprit les rênes. Son cheval s'arrêta. Bénédicte leva la tête et se trouva face à face avec un dragon de Wobeser. L'homme chargeait ses pistolets. Bénédicte était sans armes. Il ne chercha pas à fuir. Il comprenait soudain que tous les galops s'arrêtaient là. Il regarda le cavalier prussien, sourit, ajusta ses rênes dans ses mains, ramena le bout de l'étrivière derrière sa cuisse.

L'homme le visait à la poitrine. N'avait-il pas les traits d'Oswald? Quelques secondes passèrent, minces comme le fil d'un sabre... Oswald avait raison, mais le hussard autrichien qui souriait près d'Ulm avait raison aussi... Dix années de chevauchées dans toute l'Europe, pour aboutir dans cette étroite rue de Weimar, face à face avec un dragon de Wobeser...

Bénédicte éclata de rire. Un coup de feu claqua. Bénédicte demeura quelques instants immobile sur sa selle.

Le cavalier ennemi s'enfuyait. Quand il eut disparu, Bénédicte descendit lentement de cheval. Il mit sa main sur sa poitrine et fit quelques pas. Il titubait. Il regarda ses doigts, ils étaient rouges de sang. Il essaya de rire encore, mais ses forces l'abandonnaient.

Il marcha quelques instants, puis, sentant que c'était la fin, il alla s'adosser contre le mur qui longeait la rue. L'ombre était venue, et brusquement très noire, sans fin, sans issue... Oswald avait des boucles si blondes...

— La paix dont on ne se réveille pas est la seule réelle, disait-il...

Marquis de Condorcet. Le marquis de Condorcet...

Voici maintenant une étroite allée bordée de chênes, un ruisseau que l'on franchissait sur des pierres, un manoir qui sombrait dans la douceur nocturne.

— Un adolescent qui aura vingt ans quand les guerres seront terminées...

Bénédicte souriait, comme souriait le hussard autrichien.

— Tous les cavaliers sont les mêmes, pensa-t-il.

Il étendit les bras, pencha la tête sur son épaule et s'écroula.

Les trompettes sonnèrent la fin de la poursuite. Comme s'ils jouaient un rôle sans fin recommencé, les dragons mirent pied à terre, prirent leurs chevaux par la bride et, avec les mêmes gestes éternels, s'en allèrent dormir dans les granges près des faisceaux de carabines. La nuit était close. A Roda, Oswald poursuivait son rêve.

Klein s'écarta du groupe des dragons. Une forme sombre était étendue sur le sol, enveloppée d'une longue pèlerine bleue.

— Le dernier officier du 26[e] dragons vient de mourir, dit-il à Murat... C'était un idéologue... et son destin a voulu sans doute qu'il vienne achever sa vie contre le mur de la maison de Gœthe.

GEORGES PONCET.

SÉJOURS

—

I

Puisque tout doit un jour aboutir à ces lieux
Peuplés de brume où vont en cortège les ombres
Parmi les buis et les cyprès des chemins sombres
Que bordent les tombeaux aux noms mystérieux.

Puisque, dans ce séjour, l'âme vit de silence,
D'étreintes sans désirs, d'abandons sans tourments,
Puisqu'à jamais les corps embrassés des amants
Ne sont qu'un même lys que le vent frais balance,

Puisque le ciel d'automne est ce troublant miroir
Qu'aime le front penché de la mélancolie,
Puisqu'au regret l'espoir obscurément se lie
Et que l'aurore ici n'est qu'un reflet du soir,

Je ne crains pas d'y voir ton beau regard fidèle
Une dernière fois m'inonder de clarté
Ni d'y poursuivre, amour, l'âpre élan de ton aile
Jusqu'en l'étrange abîme où point l'éternité.

II

Cette aile pour s'ouvrir attend des cieux plus beaux,
Pour rayonner cet astre attend plus de silence.
La mort a sa raison, la vie a sa démence,
La vérité du songe habite les tombeaux.

Mais écoute à nos pieds la rumeur de la ville,
A travers le brouillard vois naître ces clartés
Comme autant de flambeaux d'un gouffre impur montés
Et vacillants aux mains d'un cortège servile.

Si tu veux, loin du bruit, nous confondre en rêvant,
Si tu pressens ailleurs un plus vaste domaine,

Si, pour tes jeux, une ombre indulgente et sereine
Baigne d'autres chemins hors du monde vivant,

Marche vers ce refuge où d'invisibles ailes
Guident le rythme égal du cortège des jours;
Nos corps, longtemps captifs des terrestres séjours,
Connaîtront la douceur des amours fraternelles.

Le printemps y surprit nos suaves secrets,
L'automne y bercera notre extase dernière;
Car l'étoile qui veille à travers les cyprès
D'un magique au-delà prés[illegible] la lumière.

CLAUDE FOURCADE.

BAUDELAIRE ET VICTOR HUGO
EN 1842-1843

—

Dans une courte « Note Autobiographique » (1), Baudelaire écrit :

Retour à Paris. Secondes liaisons littéraires : Sainte-Beuve, Hugo, Gautier, Esquiros.

Le futur poète des *Fleurs du Mal*, embarqué pour les Indes en juin 1841, fit demi-tour à l'île Bourbon et rentra en France en février 1842. C'est au cours de cette année 1842 qu'il connut Victor Hugo. Il lui fut présenté par un ami commun, Edouard Ourliac (2) : cela ressort d'un passage de l'étude de Baudelaire sur Victor Hugo (3).

Depuis bien des années déjà, Victor Hugo n'est plus parmi nous. Je me souviens d'un temps où sa figure était une des plus rencontrées parmi la foule; et bien des fois je me suis demandé, en le voyant si souvent apparaître dans la turbulence des fêtes ou dans le silence des lieux solitaires, comment il pouvait concilier les nécessités de son travail assidu avec ce goût sublime, mais dangereux, des promenades et des rêveries...

A l'époque dont je parle, époque où il exerçait une vraie dictature dans les choses littéraires, je le rencontrais quelquefois dans la compagnie d'Edouard Ourliac, par qui je connus aussi Petrus Borel et Gérard de Nerval...

Il m'apparut, continue Baudelaire, comme un homme très doux, très puissant, toujours maître de lui-même, et appuyé sur une sagesse abrégée, faite de quelques axiomes irréfutables.

(1) *Baudelaire, Œuvres posthumes* (Mercure de France, 1908, p. 74.
(2) Ourliac est cité par Baudelaire dans la Note Autobiographique, parmi ses *premières liaisons littéraires*, celles d'avant le voyage.
(3) Cette étude, parue à *La Revue Fantaisiste* du 15 juin 1861, a été reprise dans *L'Art Romantique*.

L'impression que Victor Hugo produisit sur Baudelaire fut moins heureuse, si nous en croyons un ami de ce dernier, Ernest Prarond (4) :

Baudelaire affectait déjà de détester Lamartine et parlait de Hugo avec une retenue déférente, mais sans passion enthousiaste. Lui, qui récitait beaucoup, disait peu de vers de Hugo. Il s'était fait introduire cependant place Royale. Hugo, très habile d'ordinaire à renvoyer tous ses visiteurs contents, n'avait pas compris le caractère concentré et tout parisien de Baudelaire. Il lui avait conseillé un séjour à la campagne, le travail dans la solitude, une sorte de retraite. Baudelaire allait, mais fort rarement, je crois, visiter Victor Hugo, de 1842 à 1846.

Une lettre de Baudelaire à Hugo, du 27 septembre 1859 (5) nous donne le chiffre de ces visites :

Une lettre de vous, Monsieur, de vous que je n'ai vu que *deux fois,* et il y a de cela presque vingt ans...

Si, après sa seconde visite, Baudelaire s'abstint de revoir Victor Hugo, c'est que sans doute leurs deux entrevues ne se passèrent pas sans incidents. Les deux hommes étaient aussi dissemblables que possible. Leur nature, leur goût, leur esthétique, leur méthode de travail, — tout devait fatalement les dresser l'un contre l'autre.

« Nul ne se dérobe, en ce monde au ciel bleu, aux arbres verts, à la nuit sombre, au bruit du vent, au chant des oiseaux; aucune créature ne peut s'abstraire de la création », proclame Hugo dans la *Préface* de son recueil *Les Rayons et les Ombres* (1840), et dès la première pièce il assigne au Poète cette *Fonction* :

Va résonner, âme épurée,
Dans le pacifique concert !

(4) Note de Prarond rédigée en 1887 et publiée par Eugène Crépet dans son livre : *Charles Baudelaire, Œuvres posthumes et correspondances inédites.* Quantin, 1887, page XXXVI.
(5) Publiée par Gustave Simond dans *La Revue de France,* 1er octobre 1923.

Va t'épanouir, fleur sacrée,
Sous les larges cieux du désert!

. . . .

Va dans les bois, va sur les plages,
Composer tes chants inspirés,
Avec la chanson du feuillage
Et l'hymne des flots azurés!

. . . .

Peut-être, au cours de la conversation, Hugo fut-il amené à commenter ces vers, — il conseilla à Baudelaire un séjour à la campagne, nous dit Prarond; on imagine quelles réactions violentes, difficilement comprimées, dut lui opposer le jeune poète qui, l'année précédente, au milieu des splendeurs tropicales, avait la nostalgie de Paris (6).

On connaît d'autre part l'amour de Baudelaire pour le XVIIIe siècle. Son père, François Baudelaire, avait été, avant la Révolution, précepteur chez le duc de Choiseul-Praslin, et il avait gardé le ton et les manières de l'ancien temps. C'est dans une société XVIIIe siècle que se passent les premières années du poète : il l'a rappelé au début de la « Note Autobiographique » :

ENFANCE. — *Vieux mobilier Louis XVI. Antiques. Consulat. Pastels. Société dix-huitième siècle.*

Dans ses *Juvenilia*, nous le voyons, en plus d'un endroit, vanter cette époque et regretter de n'y avoir pas vécu.

Des choses qu'on n'a plus, je regrette surtout
L'amour un peu musqué, la langue de nos pères,
Leurs modes, leur esprit, leurs nymphes, leurs bergères...
(*Vers Retrouvés*, XXVII.)
En ce siècle, tombeau des vertus disparues,
Phryné couche en un bouge et Laïs court les rues.

(6) « Si je n'aimais et si je ne regrettais pas tant Paris... » écrivait-il le 20 octobre 1841 de l'île Bourbon, à M. Autard de Bragard (Ch. Baudelaire, *Lettres*, Mercure de France, 1907).

Las! où sont les soupers de la belle Lenclos,
Où comme un vin fumeux l'esprit coulait à flots?
(*Ib.*, XI.)

Que n'avons-nous pu voir ce siècle — même un jour! —
Où les abbés galants, sans trouver de cruelles,
Lisaient leur bréviaire à l'oreiller des belles,
Quand Bernis pour Madone adorait Pompadour!
(*Ib.*, XXIX.)

Vous étiez du bon temps des robes à paniers,
Des bichons, des manchons, des abbés, des rocailles,
Des gens spirituels, polis et cancaniers,
Des filles, des marquis, des soupers, des ripailles...
(*Ib.*, XXVIII.)

Victor Hugo, lui, haïssait le XVIII[e] siècle :

Epoque qui gardas, de vin, de sang rougie,
Même en agonisant, l'allure de l'orgie!
O dix-huitième siècle, impie et châtié!
Société sans Dieu, qui par Dieu fus frappée!
Qui, brisant sous la hache et le sceptre et l'épée,
Jeune offensas l'amour, et vieille la pitié!

Table d'un long festin qu'un échafaud termine!
Monde, aveugle pour Christ, que Satan illumine!
Honte à tes écrivains devant les nations!
L'ombre de tes forfaits est dans leur renommée;
Comme d'une chaudière il sort une fumée,
Leur sombre gloire sort des révolutions.

Ces strophes magnifiques des *Rayons et des Ombres* devaient faire ricaner le jeune poète, qui se vantait, peut-être par fanfaronnade, de ne pas croire à Dieu (7),

(7) « La seconde fois que je vis le poète des ***Fleurs du Mal***, conte Arsène Houssaye dans son article du *Gaulois*, 5 octobre 1892, ce fut chez Madame Edouard Ourliac. Louis Veuillot, au coin de la cheminée, prêchait Ourliac et sa femme. Tout à coup Baudelaire, jusque-là silencieux, dit à l'apôtre :
— Je ne crois pas à Dieu, Monsieur.
— Voilà qui va lui être bien désagréable, dit Ourliac.
Veuillot demanda à Baudelaire :
— Croyez-vous à vous-même?
— Oui, Monsieur.
— Je vous en fais mon compliment; car, pour moi, je ne crois pas à moi-même, et je crois à Dieu.
Veuillot nous dit alors, à Ourliac et à moi :
— Ce jeune homme n'est pas de bonne foi, dans sa mauvaise foi.

comme les tirades sur le rachat de la courtisane par l'amour purificateur, une des marottes de Hugo, devaient mettre en joie l'amant de Sarah Louchette — « l'affreuse juive » — et de la mulâtresse Jeanne Duval.

J'ai rencontré plutôt que connu Baudelaire, écrira plus tard, en mars 1869, Victor Hugo à Charles Asselineau (8). Il m'a souvent choqué, et j'ai dû le heurter souvent.

§

Est-ce au lendemain de cette double visite à Victor Hugo que Baudelaire écrivit la satire que nous allons reproduire et commenter?... Datée de janvier 1843, elle fut publiée en juin de la même année, dans le petit recueil collectif *Vers*, par G. Levavasseur, E. Prarond, A. Argonne [Dozon]. Elle figure dans la seconde partie, celle de Prarond. J'ai raconté dans mon livre *Vers Retrouvés* de Baudelaire (9) comment le poète avait fait paraître une assez grande partie de ses Juvenilia dans *Vers*, et sous le nom de Prarond. A propos de cette Satire (n° XII des *Vers Retrouvés*), je me suis contenté de cette note interrogative : « Quel est le poète ainsi maltraité dans cette pièce?... Victor Hugo???... »

Je démontrerai aujourd'hui qu'elle vise effectivement le chef de l'école romantique, et que les reproches faits à ce dernier sont justement ceux que Baudelaire adres-

Et Veuillot ne voulait certes pas faire un jeu de mots.

Ourliac, qui avait été irréligieux dans ses premiers romans, n'avait jamais été athée. Il chapitra son jeune ami et le voulut convaincre qu'il n'y avait pas de poésie sans Dieu, parce que la fleur du mal, qui s'appelle l'athéisme, ne pousse qu'aux portes de l'Enfer.

— Oh! l'Enfer, dit Baudelaire en souriant, c'est le vieux jeu.

Veuillot éleva la voix :

— Monsieur, le vieux jeu, c'est l'athéisme, et l'athéisme ne croit ni au Beau, ni au Bien. »

Baudelaire s'est représenté lui-même dans le personnage principal de *La Fanfarlo*. Samuel Cramer, dont il dit : « Comme il avait été dévot avec fureur, il était athée avec passion. »

(8) Cette lettre a été publiée par Jacques Crépet dans son édition de *L'Art Romantique* (Conard, 1925, page 539).

(9) Ch. Baudelaire, *Vers retrouvés* (Juvenilia-Sonnets), Manoël. Introduction et Notes par Jules Mouquet, Emile-Paul frères, 1929.

sera quelques années plus tard ouvertement à Victor Hugo.

Voyons d'abord la pièce :

Il ignore Régnier, Molière et La Fontaine,
Mais il va, l'œil au vent et la mine hautaine.
Il a lu Lamartine et méprise Boileau;
Pour lui, Corneille est vieux comme Rémy Belleau.
Ses vers improvisés n'ont pas connu la lime :
Le vent les lui dicta dans un concert sublime.
Il aime les grands bois, les cimes, les rochers,
Et déjeune en carême en pleurant ses péchés.
Appelant sur son front leur influence occulte,
Des astres de la nuit il a gardé le culte :
Car l'inspiration qui dort au coin du feu
Tombe, avec les brouillards, des étoiles de Dieu.
Jamais pauvre à sa main n'arracha deux centimes;
Mais il gonfle ses vers d'émotions intimes.
Il aime d'amour pur, et, piètre Salomon,
Chante une Sulamite en refrains de sermon;
Puis sans honte il s'en va de cet amour unique
Souiller aux mauvais lieux l'idéal platonique.
Ses yeux pleurent à sec; romantiques et froids,
Ses vers sur le papier tombent de tout leur poids.
Son cerveau sonne creux; mais, à défaut d'idées,
Sa verve dans les mots prend de larges coudées.
Il altère leur titre en d'étranges abus;
Chaque vers qu'il enfante est un sombre rébus,
Chaque phrase une énigme, un jeu de patience
A damner Despréaux et sa haute science.

L'étrange poésie à charmer des lecteurs
Que celle de ce fou dont les grands vers menteurs,
Riches de toute l'eau dont ses regards sont chiches,
De grands points allongés sèment leurs hémistiches!
Et qu'auprès de Corneille et du vieux Crébillon
Pleure mesquinement ce chétif embryon! (10)

(10) *Ce chétif embryon* : cette finale n'équivaut-elle pas à une signature? Elle est une réplique de l'apostrophe du *Mauvais Moine* des *Fleurs du Mal* :

Et tu ne serais plus qu'un *fœtus dérisoire!*

Il faut être Baudelaire pour se permettre d'appliquer de tels qualificatifs : *fœtus, embryon*, à Jésus, à Victor Hugo. Un Prarond n'a pas de ces audaces!

Baudelaire fait ici le procès d'une école, le romantisme, et d'un homme, le chef du romantisme, Victor Hugo. Il se dresse en champion des classiques, et c'est en vers classiques que, disciple de Boileau — deux fois nommé au cours de la pièce, — il fustige son adversaire.

Les griefs adressés à Victor Hugo sont d'ordre littéraire et d'ordre privé. Nous allons les examiner successivement, en commençant par les griefs littéraires.

1° *Ignorance* de Victor Hugo, son mépris de notre littérature classique, et notamment du XVIIe siècle.

> Il ignore Régnier, Molière et La Fontaine,
> . . . . .et méprise Boileau;
> Pour lui, Corneille est vieux comme Rémy Belleau.

Le chef du romantisme ne pouvait évidemment pas exalter les classiques : une école nouvelle n'a pas coutume de vanter l'école qu'elle tente de remplacer!

Quant à l'*ignorance* de Victor Hugo, Sainte-Beuve nous apprend (11) que ce reproche était courant dans la bouche de Baudelaire :

J'ai vu [vers 1846] mon petit ami libertin (Baudelaire), qui m'a dit les choses les plus étranges en littérature et en poésie, mais spirituel, et qui m'ouvre des jours sur les générations nouvelles. Il raffole de Balzac... Mais quand il en vient à Hugo, il me dit :

— C'est un âne de génie.

— Un âne! dis-je, et j'essaye de l'en faire démordre. C'est un mulet obstiné que vous voulez dire?

— Non! c'est bien un âne!...

Si Victor Hugo ignore les classiques, par contre

> Il a lu Lamartine...

Un rapprochement curieux : la coupe du vers :

> *Tombe | avec les brouillards | des étoiles de Dieu...*

est la même que celle du vers de *Midi*, de Leconte de Lisle :

> Midi, roi des étés, épandu sur la plaine,
> *Tombe | en nappes d'argent | des hauteurs du ciel bleu...*

(11) *Les Cahiers de Sainte-Beuve* (Lemerre, 1876), page 36.

J'ai cité plus haut le témoignage de Prarond : « Baudelaire affectait déjà de détester Lamartine... »

2° Baudelaire reproche à Hugo d'être le poète de l'inspiration, de l'improvisation et du plein air :

> Ses vers *improvisés* n'ont pas connu la lime;
> Le vent les lui dicta dans un concert sublime.
> Il aime les grands bois, les cimes, les rochers...
> Appelant sur son front leur influence occulte,
> Des astres de la nuit il a gardé le culte;
> Car l'*inspiration* qui dort au coin du feu
> Tombe, avec les brouillards, des étoiles de Dieu!

Quelques lignes du beau livre de M. Louis Guimbaud, *Victor Hugo et Madame Biard*, vont nous servir à expliquer et commenter ces vers pleins d'ironie :

> Il y aurait toute une étude à faire sur le noctambulisme de Victor Hugo et ce qu'on pourrait appeler sa *nyctophilie*. Il na pas seulement chanté la nuit, ses mystères et ses douceurs. Il a pour ainsi dire profité d'elle et de la fièvre qu'elle lui donnait, pour se livrer à la composition et à la causerie, dans le moment où la plupart des mortels s'abandonnent au bienfaisant sommeil. Au temps de sa jeunesse et de sa maturité, il n'était pas rare, paraît-il, de le rencontrer à deux heures du matin, appuyé sur le bras de quelque ami, tournant sans arrêt autour d'une place et improvisant jusqu'à perte d'haleine. Pareillement, au sortir d'une conversation amoureuse, il aimait scander sa marche par des vers où il exprimait de la gratitude, de l'attachement, un ardent esprit de retour.
>
> Il a raconté lui-même comment l'admirable poème des *Contemplations, Il fait froid*, fut composé par une nuit de neige, dans le trajet qui séparait la maison de Juliette Drouet de celle du poète.

De 1843 à 1857, date de la publication des *Fleurs du Mal*, Baudelaire, lui, ne cesse de retoucher ses poèmes, de les remanier, de les « remettre sur le métier », suivant le conseil de son maître, Nicolas Boileau. Dans ses articles de critique, il dénonce les méfaits de l'*inspiration*, non soutenue par le travail.

Voilà les dernières ruines de l'ancien romantisme, écrit-il dans son *Salon de 1845,* à propos du peintre Louis Boulanger; voilà ce que c'est que de venir dans un temps où il est reçu de croire que l'inspiration suffit et remplace le reste; voilà l'abîme où mène la course désordonnée de Mazeppa ! C'est M. Victor Hugo qui a perdu M. Boulanger, — après en avoir perdu tant d'autres! C'est le poète qui a fait tomber le peintre dans la fosse. Et pourtant, M. Boulanger peint convenablement — voyez ses portraits; mais où diable a-t-il pris son brevet de peintre d'histoire et d'artiste inspiré! Est-ce dans les *Préfaces* ou les *Odes* de son illustre ami?

Il aime les grands bois, les cimes, les rochers...

Les Feuilles d'Automne nous offrent des poèmes aux titres tout à fait significatifs : *Ce qu'on entend sur la Montagne,* ou encore *Dicté en présence du glacier du Rhône...* De la pièce XXXVIII, *Pan,* citons au moins cette strophe :

Ô poètes sacrés, échevelés, sublimes,
Allez ! et répandez vos âmes sur les cimes,
Sur les sommets de neige en butte aux aquilons,
Sur les déserts pieux où l'esprit se recueille,
Sur les bois que l'automne emporte feuille à feuille,
Sur les lacs endormis dans l'ombre des vallons!

Victor Hugo répète les mêmes conseils dans *Les Rayons et les Ombres;* nous avons reproduit plus haut quelques vers de *Fonction du Poète.*

Va résonner, âme épurée
Dans le pacifique concert !...
. . . .
Va dans les bois, va sur les plages
Composer tes chants inspirés !...

Toutes ces exclamations (et ces points d'exclamations !!!), qui abondent dans les *Odes* de Hugo, agacent Baudelaire, qui ne peut souffrir que ces vers

De grands points allongés sèment leurs hémistiches.

3°

. . . . .romantiques et *froids*,
Ses vers sur le papier tombent de tout leur poids.

Baudelaire fait le même reproche de froideur à la poésie de Hugo dans son *Salon de 1846* :

Le premier [Hugo] jouit d'une certaine tranquillité, disons mieux, d'un certain égoïsme, qui fait planer sur toute sa poésie je ne sais quelle *froideur* et quelle modération.

4°

Chaque vers qu'il enfante est un sombre rébus,
Chaque phrase une énigme...

Les critiques d'alors reprochaient à Victor Hugo son obscurité. Baudelaire a ramassé ce grief, faisant flèche de tout bois.

5° Dans son parallèle entre Hugo et Delacroix (*Salon de 1846*), Baudelaire traite le poète d'«ouvrier beaucoup plus adroit qu'inventif », de « travailleur bien plus correct que créateur », tandis que Delacroix, « quelquefois maladroit, est essentiellement créateur ». — « L'un [Hugo] ne prend que la peau du sujet, et l'autre [Delacroix] en arrache les entrailles. » Pour conclure, Hugo n'est qu'« un peintre en poésie », tandis que Delacroix est « souvent un poète en peinture ».

De même dans sa Satire de 1843, Baudelaire rabaisse Hugo, en le comparant à Corneille et même à Crébillon !

Et qu'auprès de Corneille et du vieux Crébillon
Pleure mesquinement ce chétif embryon !

Après l'éreintement en trente vers du poète lyrique, ce distique final est un coup droit au poète dramatique. C'est aussi le coup de grâce.

Les Burgraves, reçus par le Comité de lecture le 23 novembre 1842, étaient alors en pleines répétitions au Théâtre-Français. La première représentation devait

avoir lieu le 7 mars, et ce fut un échec retentissant : Hugo renonça alors au théâtre.

Par contre, un mois plus tard, le 22 avril, la *Lucrèce* de Ponsard triomphait à l'Odéon. Les critiques qui avaient boudé aux *Burgraves* ne tarissaient pas d'éloges pour la tragédie nouvelle. Sainte-Beuve alla jusqu'à saluer en son auteur un « Corneille retrouvé » !

Corneille (deux fois nommé — comme Boileau — dans notre pièce) suffisait pour accabler Hugo. Pourquoi Baudelaire y a-t-il adjoint « le vieux Crébillon » (« le vieux » pour le distinguer de son fils, le romancier du *Sopha*) ? J'avais d'abord pensé que Rachel, qui faisait applaudir alors le répertoire classique à la Comédie-Française (12), avait joué quelque tragédie de Crébillon; mais la dernière représentée, *Rhadamiste et Zénobie*, remontait à 1829 (13).

Je n'ai pu vérifier si l'Odéon n'avait pas repris quelque pièce de notre auteur, vers 1842.

Quoi qu'il en soit, il est remarquable que Prosper Jolyot de Crébillon, qui s'était vu dans sa vieillesse opposer à Voltaire par Mme de Pompadour et sa cabale, ait encore aidé Baudelaire, un siècle plus tard, à accabler Victor Hugo !

§

Passons maintenant aux griefs *personnels*.
Le premier est l'*avarice*.

> Jamais pauvre à sa main n'arracha deux centimes.

(12) De 1838 à 1845, la grande tragédienne Rachel y joua Corneille, Racine et Molière devant des salles combles.

(13) Sur les neuf tragédies de Crébillon représentées à la Comédie-Française, cinq ont disparu de l'affiche presque tout de suite; une est restée au répertoire jusqu'à la fin du XVIIIe siècle, et trois jusqu'au XIXe siècle :

Atrée et Thyeste, jusqu'en 1806, avec 38 représentations, plus 6 représentations en 1866, soit en tout 44 représentations;
Électre, jusqu'en 1818, avec 163 représentations;
Rhadamiste et Zénobie, jusqu'en 1829, avec 288 représentations.
(Note de M. le bibliothécaire de la Comédie-Française.)

A tort ou à raison, Victor Hugo passait pour avare. M. Guimbaud a cherché à le disculper de ce vice :

Victor Hugo, que l'on se plaît si souvent à représenter comme un vilain avare..., dès 1834, avait pris à son compte les dettes et l'entretien matériel de Juliette Drouet. Concurremment avec ses charges de famille, il supporta ce nouveau fardeau sans murmurer (14).

La charge d'un double ménage explique suffisamment que le poète devait ménager ses ressources : la malignité publique transforma son « économie » en avarice.

Mais il gonfle ses vers d'émotions intimes, ajoute Baudelaire. Exemple : la pièce XXXII des *Feuilles d'Automne*, « Pour les Pauvres ».

Donnez, riches! L'aumône est sœur de la prière!...
Donnez! afin que Dieu qui dote les familles
Donne à vos fils la force et la grâce à vos filles!...
. . . .
Donnez! Il vient un jour où la terre nous laisse.
Vos aumônes là-haut vous font une richesse.
Donnez! afin qu'on dise : Il a pitié de nous!
. . . .
Donnez! pour être aimés du Dieu qui se fit homme!

Second grief :

Il aime d'amour pur, et, piètre Salomon,
Chante une Sulamite en refrains de sermon...

Cette Sulamite, c'est Juliette Drouet, la maîtresse de Victor Hugo depuis 1833.

Du théâtre où le poète l'avait connue jouant les princesses enivrées de luxe, d'éclat et d'applaudissements, nous conte M. Guimbaud (15), elle était descendue au rang d'une simple grisette. Confinée dans un logement de faubourg, partageant son temps entre les soins domestiques, le ravaudage et sa dévotion à Victor Hugo, elle mena pendant sept ans (1833 à

(14) Louis Guimbaud, *Victor Hugo et Madame Biard*, Blaizot, 1927, page 53.
(15) Louis Guimbaud, *V. Hugo et Madame Biard*, page 50.

1840) l'existence d'une sorte de Madeleine qui accepte la grotte, le lit de cailloux, l'eau de la source et le pain dur, pourvu qu'on lui permette de dresser, parmi toutes ces misères, l'image de l'amant divin... Apôtre de la rédemption par l'amour, Victor Hugo avait exigé que son amie se rachetât par l'amour : richesse, coquetterie, liberté, fantaisie et goût de l'esprit, il avait ordonné qu'elle foulât aux pieds tous les dons terrestres devant l'autel de la passion soi-disant épurée.

Et comment Victor Hugo célébrait-il sa maîtresse ? Prenons un exemple, le poème XXXIII des *Chants du Crépuscule, Dans l'église de* *** ; daté du « 25 octobre 1834, Aux Roches », il fut composé pour Juliette Drouet.

I

. . . .
C'était une humble église au cintre surbaissé.

III

Et tandis que ces voix que tout semblait grossir,
Voix d'une ville entière,
Disaient : Santé, bonheur, joie, orgueil et plaisir,
Votre œil disait : Prière !

IV

Elles parlaient tout haut, et vous parliez tout bas :
— Dieu qui m'avez fait naître,
Vous m'avez réservée ici pour des combats
Dont je tremble, ô mon Maître !

Ayez pitié ! L'esquif où chancellent mes pas
Est sans voile et sans rames.
Comme pour les enfants, pourquoi n'avez-vous pas
Des anges pour les femmes ?

Je sais que tous nos jours ne sont rien, Dieu tonnant !
Devant vos jours sans nombre,
. . . .

V

Et moi je contemplais celle qui priait Dieu,
. . . .
Et je lui dis...

VI

O Madame, pourquoi ce chagrin qui vous suit?
Pourquoi pleurer encore,
Vous, femme au cœur charmant, sombre comme la nuit,
Douce comme l'aurore?

Qu'importe que la vie inégale ici-bas
Pour l'homme et pour la femme
Se dérobe et soit prête à rompre sous vos pas :
N'avez-vous pas votre âme?

Votre âme qui bientôt fuira peut-être ailleurs
Vers les régions pures...

. . . .

Ces véritables « *refrains de sermon* » faisaient ricaner le jeune poète qui chantait d'autre façon sa dulcinée :

Je n'ai pas pour maîtresse une lionne illustre :
La gueuse, de mon âme, emprunte tout son lustre...
. . . .
Pour avoir des souliers, elle a vendu son âme;
Mais le bon Dieu rirait si, près de ctte infâme,
Je tranchais du Tartufe et singeais la hauteur,
Moi qui vends ma pensée et qui veux être auteur.

La liaison de Hugo était connue de tout le monde :

« Il a quitté sa femme pour Juliette, écrivait Balzac à Mme Hanska le 3 juillet 1840, et il en donne des raisons d'une insigne fourberie (il faisait trop d'enfants à sa femme! remarquez qu'il n'en fait pas à Juliette). »

Troisième grief :

Puis sans honte, il s'en va de cet amour unique
Souiller aux mauvais lieux l'idéal platonique...

Bien ou mal fondé, ce grief semble bizarre sous la plume du jeune poète, qui se composait alors cette *Epitaphe :*

Ci-git qui, pour avoir par trop aimé les gaupes,
Descendit jeune encore au royaume des taupes.

§

Victor Hugo eut-il connaissance de cette Satire? Quelque bon camarade prit-il un malin plaisir à la lui mettre sous les yeux?... Il semble bien qu'elle ait passé inaperçue, noyée dans les 224 pages de *Vers*. Mais je gagerais que Baudelaire, qui traitait Victor Hugo d'*âne de génie* devant Sainte-Beuve, la fit lire à ce dernier...

Le brave Prarond, qui n'avait, lui, aucune raison d'en vouloir à Victor Hugo, dut être épouvanté, le livre une fois paru, de relire cette satire mordante signée de son nom. Lorsque, onze ans plus tard, il la refit paraître (avec plusieurs autres poésies dont Baudelaire lui avait fait généreusement cadeau) dans son livre *Les Impressions et Pensées d'Albert* (16), il modifia soigneusement tous les passages qui pouvaient désigner trop clairement le poète visé. Le distique final, par exemple, qui oppose deux poètes dramatiques, Corneille et Crébillon, à l'auteur des *Burgraves*, perd toute précision — et même tout sens — en devenant

Et qu'auprès de Corneille et du vieux *Jean Gerson*...

Qu'est-ce que l'auteur de *L'Imitation de Jésus-Christ* vient faire ici?...

Prarond supprime aussi, bien entendu, toute allusion au romantisme : l'hémistiche « *romantiques et froids* », qui claque si net, se transforme bien malencontreusement en « *désordonnés et froids* ». Le sens de l'harmonie du vers manque au pauvre poète.

La bête noire des romantiques, Boileau — deux fois nommé dans la Satire, — est un nom bien compromettent. Prarond le remplace ici par Champollion, là par Chatterton. Soyons modernes!...

A damner Despréaux et sa haute science...
Où vingt Champollion briseraient leur science...

Quant au distique

(16) Michel Lévy frères, 1854, page 272.

Il a lu Lamartine et méprise Boileau;
Pour lui Corneille est vieux comme Rémy Belleau.

il est remplacé par un dizain :

Pour lui Corneille est vieux comme Robert Garnier;
Il rêve *Chatterton*... etc...

qu'on lira plus loin dans la troisième rédaction de cette pièce.

Car Prarond la republiera encore, vingt ans plus tard, avec de nouveaux remaniements, dans son recueil *A la Chute du Jour* (17), et, pour mieux égarer qui s'aviserait de chercher le nom du poète visé, il la fait suivre de cette note :

Les modèles qui pouvaient poser pour cette pièce ont disparu. On les rencontrait dans l'extrême queue de l'école lamartinienne. Cela dit en tout respect pour le grand et expansif poète, qui n'était pas responsable de sa suite. Je reproduis, avec la date nécessaire, la pièce, court chapitre de très petite histoire littéraire.

La « date *nécessaire* » est ici 1854. Dans *Vers* comme dans *Les Impressions et Pensées d'Albert*, elle était 1843.

Prarond *corrigeait* non seulement les vers, mais même les dates !

Nous reproduisons cette troisième version ; les variantes sont mises en italiques.

UN POETE

Il ignore Régnier, Molière et La Fontaine,
Mais il va, l'œil au vent et la tête hautaine.
Pour lui, Corneille est vieux comme Robert Garnier;
Il rêve Chatterton et famine au grenier,
Parce qu'en écolier frais venu de province
Il dort Hôtel Laharpe ou de Monsieur le Prince.
Sa poésie, ô muse! ô divin Arion!
Est toute en jeu chinois, bric-à-brac d'histrion

(17) Lemerre, 1876, page 296.

Qui, de débris de vers la mémoire obsédée,
D'un centon de hasard fagote chaque idée (18).
Il ne s'en croit pas moins le très saint instrument
Du ciel qui prophétise en lui directement.
Ses vers improvisés n'ont point connu la lime;
Le vent les lui dicta dans un concert sublime.
Il aime les grands bois, les cimes, les rochers,
En théorie, ainsi que le son des clochers.
Appelant sur son front leur influence occulte,
Des astres de la nuit il a gardé le culte;
Car l'inspiration qui dort au coin du feu
Tombe, avec les brouillards, des étoiles de Dieu.
Jamais pauvre à sa main n'arracha deux centimes;
Mais il gonfle ses vers d'émotions intimes.
Il aime d'amour pur, et, piètre Salomon,
Chante une Sulamite en *rebuts* de sermon.
Puis, mort dans l'âme, il va de ces ardeurs fidèles
Distraire l'idéal loin des parfaits modèles.
Ses yeux pleurent à sec ;*désordonnés* et froids,
Ses vers sur le papier tombent de *très-lourd* poids.
Son cerveau sonne creux, mais, à défaut d'idées,
Sa verve dans les mots prend de larges coudées;
Il altère leur titre *en faux-sens, tors, retors;*
Chaque vers *qu'il complique à pour plus légers torts*
D'être grimoire, énigme et jeu de patience
Où les forts en rébus briseraient leur science.

L'étrange poésie à charmer des lecteurs,
Que celle de ce fou, dont les *longs vers* menteurs,
Riches de toute l'eau dont ses regards sont chiches,
De points plantés en ifs! ont plein leurs hémistiches!
Et qu'auprès de *Pascal, de Rancé, de Gerson,*
Geint ridiculement cet innocent garçon!

Jamais « corrections » n'ont mieux réussi à dénaturer un texte, — et à le gâcher!

JULES MOUQUET.

(18) D'hémistiches rompus habille chaque idée (*Impressions d'Albert*).

1830
ET LE ROMANTISME RUSSE

GEORGE SAND, TOURGUÉNEFF ET BAKOUNINE

—

En 1830, le romantisme russe, à peine né, était déjà mort. Cette année vit paraître *Les Récits de Belkine, Boris Godounoff,* œuvres de Pouchkine et autres, ainsi que *Le Malheur d'avoir de l'Esprit* de Griboyédoff (tué en 1829 à Téhéran). Mais le faux-classicisme, venu de France, remplacé par le sentimentalisme (Karamzine, Panaïeff, Delwig), desservirent, l'un et l'autre, le romantisme, — lui aussi inspiré par la France. Par le fait de choisir leurs héros dans les classes inférieures, les représentants du sentimentalisme, humanistes par tendance, avaient habitué les lecteurs russes à s'intéresser à la vie du peuple, mais en l'idéalisant et, partant, en la faussant. Ils ne présentaient pas de vrais paysans et paysannes russes, mais d'heureux « bergers » et « bergères » classiques, « arcadiens ». La société russe de l'époque, éveillée par ce populisme embryonnaire, le cherchait dans les nouveaux courants. Or, le romantisme russe, lui aussi importé de l'étranger et non pas sorti, comme en France et ailleurs, des entrailles de la société, restait étranger à l'esprit national, au développement naturel de la société et empruntait le plus souvent (Joukovsky, Koukolnik, Marlinsky, prince Odoïevsky) ses sujets aux œuvres étrangères (*Cromwell* de Victor Hugo avait été traduit avec sa préface dès 1827). Et bientôt la société et la critique (Belinsky, Polévoï, Nadejdine, v. sa thèse universitaire de 1830 sur le *Romantisme*) réclamèrent et soutinrent le courant populiste

dans les œuvres littéraires. C'est de cette époque du romantisme éphémère russe que date cependant l'intérêt pour la légende et le folklore auquel vont répondre les œuvres de Pouchkine, Lermontoff, Gogol qui, tout en créant l'école réaliste, ne furent cependant pas des écrivains populistes et, tout en aimant le peuple et sympathisant à ses malheurs, ne touchaient ni à sa vie, ni à la « honte » du servage. Ce fut Tourguéneff, par ses *Récits d'un Chasseur* (en 1847), et avant lui (en 1846) Grigorovitch, par son *Village* et leurs imitateurs qui, petits-fils du romantisme, créèrent, en Russie, le vrai réalisme populaire.

Chose curieuse — à souligner en cette année du Centenaire — tous les deux — et surtout Tourguéneff — furent au début de leur carrière sous la forte influence du romantisme et nous allons voir tout à l'heure l'aveu de Tourguéneff de l'influence qu'avait eue George Sand sur la littérature russe de l'époque (1).

§

Voici, en effet, ce que Pauline Viardot-Garcia (la célèbre cantatrice, amie d'Ivan Tourguéneff pendant quarante ans — 1843-1883) écrivait à sa grande amie George Sand, le 27 février 1847, de Berlin (2) :

Un de nos amis russes [Tourguéneff] qui arrive de Saint-Pétersbourg nous dit que, là-bas, tous vos ouvrages sont traduits à mesure qu'ils paraissent, que tout le monde les lit du haut en bas de l'échelle, que les hommes vous adorent, que les femmes vous idolâtrent et qu'enfin vous régnez sur la Russie plus souverainement que le tzar. Comme j'ai vu la chose de

(1) Je partage entièrement l'opinion du professeur André Mazon, qu'il exprime dans son si intéressant livre *Notices et Extraits des manuscrits parisiens d'Ivan Tourguéneff* (Paris, Champion) : Tourguéneff luttait contre les survivances en lui du Romantisme en corrigeant certains passages de ses récits qu'il rendait plus réalistes.

(2) Pauline Viardot était très liée avec George Sand. C'est sur le conseil de cette dernière que, courtisée par beaucoup de célébrités, elle épousa Louis Viardot, alors directeur de l'Opéra italien à Paris, plus âgé qu'elle de vingt ans : elle en avait 21.

mes yeux, les années passées [elle chantait en Russie en 1843, 44 et 45], cela n'est pas une flatterie, ni même une nouvelle...

Tourguéneff faisait partie de ce « tout le monde ». Il parlait donc en connaissance de cause. C'est lui qui faisait lire aux Bakounine (frères, sœurs de Michel Bakounine et à leurs amis, derniers vestiges du fameux « cercle » de Stankévitch, Granovsky, Belinsky et autres), soit chez lui, soit à Prémoukhino (domaine de la famille Bakounine), les œuvres de George Sand, au début des années 1840. Avant l'influence de Tourguéneff, ce fut Schiller et Bettina von Arnim qui régnaient dans le groupe Stankévitch. On y citait précédemment souvent le poème de Schiller *Résignation* et notamment ces vers devenus une sorte de mot d'ordre du groupe :

Ja zwei Blümen blühen für den weisen Funder;
Hoffnung und Genuss.
Wer dieser Blümen eine brach begehre
Die andere Schwester nicht (3).

Quant aux écrits de Bettina von Arnim, surtout son *Journal* (*Tagebuch zu Gœthes Briefwechsel mit einem Kinde*), ils étaient le livre de chevet de tous ces intellectuels.

§

Il faut que je rappelle ici — pour la compréhension de ce qui va suivre — ce que Herzen écrivait à la fin des années 50 dans le *Byloiè i Doumy* (*Le Passé et les Pensées,* t. VII et ses *Œuvres,* pages 143 et suiv.) :

Il y a trente ans, la Russie *future* existait exclusivement dans le groupe de gamins à peine sortis de l'enfance, tellement nuls et insignifiants qu'il y avait juste assez de place pour eux entre la semelle des bottes autocratiques et le sol, —

(3) Oui, deux fleurs fleurissent pour le trouveur sage;
Espoir et satisfaction.
Celui qui de ces fleurs a cueilli l'une
N'aura pas l'autre sœur.

et cependant ils portaient en eux l'héritage du 14 décembre (3 bis), héritage de la Russie faisant partie de l'humanité et étant en même temps notre mère. Cette nouvelle vie végétait comme l'herbe qui s'efforce de croître sur les lèvres d'un cratère non encore refroidi.

Au début des années trente, quand ces gamins entrèrent à l'Université de Moscou, ils y formèrent deux « *cercles* » *historiques* d'étudiants — d'où sortirent par la suite les maîtres les plus influents de la pensée et de la littérature des années 40 et 50, — ceux de Herzen et de Stankévitch (1831-32).

Entre notre cercle et celui de Stankévitch, raconte Herzen (*ibid.*) il n'existait pas de grande sympathie. Notre tendance presque exclusivement politique ne leur plaisait pas. Nous n'aimions pas la leur, presque exclusivement spéculative. Ils nous taxaient de frondeurs et de Français, nous les considérions comme sentimentaux et Allemands.

Nous sommes donc fixés. Voici les cercles de l'*intellectualité* russe de l'époque, groupés autour de l'Université de Moscou et bientôt autour des rédactions des revues de Moscou et de Saint-Pétersbourg. D'abord divisés en *frondeurs et Français* et en *sentimentaux* et *Allemands,* c'est-à-dire, en partisans de la vie et du mouvement et en théoriciens s'adonnant à l'étude de la philosophie allemande. C'est ce dernier élément qui ouvrait la route au romantisme sentimental, comme je viens de le dire plus haut. Mais bientôt — et assez vite — un nouveau triage se fait, les divisions changent d'aspect et de fond, les affinités se fixent et s'estompent. Les *Français* et les *Allemands,* après s'être mêlés, entrecroisés, puis séparés définitivement, présentent *in fine* deux groupements : les *slavophiles* et les *occidentaux* — les premiers avec leur tendance hypertrophiée populiste-nationale, les seconds protagonistes de la culture générale de

(3 bis) 1855, révolte militaire contre Nicolas Ier, à son avènement.

l'humanité, représentée par la civilisation occidentale. Les Aksakoff, Kiréevsky et leurs amis arborèrent le drapeau slavophile. Herzen, Ogareff, Belinsky, Granovsky, Tourguéneff, menèrent le bon combat pour l'Occidentalisme (*Zapadnitchestvo*).

Les « gamins » avaient atteint leur maturité et, par leur action, allaient changer la mentalité de la Russie...

§

Mais cela sort des cadres de la présente esquisse. Par contre, nous restons dans notre sujet en rappelant que Michel Bakounine, dans ses premières lettres de Berlin, écrivait encore en 1841 à ses frères et sœurs, dans un style romantique pur, une lettre pleine d'enthousiasme et d'admiration pour Tourguéneff qu'il leur recommandait comme un frère, comme un ami et un être supérieur.

Rappelle-lui aussi, écrit-il à sa sœur Tatiana, le 1er janvier 1842, nos soirées chez Varenka [Barbe Diakoff, née Bakounine] après les symphonies de Beethoven... Rappelle-lui aussi la fin des leçons de Werder [professeur, continuateur de Hegel], Stundchen et son dernier cours, la connaissance de Bettina, — dis-lui que ce temps ne reviendra plus.

Les amis, le « cercle » est encore au romantisme allemand... Mais déjà le nouveau dieu du groupe, Tourguéneff, est introduit dans le « cercle » George Sand, et voici ce qu'un des frères de Michel Bakounine, Alexis, écrivait, le 6 juillet 1842, à Paul Bakounine qui se trouvait alors en Allemagne avec leur frère aîné Michel :

Une des raisons qui font que je ne t'ai pas écrit tout ce temps-ci est que George Sand, Tourguéneff et l'époque elle-même ont opéré en moi un tel bouleversement et ont provoqué une telle mêlée, que je ne savais vraiment où donner de la tête et que j'étais incapable d'écrire.

Bientôt Tourguéneff revient en Allemagne pour quel-

ques mois encore. Ayant inspiré l'amour pour George Sand à ses amis de Moscou, de Premoukhino (domaine de Bakounine), de Chachkino (domaine des Beer) et autres, il « révolutionne » Michel Bakounine lui-même. Voici, en effet, ce que Michel Bakounine écrit à son frère Paul (de Zurich), le 12 février 1843, à propos de leur sœur Barbe Diakoff :

La lecture constante de George Sand, voilà l'unique médicament pour son âme malade. S'il ne la guérit pas, s'il ne la rend pas à ses anciennes croyances vivantes, c'est qu'elle est inguérissable... Paul, lis toi-même sans cesse George Sand, et nos sœurs aussi. Je ne me sépare plus [de ses livres]...

Et le 20 février 1843 (toujours de Zurich) il y revient encore (v. Korniloff : *Les Années de Pérégrination de Michel Bakounine*, t. II, éd. russe) :

J'ai lu toute la matinée George Sand, *Lélia*. C'est mon auteur favori [écrit en russe, puis en français]. Chaque fois que je lis ses ouvrages, je deviens meilleur, — ma foi se fortifie et s'élargit; je m'y retrouve à tous moments; aucun poète, aucun philosophe ne m'est aussi sympathique qu'elle, aucun ne m'a aussi bien exprimé mes propres pensées, mes sentiments et mes besoins. Lisez-la, mes bonnes amies (4); puisque nous sommes de la même trempe, puisque nos tendances sont tout à fait identiques, vous devez éprouver la même chose et cela sera un point de réunion de plus pour nous. La lecture de George Sand est comme un culte, comme une prière pour moi; elle a le talent de m'ouvrir les yeux sur tous mes défauts, sur toutes les misères de mon cœur, sans m'abattre, sans me fouler; au contraire, elle ranime en moi en même temps le sentiment de ma dignité, en me montrant en moi des forces et des moyens que je ne connaissais pas moi-même encore; George Sand n'est pas poète seulement, mais encore prophète, révélateur. Oh! que toutes les fantaisies de Bettina sont petites, misérables, auprès de cette grande figure

(4) Il s'adresse à ses sœurs et à leurs amies communes, les Beer et autres; à cette époque, les membres du « Cercle » se communiquaient ou lisaient ensemble les lettres, les écrits et les livres des chefs du « Cercle » ou des célébrités de l'époque.

apostolique. [Il continue en allemand] : Le monde de Bettina est un monde abstrait, théorique. La nature lui a donné un merveilleux don de points de vue et elle est fière d'y avoir atteint la supériorité. Elle ne sait rien des grandes souffrances de la vie pratique, réelle. Elle n'est qu'un point de vue théorique et rien de plus. Elle regarde avec supériorité tout ce qui souffre et ce qui n'est pas elle. Elle sourit seulement, car la souffrance pratique est beaucoup plus grande et plus profonde qu'une fantaisie théorique de félicité. George Sand est une nature apostolique religieuse. Sa simplicité est vraie et ne peut être comparée ni confrontée avec celle de Bettina, parce qu'elle est une simplicité pratique, vitale, réelle. Son amour, sa charité, est une vraie charité, parce qu'elle est pratique. Elle ne méprise pas et ne condamne pas, mais elle aime, elle plaint. Elle est toute sympathique, elle est une source profonde de saintes consolations.

La vérité de Bettina n'est pas praticable, parce qu'elle n'est qu'un froid semblant de vérité, parce qu'elle est un égoïsme et une vanité — je ne dirai pas même orgueil — intellectuels. Elle méprise les hommes, et le mépris pour les hommes est tout ce qu'il y a de plus méprisable au monde. Si quelqu'un veut mépriser, qu'il commence donc par lui-même, car, pourvu qu'il veuille être un peu consciencieux, il trouvera en lui tout ce qu'il a l'air de mépriser chez les autres. Et c'est un bonheur, cela, car, autrement, la vraie, la sainte charité, la charité renouvelant le monde serait impossible. La vertu, la grandeur et la beauté théorique, c'est-à-dire exclusivement intérieures, ne sont que des pauvres et ridicules grimaces privées de toute vitalité, de toute chaleur, parce qu'elles sont privées de cette humilité de cœur qui est la source de toute vérité réelle.

Le temps de la théorie, Dieu merci, est passé. Tout le monde le sent plus ou moins; l'aurore d'un monde nouveau nous éclaire déjà. Soyez donc dignes du renouveau...

Suit un passage enflammé consacré au nouveau monde et inspiré par la lecture de George Sand.

Dans ses lettres de 1845 aux « sœurs et frères » il leur rappelle encore une dernière fois leur passé commun :

Vous souvenez-vous comment je traduisais *Bettina*, la nuit, dans le petit jardin, sur la grotte, à la lueur d'une lanterne?...

Vous souvenez-vous de l'admirable matinée tiède et fraîche, quand nous lisions ensemble *Bettina*, près de la haie, devant le petit bois?...

Dernier rappel de Bettina avant l'abandon définitif et la consécration décisive de George Sand.

C'est en cette même année que le célèbre compositeur Alexandre Séroff (père du peintre Séroff) écrivait à sa sœur qu'il avait fait connaissance en Crimée, chez son chef, d'un des frères Bakounine (Alexis) et que ce jour-là fut pour eux deux « très important ».

Dès la première conversation, nous nous liâmes fortement. Il n'est ni artiste, ni homme de lettres, mais aime et apprécie dans l'art et en poésie, ou simplement dans le domaine de la pensée, tout ce que nous aimons et apprécions : Beethoven, Hegel, Gogol, George Sand, Liszt et autres, — enfin tout ce qui est *nature, vérité*!

Pauline Viardot avait donc raison d'écrire à George Sand la lettre que nous avons citée au début de cette note.

Quant aux protagonistes de l'admiration des Russes pour George Sand, Tourguéneff et Bakounine, ils sont restés tous deux, pendant toute leur vie, ses amis et admirateurs. Nous en donnerons tout à l'heure comme preuve la fameuse lettre de Tourguéneff à Souvorine (dont on ne connaît en France que quelques lignes, citées par Halpérine-Kaminsky dans *Les lettres de Tourguéneff à ses amis*, éd. par Eugène Fasquelle).

Quant à Bakounine, il correspondait, pendant sa vie mouvementée, avec George Sand. Voici, en effet, le passage d'une lettre inédite de la même Pauline Viardot à George Sand (5) et datée du 15 février (fin années 1848-1849?)

(5) Qu'a bien voulu me communiquer Mme Aurore Sand, ainsi que la première, toutes les deux se trouvant dans les Archives de famille de

Je vous envoie une lettre de Bakounine... Si vous voulez répondre à Bakounine, envoyez-moi la lettre et je la ferai parvenir à notre ami allemand, dont vous avez quelquefois lu des passages traduits de ses lettres politiques à moi adressées (Dieu, quelle singulière phrase!). Il est dans ce moment à Paris, et il sait toujours la cachette de Bakounine [ajouté de l'écriture de Mme Aurore Sand : « époque de la *Petite Fadette* »].

Il est probable que cette lettre se rapporte à l'épisode Karl-Marx — Bakounine, auquel George Sand fut mêlée en prenant parti pour Bakounine, accusé par la *Neue Rheinische Zeitung* de Marx d'avoir livré aux autorités russes des révolutionnaires polonais. L'« ami allemand » pouvait être soit le poète Herweg, soit le proscrit allemand Muller, ami des Viardot et de Tourguéneff.)

Cet épisode est raconté en détail dans l'excellent livre de Mlle H. Izvolsky : *M. Bakounine* (éd. Plon) et nous ne nous y arrêterons pas; nous dirons seulement que Mlle Izvolsky se trompe lorsqu'elle affirme que Tourguéneff n'a pas répondu à l'amour de Tatiana Bakounine à cause du sien pour Pauline Viardot : le roman Tatiana Bakounine-Tourguéneff *s'était passé et éteint en* 1841 *et* 1842, et Tourguéneff ne fit la connaissance de Pauline Viardot qu'en 1843.

§

Quant à Tourguéneff, il fit la connaissance de George Sand par et chez les Viardot vers 1856. Dix ans après ils étaient déjà liés de grande et sincère amitié et se fréquentaient. Tourguéneff venait avec Pauline Viardot et les enfants (Claudie, Mariane et Paul) à Nohant; George Sand venait chez Tourguéneff et Viardot (rue de Douai, 50) avec les siens. Je dois à la bienveillante confiance de Mme Aurore Sand ces détails des souvenirs de

Mme Aurore Sand, à qui s'adresse ici ma profonde gratitude de cette marque de confiance confraternelle. — E. S.

son enfance qu'elle garde très vivants : les contes que Tourguéneff composait pour elle, les visites dont je viens de parler, et notamment la dernière qu'elle fit aux Viardot avec ses parents, lorsque Tourguéneff était déjà mortellement atteint par la maladie en 1883 (année de sa mort).

Mme Aurore Sand se rappelle que les premières paroles de Pauline Viardot dès leur arrivée furent : « Enfants, Tourguéneff est malade, montez chez lui; cela lui fera plaisir. »

§

Et pour conclure le chapitre sur 1830, *1830 et le romantisme russe*, donnons cette lettre admirable de Tourguéneff à Alexis Souvorine, directeur du *Novoïé Vrémia*, et qui résume — avec quelle autorité! — ce que les Lettres russes (6) doivent à George Sand.

Spasskoïé, le 9/21 juin 1876.

Cher A[lexis] S[erguéïevitch],

De passage à Saint-Pétersbourg, je lis dans un de vos feuilletons : « George Sand est morte — et pas d'envie d'en parler. » Vous avez probablement voulu dire par là qu'il faut en dire beaucoup ou rien. Je ne doute pas que, dans la suite, le *Novoïé Vrémia* ne répare cette lacune et, à l'instar des autres journaux, ne donne au moins une étude biographique de la grande écrivaine. Je vous demande néanmoins la permission de dire un mot dans votre journal, bien que je n'aie à présent, moi non plus, ni temps, ni possibilité d'en parler « beaucoup » et que ce « mot » ne soit même pas de moi, comme vous allez le voir. Il m'est échu le bonheur de connaître personnellement George Sand, — ne prenez pas cette expression pour une phrase ordinaire : celui qui a pu voir de près cet être rare a dû se considérer effectivement comme heureux.

J'ai reçu ces jours derniers une lettre d'une Française

(6) L. Tolstoï n'aimait ni Shakespeare, ni Gœthe, ni George Sand.

[Mme Viardot] qui l'a aussi intimement connue. Voici ce qu'elle m'écrit :

« Les dernières paroles de notre chère amie furent : « Laissez... verdure... », c'est-à-dire : Ne posez pas de pierre sur ma tombe, — qu'y croissent des herbes! — Et sa volonté sera exaucée : il n'y aura que des herbes sauvages qui y pousseront. Je trouve que ces dernières paroles sont si touchantes, si significatives, s'accordent tellement avec cette vie, depuis si longtemps déjà livrée à tout ce qui est bon et simple. Cet amour de la nature, de la vérité, cette résignation devant elle, cette bonté inépuisable, douce, toujours égale et toujours présente!... Ah! quel malheur que sa mort! Le mystère muet engloutit pour toujours un des meilleurs êtres qui ait jamais vécu, et nous ne verrons plus ce noble visage : ce cœur d'or ne bat plus; tout cela est couvert de terre. Les regrets après elle seront sincères, durables, mais je trouve qu'on ne parle pas assez de sa bonté. Quelque rare que soit le génie, une telle bonté est encore plus rare. Mais on peut tant soit peu acquérir celle-ci — et non pas le génie, — c'est pourquoi il faut en parler, il faut parler de cette bonté, la célébrer, la désigner. Cette bonté active, vivante, attirait à George Sand, lui a acquis les nombreux amis qui lui sont restés constamment fidèles jusqu'à la fin et qui se trouvaient dans toutes les couches de la société. A son enterrement, un des paysans des environs de Nohant s'approcha de la tombe et, y ayant apposé sa couronne, prononça ces paroles : « Au nom des paysans de Nohant — pas des pauvres — grâce à elle, ici il n'y avait pas de pauvres. » Et cependant George Sand elle-même n'était pas riche, et, travaillant jusqu'à la fin de sa vie, elle pouvait seulement joindre les deux bouts. »

Je n'ai presque rien à ajouter à ces lignes : je puis seulement garantir leur absolue vérité. Quand, il y a quelque huit ans, je me liai pour la première fois avec George Sand, l'admiration enthousiaste qu'elle m'avait jadis inspirée avait depuis longtemps disparu, je ne l'idolâtrais plus. Mais il était impossible d'entrer dans le cercle de sa vie privée et de ne pas devenir son admirateur, dans l'autre, peut-être le meilleur sens. Chacun sentait tout de suite qu'il se trouvait en présence d'une nature infiniment large, bienveillante, dans la-

quelle tout ce qui est égoïste était depuis longtemps et entièrement brûlé par la flamme inextinguible de l'enthousiasme poétique, de la foi en l'idéal — nature à laquelle tout ce qui est humain était accessible et cher et dont on sentait venir secours et dévouement... Et au-dessus de tout cela, une auréole inconsciente, quelque chose d'élevé, de libre, d'héroïque... Croyez-moi, George Sand est une de nos saintes : vous comprenez certainement ce que je veux dire par là.

Excusez le décousu de cette lettre et agréez l'assurance des sentiments amicaux de votre dévoué

IV. TOURGUÉNEFF.

Il n'y a rien à ajouter à cette lettre qui consacre définitivement la place qu'occupait George Sand dans les Lettres russes de la première moitié du XIXe siècle.

E. SÉMÉNOFF.

« FIGURES »

FRANÇOIS MAURIAC

Catholique, comme Barbey d'Aurevilly, mais plus psychologue que cet éclatant imagier du diabolisme, plus soucieux, aussi, de ne pas traiter le problème de la foi sous le rapport seul de la conscience, M. François Mauriac — romancier de « la chair », comme il se qualifie lui-même — s'ingénie à descendre dans le labyrinthe des contradictions humaines pour y découvrir comment le vice se mêle à la vertu, ou lui est consubstantiel...

Parce qu'il a vécu, dès sa naissance, dans une atmosphère de piété, c'est du centre de son âme que rayonne son sentiment religieux qui s'avère moins d'un romantique que d'un classique, mais d'un classique de la famille de Racine et des Jansénistes...

Dans sa croyance, il ne s'abandonne pas à cette sérénité dont on peut dire qu'elle rejoint la certitude de l'athée, et romancier il se fait de son art une conception qui lui interdit de l'exercer sans entrer en conflit avec le dogme.

Au regard de M. Mauriac, l'âge innocent de l'art est passé pour le chrétien; et je reconnais, quant à moi, que l'analyse commandant à présent son inspiration lui interdit de trouver sa joie dans l'illustration des grands symboles.

Cette analyse, dont Proust et Freud marquent l'apogée, a révélé au créateur qui a gardé la foi de nos pères la substitution de la sexualité à l'amour dans le monde, et l'a convaincu de l'étroite complicité de celle-ci avec le Malin.

Au rebours de ce qui se passait au temps des bâtisseurs de cathédrales, où le principe qui présidait à ces amples synthèses imposait de dégager les sentiments des instincts et de les exalter par la charité, nous n'avons cessé de voir — mettons, pour fixer chez nous une date : depuis *Phèdre* — l'analyse d'appliquer à déceler, jusque dans les affections réputées jusqu'alors les plus chastes, l'influence sournoise de la chair. Tel est, au surplus, le caractère incestueux de la passion de l'épouse de Thésée pour Hippolyte, et de son côté M. Mauriac, qui n'a pas attendu pour cela d'être initié au complexe freudien, nous montre des femmes chez qui la tendresse maternelle est toute imprégnée d'érotisme, ou le désir attendri de maternité...

Mais ce n'est pas assez pour ces femmes et pour la plupart des personnages de M. Mauriac de la tristesse faite de honte dont ils s'abreuvent à se sentir victimes d'une sorte de fatalité animale : leur solitude spirituelle les accable. Déjà, dans *Préséances,* M. Mauriac nous avait fait voir un frère et une sœur — que le souvenir d'une forte individualité exalte — défendant leur vie intérieure contre l'influence déprimante ou déformante d'un milieu commercial bordelais; et tandis que *Le Baiser au lépreux* étudie le conflit de l'idéal nietzschéen et de la pensée chrétienne, *Thérèse Desqueyroux* dénonce la force obscure qui pousse à devenir criminelle une femme supérieure, incomprise par son mari et dépaysée parmi les bourgeois.

La plupart des héros de M. Mauriac sont des étrangers pour leur entourage ou se trouvent en antagonisme avec la société dans laquelle ils vivent. Ils ne sauraient être eux-mêmes — comme l'artiste qui ne se sent plus en harmonie avec le peuple dont il fait partie — qu'à l'encontre des idées admises. Mais ce ne sont pas des héros byroniens. Ils ne justifient point leurs passions au nom de la raison, et, sans doute, parce que l'appui d'une évidence

morale leur manque, ne se rendent-ils pas compte de ce qui crée leur malaise et bientôt les déchire et les affole. Ils ont le sentiment de leur originalité et, si l'on veut, de l'aristocratie de leur nature sans en avoir la fierté, et je crois qu'il faut voir, dans l'ignorance où M. Mauriac les laisse de la vertu salvatrice des dons qu'ils ont reçus du ciel, la grande nouveauté de son apport romanesque, assez restreint.

Cette nouveauté a de si heureuses conséquences psychologiques qu'elle rend indulgent pour les dispositions arbitraires qu'on découvre dans les récits de M. Mauriac, surtout dans les premiers, ceux-ci accentuant, peut-être un peu trop, la vieille opposition du bien et du mal.

Mais, et c'est aujourd'hui chose assez rare pour qu'on y insiste en la signalant, chacun des romans de M. Mauriac témoigne d'un progrès sur celui qui le précède. Sans s'appauvrir ni se dessécher, de livre en livre M. Mauriac s'épure et, dans l'emploi qu'il fait de sa technique, approche de plus en plus de la maîtrise.

Avec une sensualité violente, une fougue qu'on dirait celle d'un jeune homme, d'un adolescent même, à cause des angoisses qui en brisent l'élan ou des troubles qui la font paraître hésitante, il arrive à dépouiller sa narration de l'inutile pour n'en garder que l'essentiel.

Plus de « littérature romanesque oratoire » avec cet écrivain qui se propose un idéal à l'opposé de celui de Balzac, et dont on pourrait dire comme Voltaire de La Bruyère, qu'il fait « un usage tout nouveau de la langue sans en blesser les règles ».

M. Mauriac ne s'est pas laissé prendre, ainsi que tant de ses émules, au trompe-l'œil du huitième art. J'entends qu'à leur exemple il ne s'est pas appliqué à reproduire ce qu'il y a en lui de plus agaçant et de plus défectueux, d'ailleurs : sa rapidité brouillonne ou sa papillotante *successivité*. Comme Proust de son ralenti, c'est, en y retrouvant le meilleur de la tradition romanesque, de la fran-

chise de son allure qu'il s'est inspiré, de la liberté de ses mouvements dans l'espace et le temps, de la sélection, surtout, qu'il invite à opérer non seulement parmi les événements du récit, mais parmi les éléments mêmes des scènes dont le récit se compose.

Enfin, c'est en tenant compte des exigences de notre génie constructif qu'il veut approfondir la complexité des êtres, selon la méthode de Tolstoï et des Dostoïewski, avec le respect de leur « illogisme » et de leur « indétermination ».

S'il élimine l'accessoire, ce n'est point pour simplifier; et, comme ce qu'il ne dit pas, il le suggère, on ne saurait l'accuser de trahir ou de déguiser.

Il fait vrai et vivant, sans abstraire le sentiment de la sensation, l'individu de l'atmosphère où il baigne. Ses récits sont toujours rigoureusement situés, et les réactions de ses personnages, leurs plus secrets mouvements participent des variations de la nature environnante ou subissent son influence.

Que par son audace M. Mauriac heurte maints préjugés, certes! Mais si les exemples qu'il propose à notre méditation s'attestent aussi peu édifiants que possible, sa pensée demeure chrétienne, quand ce ne serait que par la pitié qui l'anime, et me semble bien près de retrouver la charité...

« Nous avons perdu, a écrit M. Mauriac, le sens de l'indignation et du dégoût; nous osons lire dans les plus pauvres yeux, parce que rien ne nous indigne, rien ne nous dégoûte de ce qui est humain. »

Qu'on ne voie pas là dilettantisme; qu'on n'y voie pas non plus attitude de médecin blasé, rompu à l'épreuve des pires misères. C'est en frémissant que M. Mauriac se penche sur les âmes et sur les corps, et l'horreur qu'il éprouve de tant de souffrances l'exalte jusqu'à l'hallucination.

JOHN CHARPENTIER.

LA BATAILLE DES CHANGES [1]

IV

LA TOURMENTE

Comme Robert gravissait les degrés de la Bourse, du côté de la rue Notre-Dame-des-Victoires, il fut rejoint par Blumenthal qui venait de déjeuner chez Galopin. Ce courtier d'une intelligence déliée, dont chacun appréciait la parfaite correction en affaires, accusait le type sémitique le plus pur; des yeux d'Oriental fins et veloutés corrigeaient sa laideur.

— Quoi de neuf? interrogea Robert. Je rentre de vacances.

— Le calme plat. Pas même cette petite campagne des mois d'été, si agréable aux professionnels. Je n'ai pas bougé de Paris, car loin d'ici ma santé périclite.

— Hé bien, moi, j'ai pris des forces que je n'aurai pas, hélas, à dépenser.

— Qui sait? nous sortirons bientôt de ce marasme.

Se haussant vers l'oreille de Robert, il conseilla :

— Achetez sans plus tarder des valeurs à changes. Elles sont pour rien.

Ils arpentèrent le péristyle peuplé de remisiers désœuvrés qui commentaient la politique ou colportaient de bonnes histoires juives dont ils ont toujours été friands.

— Vous croyez donc à un mouvement sur la livre? dit Robert.

(1) Voyez *Mercure de France*, nos 776, 777, 778 et 779.

— C'est l'évidence même, répliqua Blumenthal. D'abord au point de vue technique. Saint-Elme est las de tenir le franc à bout de bras, d'autant plus que ce rôle ne lui convient guère. Je parierais qu'en secret il se gave de livres et de dollars, car il n'ignore pas ce qu'il en coûte au Trésor d'amarrer la livre entre 102 et 103.

— Plus près de 102 que de 103, constata Robert.

— Pour les besoins de la cause. L'emprunt bouche-trous qu'on vient de lancer, malgré l'alléchante garantie de change, ne réussit que médiocrement. On en attend 15 milliards; il rendra à peine le tiers. Navrant! D'ailleurs toutes nos rentes font une figure lamentable. Essayez de vendre un paquet de 4 % 1917. Cela demandera des semaines. L'épargne boude ses favorites. Très grave! Enfin, trouvez-vous normale cette tension des reports sur la livre, dans cette période morte? Que conclure?

De nouveau confidentiel, il souffla :

— Evasion des capitaux.

La moue sceptique de Robert l'indigna. Comment pouvait-on être aveugle à ce point? Blumenthal était trop bien racé pour ne pas flairer dans l'air un relent de décadence. Les prodromes d'une catastrophe agaçaient délicieusement ses antennes. Il y avait du prophète en lui.

— Il me semble que la loi sur l'exportation... rétorqua Robert.

Blumenthal sourit de cette naïveté. Puis sentencieux :

— Les gros capitaux sont insaisissables. Aucune puissance ne les retient quand ils ont envie de déguerpir. Les banques suisses et hollandaises en regorgent. Quant aux petits, ils sont plus lents à s'émouvoir. Il faudra un sérieux péril pour qu'ils se décident à se transformer en devises or. Cela me rappelle l'avance des Allemands en 1914. L'ennemi n'avait pas atteint Hirson que les quartiers riches de Paris se vidaient. Deux jours plus tard le Parlement campait dans le sud-ouest. La Marne franchie, la bourgeoisie s'empilait dans les trains. Seul le bon

peuple qui n'a rien à perdre restait dans ses faubourgs et s'amusait à regarder les grands arbres qu'on couchait aux portes de la capitale, pour retarder l'envahisseur.

Il eut un petit rire satisfait; et comme Robert restait incrédule, il appuya ses arguments de considérations générales.

— L'année dernière, l'attaque contre le franc partait d'outre-Rhin ; jaloux de notre prompt relèvement, nos ennemis cherchaient une victoire sur le terrain monétaire. Aujourd'hui, nous ouvrons l'ère des guerres civiles et vous n'ignorez pas que les luttes fratricides sont les plus impitoyables. On n'hésite pas à conduire son pays à la ruine.

— Blumenthal, vous êtes un visionnaire de la pire espèce.

— Ne raillez pas. A votre place, je m'offrirais quelques valeurs refuge. Je prends vos ordres en Rio, en Royal ? ajouta-t-il en tirant son carnet.

— Voilà où vous en voulez venir, s'exclama Robert égayé. Vous faites payer vos consultations.

Tous deux pénétrèrent dans la salle des changes où se développait une séance calme. Après ce mois de vacances, Robert sentait, pour la première fois, quel esprit de corps l'attachait à tous ses collègues; il était heureux de serrer la main des camarades, comme un officier rentrant de permission. Soubeyran qui l'avait remplacé lui confirma la pénurie des opérations.

— La Bourse s'ennuie, se résuma-t-il.

Toujours le même son de cloche. Là-dessus, il alla faire un tour aux titres. Dans tous les groupes on pérorait à perte de vue. Parfois un arbitragiste, en communication avec Londres, produisait un remous, vite calmé. Il surprit une conversation entre un chef de bourse et un journaliste.

— Cela ne peut durer... Despotisme financier qui ne

rime à rien... Au moindre craquement l'édifice s'écroule. La France a besoin de se remettre au travail...

On jetait cette graine en pâture à l'opinion publique. Devant la mauvaise humeur manifeste de la Bourse, il appartenait au Gouvernement de changer de méthode, s'il voulait garder le pouvoir.

En rentrant à la Banque, Robert se présenta à Trivaux, son supérieur hiérarchique. Celui-ci le reçut avec une morgue cordiale. Il en tenait, lui, pour le ministre du moment et proclamait son génie. Très cartelliste, il fulminait contre la droite qui conspirait dans l'ombre. A l'entendre, deux forces s'affrontaient : les jésuites et les francs-maçons. Et la monnaie française était l'enjeu.

— Mais ils n'auront pas sa peau. Le bougre saura se défendre (c'était le ministre des Finances qu'il appelait ainsi avec familiarité).

Négligemment, Robert rapporta les propos de Blumenthal qui conseillait de se couvrir en valeurs internationales.

— Pour ma part, c'est déjà fait, s'exclama Trivaux.

— Je croyais qu'il n'y avait rien à craindre avec l'as qui nous gouverne?

— Mon admiration ne va pas jusqu'à lui confier mon portefeuille, rétorqua l'autre avec un rire solide.

Au moment où Robert prenait congé, Trivaux lança d'un ton sarcastique :

— N'oubliez pas de rendre visite au grand patron. Voici une semaine qu'il vous réclame. Vous l'avez empaumé.

Le soir même, Robert se faisait annoncer auprès de Joseph Kahn; celui-ci lui demanda son impression sur le marché.

— On se meurt d'inanition, mais l'organisme déjà se révolte.

— C'est mon diagnostic très net. Notre présomptueux argentier croit diriger les événements, alors que ceux-ci emporteront l'homme. Le temps spécule contre lui. Il se

pourrait que l'automne lui réservât quelques surprises.

Robert saisit l'euphémisme. On met sur le compte des besoins saisonniers les mouvements d'envergure qu'on escompte.

Joseph Kahn continua :

— Voici ce que j'ai décidé. Vous partirez pour Bruxelles à la fin de la semaine. Nos amis belges essaient une stabilisation officielle entre 106 et 107. J'admire le courage, mais réprouve la témérité. Alors que les crédits font défaut et que la question des dettes est loin d'être résolue, c'est aller un peu vite en besogne. Vous surveillerez les arbitragistes, recueillerez les avis autorisés et, surtout, vous vous appliquerez à discerner l'heure approximative de la rupture du barrage. Je vous rappellerai ensuite.

Interdit, blême d'une rage qu'il souffrait de contenir, Robert restait sans réponse. Devait-il voir là une disgrâce déguisée? Qui donc l'avait miné dans la place pendant son absence? Saint-Elme, après l'avoir indirectement menacé en juin dernier, exigerait-il son éloignement momentané? Il s'apprêtait à demander une explication, lorsque Joseph Kahn, devinant son émoi, reprit avec affabilité :

— Si je mets mon service des changes en veilleuse, c'est que je ne veux pas que nous soyons rendus responsables d'un échec que je prévois. Notre adversaire, investi d'une charge qui l'écrase, guette une imprudence. Quand il rentrera dans le rang et jouera franc jeu, nous le combattrons à armes égales. Comprenez-moi à demi mot. Votre pénétration, la précision de vos renseignements, peuvent avoir des conséquences d'un tel prix...

Réservé, il s'arrêta, puis pour clore toute discussion :

— Alors, je peux compter sur vous? Du reste votre exil ne sera que de courte durée.

Obligé d'accepter, Robert sortit de cet entretien fort perplexe. Ayant annoncé à Marthe son départ pour

Bruxelles et le but, assez mal défini, de sa mission, son amie s'en réjouit tout de suite.

— Mais c'est fort intéressant.

— Vous trouvez? Moi, j'ai eu le sentiment qu'on me limogeait.

— Pour quelles raisons? s'inquiéta-t-elle.

— Coup de Jarnac de Saint-Elme.

— C'est une obsession. La main noire vous poursuit.

— Ah! Marthe, ne comprenez-vous pas le caractère de notre rivalité qui a des causes si personnelles?

Elle se recueillit, le front barré, et dit d'une voix âpre:

— La foi en son invulnérabilité l'abattra, le couchera comme un lion mort.

— Votre emportement m'étonne.

— Saint-Elme ne m'est plus indifférent dès qu'il vous barre la route.

— Laissez cela, Marthe. Nous réglerons bien un jour, tous deux, ce vieux compte.

Toutefois, elle était résolue à veiller sur cette haine si prompte à fondre dans le cœur de Robert aux premiers rayons du succès. Puis, s'appliquant à découvrir les mobiles qui avaient inspiré Joseph Kahn en décidant ce voyage, elle crut entrevoir une vaste opération boursière qui se combinait mystérieusement et dont Robert, instrument sensible, devait fixer l'opportunité. Marthe avait vraiment le don de clarifier les idées les plus opaques. Alors, tous ses doutes évanouis, Robert conclut qu'il avait eu tort de s'alarmer, qu'au contraire, il devait se féliciter d'être dans le secret des dieux.

Quand il fut seul, il étudia attentivement la situation. Si Joseph Kahn l'expédiait à Bruxelles, c'est qu'il prévoyait que la digue de la stabilisation belge devait être emportée la première, entraînant notre monnaie simultanément, en raison de la connexion qui existe entre les deux devises, sœurs unies dans la même adversité. Seule l'heure restait la grande inconnue. Une certitude à ce

sujet permettait d'engager des capitaux avec le minimum de risques.

Par conséquent, devant une occasion qui ne se représenterait peut-être jamais au cours de sa carrière, il aurait tort d'hésiter. Et, dans une belle flambée d'enthousiasme, Robert franchit l'étape vers la richesse. Oh! les délicieux moments où l'on caresse la fortune qui, vierge, s'offre à vous si pure de formes, tenant contre son sein des promesses de bonheur! Le regard candide, elle vous invite à la liberté. On ne croit pas qu'elle deviendra la maîtresse exigeante et luxurieuse qui flétrit son esclave. Robert, avec ferveur, se prosternait devant elle. Comme elles semblaient absurdes, les pensées mystiques d'une rédemption par la pauvreté, aux jours noirs de l'été passé!

Dès le lendemain, encouragé par une Bourse qui frémissait d'impatience, il se chargeait, à terme, d'un lot de vedettes internationales, achetait des primes fin novembre et décembre, et même réussissait avec Londres un « call of more » avantageux en De Beers pour janvier. Sa position, évaluée à l'équivalent de vingt-cinq mille sterling, était garantie par la totalité de son avoir. A bien réfléchir, il ne s'exposait guère. Le danger d'un recul de la livre paraissait écarté, le Gouvernement n'ayant pas les moyens de tenter, par gloriole, cette manœuvre désastreuse. La seule perte sèche à envisager était le paiement des primes, si, d'ici à deux ou trois mois, les cours restaient immuables. Mais, illuminé, il repoussait cette cruelle éventualité.

Enchanté de s'être arrêté à cette décision, il prouva à Marthe que toutes les chances militaient en sa faveur et, calculant déjà ses bénéfices, lui en réserva une bonne part. Elle sourit de cette juvénile générosité.

— Mon chéri, que ces questions ne se mêlent jamais à notre amour! L'argent ne m'intéresse que comme signe de votre puissance et non comme source de mon bien-

être. Je vous prierai seulement de préserver ma modeste fortune, suffisante à mon indépendance, des embûches du change.

Cet appel à l'expérience de son ami adoucit ce qu'il y avait d'un peu mortifiant dans ce refus.

Au bout d'une semaine d'enquête à Bruxelles, il acquit la conviction très nette que le Gouvernement du roi Albert, d'accord avec le sentiment général, maintiendrait longtemps encore ses cours; tous les yeux étaient tournés vers Paris où la baisse du franc ne pouvait être qu'un péril pour la stabilisation belge. Alors, Joseph Kahn lui faisait faire une démarche inutile. Certes, son Directeur n'était pas infaillible. Mais Robert, admettant difficilement ce manque de sagacité, essayait de deviner ses raisons. Car, pendant ce temps-là, le sterling à Paris commençait son invasion sournoise. Au 15 octobre, on dépassait 110, tandis qu'à Bruxelles on ne décolait pas des environs de 106.

Allons, on l'avait bel et bien berné. Heureusement qu'ayant pris ses billets d'avance, il était du voyage. Nul ne s'en doutait et il riait sous cape d'avoir ainsi paré la botte. Saint-Elme et Trivaux n'avaient-ils pas conjugué leurs efforts pour contribuer à sa perte, l'un par mortelle rancune, l'autre par vulgaire jalousie? Il relevait le défi et désormais saurait se défendre.

Puisque Bruxelles ne détenait pas la clef de l'énigme, il demanda avec insistance à reprendre son poste. Joseph Kahn le rappela sans délai. Quand il revint, Robert eut l'intuition que la Banque avait, durant son absence, pris certaines précautions que dictaient les circonstances. Donc, en l'envoyant faire cette petite promenade, on avait voulu l'évincer. Il fallait jouer serré, et la lutte, dans ces conditions, se révélait d'une qualité supérieure.

Dans le monde des agioteurs, la hausse de la livre avait été accueillie avec une unanime allégresse. Les hommes ne vivent que d'espérances. Or, pendant plus de six mois,

ils étaient restés entassés dans une salle d'attente aux portes solidement closes ; maintenant, lâchés, ils sautaient dans le train en marche vers des campagnes fabuleuses. C'était la grande fièvre des départs. Les figures rayonnaient, les yeux brillaient de convoitise. Il semblait que les cœurs avaient pavoisé.

Robert tout de suite n'adopta qu'une seule tactique : foncer en avant, sans souci des réactions, ces manœuvres sur voies de garage. La réussite de sa spéculation personnelle avait galvanisé son énergie. En novembre, les primes étaient débordées. En décembre, la livre montait en flèche à 135 avec une telle rapidité que Robert crut bon de lâcher du lest et de tenter un coup à la baisse. On glissa, en effet, à 128, afin de procurer aux connaisseurs les fortes joies du water-chute. Puis, on reconquit, par étapes, l'ancien niveau; on le dépassa même, mais tout cela en l'espace de trois mois, si bien que la lenteur du convoi agaça les voyageurs, habitués au grand vent de la vitesse. Certains s'étendaient en lamentations amères; ils déploraient cette traversée au milieu des traîtres marécages. Le franc, battant en retraite, osait creuser des lignes de soutien. Cela n'était-il pas révoltant?

L'étude des bilans hebdomadaires de la Banque de France, qui accusaient un accroissement constant de la circulation fiduciaire, devait cependant réconforter l'âme de ces défaitistes. Nos gouvernants pusillanimes ignoraient d'autres moyens d'équilibrer leur budget. Ce n'étaient peut-être pas de mauvais bergers; mais ils conduisaient un troupeau énervé par l'orage, et leurs chiens, au lieu de faire serrer les rangs, jetaient le désarroi par leurs aboiements inconsidérés. Inflation ! inflation ! Ce mot terrible sonnait comme un glas. L'étranger, qui jugeait la querelle, s'inquiéta de toujours l'entendre. Lorsque soudain, fin mars, le franc belge, dernier rempart de résistance, capitula, ce fut le signal de la grande débâcle.

Alors, Robert vécut comme un halluciné. Point de ruses, nulle stratégie, mais du mordant, de la ténacité. Parfois, un souffle purificateur balayait le marché; ensuite, la livre, flegmatique, poursuivait son ascension. Seuls les adversaires acharnés du franc, retranchés dans leurs convictions, restaient maîtres du terrain.

La nation entière jouait contre sa monnaie et saccageait la victoire. Chacun n'avait qu'une hâte : échanger ses assignats contre des bijoux, des immeubles, des vêtements, du linge, contre n'importe quoi. Les amateurs ne collectionnaient des œuvres d'art qu'en escomptant des plus-values sensationnelles, et, dans cet esprit, les illettrés prétendaient à la bibliophilie. Le cancer de la spéculation rongeait toutes les classes.

Et ceci se passait sous le plus beau ciel du monde, aux mois radieux du printemps de l'an 1926.

De ces combats mémorables, Robert revenait ruisselant de sueur, haletant, le front cerclé de migraine, mais passionnément enivré. Ah! maintenant qu'il tenait le gouvernail avec une maîtrise incontestable, son Directeur lui témoignait une faveur particulière, et Trivaux, à tout moment, l'interrogeait sur la tendance. Au fort de la tempête, tous se serraient autour du capitaine. Quelle revanche!

Lorsque cette folie quotidienne avait pris fin, Robert, incapable de goûter le repos, cherchait à prolonger son agitation dans des distractions violentes ou bruyantes. Complètement désaxé, il était bien le reflet d'une société dont l'armature morale se désagrégeait.

Un besoin maladif de s'étourdir, en dépensant fastueusement, le guidait vers les lieux de plaisir à la mode, qu'il méprisait tant jadis. Il y traînait une Marthe résignée et, souvent, invitait Nancy Lowell, trépidante comme lui. Cette blonde élégante, décorative, d'une grâce acide, accaparait ses pensées. Il dansait avec elle sans répit pendant que Marthe, nullement jalouse de la poupée an-

glaise, rêvait, comparant ces soirées mornes à tant d'autres où avait régné sa beauté désirable. Elle n'était plus pour son amant inconsistant qu'une indulgente amie. L'amitié! N'était-ce pas là sa véritable vocation? Abandonnée à ses méditations, elle dressait le bilan des bonheurs perdus.

Un samedi, ils avaient filé tous trois en auto jusqu'à Dieppe. Après dîner, Marthe, fatiguée, s'était retirée dans sa chambre, laissant le couple flirter en toute liberté au Casino, où l'on donnait une fête de nuit. Robert ne revint à l'hôtel qu'à la pointe de l'aube et entra chez son amie, qui veillait encore, un livre ouvert sur l'oreiller. Triste, les traits tirés, il contempla ce paisible tableau. Alors, dans un élan de repentir, il s'agenouilla au chevet du lit, n'osant lever vers elle son visage défait.

Marthe comprit. Coquette experte, Nancy, après l'avoir excité, avait froidement repoussé ses déclarations, s'en était moquée peut-être, lui signifiant ainsi qu'il avait passé l'âge de séduire. Humilié de cet affront, honteux de mener cette stupide existence, tourmenté aussi par un furtif remords, il venait offrir à l'amie son chagrin d'enfant. Elle lui caressait doucement les cheveux.

— Je suis las, las de tout, s'écria-t-il dans un sanglot.

— Les épuisantes émotions de ces mois derniers ont attaqué vos nerfs, mon chéri, dit-elle en éludant tout reproche.

— Ah! si vous saviez, Marthe...

— Taisez-vous, Robert... Il faut vous ressaisir. Cette course à l'abîme ne peut durer longtemps, et vous aurez sans doute bientôt besoin de tout votre sang-froid pour aborder le tournant dangereux.

Pas une allusion. La joue contre sa gorge découverte, il écoutait le battement de son cœur. Elle dit encore :

— Venez vous reposer près de moi.

Il s'étendit à ses côtés, l'enlaça, puis s'endormit la tête sur son épaule, délicieusement apaisé.

Les sages conseils de Marthe, inspirés par une tendresse avertie, portèrent leurs fruits. Dégrisé, Robert raisonna son cas et, par déduction, en arriva à porter un jugement sain sur les événements tragiques qui se déroulaient. Fallait-il admettre la faillite de la France? Dans cette première quinzaine de juillet, mille bouches vociférantes l'annonçaient. Comme des sinistrés chassés par l'incendie, les petits épargnants assiégeaient la Bourse en la suppliant de sauver leurs économies. Saint-Elme, déchaîné, exultait avec l'orgueil satanique du mauvais augure. Il tenait l'emploi d'un chef d'orchestre dirigeant une danse macabre. On heurtait à coup de bélier le cours de 200. Cette barrière enfoncée, jusqu'où irait la livre?

Eh bien, non! Le triomphe insolent de Saint-Elme, la précipitation tardive des capitaux moyens vers le gouffre, indiquaient qu'on n'était pas loin d'un brutal revirement. Les exagérations boursières se payent cher. Dans un sursaut de sa conscience, Robert tua en lui l'idée d'une France écartelée, colonisée, à tout jamais vaincue. Il réalisa ses valeurs internationales, ainsi que celles de Marthe, et cessa toute opération sur les changes, afin d'avoir les mains libres pour miser, au moment opportun, sur l'autre tableau.

Tout être qui fréquente assidûment le dieu Hasard a l'âme d'un mystique. Les bras croisés, Robert, avec quelque logique, attendait le miracle qui, à l'apogée de cette crise sans précédent, devait éclater, comme le feu du ciel.

V

HEURES D'ANGOISSE

Robert s'arrêta entre les deux portes du cabinet directorial et entendit Trivaux qui pérorait d'une voix de fausset.

— Les responsables ne sont pas ceux qui montent aujourd'hui à la tribune, mais les condottieri qui, depuis

lundi, avec le poignard des changes, assassinent le Gouvernement avant même qu'il ait parlé.

Il sourit de la tirade, puis pénétra doucement dans le bureau. D'un coup d'œil, il embrassa la scène : Joseph Kahn tapotant nerveusement la table avec son coupe-papier, Trivaux adossé à la cheminée, Albert Kahn dans l'embrasure de la fenêtre, et le baron Grandier, président du Conseil d'administration de la Banque, enfoncé dans un fauteuil, les jambes croisées, guêtré de blanc, le monocle vissé, la moustache cirée, représentant, par son élégance désuète, toute une époque révolue.

Le Directeur s'enquit tout de suite :

— Que fait New-York?

— Dans l'expectative. Fin de bourse plus faible sur la livre. On se tenait à 224.

— Les prises de bénéfices d'aujourd'hui, déclara Trivaux, après les folies d'hier, ne sauraient fournir d'indications.

Un coup de téléphone l'interrompit. Joseph Kahn prit l'appareil.

— Ce n'est encore rien, dit-il en raccrochant. Le chef du Gouvernement a lu, au milieu d'un silence hostile, la déclaration ministérielle dont vous connaissez la teneur. Le débat s'engage. Or, vous êtes au courant des difficultés financières du pays. Le plafond des avances à l'Etat est presque atteint, le prêt américain se trouve largement entamé et il manque deux milliards pour couvrir les échéances prochaines. La Banque de France sera peut-être obligée de fermer ses guichets. Bref, le nouveau cabinet, qui renversa le précédent sur des projets suintant l'inflation, va demander un accroissement de la circulation fiduciaire. Depuis un an, nous avons paré à cette situation épouvantable par une sage politique de conversion des capitaux qui nous ont été confiés. Demain, sous la pression des circonstances, le Gouvernement n'exigera-

t-il pas, à l'aide de lois coercitives, le retour des francs évadés?

— Pour cela, il faudrait que le Ministère tînt, dit le baron Grandier. A peine conçu, il était condamné. Ce soir il aura vécu.

— J'admets cette hypothèse. Mais que feront les successeurs? Et quels seront-ils? Je vous ai réunis, Messieurs, pour que nous prenions un parti. Prévoir les événements et non les subir, c'est là toute notre science.

Trivaux se rengorgea.

— Si vous aviez assisté à la ruée de mardi, où l'on râflait sans distinction toutes les valeurs internationales, vous n'hésiteriez pas.

Albert Kahn, solennel, un peu gâteux, opina :

— Ayant accompagné ma femme dans un grand magasin, j'ai vu, de mes yeux vu, les commis occupés à changer les étiquettes au fur et à mesure des fluctuations. Très symptomatique.

Le baron Grandier demanda :

— Quel est l'état des dépôts chez nous?

— Beaucoup de retraits, naturellement. Jusqu'à présent, notre Trésorerie est à l'aise. Au cas où le mouvement des changes prendrait de l'ampleur, nous aurions à envisager de nouvelles mesures.

— Somme toute, dit le baron, nous sommes en meilleure posture que l'Etat, qui, lui, ne sait comment endiguer le flot des bons à court terme. Oui, la situation est désespérée.

— Où sont les coupables? demanda Trivaux.

— Il n'y a pas de coupables, dit posément Grandier, mais des incapables imbus de théories néfastes. Rappelez-vous ce mot : « La République, c'est la facilité », et la facilité mène à la banqueroute.

Le baron, homme de droite, ne faisait que de l'opposition systématique, se gardant bien d'afficher ses couleurs.

Un nouveau coup de téléphone. Tous, anxieux, suivaient sur le visage de Joseph Kahn l'émotion qui décomposait ses traits.

— Envoyez-moi Saval immédiatement.

Il reposa le récepteur; ses doigts tremblaient, des gouttes de sueur perlaient à son front.

— Le titulaire aux finances développe son programme. Faute de mieux, le nouveau Gouvernement dépose sur le bureau de la Chambre ces mêmes projets sur les pleins pouvoirs, empruntés au ministre qu'il a renversé. Si le Parlement ne les vote pas, il est décidé à passer outre. De plus ,il réclame les concours étrangers.

— La France est à l'encan, glapit le baron Grandier. Ah! c'est joli!

— Qui l'accule à ces expédients? répliqua Trivaux.

— Messieurs, pas de vaines discussions, intervint Joseph Kahn. Monsieur Lucques, veuillez me faire établir notre position en devises. Nous avons réalisé hier trois cent mille dollars, je crois?

— Et aujourd'hui 50.000 livres, ajouta Robert.

— Mais c'est de la démence, s'écria Albert Kahn. Il ne faut vendre que des francs.

— Assez, Albert. Je ne supporterai pas qu'on critique mes actes.

Robert apprit de Soubeyran qu'après une poussée à 226 la livre se calmait à 223, avec une tendance à la baisse. Au moins, dans le marché, on ne perdait pas la tête. En redescendant, il rencontra Saval.

— Ça barde, là-bas. Le malheureux ministre a l'air d'un supplicié sur l'échafaud.

Ils entrèrent ensemble dans le bureau, et Saval tendit le compte rendu au baron Grandier. Celui-ci lut à haute voix :

Or, depuis longtemps le pays de France n'est pas saisi seulement de demandes formulées par les groupes amé-

ricains, mais ces groupes sont sur place, ils enquêtent, ils cherchent à causer.

— Les hyènes flairent le cadavre, dit Trivaux, assez heureux de cette formule.

— Je n'ignorais pas que tous les courtiers du monde attendaient dans l'antichambre, murmura Joseph Kahn.

— J'avais déjà préconisé, énonça sentencieusement son frère, la cession, contre remise d'une partie de nos dettes, de lointaines colonies qui coûtent plus qu'elles ne rapportent, et que nous serions dans l'impossibilité de défendre.

— Votre solution manque d'élégance, remarqua Grandier. Mais la République est fichue : voilà le grand bienfait que nous retirons de cette crise.

— La désertion des capitaux l'a fourrée dans ce pétrin, lança rageusement Trivaux.

— Et qui donc a donné l'exemple? s'exclama ironiquement le baron. Moi, je ne m'en cache pas, vous, mon cher Trivaux, nous tous enfin, qui avions le devoir de sauvegarder le patrimoine de la nation. En convenez-vous?

— Certes oui, mais...

— Convenez-vous aussi que nos livres, nos dollars, constituent une magnifique armée de réserve qui, lorsqu'elle jugera l'heure favorable, repassera les frontières pour se mettre au service d'un gouvernement fort?

— S'appuyant sur la droite, ajouta Trivaux.

— Cela vaut mieux que de pactiser avec les socialistes.

— Mais il me plairait de dégager les responsabilités, reprit Trivaux obstiné. Héritier d'une lourde succession où fautes sur fautes, emprunts sur emprunts, ont été accumulés, le cartel liquide la guerre. De cette épreuve sortira une monnaie saine.

— Le franc à un sou, par exemple, repartit Robert exaspéré.

— Qu'importe! s'écria Trivaux. Après le Directoire, la France n'a pas péri.

La sonnerie du téléphone coupa net ce cours d'histoire. Joseph Kahn, de la main, fit signe de se taire. Le verdict du Parlement était-il déjà rendu?

— Vous dites? Pas de crédits extérieurs sans la ratification des accords de Washington.

— Ils nous tiennent à la gorge, nos gentils alliés, chuchota le baron.

L'angoisse se peignait sur la face exsangue de Joseph Kahn.

— Voilà, le ministre a terminé. La Chambre est atterrée. Soixante millions dans les caisses du Trésor! Un emprunt serait imposé à tous les citoyens non porteurs de rentes françaises.

— Ils veulent notre ruine, s'indigna Albert Kahn.

— Cette motion ne passera pas, déclara placidement Grandier. Ils ont des procédés enfantins.

— Enfin, continua le Directeur, Saval, pour atteindre la Chambre, s'est heurté à un barrage de gardes qui contenait une foule de six à sept mille manifestants.

— L'émeute qui annonce la hideuse banqueroute, gémit Albert Kahn.

Le baron Grandier se leva et, avec la nonchalante désinvolture d'un grand seigneur :

— Mon cher Directeur, dit-il la main tendue, dans ces heures graves, nous nous en remettons à votre expérience. A mon avis, ne pas bouger. C'est également votre opinion, n'est-ce pas, Monsieur Trivaux? Ce qui prouve que les extrêmes se réconcilient devant le danger.

Puis, s'adressant à Albert Kahn :

— Voulez-vous profiter de mon auto pour traverser Paris livré aux insurgés?

A peine étaient-ils partis que Trivaux ressassa les mêmes griefs avec une virulence accrue, si bien qu'il s'attira cette réplique de son Directeur agacé :

— Pourquoi êtes-vous le premier à conseiller le maintien du statu quo, alors que vos francs évadés devraient voler au secours de votre parti?

— Parce que j'estime qu'il est inutile de sacrifier nos capitaux. Le vieux navire sombre sur l'écueil d'une échéance implacable. Quel politicien aurait le pouvoir de le renflouer?

— Et pourtant, fit remarquer Joseph Kahn, la livre vient de baisser en un jour de treize points.

— Allez-vous vous laisser impressionner par cette réaction purement boursière? Dans huit jours le sterling aura reconquis le terrain perdu et bien au delà.

— Je suis persuadé du contraire, rétorqua Robert. La France n'accueillera pas cette défaite avec passivité. Méfiez-vous, il y a de la révolution dans l'air.

Trivaux haussa les épaules.

— La révolution! Quand tout le monde sera à table, on se souciera bien de faire du patriotisme contre ses intérêts! Les retardataires qui, en panique, ont acheté hier du Rio, des mines, des caoutchoucs, appellent la hausse de la livre de tous leurs vœux. Si elle ne se produisait pas, ils se considéreraient comme dupés, et c'est à ce moment qu'il faudrait redouter du grabuge. Heureusement qu'ils gagneront.

— Ce n'est pas aussi certain que vous le croyez. Vous ne voulez pas tenir compte du facteur psychologique.

— Utopie, ricana l'autre. Rien ne résiste aux dures lois économiques.

Joseph Kahn, soumis à l'inéluctable de la situation, conclut à regret :

— Le baron Grandier a bien exprimé la volonté de notre Conseil d'Administration. Je dois m'y soumettre et me refuse à courir une autre aventure.

— Bravo, s'exclama le gros homme. C'est grâce à la prudente sagesse de ses banques que l'Allemagne s'est relevée.

— Nos voisins, fit observer Robert, avaient préparé leur faillite, avec avertissements officieux.

— L'avertissement d'aujourd'hui ne vous suffit pas? jeta triomphalement Trivaux, en gagnant la porte.

Furieux que ce vaniteux personnage l'eût emporté sur lui, Robert gardait le silence, face à face avec son Directeur qui restait plongé dans un rêve sans fin. Les paroles d'un Trivaux avaient eu assez de force pour jeter le trouble dans l'âme de ce banquier honnête et adroit. S'imaginaient-ils donc tous faire une brillante opération, en contribuant par leur criminel égoïsme à l'asservissement de la France?

Joseph Kahn arpentait le bureau. Il ouvrit la fenêtre, aspira une gorgée de l'air du soir rafraîchi par une récente averse, puis, se tournant vers son cambiste, il résuma ce long débat intérieur :

— Je me méfie des arguments sentimentaux.

— J'attends vos ordres, Monsieur, dit Robert avec froideur.

— Voyons, Lucques, compatissez à ma perplexité. Ils m'ont laissé seul, je suis toujours seul pour assumer des responsabilités écrasantes.

Son visage émacié, ses yeux fiévreux décelaient une formidable tension d'esprit, à travers des nuits sans sommeil. Il ajouta avec un accent de douceur inaccoutumée :

— Nous collaborons à la même œuvre et vous n'écoutez que votre amour-propre.

Robert, touché par cette phrase, tenta un suprême assaut.

— Monsieur, permettez-moi de vous dire que vous vous laissez hypnotiser par les faits brutaux, sans entrevoir des conséquences inattendues, mais logiques. L'attitude d'un marché qui n'a pas ratifié les excès de la veille devrait vous éclairer sur les intentions de la Bourse. Non seulement on a joué la chute du Ministère, mais encore l'avènement d'une nouvelle politique financière.

— Hélas, que peut-on changer? Le gouffre reste toujour béant. Le prix du franc s'établit par une équation dont les termes sont nos dettes extérieures, nos emprunts, le rapport entre l'or et les billets, etc...

— Et la confiance?

Joseph Kahn dressa l'oreille. Pour son tempérament positif, ce mot sonnait d'une façon étrange. Cependant, un instinct l'avertit qu'il ne fallait pas négliger cet impondérable, et il écouta plus attentivement. Robert continua avec un accent persuasif :

— Les capitaux ont une vie particulière qu'animent les sentiments humains. C'est la peur, la cupidité et un dépit politique qui les ont fait fuir. A Londres, à Amsterdam, à Genève, ces bandes d'émigrés n'attendent qu'un changement de régime pour rallier leur patrie. Déjà un nom est prononcé. Vous le connaissez : c'est celui d'un vieux parlementaire intègre qui jouit d'un prestige indéniable. Son retour au pouvoir provoquera, dans l'enthousiasme du moment, un revirement d'une envergure que nous ne soupçonnons guère. Toute la bourgeoisie marchera dans ses pas, car son étroit génie symbolise la défense de l'épargne. Or, Monsieur, nous l'avons servi à des heures critiques, ce chef qui remporta des victoires. Devrons-nous maintenant le combattre, au risque de laisser échapper tout le bénéfice de la prudente conversion de notre Trésorerie? Par contre, si nous nous rangeons sous sa bannière, les adversaires du franc, se souvenant de notre efficace intervention en 1924, trembleront et les plus sensés finiront par nous suivre. Notre Banque ne peut tirer de cette action que des avantages matériels et moraux.

— Quel que soit l'homme, il sera devant la perspective d'une débâcle imminente. Trop tard pour la conjurer.

— Réfléchissez, Monsieur, que la France, dans des jours aussi sombres, n'a pas abandonné sa foi dans ses

destinées. J'ajouterai que l'étranger croit encore à notre résurrection et il attend la voix autorisée qui galvanisera l'énergie d'un peuple déprimé par les défaitistes. Aujourd'hui, c'est la Hollande qui achetait des francs; ce soir, ce sera peut-être New-York. Demain, après le fait accompli, vous vous repentirez d'avoir laissé passer l'occasion.

Robert se tut, la bouche sèche. Il semblait épuisé par cet effort, découragé par le mutisme de son Directeur. A ce moment, Saval entra, haletant.

— Impossible de téléphoner. Le Président du Conseil lutte désespérément, comme un sanglier acculé. Il ne pourra réunir sa majorité. Déjà l'idée d'un ministère de large concentration nationale s'impose.

Machinalement, Joseph Kahn essuyait les verres de ses lunettes; l'air absent, il se frotta les paupières, comme pour chasser des visions qui l'obsédaient, puis demanda des détails sur la physionomie de la séance parlementaire. Il sortit avec Saval, l'accompagna jusqu'au rez-de-chaussée, précisa certaines instructions et enfin resta seul dans la vaste maison endormie. Le cadran marquait huit heures. La lumière grise d'un crépuscule pluvieux plombait les vitres opaques du hall désert qu'il parcourait d'un pas d'automate, absorbé dans ses rêveries.

Sa Banque, c'était sa Banque, la création de son intelligence. D'un regard amoureux il contemplait l'alignement des guichets numérotés, les longues tables d'acajou, le peuple des machines au repos. Un millier d'employés vivait là, au rythme de sa pensée. Et il songeait que cette puissante usine à chiffres, bâtie sur la spéculation, pouvait se lézarder de bas en haut par suite d'un coup malheureux. Une faute initiale de tactique, et elle s'effondre peut-être. Cette idée le glaça d'effroi.

Alors toute l'argumentation chaleureuse de Robert Lucques se cristallisa en une vérité neuve, hardie. Le pessimisme général avait obscurci son cerveau. Réagir, se dé-

gager des influences, avoir le courage de prendre position contre la majorité, n'est-ce pas mettre de grandes chances de son côté? Son cambiste clairvoyant lui avait ouvert la voie en réalisant la veille, de sa propre initiative, 300.000 dollars, en opposition avec la tendance générale. Maintenant l'horizon s'éclaircissait ; les derniers grondements de l'orage en fuite ne devaient plus l'effrayer.

Il revint dans son cabinet et dit d'une voix nette à Robert :

— Veuillez câbler à New-York l'ordre d'acheter quinze millions de francs.

Surpris, Robert interrogea des yeux son Directeur.

— J'ai réfléchi, Monsieur Lucques. Dès aujourd'hui, nous commençons à soutenir le prochain gouvernement et, ajouta-t-il en souriant, je vous rends responsable des résultats.

— J'accepte avec allégresse ce fardeau, répliqua-t-il.

La première réponse leur parvint un quart d'heure plus tard :

Franc recherché, achetâmes difficilement trois millions 21.975. Continuons.

— Ils marchent avec nous, prononça Joseph Kahn, maîtrisant sa joie. Appuyez le mouvement en lançant la même dépêche à l'Irving.

— La déception de Trivaux fera peine à voir, plaisanta Robert.

— Trivaux ! Il n'a pas une idée personnelle. C'est un reflet. Et Saint-Elme, quelle attitude avait-il ces jours-ci?

— Il dansait la danse du scalp.

— Je l'enverrais bien à tous les diables.

— Il aura demain un cruel réveil.

— Vous ne l'aimez pas? dit négligemment Josep Kahn.

Robert eut l'intuition que son Directeur n'ignorait pas les raisons secrètes de cette haine. Tous deux se regar-

dèrent furtivement, sans oser se confier l'un à l'autre.

Les exécutions successives de New-York confirmèrent leurs prévisions; le franc avançait à une allure accélérée. A neuf heures, on annonçait la chute du ministère. La partie était gagnée. Peu expansif, Joseph Kahn serra la main de son subordonné, effusion rare et précieuse, et dit simplement :

— Je n'oublierai pas, Monsieur Lucques.

Lorsque, le lendemain matin, Trivaux constata ces achats de francs, il courut au bureau de Joseph Kahn pour se plaindre amèrement d'être dépouillé de la haute direction de son service. Le banquier lui rappela sèchement que lui seul commandait la manœuvre. Le gros homme baissa pavillon. Menacé dans ses prérogatives, il enrageait de devoir s'incliner et maudissait Robert, ce serpent qu'il avait réchauffé dans son sein et qui, l'ingrat, le mordait cruellement. Aussi, pour bien marquer son mécontentement, il ne se faisait pas faute, en Bourse, de déplorer, avec des mines contrites, la témérité de sa Banque qui liquidait son portefeuille de valeurs à changes. Mais, lui, malin, ne tombait pas dans le panneau : il gardait ses Rio et ses Royal.

Robert évoluait dans cette atmosphère d'hostilités, car Trivaux avait recruté des partisans parmi les Administrateurs et le haut personnel de la maison. Certes, le début s'annonça plein de promesses; le vendredi 23 juillet, la livre clôturait à 208, le lundi suivant on touchait 189, mais le soir même on reprenait à 195 et deux jours plus tard, 200 était franchi. Tous les espoirs refleurirent. Et ils étaient nombreux, les ennemis de notre redressement monétaire : le spéculateur accroché à la hausse, l'industriel qui avait stocké des marchandises, le courtier qui voyait poindre la fin de son règne, tous ceux qui, s'étant enrichis miraculeusement, sans aptitudes spéciales, étaient hantés par le spectre de la stabilisation. Ainsi,

l'armistice avait contrarié la même caste de profiteurs.

Saint-Elme, lui, menait l'attaque avec une sauvage ivresse. Revenu à la barre, il cravachait la livre qui à 205 paraissait prendre le départ. Le Rio grimpait de 600 francs. On saluait par des cris frénétiques ce retour à la vie ardente.

Ah! le beau spectacle qu'offrait la Bourse, vue d'une fenêtre du premier étage où Robert était venu se retirer, énervé par cette reprise du sterling qui compromettait la réussite qu'il avait escomptée. Une clameur unie s'élevait de l'immense cuve dans laquelle fermentaient les passions spéculatives du monde entier. A la corbeille centrale, les agents de change, en cercle, accoudés au velours de leur balustrade, se livraient, le carnet en main, à un jeu de raquettes correct et mesuré. Sur les autres groupes, les commis hurlaient, tandis que les coteurs, juchés sur leurs tremplins, devant les tableaux d'affichage, figuraient des trapézistes prêts à s'élancer par-dessus cet océan de têtes mouvantes et de bras levés, par-dessus cette foule délirante qui s'acharnait à faire avorter l'expérience d'un homme d'Etat dévoué à son pays.

A son retour à la Banque, il eut à combattre les inquiétudes de Joseph Kahn qui sortait d'une conférence d'experts alarmistes. Après avoir longuement discuté, Robert obtint de conserver la position jusqu'au lundi suivant. La marge des bénéfices était assez large pour couvrir les risques d'une contre-offensive de la livre.

Quand, le vendredi, il vit le sterling cloué à 203, impressionné par les rumeurs tendancieuses qui circulaient, il erra dans un dédale de pensées contradictoires. L'échec anéantissait toute sa fortune; c'était l'écroulement de sa situation. Mais un dur orgueil habitait son âme; solidement attaché à ses convictions, il ne se laissa pas désarçonner par le désespoir.

Et dès le lundi 2 août 1926, le franc était sauvé.

Il y eut d'abord un formidable raz de marée. En moins d'une semaine, la livre fut emportée à 160. La consternation se lisait sur tous les visages. Saint-Elme, au milieu de la rafale, se débattait comme un forcené et criait qu'on menait la France au tombeau en préparant une crise économique dont elle ne se relèverait jamais. Sur son esquif assailli par les vagues, il s'agrippait à tous les cordages et lançait des appels de détresse. Puis succédèrent deux mois d'accalmie ; il répara les dégâts, reprit la haute mer, toutes voiles dehors. Mais aux grandes tempêtes d'automne, son bateau prit eau de toutes parts et, un jour de novembre, Saint-Elme disparut du marché, englouti dans l'abîme de ses spéculations désastreuses.

Cette nouvelle occupa la Bourse pendant toute une séance. On citait des pertes sensationnelles. Quelqu'un fit son oraison funèbre : « C'était un animateur ».

Puis on ne parla plus de lui.

Avec une impassibilité olympienne, Robert assista à ce naufrage. Le triomphe de ses idées, en lui assignant un rôle prépondérant, l'avait porté au plan élevé où l'air est purifié de tout vil sentiment de vengeance. Son âme hautaine ne daignait se réjouir de la ruine d'un adversaire autrefois abhorré.

Durant cette période agitée, la Banque des Intérêts Économiques fut l'un des meilleurs artisans qui travaillèrent au monument qu'on érigea à la gloire du franc à vingt centimes. Le sculpteur qui conçut cette œuvre avait plus de conscience que d'imagination; il se contenta de donner une réplique de la victoire mutilée. Cela ne valait-il pas mieux qu'une mère en pleurs tenant, sur ses genoux, son enfant mort?

V

DIALOGUE DU SOIR

Félicie introduisit Robert dans le petit salon. Derrière la cloison Marthe lui cria :

— Comme vous venez de bonne heure ! Je ne suis pas encore prête.

Puis passant un bras nu par la porte entr'ouverte :

— Bonjour, mon ami. Quel temps fait-il?

— Affreux. Vous me permettez d'entrer?

— Non, non. Je déteste qu'on rôde autour de moi quand je m'habille. Installez-vous au coin de la cheminée et entretenez le feu.

— Cela vous amuse, cette petite réjouissance à laquelle nous convie Nancy? demanda Robert en mettant une bûche dans le foyer.

— Médiocrement. Cependant, je croyais qu'il vous était agréable de revoir votre passion blonde.

— Ma passion ! Tout au plus un flirt sans importance.

— Il paraît que l'hôtel particulier où l'a installée son broker de Londres est un bijou, poursuivit Marthe indifférente.

Robert qui, devant le miroir, arrangeait sa cravate, aperçut, par un jeu de glaces, la jeune femme assise sur une bergère, et gantant d'un bas de soie sa jambe nerveuse.

— C'est presque un vice chez vous, cette absence totale de jalousie, lui reprocha-t-il.

— Singulier grief, en vérité !

Il y eut un silence.

— Vous savez que mon voyage à New-York est décidé, lança Robert d'un seul trait. Je m'embarque sur l'*Ile-de-France* vendredi prochain.

— Déjà ! s'exclama Marthe, maîtrisant son émoi.

Certes, elle s'attendait à cette nouvelle, mais elle était douloureusement froissée de la façon cavalière dont elle lui était annoncée.

— Impossible de retarder mon départ. Le marché de New-York, en pleine effervescence, offre un magnifique champ d'études et ma présence là-bas est indispensable, ajouta-t-il sur un ton important.

Là-dessus, il discourut à perte de vue sur l'objet de sa mission.

Depuis la dernière bataille des changes qu'il avait menée en grand capitaine, Robert jouissait à la Banque d'une situation privilégiée. Joseph Kahn l'avait initié aux grands problèmes financiers qui surgissaient d'une paix illusoire; chacun voyait en ce disciple un successeur éventuel. Auréolé de ses succès et grâce à cette faveur marquée, il était devenu un personnage dont les opinions faisaient autorité. Une revue avait même sollicité sa collaboration pour une série d'articles sur les destinées de notre monnaie. Prudent, il avait refusé, se méfiant des prophéties qui ne se réalisent jamais. Aux théories économiques que les événements prennent un malin plaisir à démolir, il préférait l'action, afin de mieux profiter de son époque. Et son intelligence, pour ainsi dire mise au point, fonctionnait maintenant avec la précision d'une puissante machine à brasser de l'argent.

Marthe pénétra dans le salon, vêtue d'une robe basse dont la chaude nuance faisait valoir son teint de brune. Tout à ses rêves, Robert remarqua à peine l'élégance de sa silhouette. Elle dut forcer son admiration en interrompant son fastidieux monologue.

— Comment trouvez-vous cette toilette que j'inaugure?

— Délicieuse. Vous êtes extraordinaire de jeunesse...

— Merci du compliment. Je vieillis cependant comme les camarades.

— Je vous assure que non. Toujours cette ligne, le

visage aussi clair, le même éclat railleur dans le regard.

Il se pencha tendrement vers elle.

— Quel est donc votre nouveau parfum?

— Oh! il est bien passé de mode, mais je le trouve si discret. Vous ne le reconnaissez pas?

— Ma foi, sur ce chapitre ma mémoire est en défaut.

— Un parfum est pourtant si évocateur! Rappelez-vous! Notre première rencontre, la soirée à l'Opéra Comique...

— On y jouait *Marouf*, je crois. Mon Dieu, que c'est loin! Comme Paris me semblait enivrant ce jour-là, Paris qui souriait sous les bombes des Gothas, mon Paris que je foulais d'un pied conquérant, escorté de toutes mes ambitions!

— Que vous avez réalisées.

— Pas toutes. Mais qu'importe... Je suis un peu votre œuvre, Marthe...

Subtile, elle devina le vacillant regret qui veillait dans ce cœur. Il reprit :

— Vous avez été la plus parfaite des amies.

Une amie! La plus parfaite des amies ! Il ne gardait d'elle que cette image, parce qu'elle l'avait trop bien aimé. Alors, elle évoqua les heures de Bretagne, la petite plage, les retours langoureux devant la gloire des couchants, ses plus chers souvenirs où se réfugiait son âme désanchantée. Robert, déjà en partance vers l'avenir, avait repris le fil de ses méditations.

— Je suis persuadé que l'intense surproduction américaine aboutira à un krach formidable. Séduits par des taux avantageux, entraînés par la hausse continue des valeurs, nos capitaux...

Il ne m'a même pas questionnée sur mon silence, songeait-elle amèrement. Je suis son amie, il n'est pas le mien. Pour dissiper cette brume de mélancolie, elle s'appliqua à l'écouter attentivement, à partager ses espérances.

— Comme vous êtes rêveuse, Marthe! s'inquiéta-t-il enfin.

— Oh! excusez-moi, répondit-elle, prise au dépourvu. Pendant que vous causiez, je pensais à Mme Mignot, qui m'a annoncé hier ses fiançailles.

— Que me contez-vous là? Ah! c'est trop drôle! Dire que le pauvre Mignot s'est détruit, craignant d'éclabousser sa femme de son déshonneur. Elle en mourrait, disait-il, et elle se remarie. C'est une veuve de guerre, d'une autre guerre et voilà tout. Ces rudes combats des changes ont fait d'ailleurs d'autres victimes. Trivaux, par exemple, ce brave Trivaux qui, par un stupide entêtement, a perdu les trois quarts de sa fortune. Il y a gagné, en revanche, une bonne maladie de cœur. Quant à Saint-Elme, qui fut « l'unique objet de mon ressentiment », il végète à Londres, mêlé, dit-on, à un tas de combinaisons louches qui se termineront par un scandale. Remarquez que je n'ai pas l'intention de vous émouvoir avec les malheurs de ce vaincu.

Il parlait sans colère et sans haine; tous les sentiments passionnés d'autrefois étaient tombés en ruines. Et, au milieu de ces décombres, Marthe respirait une fine poussière de tristesse.

— Tiens, quelques flocons de neige, annonça Robert en soulevant le rideau. Ne trouvez-vous pas absurde de courir à cette soirée assommante quand nous sommes si bien ici?

Il s'installa dans un fauteuil, l'air béat, étouffant un léger bâillement.

— Il fait bon chez vous, une exquise harmonie y règne. Dommage de briser cette intimité, d'autant plus que c'est notre dernière soirée.

— Restons, si vous voulez. Qui nous oblige à aller chez Nancy?

— Oh! maintenant que nous avons fait l'effort de nous mettre en tenue..., répliqua-t-il.

Elle n'insista pas et passa dans sa chambre. Devant la psyché, tout en se fardant, elle s'examina sans indulgence. Cet ovale aigu, ces yeux gris-vert, ce nez régulier, le dessin de cette bouche ironique, ce menton volontaire, ce corps gracile, tout ce qui composait son charme particulier, n'inspirait plus de désir... Elle se sentit envahie par la détresse d'un automne prématuré. Le renoncement, c'est la leçon finale que nous donne la vie.

Robert la rejoignit. Campé dans une pose avantageuse, lissant ses cheveux rejetés en arrière, il demanda du bout des lèvres :

— Vous viendrez m'accompagner au Havre?

— L'adieu des mouchoirs ne me séduit guère.

— Je suis de votre avis. Du reste, mon séjour à New-York durera à peine six mois.

— C'est notre première séparation sérieuse.

— Six mois sont vite passés.

— La riche Américaine vous retiendra peut-être dans ses filets, plaisanta-t-elle.

— Marthe, comment osez-vous douter de moi?

— Je voulais vous taquiner. Aidez-moi à mettre mon manteau.

Il le lui posa sur les épaules et, par habitude, effleura sa nuque d'un baiser rapide.

— Vraiment, cela m'ennuie de vous abandonner un si long temps.

— Ne vous désolez pas, mon chéri. Je m'accommode fort bien de la solitude. J'irai passer l'été à Domme, nous nous écrirons, je vous attendrai.

Alors, feignant la lassitude d'un homme que sa fortune accable, il soupira :

— Ah! les affaires! Quel esclavage!

F. CHAFFIOL-DEBILLEMONT.

FIN

REVUE DE LA QUINZAINE

LITTÉRATURE

Les Livres de l'Enfance du XVe au XIXe siècle. Préface de Paul Gavault. 2 vol. in-4o, tome I : Texte; tome II : Planches. Librairie Gumuchian et Cie.

Dans son agréable et substantielle préface au catalogue des **Livres de l'Enfance du XVe au XIXe siècle.** M. Paul Gavault nous informe que les bibliophiles, amateurs d'ouvrages romantiques, se sont récemment avisés qu'ils pouvaient, avec avantage, joindre à leurs collections les moralistes, les pédagogues, les conteurs qui donnèrent leurs soins à l'éducation et au divertissement de la jeunesse. Les volumes de ces derniers, en effet, parés de charmantes reliures, enrichis de planches d'une réelle qualité esthétique, souvent écrits par des auteurs de talent, ne méritaient point le mépris dans lequel on les tenait jusqu'à l'heure présente. Ils apportent un élément puissant d'intérêt dans un domaine où l'on avait arbitrairement imposé aux poètes, romanciers et dramaturges illustres le voisinage assez médiocre des faiseurs d'almanachs et de keepsakes.

D'aucuns ont prétendu qu'en les recherchant tout soudainement, les bibliophiles obéissaient aux injonctions d'une mode nouvellement née et sujette, comme toutes les modes, à une durée éphémère. M. Paul Gavault ne croit point cependant que nous assistions à un engouement passager. Les livres de l'enfance publiés dans le passé offrent à l'amateur, en outre de leur attrait artistique et littéraire, la séduction de leur rareté. Garçonnets et fillettes d'autrefois, et leurs parents au surplus, leur accordant peu d'importance, ne s'inquiétèrent pas de les conserver ou, du moins, de les conserver en bon état. De sorte que pour les rencontrer frais, sans taches ni déchirures, tels que les bibliophiles les souhaitent, ou bien même pour les rencontrer enlaidis d'inévitables macules, il se faut singulièrement démener. Nous avons fait

l'expérience de cette enquête au temps où nous dressions la *Bibliographie générale des Œuvres de Boileau.* Les petits bouquins classiques que les éditeurs avaient tirés des écrits de cet auteur ne subsistaient que par exception. Nous éprouvâmes bien plus de peine à les découvrir qu'à dénicher les éditions originales, pourtant peu communes, des *Satires* ou des *Epîtres.*

Il semble probable que la raréfaction des livres enfantins excitera la convoitise des bibliophiles et le zèle des libraires. Ainsi ces ouvrages éviteront-ils une destruction définitive. Par conséquence naturelle, nous aurons enfin à notre disposition les moyens de discerner comment nos ancêtres entendaient l'éducation de leur lignée. Ce chapitre de notre histoire des mœurs n'a point encore été écrit d'une manière satisfaisante ou, du moins, appuyé sur des documents probants.

Collectionner des livres enfantins est une tâche rendue malaisée par l'absence de tout catalogue. Les grands bibliographes ont négligé de les comprendre, comme sans intérêt, dans leurs travaux. C'est pourquoi nous accueillons avec une particulière satisfaction les deux fastueux volumes que la librairie Gumuchian vient de mettre au jour. Il nous semble que, grâce à eux, une lacune regrettable de notre science bibliographique est enfin comblée. Ils peuvent servir de guide à quiconque s'intéresse aux manifestations de l'intelligence pédagogique. Le tome I comprend 6.251 descriptions d'ouvrages, d'opuscules, de jeux de tous genres. Le tome II enferme les reproductions en couleurs ou en noir des planches les plus caractéristiques qui embellissent ces productions d'autrefois. Ce double catalogue iconographique et descriptif peut faire, d'ores et déjà, fonction d'une bibliographie générale des *Livres de l'Enfance.* Il est, croyons-nous, destiné à devenir classique au même titre que l'ouvrage de Willems pour les Elzévirs. On y ajoutera malaisément.

Nous nous rendons parfaitement compte de l'effort considérable que la maison Gumuchian a dû accomplir pour réunir une si fameuse collection de bouquins rarissimes. La chasse de ces publications éphémères, dont les exemplaires offerts au public sont généralement complets et choisis parmi les plus beaux, nécessita des années de patientes investiga-

tions. Le résultat de cette poursuite, avec un but défini, nous paraît digne d'éloges. Sans doute, le libraire qui l'entreprit en tirera-t-il un merveilleux profit. N'importe! Il a bien servi l'histoire et l'érudition et témoigné d'une intelligente initiative.

La part de la production française reste la plus importante dans ce catalogue. Elle prouve que nous ne sommes pas dénués de sens pédagogique, comme on l'a trop souvent soutenu. M. Gumuchian, avec raison, a admis dans son œuvre, en très grand nombre, les ouvrages anglais et, en nombre moindre, les ouvrages allemands. C'est un abécédaire allemand : *Tabulæ abcdariæ pueriles,* paru à Leipzig vers 1544 sous la forme d'un feuillet in-folio, qui apparaît comme l'un des plus anciens documents sortis de l'ombre par le subtil chercheur. S'il n'est un exemplaire unique, il reste du moins d'une extrême rareté, ces feuilles volantes ayant difficilement traversé le temps.

Du XVIe siècle, la bibliographie de M. Gumuchian nous signale deux *Civilités puériles,* l'une sortie en 1564 de l'officine d'Antoine Volant, libraire à Lyon, l'autre, en 1582, des presses de Mahiret du Boys, à Paris. Toutes deux sont à l'usage de l'enfance et il ne faut pas les confondre avec les traités plus nombreux qui ont pour dessein d'apprendre aux grandes personnes la politesse et le bel air. Leur existence prouve que, pendant cette période fort troublée de notre histoire où catholiques et protestants s'affrontaient, le désir de maintenir un état de bienséance au milieu des instincts déchaînés n'avait pas tout à fait disparu de la société comme on l'a fréquemment affirmé.

Un autre opuscule du même genre porte la date de 1645. Plusieurs furent publiés au XVIIIe siècle. On y retrouve ces quatrains de Pibrac que Mme de Maintenon juvénile était tenue de méditer en gardant les oies aux champs. En général, le catalogue Gumuchian se cantonne un peu trop — c'est le seul reproche que l'on puisse lui adresser — dans la période moderne, bien que les volumes du XVIIIe siècle y figurent en nombre respectable. Le XVIIe siècle y est représenté par les productions, curieuses et importantes surtout pour leurs gravures, de Stephano della Bella et de Jacques Stella.

Nous regrettons de n'y pas rencontrer les très nombreux traités d'éducation lancés au cours de cette époque, ceux de La Chétardie en particulier qui sont les moins rares. M. Gumuchian aurait eu intérêt également à accueillir, dans son catalogue, les jeux instructifs et récréatifs du XVIIe siècle; une bibliographie en a été établie qui comprend plusieurs placards curieux, et aussi des volumes comme le *Jeu d'armoiries des souverains et Estats d'Europe pour apprendre le blason, la Géographie et l'Histoire* par le sieur de Brianville.

Les livres de classe anciens, hors un fort rare *Pulcherrimus Tractatus de modo opponendi et respondendi* du théologien et philosophe Albert Le Grand, in-4° gothique, paru à Cologne vers la fin du XVIe siècle, n'ont pas pris grande place dans le considérable travail de M. Gumuchian. Les grammaires, en particulier, y sont clairsemées. On le comprend aisément. Elles changent avec chaque maître. Qui songe à les garder? Le XVIIe siècle en a produit de fort intéressantes.

La *Grammaire latine* de L. Couvay, dédiée à Mgr le Dauphin, publiée en 1668, dans le format in-8° et qui est illustrée d'une quarantaine de planche gravées dans sa première partie, a été heureusement recueillie parmi les Livres de l'Enfance, mais dans son format in-4° qui semble postérieur. Nous voyons aussi, parmi ces livres de l'Enfance, le fameux *Despautère,* mais peu ou point, sauf erreur, de grammaires françaises ou grecques, en particulier l'*Abrégé de la nouvelle méthode pour apprendre facilement et en peu de temps les principes de la langue grecque* (Paris, Pierre Le Petit, 1656, in-8°) dont les planches de verbes sont tirées en rouge et en noir. Ces ouvrages et cent autres — les traités des maîtres d'écriture notamment — que l'on pourrait y joindre, compléteraient très bien une bibliographie où le grand siècle, pullulant de pédagogues, fait un peu figure de parent pauvre.

Sans doute M. Gumuchian n'a-t-il pu se procurer ces différents opuscules qui échappent souvent à l'investigation la plus minutieuse. N'insistons pas. Répétons, au contraire, que, surtout pour le XIXe siècle, son catalogue reste d'une incomparable richesse et d'une infinie variété. Tous les systèmes éducatifs y sont représentés et l'on y peut voir que les Montessori et autres pédagogues de nos jours ont été précédés

dans leurs soi-disant innovations qui consistent généralement à instruire en divertissant.

Charles Perrault, avec soixante-six éditions différentes de ses *Contes*, dont quelques-unes d'une insigne rareté, semble, dans ce catalogue, avoir pour mission, avec Mme d'Aulnoy (18 éditions) de représenter le groupe florissant, à la fin du XVIIe siècle, des « féeristes »; Mme d'Auneuil l'accompagne; mais on ne rencontre point autour de lui, ses amies de prédilection au pays de la fantaisie, Mlle Bernard, Mlle Lhéritier, Mlle de La Force. Les éducatrices du XVIIIe siècle et de l'Empire, Mme de Genlis, Mme Campan fournissent de nombreux et très inportants articles, ainsi qu'Armand Berquin, dit l'Ami des Enfants. Signalons que le cardinal de Fleury, précepteur de Louis XV, possédait un exemplaire à ses armes du système éducatif Dumas et qu'il mit sans doute celui-ci en pratique, du moins peut-on le présumer.

Chaque écrivain ou artiste qui spécialisa son talent à instruire ou à amuser l'enfance possède, dans le catalogue, son paragraphe spécial composé de la plupart de ses volumes ou albums, le plus souvent en éditions originales. Mme Desbordes-Valmore figure, pour deux volumes et leurs réimpressions, parmi ces enchanteurs de la jeunesse. Les Anglais donnent une importante contribution à ces paragraphes particuliers, avec Thomas Day, Catherine-Anne Dorsel, Maria Edgeworth, Marie Eliott, Walter Crane, etc...

On ne peut imaginer l'ingéniosité que les éducateurs employèrent à intéresser les enfants à la politesse des manières, à la religion, à la nature, aux diverses sciences. Ils inventent ou ils empruntent. Ils mettent tous les grands auteurs à la portée des intelligences puériles. Ils pillent Esope, Cervantès, Fénelon, Florian, Buffon et même La Bruyère; ils multiplient les romans d'aventures, les récits de voyages, les relations historiques; ils se livrent à l'hagiographie; ils font et refont une Légende dorée. La bouffonnerie leur sert à amener, par une pente peu naturelle, le bambin amusé à quelque goût de la vertu. Bien entendu, dans cette énorme production, les romans médiocres pullulent, écrits en style de sacristie, mais les bons romans sont aussi fort nombreux. M. Gumuchian offre une liste particulièrement précieuse de ceux qui com-

posèrent la fameuse *Bibliothèque rose* et dont Amédée Achard, Zénaïde Fleuriot, Mayne-Reed, la comtesse de Ségur, Mme Guizot de Witt furent les auteurs admirés.

On ne peut songer à rendre un compte, même approximatif, de ce que contient une si formidable bibliographie. Contentons-nous d'ajouter que Daniel de Foë et Swift en alimentent, avec les éditions originales des traductions françaises de *Robinson Crusoë* et des *Voyages de Gulliver* et d'importantes réimpressions, des chapitres de grand intérêt. D'Andersen, les éditions se signalent plutôt par l'agrément de leurs lithographies que par l'intérêt de leurs dates. De-ci, de-là, des livres singuliers arrêtent l'attention, les « minuscules », les livres à « figures mobiles », les « livres magiques », les « livres à volets ». Enfin, M. Gumuchian met à notre disposition les journaux d'enfants, la collection, par exemple, du premier d'entre eux : « Le bon Génie », qui vit le jour de mai 1824 à avril 1829.

Ces Livres de l'Enfance présentent, nous l'avons précisé plus haut, une particularité attachante : ils sont généralement illustrés. Pendant la période romantique, Deveria, Granville, Nanteuil, Gavarni, les Johannot, Daumier, Monnier, Cham, Bertall, Gustave Doré en parent les textes d'une foule de lithographies, bois ou gravures sur acier adaptés à ces textes et qui, à cette heure, contribuent à leur assurer une valeur. Le second tome du catalogue des *Livres de l'Enfance* donne une idée très nette du pittoresque, de la variété et même souvent de la magnificence que cette collaboration des artistes ajoutait à ces publications de destin précaire.

M. Paul Gavault, dans sa Préface citée précédemment, indique avec quelle originalité les relieurs habillaient de cartonnages mosaïqués, d'ors et de figurations ces opuscules dont la richesse décorative fait de beaucoup d'entre eux des bibelots de vitrines. Cette question n'est point de notre compétence. Nous avons voulu simplement signaler à nos lecteurs une œuvre de bibliographie qui nous paraît sortir de l'ordinaire et se rattacher par des liens très étroits à l'histoire et à la littérature.

ÉMILE MAGNE.

LES POÈMES

Xavier de Magallon : *Les Bucoliques de Virgile*, Librairie de France. — Jean Loyson : *La Déesse aux Cent Visages*, Librairie de France. — Noël Jeandet : *Interférences*, « à la Grosse Cloche », Bordeaux.

Contrairement à l'opinion de Fagus, traducteur, lui aussi, en vers français, des *Eglogues de Virgile,* — j'en ai parlé dans ma chronique du 15 août, — M. Xavier de Magallon n'estime pas, semble-t-il, que rendre dans une suite uniforme d'alexandrins à rimes plates « l'aérienne musique, et si variée, des Eglogues », amène forcément, outre la monotonie, « le remplissage et la cheville, l'offense à la loyale servitude de la littéralité ». Il y aurait une étude très curieuse à poursuivre dans la comparaison des innombrables versions en vers français des Eglogues ou Bucoliques de Virgile. Il n'est pas très légitime d'insister trop, comme on le fait, sur celle de l'abbé Delille; on oublie trop vite que le principe en est faussé par l'observance des préjugés de son temps, mais elle renferme plus d'un passage admirablement rendu, avec exactitude pour ce qui est du sens, avec une rare compréhension des images virgiliennes, en dépit d'une retenue appliquée à ne les pas reproduire, crainte de paraître trop singulier, par un équivalent précis; souvent le vers sonne bien, étoffé et significatif; le goût de la périphrase n'est pas en cause; Delille savait faire le vers et savait de quoi un vers était fait. Rien ne prouve que, en matière de traduction, un excellent versificateur, attentif et judicieux, n'égale pas un poète se laissant emporter aux exigences de sa personnalité. Quoi qu'il en soit, je me demande si, pour obtenir une traduction satisfaisante, il n'en faudrait pas colliger les éléments épars dans les travaux, si différents et pourtant si sincèrement assidus et désintéressés, de Delille, certes d'abord, et de tous ceux qui lui ont succédé, dans les années toutes récentes, MM. Ernest Raynaud, Fagus et enfin Xavier de Magallon et les autres traducteurs récents de *Latinité.* Sans doute, ne messiérait-il pas de faire place aux heureuses rencontres de hasard, éparpillées dans des poèmes souvent bien différents, de La Fontaine, par exemple, de Chénier, de Victor Hugo, de maint autre. Je ne doute pas, du reste, que,

en vue de cette mosaïque de traduction virgilienne, on n'ait souvent recours au volume nouveau de M. de Magallon, les *Bucoliques de Virgile,* présenté avec un goût parfait par la Librairie de France, et précédé d'une préface des plus intéressante par M. Fernand Mazade.

M. Mazade raconte comment l'idée de cette traduction s'est imposée à M. de Magallon : dix poètes conçurent le projet de célébrer le millénaire de Virgile en traduisant chacun une églogue; le sort désigna à M. de Magallon la quatrième :

Sicelides Musae, paulo majora canamus...

Tout de suite il conçut (car rien n'avait été prescrit quant au choix d'une méthode quelconque) qu'une traduction en prose « serait l'enfantement d'un oiseau mutilé : d'un rossignol sans bec, d'un cygne aux pieds dépalmés, d'un aigle aptère ». M. de Magallon, poète authentique, de qui « l'élite a retenu le recuëil émouvant de l'*Ombre* » — et M. Mazade a raison de le rappeler — appartient, on le sait, à ce groupe fervent de prosodie classique et traditionnelle qui ne se passe aucune licence prosodique et demeure rigoureusement attaché aux formes et aux préceptes de Ronsard, de Malherbe, de Racine et de Hugo. Donc, une traduction en vers s'entend d'une traduction en alexandrins, lesquels correspondent seuls, à peu près, aux hexamètres latins, — et en vers rimés. La quatrième églogue menée à bien, beaucoup plus aisément et plus vite qu'il ne l'aurait osé espérer, le poète eut la curiosité de s'essayer aux neuf autres, — et les voici, dans ce recueil, rassemblées.

Littéralité, affirme Fernand Mazade, *méticuleuse.* Pas de prose qui puisse serrer de plus près le texte. Nul délayage, ni addition ni omission. Délayage? non, en effet, ou si peu, nulle addition, je l'accorde; omission? j'en suis moins sûr, bien que la traduction reproduise « le nombre de vers de Virgile, pas un de plus, pas un de moins ». Il est remarquable, néanmoins, que le traducteur ait été si bien servi par ces deux qualités essentielles du poète, l'élan lyrique et la concision, et je ne fais aucune difficulté à reconnaître que, en dépit de certaines défaillances inévitables sans doute, il a presque partout réussi dans son dessein.

J'ai cité plus haut le premier vers de la quatrième églogue. M. de Magallon le traduit :

> O Muses de Sicile, enflons un peu la voix;

C'est cela, si l'on veut; mais ce n'est cependant pas cela au même point que La Fontaine traduisant :

> *Partem aliquam venti divum referatis ad aures*

par

> Portez-en quelque chose à l'oreille des dieux

(bien qu'il y manque un mot important) — ou encore, chant adorable malgré le « délayage » qui étend d'un hémistiche un seul hexamètre virgilien :

> ...Et déjà les vallons
> Voyaient l'ombre en croissant tomber du haut des monts

je ne puis m'empêcher de préférer cette cadence, apparemment molle et fort voluptueuse à la vue, à l'alexandrin de M. de Magallon, dont la netteté nuit, selon moi, à l'impression qui devrait être plus vague, plus flottante, plus musicale :

> Et tombant des sommets s'agrandissent les ombres.

Magie d'un texte de poète, il n'y a rien de plus, cependant, sinon l'impondérable et le divin, dans le vers original, dont l'effet ne saurait être atteint, complet, par aucune imitation, par aucune approximation (il y a aussi la place que chaque mot occupe, prestige!) :

> *Majoresque cadunt altis de montibus umbrae.*

M. Jean Loyson, ayant fait la découverte de l'Amérique et séjourné dans quelque *building* de Chicago ou de New-York, a absorbé, dans le pays de la prohibition, un breuvage à 100 % d'alcool : « Ça (assure-t-il avec la plus élégante désinvolture), c'était de la poésie, de la vraie. » Et qu'est cette vraie poésie? Ma foi, est-elle cette révélation bien originale, pour discutable qu'elle apparaisse : « La poésie sans rythme et sans musique, partant, sans règles prosodiques : réalité intérieure et non externe, c'est-à-dire formelle »? Tout ceci bien établi, sans préjudice de quelques nasardes hautainement dédaigneuses distribuées à la volée aux devan-

ciers de tous les temps et de tous les pays, M. Loyson juge à propos de soumettre à notre admiration, sous le titre **La Déesse aux Cent Visages**, un certain nombre de poèmes dont il affirme lui-même « qu'ils sont morts », bien qu'il en aime — car il est humain de se contredire, — la forme; mais il désire avec ferveur « que l'on ne pense pas que ces poèmes soient un retour vers une forme, un lyrisme déjà employés par [lui], puis abandonnés. » Ils sont antérieurs pour la composition à ceux des recueils précédents; il en a d'autres qui sont prêts depuis un an et demi, et qui paraîtront sous le titre *Latitudes*. Sachons attendre.

Interférences, recueil de poèmes, par M. Noël Jeandet, marquent chez l'auteur une ambition superbe de réaliser une œuvre pleinement significative, et loin de tout chemin banal. Quelques-unes, la *Mort en Filauzane, Fleuve et Désert*, dont je me suis particulièrement senti touché, *Une musique dans la Solitude*, ont une plénitude de son et de pensée, rare et prenante. Sans doute, l'influence de Paul Valéry est souvent prépondérante, mais il n'y a pas là d'imitation ni de recherche d'assimilation, — ascendant d'un aîné, qui donc, des plus personnels et des plus grands, y a échappé lors des débuts? Parfois peut-être regrettera-t-on que le souci de faire affleurer un sens second se complaise en l'équivoque dangereuse, mais en saurait-il être autrement lorsque se fondent en la méditation du poète les images suscitées par les deux grands thèmes éternels : l'Amour et la Mort? Le métier est plus ferme, étrangement plus souple dans les laisses d'alexandrins que dans les morceaux strophiques, tous, un peu trop, à mon gré, résistants... La rime, comme les images, apparaît patiemment, curieusement travaillée, néanmoins aboutit trop souvent à n'accoupler que des termes trop analogues : épithète et épithète (oh! que de fois!), verbe avec verbe, deux substantifs de même nature et du même nombre de syllabes. La rime rassure, soit, c'est un de ses effets, mais sans aller jusqu'à la surprise, elle doit présenter aussi quelque chose de plus inattendu, dont l'irruption amuse l'imagination du lecteur. Quand on fait montre, comme M. Noël Jeandet, du dessein d'atteindre aux plus hauts sommets du lyrisme, et qu'on a acquis bien des ressources enviables, jointes aux plus

spontanées, on ne saurait rien négliger des moyens d'expression, le métier doit être aussi maniable que la pensée, et varié à l'infini, ductile et puissant. Je fais, certes, confiance au jeune poète; les cimes souveraines s'ouvriront à son essor. *Interférences* est un livre dont se peut un jeune enorgueillir.

ANDRÉ FONTAINAS.

LES ROMANS

André Malraux : *La voie royale*, Grasset. — Alin Laubreaux : *Le rocher à la voile; Le corset noir*, Albin Michel. — Gabriel Chevallier : *La peur*, Librairie Stock. — Louis Artus : *Au soir de Port-Royal*, Grasset. — René Jouglet : *Les aventuriers*, Calmann-Lévy. — Georges Imann : *Le tourmenteur*, Grasset. — Claire Cailleaux : *Mon bien-aimé repose en moi*, Editions du Tambourin. — Jeanne Galzy : *L'initiatrice aux mains vides*, F. Rieder.

Lorsque ces lignes paraîtront, M. André Malraux sera, sans doute, l'heureux lauréat du prix Goncourt pour l'année 1930. S'il ne l'était par hasard pas, la faute en serait à la critique qui, pour louer son roman, **La Voie royale**, a fait la même unanimité que pour applaudir à celui de M. Claude Aveline. Or, ces messieurs de l'Académie des Dix n'aiment pas qu'on ait découvert un beau livre avant eux; et dans leur volonté d'en révéler un, coûte que coûte, au public — malgré la difficulté qu'une telle entreprise présente aujourd'hui, comme je l'écrivais dernièrement — il leur arrive de se tromper et de nous donner des geais pour de véritables paons...

Sur un bateau qui navigue vers l'Extrême-Orient, deux aventuriers lient connaissance. L'un, Claude Vannec, est un jeune Français chargé d'une de ces missions dont nos ministères sont si prodigues (surtout quand il ne s'agit pas de les appointer); l'autre, Perken, un Danois qui va au Laos afin d'y délivrer un ancien compagnon, Grabot, prisonnier des Moïs. Ils tombent d'accord d'explorer « La voie royale » khmère qui part d'Angkor, pour en scier les statues des temples et se servir des charrettes octroyées par la Résidence pour véhiculer leur butin. Leur plan échoue, comme il fallait le prévoir, et pour la raison bien simple que l'Administration française ne saurait admettre que des particuliers pillent à leur profit — c'est-à-dire pour les vendre à des antiquaires — les trésors d'art dont elle a la garde... Entre

temps, Perken et Claude ont — au prix d'une rançon — libéré Grabot qu'ils ont retrouvé aveugle et tournant la meule comme Samson; mais Perken meurt, bientôt, d'une piqûre empoisonnée qu'il a reçue au cours d'un combat, et Claude rentrera seul, en Europe, aussi dénué qu'il en était parti. Il y a, paraît-il, une histoire vraie, et qui a déjà servi de thème à M. Pierre Benoit pour un de ses derniers romans, à la source de *La Voie royale* de M. Malraux. Mais peu importe que la réalité se mêle à la fiction dans ce livre, le premier d'une épopée qui s'appellera *Puissances du désert;* et je n'ai pas à démêler, ici, ce qui appartient à l'une et ce qui relève de l'autre. M. Malraux a certainement visité les pays sauvages dont il parle, et son évocation des forêts du Cambodge est bien ce qu'il y a de meilleur dans son récit. Ce jeune écrivain, auquel il convient de reprocher son style à l'excès tendu, a des qualités dramatiques remarquables et un désir de sincérité qui s'exalte jusqu'à la fureur. Qu'il ait lu et relu Nietzsche, cela ne fait pas de doute. Un individualiste, convaincu, pourtant, de la vanité de l'action qu'il ne vante que pour l'opposer à la pensée, voilà ce qu'il est ou, du moins, voilà ce qu'est Claude, le personnage dont il a fait le héros de son épopée. Mais Nietzsche ne niait pas la puissance de l'esprit! Claude non plus, à condition de l'utiliser contre les valeurs établies. Son amour de la vie est une haine de la vie « dont on ne fait jamais rien » et, si vous voulez, c'est dans la révolte qu'il trouve sa raison d'être... Attitude logique quand on est désabusé de la foi qui, seule, confère aux morales un sens. Mais j'en ai assez dit pour donner du ton du livre de M. Malraux une idée convenable. Il est d'un réalisme violent, ce livre, mais d'une grande ferveur lyrique, aussi, et mêle de façon irritante ou stimulante la philosophie à la trivialité. Un tempérament, c'est ce qu'il décèle, à coup sûr. Que M. Malraux puisse, en même temps, faire fulgurer elliptiquement d'abstraites formules, et recréer l'atmosphère de la nature tropicale, c'est la preuve qu'il est quelqu'un. Je ne m'effraye pas de son nihilisme, sous lequel je discerne un douloureux besoin d'absolu, et j'aime mieux sa rage destructive que le niais désir de reconstruction sur le sable de nos sociologues bourgeois.

J'ai salué en M. Alin Laubreaux, quand il débutait, un romancier ou, plutôt, un conteur d'avenir, de la famille de M. Pierre Benoit. Les deux ouvrages qu'il a publiés cette année : **Le Rocher à la voile** et **Le Corset noir**, sont fort heureusement venus justifier mon pronostic. C'est une sombre histoire que **Le Corset noir**; mais voyez la malice des mots ou, si vous voulez, des choses : ce même objet de toilette féminine qui, pour M. Paul Bourget, dans *Mensonges*, accusait le raffinement sensuel le plus pervers, à cause de sa couleur, symbolise, ici, pour la même raison, la rigidité pharisienne... Un orphelin rochelais, Pierre Ferrand, vit en Argentine, où il est allé tenter la fortune. Quand le récit commence, il se trouve, à trente-quatre ans, à la tête d'une « estancia » en pleine prospérité. Un beau jour, il reçoit d'une amie d'enfance, tendrement chérie, une longue lettre dans laquelle elle lui explique que, mal mariée, trompée, acculée à la ruine par son époux, elle a dû se réfugier dans sa famille. Sans hésiter, Pierre revient en France, après avoir confié la garde de son entreprise agricole à un ami, don Luis Vines, son voisin de pampa. Mais il échoue à faire divorcer Andrée Darracq que ses parents, d'esprit timoré, surveillent étroitement, et qui meurt, victime d'absurdes préjugés, non sans avoir été sa maîtresse. Entre temps, la jalousie de doña Isabelita, la femme de don Luis, aura consommé sa ruine en Argentine... Je passe sur les incidents dont le récit fourmille, pour en mieux marquer la rigueur M. Laubreaux a voulu, sans doute, nous émouvoir en nous montrant avec quelle violence la fatalité s'abat, parfois, sur les hommes, et il a atteint son but, encore qu'on puisse trouver un peu lent, ou gauche, le début de son récit. La missive qu'adresse Andrée à Pierre est bien volumineuse, en effet, et l'on peut dire, non seulement parce qu'elle traverse les mers, que M. Laubreaux la fait venir de loin... Il use, aussi, de procédés un peu gros. Mais il sait se mouvoir avec aisance dans les milieux divers qu'il évoque, et faire vivre ses personnages, qu'il ne craint pas d'emprunter à la chronique... Son style est simple, enfin, direct, et parfaitement adapté aux fins qu'il se propose. J'en retrouve les qualités dans les quatre récits qu'il a reliés arbitrairement, peut-être,

par un fil, pour les pouvoir appeler « roman » dans *Le rocher à la voile*. De ces quatre histoires, dont un jeune Français est l'auditeur ou le témoin en Nouvelle-Calédonie, la meilleure est celle d'Herlignac, l'avocat meurtrier passionnel, devenu concessionnaire, et demeure mystérieuse. Mais le livre débutait sur un bateau, d'une manière qui rappelait très adroitement celle de Conrad... Je crois que M. Laubreaux fera des progrès encore si, comme je l'écrivais plus haut, il a déjà affirmé ses dons. Réaliste, et suffisamment observateur ou psychologue pour avoir tracé, dans *Le corset noir*, le portrait de Jeanne-Marie Lacombe, la perfide confidente d'Andrée, qu'il ne craint pas d'appeler « une cousine Bette charentaise », il a le sens du pittoresque, et ses peintures de Nouméa et de sa banlieue dans *Le rocher à la voile* sont remarquables. Quand il aura rejeté les quelques procédés feuilletonesques dont il use sans nécessité, il sera maître dans son art.

Le bulletin qui accompagne l'envoi à la critique du roman de M. Gabriel Chevallier, **La Peur**, nous avertit que ce livre, qui n'est pas un tableau symbolique de la guerre, mais la peinture d'un homme « essentiellement individualiste, discuteur, sincère jusqu'au mépris du respect humain », est représentatif « de tout un côté du tempérament français ». Je le crois bien, encore que cela me rappelle cette définition que Meredith donnait des imbéciles de notre pays, en les opposant à ceux du sien : « ce sont des imbéciles qui raisonnent ». Non que le personnage dont M. Chevallier nous communique les pensées et les impressions soit, à proprement parler, un sot. Ce jeune homme, au contraire, dit parfois des choses assez justes, et surtout, s'il a sa besace pleine de vérités premières, il est habile à s'analyser. Il semble avoir de l'instruction, au surplus, et en ressentir une fierté toute bourgeoise, à preuve le mépris qu'il témoigne à un sergent qui ignore le latin... Mais il a le tort de prendre, la plupart du temps, ses sentiments pour des idées et de généraliser avec trop de hâte. C'est un sophiste, en outre, et qui s'enivre, non seulement de paradoxes, mais de suppositions gratuites, sinon d'utopies. Ce que je vois de plus clair dans son cas, c'est qu'on a voulu faire de lui un héros, comme d'innom-

brables bougres de son acabit, et qu'il en a souffert terriblement, parce qu'il n'avait pas l'étoffe pour cela. « Héros, déclare-t-il, voulait dire victime. » Il a raison en ce qui le concerne, et il faut le féliciter de se donner en exemple, car son cas est typique. Jadis, quand il y avait un ordre, et que chacun faisait son métier, on laissait les paysans aux champs et les artisans à la ville, et l'on guerroyait sans eux. Porter l'épée, cela était un privilège, et l'aristocratie seule avait le devoir de se faire tuer. Je l'ai dit, déjà; la démocratie, en rendant le service militaire obligatoire, a gâté la guerre. On s'en avise, un peu tardivement, aujourd'hui, où l'on reparle des armées professionnelles. Enfin, si Bellone a une mauvaise presse, c'est qu'on a commis la dernière faute qui restait à commettre : celle d'envoyer les écrivains voir cette déesse de trop près. Quand, vêtus d'une robe de chambre confortable, coiffés d'un madras et chaussés de pantoufles, ils lisaient au coin du feu, dans la gazette, les détails d'une campagne d'hiver, cela leur donnait l'envie de célébrer les exploits des fils de Mars. Un Agrippa d'Aubigné, un Cervantès, un Vauvenargues furent des exceptions. L'intellectuel est d'ordinaire un nerveux qui peut être doué de courage civique, mais qui souille ses braies quand il entend le canon. Voilà la vérité. Et maintenant, que les gens de gauche et d'extrême-gauche vilipendent la dernière guerre qui a fait, pour la joie des uns, de l'Allemagne une république, et, pour celle des autres, de la Russie ce que vous savez, cela prouve une fois de plus combien la logique est une faculté rare et la reconnaissance une vertu peu commune.

Malgré la sympathie que l'on sent que les jansénistes lui inspirent, c'est, en somme, une apologie des jésuites que M. Louis Artus a tentée dans son dernier roman **Au soir de Port-Royal.** Roman curieux, du reste, attachant, encore qu'un peu sec, et d'une documentation qui, pour ne pas s'étaler, n'en est pas moins riche. Le sujet? Celui, au crépuscule de Port-Royal des champs, du retour à Dieu de l'avocat Michaux, ancien disciple de Jansénius et de Saint-Cyran, devenu libertin, c'est-à-dire incroyant, et qui se trouve frappé dans son amour, alors qu'il se figurait que la mort avait rendu celui-ci invulnérable. D'apprendre que la maîtresse qu'il ado-

rait lui a été infidèle, le convainc de la vanité du bonheur terrestre qu'il exaltait. Mais c'est qu'il n'avait pas dépouillé le vieil homme, et que ce faux matérialiste attachait une idée d'absolu à la jouissance des biens relatifs d'ici-bas. Au surplus, Musset ne l'a-t-il pas dit :

> Doutez, si vous voulez, de l'être qui vous aime,
> D'une femme ou d'un chien, mais non de l'amour même.

Mais je n'ai pas à chicaner, sur ses pensées ou plutôt sur ses sentiments, le personnage de M. Artus. Il est de son temps, et c'est le mérite du romancier de nous le montrer tel, même si une intention d'apologétique l'inspire... A côté de Michaux, M. Artus a dessiné, du reste, une silhouette de condottiere à demi-italien dont le réalisme expressif lui fait le plus grand honneur, et son Père Jean, de l'Ordre des Jésuites, est une bien admirable figure.

Des voleurs pittoresques, dont l'un n'est qu'un collectionneur maniaque; un poète polonais, en qui subsiste la flamme de ce romantisme allemand qu'exalta Mme de Staël; une sorte de docteur Faust qui a trop fréquenté Hoffmann et qui a passé par l'officine de Cagliostro; un médecin, enfin, qui pratique la psychanalyse, et, selon le précepte du philosophe de Weimar, vit dangereusement, tels sont les personnages du nouveau roman de M. René Jouglet : **Les Aventuriers.** C'est donc, sous une forme agréablement fantaisiste, une synthèse de l'âme germanique que cet écrivain, qui connaît bien l'Allemagne, a entreprise. Des bas-fonds de Hambourg, il nous emmène au sommet d'une montagne où il nous fait assister à une fantasmagorie digne de la nuit du Walpurgis, après nous avoir donné le spectacle d'une émouvante chasse à l'homme. Nous oscillons, en le lisant, selon le génie de la race qui a engendré Schiller et Bismarck, entre le pôle de l'idéalisme et celui de la brutalité. C'est très spirituel, et d'une verve endiablée qui ne trahit pas un instant la fatigue.

L'âme allemande, nous la trouvons aussi décrite, mais avec plus de rigueur, ou de partialité, dans le roman de M. Georges Imann, **Le Tourmenteur,** qui nous reporte à l'époque du mouvement séparatiste rhénan, et que l'on peut dire historique pour cette raison. Mais si *Le tourmenteur* fait revivre les

circonstances qui ont marqué l'échec de ce mouvement, il étudie surtout le cas d'un certain Walter Henkel, de Dürheim, dont la folie érotique prend les formes odieuses du masochisme et du sadisme. Ce jeune homme, chez qui l'enthousiasme guerrier de ses compatriotes a provoqué le premier orgasme comme il avait douze ans, est affilié à une société nationaliste : « L'Aigle de l'Empire », et il excite sa maîtresse, une servante, à se livrer aux officiers français du corps d'occupation pour surprendre leurs secrets... Il éprouve, à prostituer ainsi la pauvre fille qui l'aime, une joie perverse où le patrotisme a bien quelque part, mais où sa jalousie s'exalte; puis un beau jour, il l'assomme de coups. Ce récit brutal ne laisse pas de me répugner, je l'avoue; et je ne le trouve pas d'une originalité rare, en outre. M. Imann le met dans la bouche de son triste héros, c'est-à-dire qu'il fait celui-ci se confesser dans sa cellule, à la veille d'être exécuté, et le procédé ne date pas d'hier. Enfin, Henkel est-il spécifiquement Allemand, en dépit de sa monstruosité? On en doute. Il y a plus de vérité, en revanche, dans les caractères épisodiques du roman de M. Imann que dans son personnage principal, et la *furor teutonicus*, notamment, qui congestionne le père de celui-ci, à la nouvelle de la mobilisation, me semble très typique. Très typique, aussi, le discours du comte de Kleiwitz aux conjurés.

Thérèse, l'héroïne du roman de Mme Claire Cailleaux, **Mon bien-aimé repose en moi**, a eu une enfance rustique et rêveuse. Mais le mal de Pott l'a obligée, bientôt, à vivre quelque temps gainée dans un plâtre, à Malo-les-Bains. Guérie, elle est devenue pensionnaire dans un couvent; mais elle a fait la connaissance d'un jeune homme, malade comme elle. Il l'aime; elle croit l'aimer et consent à devenir sa femme, non sans s'être rendu compte qu'elle va au-devant d'une déception, son âme l'appelant à la vie mystique. Il y a de la sensibilité, une sensibilité très délicate dans le récit de Mme Cailleaux. Ce premier livre est déjà mieux qu'une promesse; il révèle, en effet, une nature qui sait s'exprimer musicalement.

De la sincérité, mais qui s'extériorise de façon trop littéraire, voilà ce que j'ai trouvé dans **L'Initiatrice aux mains**

vides, le roman qui a valu à Mme Jeanne Galzy le prix Brentanos'. Mme Galzy est émue, certes, par le sort de sa malheureuse vieille fille, mais, pour nous apitoyer sur cette victime d'un instinct maternel qui s'égare, il me semble qu'elle exagère quelque peu les manifestations de celui-ci.

JOHN CHARPENTIER.

THÉATRE

Racine et sa maîtresse la Champmeslé. — Mme Sergine dans *Phèdre*, au Théâtre Antoine. — *L'Assemblée des femmes;* 3 actes, 6 tableaux de M. Maurice Donnay, à Edouard VII.

Avant d'assister à *Phèdre*, chez Antoine, j'ai recherché quelques indications sur la créatrice du rôle, la Champmeslé. J'ai repéré quelques petites choses intéressantes, et qui rendent son aventure avec Racine plus moderne, plus parisienne qu'on ne le croit généralement.

On ne trouve rien de spécial sur son interprétation de *Phèdre*, sinon que « Racine avait enseigné à la Champmeslé la déclamation du rôle de Phèdre vers pour vers (1) ».

Des témoignages contemporains indiquent que la Champmeslé se distinguait par une voix prenante et par beaucoup d'art. Artiste réfléchie plutôt qu'impulsive, mais donnant l'illusion de la passion. Son registre était très étendu, puisqu'il allait depuis les plaintes élégiaques d'Iphigénie jusqu'aux imprécations de Camille. Un contemporain anonyme dit :

> Elle sait conduire sa voix avec beaucoup d'art, et elle y donne des inflexions si naturelles qu'il semble qu'elle ait vraiment dans le cœur une passion qui n'est que dans sa bouche.

La Fontaine, Boileau, ont rimé son enchantement, ses fureurs, et combien elle était touchante.

Elle ne paraît pas avoir été ce que l'on appelle « une beauté ».

« Elle est laide de près, mais quand elle dit des vers, elle est adorable. » (Sévigné). D'après l'*Histoire du Théâtre français*, des frères Parfaict, « sa peau n'était pas blanche, et elle avait les yeux extrêmement petits et ronds, mais l'ensemble

(1) Du Bos, *Réflexions critiques* (sur la poésie et la peinture).

des traits de son visage ne laissait pas de plaire, et elle était d'une taille avantageuse et bien prise ».

Les amants ne lui ont pas manqué (mariée à un acteur de talent — plus jeune qu'elle de quatre ans —, elle ne s'est pas séparée de lui). Du temps de sa liaison avec Racine on lui en prêtait une demi-douzaine. Témoin l'épigramme de Boileau (1676) :

De six amants contents et non jaloux
Qui tour à tour suivaient madame Claude,
Le moins volage était Jean son époux.
Un jour pourtant, d'humeur un peu trop chaude,
Serrait de près sa servante aux yeux doux,
Lorsqu'un des six lui dit : Que faites-vous?
Le jeu n'est sûr avec cette ribaude.
Ah! voulez-vous, Jean-Jean, nous gâter tous?

Donc, il faut admettre que la Champmeslé avait du feu, et ne l'étouffait point, — et que son mari était des plus complaisants.

Au reste les amours de Racine avec elle, bien qu'ayant duré environ sept ans (de 1670 à 1677), ont été « plus joyeuses que profondes », et « il avait dans cet amour bien des concurrents, tous heureux. Il n'était que le préféré et s'en contentait ». (Jules Lemaître, *Jean Racine.*)

On soupaillait fort, au champagne, avec Boileau, le mari, etc. Racine était l'amphitrion. Un comte de Clermont-Tonnerre succéda à Racine (2).

Racine parait s'en être consolé aisément. Sa *Phèdre* avait été donnée le 1er janvier 1677. Il se mariait en juin de la même année. Et depuis lors sa conduite passe pour avoir été « exemplaire ».

Avant la Champmeslé, il avait eu (sans compter les aventures qui n'ont guère laissé trace) un *amour-passion*, cette fois, pour la du Parc, très jolie et célèbre actrice, créatrice d'Andromaque (1667). Elle avait alors 34 ans, lui 26. Sa liaison fut brisée par la mort en couches de la du Parc, en 1668 Racine en demeura « à demi-trépassé », en dit-on à l'époque

(2) L'actrice devait mourir cinquantenaire, après avoir quitté le théâtre depuis quelques années.

§

Jusqu'ici, pour ce qui est de *Phèdre,* je ne me rappelle l'avoir vue qu'une seule fois, avec Sarah Bernhardt, mais, hélas, pas avec celle de 1875 aux Français. Ce ne fut qu'avec celle de 1910, fort âgée déjà et qui avait pris, à l'étranger, l'habitude de *déblayer,* — un *bafouillage* d'où émergeait, de temps en temps, un vers modulé par sa « voix d'or ».

Je viens d'assister au théâtre Antoine au début, dans la tragédie de Racine, d'une très intéressante artiste qui, jusqu'ici, n'avait prêté son talent qu'à des ouvrages modernes et des plus inférieurs (de M. Nozière entre autres). Mme Sergine, pressée de jouer *Phèdre* par M. René Rocher depuis deux ans, n'y a consenti qu'après de longues hésitations. Elle l'a interprété enfin avec une foi manifeste, et y a été justement acclamée.

Mme Sergine, lorsqu'elle apparaît au bras de ses femmes qui la soutiennent, semble sortir du lit pour la première fois après une longue maladie. Diaphane, on redoute pour elle quelque effort ou quelque soudaine contrariété. Elle frémit comme la feuille du tremble.

Son visage délicat, pâle, angoissé, est mordu, corrodé par la dépense intérieure de tout l'être. Face amandine, parcheminée, où les yeux noirs souffrent, implorent ou désespèrent, conjuguant leurs mouvements de prisonniers avec les contractions des sourcils tourmentés, dans l'architecture ostéologique des orbites et de la naissance du nez. Parfois elle y fait intervenir la panique extrême dans un subtil et momentané strabisme en lequel les regards semblent reculer dans l'horreur de voir encore le jour. Mounet-Sully était emporté souvent à ce procédé extrême, mais en une accusation violente et volontaire, semblant forcer la nuit à descendre en lui-même.

Elle est tour à tour pathétique, touchante, en panique, en transes, mais, malheureusement, en une uniforme succession, en un uniforme retour de ces états. Si intéressant que soit son jeu, on remarque que les phrases se renouvellent de sorte identique. Sergine manque de mesure et d'économie; c'est une faiblesse que ses soins à passer au classique doivent lui faire corriger.

On la sent surmenée. Aurait-elle obligé sa santé à une astreinte volontaire de faiblesse afin que son aspect participe au rôle tel qu'elle le voulait interpréter?

Sur le visage défait de cette Phèdre anémiée et fiévreuse, on ne s'étonne pas de l'absence des larmes, car tout y indique qu'elles y furent brûlées.

Emaciée, courbée, les bras fins, longs et amaigris, les mains émouvantes et nerveuses, elle a la beauté de certains verres de Venise.

Sa voix, rauque et sourde, un peu nasale aussi, où sonnent les *r* sur un fond couvert, et où se déterminent les *s* en un sifflement, est en quelque sorte d'outre-tombe, faite souvent d'un souffle et de l'écho d'un souffle, de cris fauves étouffés dans un velours. Le débit est — à divers degrés — sur une trame principale d'épouvante.

Pour incarner une Phèdre plausible, il faudrait que Mme Sergine soit moins exquisement une femme moderne, c'est-à-dire une de ces créatures ravissantes et complexes qui atteignent leur zénith lorsque les appas vulgaires de la jeunesse cèdent aux étonnantes étincelles, aux touchantes grâces tendres et altières d'un été qui lui-même s'enfuit, précipitant au plus vif les anxieuses passagères, embellissant tout leur personnage des signes patents de leur âme avertie.

Phèdre est fort en deçà de ce stade. L'apparence physique de son interprète ici n'apporte aucune plausibilité aux discours qu'elle doit tenir, aux gestes qu'elle doit faire, à la séduction violente qu'elle doit tenter. On s'étonnerait en vérité qu'une machine physique intelligente telle que Mme Sergine, et au point où elle s'est menée actuellement, c'est-à-dire tendue à se briser et jusqu'au dernier nerf, ait l'imprudence, la folie, de s'exprimer et d'essayer de faire fléchir, de convaincre à l'aimer, et par des moyens directs, un jeune athlète rétif tel qu'Hippolyte. La conscience, l'instinct de chaque femme ne manquent pas de l'avertir — et toujours au plus juste — des moyens adéquats à son pouvoir. Sergine apparaîtrait plutôt de ces femmes qui s'acharneraient en secret à former et à tendre les lacs qui lui amèneraient le plus assurément l'objet de leur vœu, et qui ne les lancerait qu'à bon escient, avec de souples dissimulations, de patientes retraites, où déjà l'or-

ganisme se nourrit d'une assurance escomptée à la rigueur des moyens. Or, ce n'est pas par l'intelligence, ni la volonté avisé, que brille Phèdre. C'est une bête voluptueuse, au sang très impérieux, sauvage; et on peut lui prêter un aspect corporel d'abord plus jeune, puis plus impérativement dans sa chair marquée de l'Aphrodite. Ce qui rendrait vraisemblable que son ardeur emporte sa raison avec une certaine confiance dans la réussite.

Une princesse telle que la représente Mme Sergine, et brûlante du même feu que Phèdre, serait plus subtile, plus intelligente, plus adroite, plus spécieuse, c'est-à-dire bien différente en ses moyens de l'héroïne de Racine.

N'importe d'ailleurs : ce que Mme Sergine nous a proposé n'a pas manqué d'intérêt. Elle a naturellement donné tout son éclat dans la scène de la déclaration amoureuse à Hippolyte.

Son attitude d'entrée est toujours de neurasthénie. Elle aperçoit le jeune homme qui arrive :

> Le voici : vers mon cœur tout mon sang se retire.

C'est le choc au cœur, où la main se porte dans un vacillement de tout le corps.

Pendant tout le début de la scène fameuse Hippolyte promenait ses regards dans la salle, tranquillement, des fauteuils aux balcons, des balcons aux galeries. Il lui semblait bien évident que les femmes devaient être toutes satisfaites de croiser des yeux un si beau garçon, si éperdument aimé, et s'y prêtant si négligemment. Certains eussent préféré que M. Roger Gaillard se tint avec un visage mieux en scène. Celle-ci ne demandait pas de la part d'Hippolyte une distraction, une indifférence si marquées et qui, errantes dans la salle, semblaient réduire à rien les propos de sa partenaire. Mais, il est vrai, quand le tour des déclarations l'y presse, il se reprend soudain — la violence et l'effet de cette brusque reprise après tant de négligence sont d'ailleurs d'un artifice assez grossier — et peu à peu devient meilleur, tandis que Mme Sergine continue de frémir de passion, avec les rugissements lamentables d'une panthère en feu.

Tout au cours de la pièce elle est un long sanglot ravalé,

clamant ou silencieux, éperdu ou accablé. Tantôt elle se courbe comme un végétal qui se flétrit sur sa tige, tantôt elle se raidit et dresse encore un chef de momie dont les yeux caves contemplent l'enfer. Elle tombe enfin comme s'épuise la flamme vacillante qu'un souffle pitoyable ou cruel fait encore jaillir d'un incendie consumé.

Elle a obtenu un succès très marqué. Et son émotion aux rappels multipliés ne paraissait pas jouée. Mais elle était haletante et brisée.

§

L'assemblée des femmes. — Cette bouffonnerie (géniale pour ce qui est d'Aristophane) n'a pas été enlevée avec la conviction et l'entrain qu'il aurait fallu. D'ailleurs, parmi les très nombreux personnages, il y en a qui sont inférieurs, notamment pour la diction.

J'ai éprouvé une certaine déception, et je crois qu'il faut plus ou moins s'en prendre à Donnay. Il n'a plus toute sa verve de *Lysistrata* (1892), et il n'a plus... Réjane... (si j'ai bonne mémoire *Lysistrata* était en vers; *L'assemblée* est en prose). Il persiste dans ses fantaisies chatnoiresques — nullement aristophanesques — qui sont assez désuètes aujourd'hui. Enfin, comme la pièce d'Aristophane (parvenue incomplète, et nécessitant l'élagage de parties incompléhensibles pour nous, comme aussi celui d'obscénités et de scatologies trop roides aujourd'hui) ne suffirait pas pour fournir les deux heures de spectacle nécessaires pour remplir la soirée, Donnay y a mis des épisodes et des complications de son cru, qui ne se raccordent pas avec le fond aristophanesque, et qui font discordance et longueurs.

Quant à Mme Sergine — dont j'ai longuement parlé au cours de cette chronique, et qui est ici encore la protagoniste — elle a joué sans conviction. Elle n'a pas eu la force comique, l'abattage que demandait son rôle de femme tribun et dictatrice. Elle a gesticulé beaucoup, mais facticement. Sa diction n'a été qu'assez bonne, et n'a pas valu celle de son partenaire Marcel Simon (le meilleur de la soirée; il confirme que le ton aurait dû être un peu celui du vieux Palais-Royal ou de l'an-

cienne Scala). Elle a montré d'ailleurs un joli timbre de voix, son aisance sur des planches et une belle prestance.

ANDRÉ ROUVEYRE.

PHILOSOPHIE

HISTOIRE DE LA PHILOSOPHIE. — A. Cresson : *Les Systèmes philosophiques*, Colin, 1929. — P. Janet et G. Séailles : *Histoire de la Philosophie :* les Problèmes et les Ecoles. Supplément : *Période contemporaine :* Delagrave, 1929. — Emile Bréhier : *Histoire de la Philosophie*. II. *La Philosophie moderne*. 1, *le XVII*e *siècle; 2. le XVIII*e *siècle*. Alcan, 1929-1930.

M. Cresson nous offre en 220 pages à la fois un sommaire d'initiation et un résumé critique de toute la philosophie. Il a voulu classer logiquement, non narrer historiquement, le contenu des doctrines. Il les présente sous trois chefs : dogmatisme, agnosticisme, philosophie de la croyance. Toutefois, dans l'exposé, il fait masse des deux dernières sortes de systèmes, et non sans raison, car souvent on ne fut agnostique — tel Pascal — que pour fonder plus solidement les motifs de croire. A l'intérieur du « dogmatisme », il discerne naturalisme, spiritualisme, idéalisme.

Ce petit ouvrage rendra des services, surtout si on le rapproche de ces deux autres du même auteur : *La position actuelle des problèmes philosophiques* (Stock) et *Les Courants de la pensée philosophique française* (Colin). Pour faire notre métier de critique, nous objecterons l'ambiguïté du terme de naturalisme, attendu qu'il y a des doctrines de cette sorte qui sont spiritualistes, d'autres matérialistes, ou, si l'on préfère, les unes finalistes, les autres mécanistes. A sa façon aussi, le terme idéalisme enveloppe au moins deux sortes de doctrines : le réalisme des idées, comme chez Platon, et le subjectivisme de la connaissance (encore qu'elle puisse avoir une valeur universelle), comme chez Berkeley. Surtout nous ne pensons pas qu'une classification vraiment objective des systèmes puisse être fournie, si l'on n'adopte pas le point de vue comparatif et si l'on borne la philosophie à celle de l'Occident, où ne se trouve assurément qu'une fraction de la pensée humaine. Il n'était pas indispensable que le livre fût plus étendu, pour qu'il tînt compte davantage de l'ensemble des faits.

Pour être classique au sens de scolaire, l'ouvrage de Janet et Séailles, paru en 1886, n'en a pas moins gardé toute sa valeur : il n'y a pas de livre aussi recommandable pour qui veut à la fois saisir l'enchaînement des systèmes et s'initier au sens des questions. Il était donc tout à fait opportun de pousser l'exposé jusqu'à y inclure la période contemporaine et M. Parodi s'est très heureusement chargé de la morale et de l'histoire des écoles; M. Dugas de la psychologie; M. Dorolle de la logique; MM. A. Rey et Tisserand de la métaphysique. Excellentes désignations de collaborateurs et dans l'ensemble travail excellent. Les étudiants et le public vont se trouver enfin guidés dans l'exploration de riches systèmes trop récents pour avoir été dépouillés par une élaboration de seconde main : par exemple la pensée d'un Hamelin, d'un Lalande, d'un Brunschvicg. Le public découvrira que Bergson est loin d'être notre unique philosophe contemporain.

Le manque de table, voilà un inconvénient sérieux. On s'étonnera qu'il ait fallu, dans ce tableau de la pensée récente, remonter à Maine de Biran et à Comte. On sera surpris de constater que MM. Dugas et Tisserand écrivent incorrectement le nom de Brunschvicg. On pourra estimer l'allusion à Freud bien pudique et réservée, quoique l'intention de réagir contre l'engouement mérite d'être louée. Ne fût-ce qu'à l'occasion de Meyerson ou de Bergson, le nom d'Einstein, qui dominera notre temps, devait être mentionné; nous regrettons de ne pas le trouver cité.

A maintes reprises nous avons signalé ici l'œuvre magistrale, infiniment précieuse, que poursuit le plus complet de nos historiens de la philosophie, E. Bréhier. L'importance des sujets — XVIIe et XVIIIe siècles — ainsi que la compétence de l'auteur, témoignent de l'intérêt que présentent les deux nouveaux volumes. Les penseurs de premier plan font l'objet d'études très poussées, et les autres, comme marquant les influences ou les transitions, ne sont pas négligés. Bacon est campé en un relief énergique. A propos de la méthode cartésienne, on retiendra ce trait distinctif, qu'« à l'ordre réel de production, elle substitue l'ordre qui légitime nos affirmations sur les choses » (62). Pour ne pas interrompre la continuité qui relie Spinoza, Malebranche, Leibnitz, on étudie ce dernier

avant Locke, ce qui surprend quelque peu, l'Anglais étant né 14 ans et mort 12 ans avant l'Allemand. A elle seule, la répartition des systèmes à travers le XVIIIe siècle, si complexe, se montre pleine d'enseignement : 1re période : Déisme et morale du sentiment; Berkeley; Wolff; Vico; Montesquieu. Seconde (1740-1775) : Condillac; Hume et Smith; Vauvenargues; l'Encyclopédie; Voltaire et Rousseau. Troisième : le préromantisme, les économistes et les théoriciens du progrès; Kant. La présentation de Kant parmi ses prédécesseurs, ses disciples ou ses réfutateurs allemands est chose nouvelle dans un manuel français — nouvelle et singulièrement utile. De cette façon le vaste et profond romantisme pourra prendre dans l'histoire des idées la place qui lui appartient dans la réalité philosophique, sociale, artistique, au lieu de paraître toujours aux esprits français un mouvement d'essence littéraire. Mentionnons enfin, puisqu'il faut finir, ce jugement sur le « criticisme » : dans son ensemble, une restauration des valeurs spirituelles, compromises par le scepticisme et le matérialisme du milieu du siècle.

P. MASSON-OURSEL.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

Paul Kirchberger : *La théorie atomique, son histoire et son développement* (traduction Marcel Thiers), Payot.

« Il y a vingt-cinq siècles peut-être, écrit Jean Perrin au début de son petit ouvrage sur *Les Atomes* (Alcan), sur les bords de la mer divine, où le chant des aèdes venait à peine de s'éteindre, quelques philosophes enseignaient déjà que la matière changeante est faite de grains indestructibles en mouvement incessant, atomes que le hasard ou le destin auraient groupés au cours des âges selon les formes ou les corps qui nous sont familiers. » A ces premiers balbutiements de **La Théorie atomique**, Paul Kirchberger, docteur en philosophie (Berlin), consacre cinq pages sur les trois cents et quelques que son exposé comporte. La proportion est équitable, car, outre que nous ne savons à peu près rien de ces théories embryonnaires, elles étaient, en fait et intentionnellement, plutôt métaphysiques que physiques, plutôt théologiques que

scientifiques, selon la juste remarque de l'illustre savant anglais J.-J. Thomson. Et il y a tant à dire, non seulement sur l'atomisme de la matière — « l'atomisme des chimistes » —, mais encore sur l'électron (l'atomisme de l'électricité) qui date d'hier et sur l'atomisme du rayonnement, principale préoccupation de la physique actuelle, c'est-à-dire sur la *mécanique ondulatoire,* forme épurée de cette *théorie des quanta,* qui naquit juste avec notre siècle.

L'atomisme pénètre en chimie, vers 1800, avec John Dalton, puis il se développe sous l'influence de Gay-Lussac, des Italiens Avogadro et Cannizaro, du Suédois Berzélius... Il s'infiltre en chimie organique, en inspirant des formules planes et dans l'espace.

Une théorie atomique uniquement fondée sur l'analyse chimique était bien incomplète et ne pouvait donner aucun renseignement sur la grandeur absolue des atomes (p. 33-34).

C'est néanmoins la chimie (avec le Russe Mendéleïeff et l'Allemand Lothar Meyer) qui suggéra la classification périodique des éléments.

La théorie cinétique des gaz fut abordée dès 1738, par le mathématicien Daniel Bernoulli, mais elle ne se développa que cent cinquante ans plus tard et fut complétée par la théorie cinétique des solutions et des émulsions.

C'est par l'étude des solutions que l'atomisme, avec Faraday (1833), s'insinua en électricité ; mais l'électron lui-même est à peu près contemporain de la radioactivité, science des phénomènes intratomiques :

Nous ne sommes pas surpris que l'énergie amassée à l'intérieur des atomes soit d'un tout autre ordre de grandeur que l'énergie chimique qui ne sert qu'à maintenir leur agencement... Les phénomènes chimiques sont fortement influencés par les vitesses des atomes; mais, sur les phénomènes qui se déroulent à l'intérieur, le mouvement aura aussi peu d'influence qu'aurait, sur mon appétit, la vitesse du rapide quand je déjeune au wagon-restaurant (p. 184).

Le reste de l'ouvrage (cent et quelques pages) s'occupe des radiations : la physique peut, en effet, se diviser en deux domaines (p. 221), la physique de la matière (pesanteur, mouvement, chaleur, charge électrique...) et la physique du

rayonnement (1). De tous les spectres, ce sont ceux de rayons X qui sont de beaucoup les plus simples, car « au voisinage du noyau, son influence qui est connue avec précision l'emporte sur celle des électrons (p. 282) ». Un quantum de rayon X est doué d'une énergie relativement grande (à peu près égale au travail nécessaire pour soulever, d'un dixième de millimètre, un poids d'un millième de milligramme, p. 232). Grâce à la théorie de Bohr, on parvient « à classer les multiples raies spectrales qui, auparavant, n'étaient qu'un tourbillon incompréhensible de chiffres (p. 271) ». Au contraire (p. 297), la physique des noyaux atomiques reste encore fort obscure. Et l'exposé se termine, — dans un appendice (p. 316-322) qui est, en réalité, une conclusion, — par d'intéressants renseignements sur la mécanique ondulatoire de Louis de Broglie et d'Erwin Schrœdinger, avec deux figures suggestives sur la stabilité des ondes le long des trajectoires électroniques à l'intérieur des atomes.

Si la conception générale de l'ouvrage ne soulève aucune critique importante, il subsiste certains détails qui exigeraient une rectification : la conductivité électrique donne, elle aussi, une courbe intéressante, qui s'inscrit en faux contre une assertion du texte (p. 80); il n'est fait aucune allusion, ni aux électrolytes forts (p. 129), ni aux exceptions à la loi de Stokes (p. 236), ni aux idées de Max Born sur la cohésion (p. 299). L'interférence des électrons est traitée au conditionnel (p. 164), et on lit une phrase contestable sur les électrons positifs. Ajoutons enfin que nous avons reconnu trois contradictions flagrantes (2), qu'il serait facile de supprimer.

Quant à la traduction, elle n'est certainement pas aussi médiocre qu'on pouvait s'y attendre, si l'on se rappelle qu'une *Histoire de la physique*, précédemment parue à la même li-

(1) L'auteur souscrit, à juste titre, à la déchéance de l' « éther » (p. 221).

(2) 1° « L'hypothèse de Prout n'a jusqu'ici trouvé aucune base » (p. 83) et « Les conceptions relativistes modernes offrent la possibilité d'expliquer les petits écarts des poids atomiques par rapport aux entiers » (p. 207). — 2° « Aucun processus [de désintégration artificielle] ne peut être considéré comme démontré » (p. 187) et « La désintégration atomique de Rutherford [est] indubitable » (p. 295). — 3° « Comme éléments non découverts, il ne reste plus que ceux de nombres atomiques 85 et 87 » (p. 267) et « un élément inconnu [le numéro 43] » (p. 283). Les passages exacts sont relatifs aux pages 207, 267 et 295.

brairie était une honte pour l'édition française (3) et que Marcel Thiers avait si bien « trahi » le savant allemand Arnold Sommerfeld, que celui-ci dut reconnaître (4) :

Mon impression était favorable. Votre erratum, sans contredit, me fait douter de l'exactitude de mon impression. J'ai noté dans votre liste ces passages, qui maintenant me paraissent mauvais (*schlimm*).

Les imperfections restent néanmoins assez nombreuses, comme quand le traducteur écrit « dispersion » au lieu de *diffusion* (p. 240-241), « charges » au lieu de *champs* (p. 206), « interférences » au lieu de *diffraction* (p. 211), ou quand des erreurs de notation rendent toute une page (p. 247) incompréhensible (5).

Il nous reste à signaler un certain nombre de passages qui présentent un intérêt général. Tout d'abord des comparaisons pour faire concevoir l'énormité du nombre des molécules individuelles dans une portion de matière (p. 114-115), l'énormité des réserves d'énergie intratomique :

Un cheval-vapeur devrait travailler quatre siècles pour produire l'énergie équivalente à la masse d'un gramme (p. 292-293)

ou l'infime exiguïté d'un atome d'hydrogène (6) :

Le noyau de la grosseur d'une tête d'épingle à Paris, l'électron une sphère de la grandeur d'un parapluie ouvert, entourant ce noyau d'une circonférence allant jusqu'à Reims, Orléans et Rouen (p. 301).

Des citations ironiques empruntées à des philosophes incompétents, comme Schopenhauer qui parlait

(3) *Mercure de France*, 15 décembre 1928, p. 660-661.
(4) *Ibid.*, 15 juillet 1926, p. 508.
(5) A signaler également des passages obscurs (p. 305, 307, ...), « série géométrique » pour *progression géométrique* (p. 139), « groupes » pour *places* (p. 203), « consumée » pour *consommée* (p. 295), « indices de quanta » pour *nombres quantiques* (p. 248, p. 275-278, p. 285,...), « ions recherchés » pour *ions extraits* (p. 193), des dénominations chimiques fautives (p. 35-37, 132, ...), la constante des gaz exprimée en centimètres cubes (p. 309-310). Et que dire d'expressions comme « dresser une théorie » (p. 241), « grave importance » (p. 121) ou « relations actives » (p. 221) ?
(6) A notre connaissance, cette comparaison a été donnée pour la première fois dans notre article « Les étapes de l'absorption de la chimie par la physique », paru, le 1er juillet 1926, dans *Scientia*, revue internationale de synthèse scientifique (Milan).

des gens qui, cinquante ans après la théorie des couleurs de Gœthe, croient encore aux lumières homogènes de Newton et n'ont pas honte de l'avouer (p. 14).

ou encore de la décomposition de la lumière qui serait uniquement due « aux bords de la fente » (!) employée (p. 82). Et nous terminerons par ces quelques extraits qui donnent une juste idée de la science et de sa vulgarisation :

L'un des premiers mathématiciens de nos jours, David Hilbert, disait qu'il ne pourrait jamais y avoir en mathématiques la spécialisation que l'on rencontre dans les autres sciences, car les parties des mathématiques qui semblent le plus éloignées les unes des autres peuvent subitement avoir les relations les plus étroites (p. 221). Une des choses les plus improbables, c'est la coïncidence de deux nombres, *a priori* indépendants... Plus une conséquence paraît invraisemblable *a priori*, plus sa vérification est probante pour la théorie dont elle découle (p. 13). Un problème, quelle qu'en soit l'importance et si logiquement qu'il soit posé, n'amène aucun progrès scientifique s'il se présente à une époque dépourvue de moyens de solution (p. 49). Il n'y a rien de moins licite que de tracer des limites arbitraires, avec des mots comme « insondable » (p. 300). La nouvelle solution à l'énigme de l'Univers est, sans contredit, plus riche en aperçus que toutes celles qui l'ont précédée (p. 9). [Il faut] arriver à comprendre que la science parvient à donner des précisions sur des dimensions qui sont au millimètre ce que celui-ci est au diamètre terrestre (p. 7).

MARCEL BOLL.

SCIENCE SOCIALE

Floris Delattre : *L'Angleterre d'après guerre et le Conflit houiller*, Armand Colin. — B. Buozzi et V. Nitti : *Fascisme et Syndicalisme*, Lib. Valois. — Georges Valois : *Les finances italiennes*, Lib. Valois. — Mémento.

C'est une véritable histoire économique de l'Angleterre contemporaine que M. Floris Delattre a écrite sous le titre **L'Angleterre d'après-guerre et le conflit houiller.** L'auteur, professeur à l'Université de Lille, est un des Français qui connaissent le mieux les choses d'outre-Manche, et son petit livre : *La culture par l'anglais*, que j'ai signalé ici en son temps, devrait être lu par tout intellectuel soucieux de comprendre l'Angleterre.

Ce n'est pas, en effet, rétrécir le grand sujet de la psychologie politique du peuple anglais que de le prendre à l'occasion de la houille, le charbon étant la base économique de la puissance anglaise, et toujours l'économique conditionnant plus ou moins le politique.

La guerre mondiale a apporté des déceptions à toutes les nations, belligérantes ou neutres, mais celles des Anglais ont peut-être été les plus pénibles. L'Angleterre pouvait espérer que de la victoire résulterait sa prédominance économique, mondiale aussi, sa rivale, l'Allemagne, ayant été abattue; or, un an ou deux après l'armistice, ses exportations avaient baissé de moitié; pourtant, et en vue de rétablir la monnaie nationale sur la parité de l'étalon or, les classes hautes et moyennes s'étaient soumises à un effort fiscal énorme; les sacrifices sur le champ économique, de 1919 à 1925, avaient été consentis aussi énergiquement que les sacrifices sur le champ de bataille, de 1914 à 1919; or, en 1925 justement, la situation s'assombrit; le rétablissement de la monnaie a gêné les exportations, et le charbon allemand fait une concurrence redoutable au charbon anglais. Pour pouvoir tenir le coup, il faudrait abaisser les prix de revient; or, dans le coût de l'exploitation houillère, les salaires entrent pour plus des deux tiers, et les mineurs ne veulent pas entendre parler d'une réduction des salaires. L'antagonisme s'accentue entre le patronat et le salariat, d'autant que les patrons miniers sont de plus en plus intransigeants et les ouvriers miniers de plus en plus exaspérés. Le gouvernement anglais, alors aux mains des conservateurs, des *tories-démocrates* (Stanley Baldwin) s'efforce de concilier les prétentions opposées, mais la situation est trop difficile : il y a 300.000 chômeurs dans les houillères sur moins d'un million de mineurs, et le chiffre total des chômeurs est encore d'un million et demi. Aussi, les rapports se tendent-ils de plus en plus entre patrons et ouvriers, et le 3 mai 1926, à minuit, la grève générale est déclarée. Des deux côtés la discipline est absolue; les grévistes, au nombre de plus de deux millions et demi, cessent instantanément le travail dans toutes les industries, sauf celles que le T. U. C. (*Trade-Union Congress*) a permis d'exploiter (aliments, textiles, etc.), mais les non-grévistes s'organisent en

volontaires; même le premier jour, les autos particulières suppléent à la carence des chemins de fer, et dès le troisième jour, 3.000 trains circulent avec des mécaniciens de fortune; le premier jour également, les journaux, abandonnés par leurs typos, paraissent en petites affiches polycopiées qu'on s'arrête pour lire sur les murs, et dès le surlendemain, un journal gouvernemental surgit avec un tirage qui monte jusqu'à plus de deux millions d'exemplaires pendant qu'un journal gréviste suit son exemple, en face. La grève formidable se prolonge pendant dix jours; mais ses chances de succès sont de moins en moins fortes. Le T. U. C. s'en rend compte, et le 13 mai, au début de l'après-midi, l'ordre de grève est retiré, la défaite des grévistes est complète.

Complète, mais jusqu'à la fin de 1926, le conflit des charbonnages se poursuit; et bien que son historien s'arrête à ce moment, chacun sait que l'Angleterre continue à être violemment agitée, qu'en 1927 les travaillistes ont repris le pouvoir aux conservateurs, et qu'en ce moment même, les conservateurs semblent près de le reprendre à leur tour aux travaillistes.

Ce ne sont pas d'ailleurs ces alternatives qui doivent retenir notre attention; ce qui est plus important, et que le livre de M. Floris Delattre met en pleine lumière, c'est la psychologie des partis en présence. L'Anglais est décidément un bel échantillon d'humanité politique. Quel sang-froid, même dans les moments de crise! Quel respect de l'adversaire, même dans les heures de lutte! Quel sens de la loyauté, quel souci de la légalité! Quand on fait un retour sur soi-même, on est vraiment un peu humilié; nous autres, Français, nous sommes loin d'avoir ces qualités profondes et sérieuses; nous sommes toujours entraînés par nos passions haineuses ou envieuses, incapables de jouer le *fair play*, de résister à nos énergumènes d'extrême-droite et d'extrême-gauche. Est-ce à sa profonde conscience religieuse que l'Anglais doit ses qualités de bel animal politico-social? ou à son habitude des jeux sportifs où la loyauté est indispensable? ou à ses vieilles traditions historiques? Dès le deuxième ou troisième jour de la grève, le juge Atsbury la déclare illégale : du coup, la cause des grévistes est perdue! Quels sont ceux qui, chez nous,

se seraient ainsi inclinés, même devant un arrêt de la Cour de Cassation, toutes chambres réunies? Et jusqu'au dernier jour de la grève, rien que de la bonne humeur des deux côtés, pas de cris de haine, pas de lutte de classes même! Quels sont ceux, chez nous, qui se seraient privés de violences et de crimes? En vérité, si la race anglo-celte domine politiquement le monde, cela s'explique, et jusqu'à un certain point, cela se mérite.

Bien différente de la mentalité anglaise est la mentalité italienne, et c'est pourquoi sera lu avec grand intérêt le livre de MM. Buozzi et V. Nitti : **Fascisme et syndicalisme.** Les Italiens ont passé, eux aussi, par un après-guerre très pénible et ils ont réagi autrement que les Anglais (chaque nation a d'ailleurs réagi à sa façon, et il y aura plus tard un livre très intéressant à écrire sur cette comparaison : qu'on pense à la conduite différente de tous les peuples, vainqueurs ou vaincus, Allemands, Russes, Français, même des neutres, Espagnols, Argentins, etc.

Donc, en Italie, il y a eu une crise d'après guerre très grave, la plus grave de toutes en vérité après celle de la Russie, et un moment on a pu croire que notre sœur latine subirait le sort de notre alliée slave; le syndicalisme révolutionnaire y avait suivi l'exemple des soviets bolchéviques, et en 1919-1920 on pouvait craindre que l'occupation des terres par les ouvriers agricoles et l'occupation des usines par les ouvriers industriels installât un régime définitif comme en Russie. Heureusement, cette catastrophe put être évitée, et peu à peu, par une salutaire réaction spontanée, que l'on connaît d'ailleurs mal, le danger de la dictature du prolétariat communiste fut paralysé. Dès le 2 juillet 1921, Mussolini, qui était alors socialiste très ardent, pouvait écrire dans son journal, *Popolo d'Italia :* « Le bolchévisme est vaincu. » Mais la menace avait été si forte (car, n'en déplaise à MM. Buozzi et Nitti (pages 41 et 66) le danger avait été très réel et de caractère très bolchéviste) que Mussolini justement en profita pour unir tout le monde contre les révolutionnaires communistes et aussi contre les parlementaires qui avaient laissé se produire la crise, et que ses faisceaux fini-

rent, de victoire en victoire, par marcher sur Rome, renverser le faible cabinet politicien de Facta et édifier à sa place un des plus solides gouvernements que nous ayons vus dans les temps modernes (octobre 1922).

Ce gouvernement s'était établi sans raison profonde, puisque le danger communiste avait disparu (il est vrai qu'il pouvait renaître par la faiblesse du parlementarisme politicien, et c'est surtout contre celui-ci que Mussolini a constitué son fascisme), et depuis il dure également, au moins à mon avis, sans raison suffisante. L'Italie s'était relevée d'elle-même et sans l'aide des chemises noires; et ses révolutionnaires, tout en montrant moins de dignité que les travaillistes anglais, car ils avaient accepté l'argent bolchéviste que les grévistes d'outre-Manche avaient refusé, avaient, eux aussi, montré un certain bon sens, puisqu'ils n'avaient pas poussé à l'extrême leurs succès de 1920. Si Mussolini avait été un grand citoyen, il se serait contenté d'améliorer les rouages constitutionnels, de détruire le mauvais politicianisme et de rendre à son pays la liberté sans quoi les régimes les plus énergiques, les plus habiles et même les mieux intentionnés font des fautes (qu'on pense à nos régimes personnels de Louis XIV après la Fronde et de Bonaparte après le Directoire!) Cela lui était très facile, avec des consultations nationales loyalement pratiquées, des élections sagement faites, et un pouvoir central solidement constitué et judicieusement contrôlé (sur tout ceci nos spécialistes français de droit constitutionnel auraient pu, s'il s'était défié des siens, lui donner les conseils les plus précis et précieux.) Mais Mussolini n'était qu'un vulgaire politicien; il avait toujours été socialiste, et le socialiste est forcément un esprit faux, étroit et vain; il n'a vu, dans l'étonnante rencontre de circonstances qui se sont présentées à lui qu'un moyen d'établir son pouvoir et il l'a constitué dans des vues uniquement de domination à l'intérieur et à l'extérieur, qui ont fini par le rendre insupportable pour ses sujets, redoutable pour ses voisins, et terriblement dangereux pour tout l'univers, car il ne faut pas oublier que Mussolini parle à tout moment avec autant d'arrogance menaçante et de frénésie belliqueuse que le Kaiser! Peut-être même le dépasse-t-il!...

On a souvent rapproché aussi Mussolini de Lénine ou Staline, et il est certain que toutes les tyrannies se ressemblent: kaisérisme, bolchévisme, fascisme sont mis dans le même sac par les libéraux; toutefois ces régimes ne sont pas les mêmes; si le Kaiser n'avait pas été le monomane belliqueux qu'il fut, on ne pourrait pas trop blâmer sa ligne de conduite gouvernementale, sans d'ailleurs approuver la loi de majesté ni l'excès de raideur policière; bolchévisme et fascisme vont beaucoup plus loin que lui, et par exemple il pouvait y avoir des grèves en Allemagne avant 1914, tandis qu'il ne peut y en avoir aujourd'hui ni en Italie ni en Russie (on verra dans le livre dont je rends compte les moyens subtils dont Mussolini s'y est pris pour arriver à ceci : charte du travail, syndicalisme totalitaire, magistrature du travail, etc.). Les partisans de l'ordre avant tout doivent trouver que c'est d'ailleurs excellent, car la grève, personne de bon sens ne le nie, est la stupidité même, aussi stupide que la guerre (et n'est-elle pas une guerre elle-même? mais, ô douce ironie, ce sont souvent les partisans de la paix jusqu'au défaitisme qui sont fanatiques de la grève jusqu'à la crevaison), la grève n'a jamais fait de bien, car les salaires, dans un régime de liberté, finissent par atteindre leur niveau juste, et elle a toujours fait du mal; seulement, malgré tout, on ne doit pas boucher toutes les soupapes, de crainte d'explosion pire. En outre, il ne faut pas oublier que si fascisme et bolchévisme ont les mêmes procédés de gouvernement (le premier toutefois n'a pas sur la conscience les 1.300.000 cadavres du second), ils n'ont pas les mêmes doctrines, et que la civilisation qui peut vivre avec le fascisme, conservateur de la propriété et de la famille et observateur de la morale, ne peut pas subsister sous le communisme, négateur de toutes ces vieilleries. Ceci dit, le fascisme est-il aussi favorable à la production que le proclament ses partisans? Ce serait à voir de près. Mussolini a déclaré qu'il ne poursuivait aucun bien particulier, pas même celui des ouvriers, au détriment du bien général, et si cela était exact, on ne pourrait que l'approuver; la baisse des salaires ouvriers, par exemple, que lui reprochent ses adversaires, peut être une déflation nécessaire à l'équilibre général; c'est parce que les travail-

leurs anglais ne se sont pas résignés à cette déflation qu'ils ont déchaîné sur leur pays de grands malheurs, grève générale, chômage, appauvrissement croissant; mais il ne semble que cela soit exact, et dans un chapitre final très intéressant, MM. Buozzi et Nitti établissent que le fascisme est défavorable à la production; le régime d'autorité continue, où nulle place n'est laissée à l'accord libre des employeurs et des employés, fait que les travailleurs travaillent mal et peu. C'est le cas aussi des soviets, comme c'était le cas des plantations d'esclaves, comme ce fut et ce sera toujours le cas du travail servile.

Le livre de M. Georges Valois, **Finances italiennes**, confirme ceci en montrant que, malgré les apparences, l'Etat fasciste va à la ruine. Le cas de l'auteur est curieux, en ce sens qu'après avoir réclamé pendant de longues années un régime dictatorial pour remédier aux tares du parlementarisme, il a reculé soudain et fort louablement quand il a vu que les défauts de la dictature pouvaient être pires; dans son zèle de néophyte, il va jusqu'à affirmer que tout système démocratique, même très imparfait, est toujours supérieur au plus parfait système dictatorial, ce qui est aller un peu fort; il valait mille fois mieux vivre après le 18 brumaire qu'avant; et d'autre part le syndicalisme de coaction qu'il rêve serait aussi contraire à la production et à l'intérêt général que tous les régimes de contrainte, tant dictatures de noblesses que dictatures de prolétariats, mais pour en revenir aux résultats économiques du régime fasciste, lequel fonctionne depuis 8 ans, il semble bien, d'après les chiffres que l'auteur donne et qu'il emprunte aux publications officielles du gouvernement italien, que ces résultats sont très médiocres. La balance du commerce est déficitaire, 6 milliards et demi en 1929, et le déficit n'est compensé ni par les remises des émigrés, Mussolini s'opposant à toute émigration, ni par les dépenses des touristes étrangers, diminués des deux cinquièmes, le régime policier effrayant les visiteurs, ni par les frets maritimes, les plus grandes compagnies de navigation subventionnées étant en mauvais état et les armateurs libres ayant presque tous disparu. D'autre part l'Italie fasciste s'endette par des emprunts à l'étranger, 600 millions de dollars depuis

1923, les capitaux intérieurs s'expatrient, les faillites se multiplient (1.000 par mois en moyenne contre 726 en France, 353 en Angleterre); les effets protestés augmentent (trois fois plus en 1929 qu'en 1922); les chemins de fer s'endettent auprès du Trésor (4.800 millions en six ans); les impôts s'alourdissent (ils prélèveraient 30 % des revenus des contribuables), et le déficit du dernier budget a été de 398 millions.

Tous ces chiffres réunis donnent une impression défavorable. On ne peut pas les contester, puisqu'ils sont empruntés à des documents officiels. Il faut donc en conclure que la situation de l'Italie, en dépit de l'ordre et de la sécurité que Mussolini fait régner dans le pays, est fâcheuse; une fois de plus, la dictature se sera montrée pleine de périls; c'est qu'elle n'est bonne qu'à titre occasionnel et temporaire; la liberté seule, contre tous kaisérismes et socialismes, peut produire le bien général, économique, psychologique et éthique d'un pays et du monde entier.

Mémento. — Léon Baratz : *La science de l'organisation du Commerce international*. Cette étude parue d'abord dans l'*Economie nouvelle*, organe de la *Fédération des industriels et commerçants français*, 74, boulevard Haussmann, et publiée ensuite en brochure, développe cette thèse que toutes les guerres venant du désir des peuples surproducteurs de s'assurer des débouchés, il est indispensable de réglementer la surproduction et l'écoulement des produits à l'extérieur. Mais il est inexact que les guerres soient uniquement ni même principalement d'ordre économique; elles sont d'ordre psychologique, ce qui n'est pas la même chose; ensuite le libre jeu des intérêts économiques harmonisera les échanges internationaux beaucoup mieux que toute organisation de contrainte; ce qui n'empêcherait pas d'ailleurs la Société des Nations de chercher à faciliter ce libre jeu, en poussant à des accords en vue d'harmoniser les intérêts en présence. — *Comité parlementaire français du Commerce : Les Projets d'outillage national*, 18, rue Duphot. Cette brochure reproduit les séances d'études de ce Comité, compte rendus louablement résumés; on sait que sont en présence trois projets, celui du gouvernement envisageant une dépense de 5 milliards, et deux autres de surenchère, celui des socialisants montant à 35 milliards et celui des socialistes unifiés allant jusqu'à 50. Le papier souffre tout, comme disait la grande Catherine à Diderot. Commençons par appliquer le projet du gouvernement, qui a incontestable-

ment l'avantage de la prudence. Il sera toujours temps de le développer, si l'application des assurances sociales laisse des disponibilités pour les travaux d'intérêt public, ce qui est douteux. Les membres du Parlement sont d'ailleurs à louer d'étudier ainsi, en Comité mixte où ils invitent des économistes et spécialistes du dehors, des questions aussi énormes et délicates. — Robert Lainville : *Les lotissements défectueux et la loi Sarraut,* Baillière. Ce tirage à part des *Annales d'hygiène* traite d'une question très importante à tous les points de vue. Il est désolant, il est scandaleux, il est inouï que l'on n'ait pas prévu, au moment où tant de Parisiens se portaient vers la banlieue, un plan général réglementant les lotissements, et réservant le plus possible d'espaces libres; tout grand domaine loti n'aurait dû être dépecé que pour la moitié de sa superficie, l'autre moitié formant parc commun; maintenant le mal est fait et il est irréparable. De plus, les lotissements faits ont été réalisés très hâtivement et sans souci des règles d'hygiène ni même des conseils de bon sens. La loi du 15 mars 1928 dite loi Sarraut, a remédié bien tard à tous ces maux. — *La Revue de l'Alliance nationale,* 26, rue du Quatre-Septembre, a changé de format et de frontispice; elle donne dans son dernier numéro d'octobre une très intéressante statistique démographique des principaux pays européens (sauf la Russie bien entendu, sur laquelle on n'a pas de documents dignes de foi) pendant les deux dernières années 1928-1929 comparées à l'année d'avant-guerre et aussi à deux années intermédiaires 1921 et 1925. Il est triste de constater que le seul pays européen qui ait présenté une fois au cours de ces cinq ans un déficit réel de population est le nôtre en 1929; nous avons eu cette année-là un manquant de 12.474 âmes et notre excédent habituel n'est que de 60.000 environ. Contre ce modeste accroissement, l'Allemagne a pu en 1929 justifier d'un excès de 340.000 âmes, l'Italie de 375.000, l'Espagne de 246.000, la Pologne de 468.000, la Roumanie de 272.000, la Tchécoslovaquie de 100.000, l'Angleterre-Ecosse de 133.000, la tête étant d'ailleurs tenue par un pays extraeuropéen, le Japon, qui a un excédent annuel de 900.000 âmes. Tout cela provoque des réflexions variées.

HENRI MAZEL.

LES REVUES

La Muse française : deux poèmes de M. Pierre Auradon. — *La Revue mondiale* : M. Gaston Picard invite les écrivains à élire le futur Président de la République. — *Europe* : l'amour particulier d'un Allemand pour la France. — *Revue des Deux Mondes* : Victor Hugo fait tourner des tables; protestation contre la publication de papiers capables de diminuer les grands hommes. — Mémento.

La Muse française (10 novembre), par la publication de « trois poèmes », nous révèle un nom nouveau : celui de M. Pierre Auradon. On va lire deux de ces trois pièces. Elles exercent sur l'esprit un charme indéniable. Ces vers sont de la musique et de la couleur. Ils traduisent des impressions simples dans une langue rare seulement par sa pureté et son rythme. Nous saluons en leur auteur un poète authentique. N'écrirait-il jamais rien de supérieur — ce qu'à Dieu ne plaise! — M. Pierre Auradon mérite la gratitude des amateurs de poésie :

PRINTEMPS

La rue est blonde,
Les arbres sur la place ont pleuré des bourgeons
Et, blanche ronde,
Autour du vieux clocher vire un vol de pigeons;

Tout est lumière,
Un bruit d'abeille a mis de l'avril parmi l'air,
Chaque chaumière
A rouvert sa fenêtre et repeint son toit clair;

Pâques sont proches
Et comme sur la ville où l'on entend le chœur
Lointain des cloches,
Pardonne-moi, Verlaine, il fait beau dans mon cœur.

LA VIE EFFEUILLE...

La vie effeuille nos rosiers!
Où sont les rêves, ô dimanches,
Qu'à nos cœurs vierges vous cousiez
Comme galons aux manches?

Et ton sourire, enlumineur
Des belles pages que nous lûmes,

Et nos ciels clairs que le bonheur
Battait sur ses enclumes?

Mais réjouissons-nous pourtant
Que nos avrils aient eu leur ronde :
Dansons, chantons, puisqu'un instant
Ils fleuriront le monde.

§

M. Gaston Picard exerce la fonction officieuse d'« enquêteur ». Il y a gagné la dignité corporative de prince. C'est bien le moins que sa couronne fermée lui ait mis en tête de demander à ses amis écrivains de désigner leur candidat à la présidence de la République. Idée excellente parce que tout à fait saugrenue. Les fins exactes d'une enquête de cette sorte sont — on le sait — d'amuser le public aux dépens des engagés bénévoles dans une course à l'esprit. **La Revue mondiale** (15 novembre) ne publie pas moins d'un bon quarteron de réponses. Il en est d'originales. La plupart prouvent qu'il est assez heureux que la constitution de 1875 n'ait pas réduit aux seuls gens de lettres le mandat électif pour la première magistrature de l'Etat.

Si l'on met à part les journalistes de profession que M. Picard a fournis d'un sujet d'article — ce sont en somme les meilleures réponses à peu près — les correspondants se piquent surtout de fantaisie.

M. Marcel Aymé veut « un homme jeune qui ne regardât pas à faire sauter le Parlement », ajoutant : « il n'en manque pas dans le bottin ».

A l'Elysée, M. Bedel enverrait une femme. C'est un galant humoriste : il a le suffrage des femmes, après avoir obtenu le prix Goncourt.

Le bon M. Paul Brulat désignerait M. Briand, s'il était sûr d'ainsi empêcher la guerre.

Mme Charasson porterait à l'Elysée M. René Johannet, son mari, si elle ne visait plutôt à l'amener « à faire un coup d'Etat en faveur du roi légitime ».

C'est M. le duc de Guise que M. Constantin-Weyer couronnerait s'il « était le Congrès de Versailles », à lui tout seul : cela n'est pas d'un égoïste.

M. Léon Deffoux s'abstiendrait et M. John Charpentier réserve son vote jusqu'à reconstitution des hiérarchies : « écrivains, savants, artistes, ayant conscience de leur aristocratie ».

M. André de Fouquières se déclare « pour la conciliation et le sourire ».

M. Victor Giraud élit M. Doumer ou le général de Castelnau; mon vieil ami Jehan Rictus choisit M. Georges Claude, « à condition que celui-ci puisse poursuivre ses recherches ». M. Jean Martet fait de l'opportunisme. M. Marcel Prévost nomme M. Gaston Doumergue, et Mme Rachilde répond :

Un roi... mais un roi qui serait bien décidé à régner lui-même, c'est-à-dire un tyran. Je crois que les nouveaux Français ont besoin de ça.

Remarquez qu'en mangeant les grenouilles *lui-même*, il n'arriverait jamais au chiffre de consommations des banquiers ou des grands brasseurs d'affaires actuels. Il vaut mieux avoir un seul maître détestable que plusieurs...

...Et puis on peut toujours le traduire en cour d'assises, ou l'assassiner, tandis que les autres...

L'enquête de M. Picard n'est pas close... Elle donnera difficilement mieux que cette suggestion d'un roi que l'on pourrait assassiner.

§

Europe (15 novembre) publie « Portrait de la France », par M. Friedrich Sieburg. L'auteur est un des directeurs de la *Frankfurter Zeitung*. Les pages publiées par la revue constituent le dernier chapitre d'un ouvrage qui, sous ce titre : « Dieu est-il Français? » assemble vraisemblablement quantité d'articles écrits par M. Sieburg sur la France. L'éditeur français de ce livre fait suivre la traduction d'une réponse de son cru. Il a adressé les bonnes feuilles de l'ouvrage ainsi accompagné, à trois cents lecteurs de son choix, pour en obtenir « l'adhésion ».

On ne saisit pas nettement ce que signifie cette « adhésion ». Ira-t-elle à M. Sieburg ou à son éditeur-commentateur? Est-elle, de toute manière, pour aider à un « lancement »? La publicité, pour les articles de librairie, est un peu aux abois.

L'exégète de l'essayiste allemand est en tout cas ingénieux. Nous avons borné notre lecture aux pages de M. Sieburg, pour conserver intacte notre liberté d'opinion — si lumineuse, nourricière, originale (voire même géniale!) puisse être la réplique éditoriale.

M. Sieburg réussit la gageure de pouvoir longuement traiter de Jeanne d'Arc, créatrice de l'idée de patrie en France, en citant Barrès et M. Poincaré, sans la moindre mention de Michelet, le véritable promoteur du culte qui a forcé en quelque sorte la canonisation de la « bonne Lorraine ».

Il est évident que M. Sieburg aime notre pays et notre peuple. Il aime la France, avec un gros appétit d'Allemand à la vue d'une oie grasse à point rôtie. Ses éloges l'emportent par le nombre sur ses critiques. Chacune de ces dernières est lourde d'importance. Le tout, venu un peu à l'aventure, fourmillant de détails erronés, est empreint d'une sentimentalité un peu suspecte. M. Sieburg est sincère, croyons-nous. Sa sincérité lui a dicté toutefois un livre de propagande dont l'Allemagne officielle peut tirer avantage. Voici un exemple de cette sentimentalité qui nous eût trompé sur la tendresse de l'auteur à notre égard, si son éditeur français n'avait mis à notre disposition un contexte copieux :

Il y avait une fois un monde où l'on ne se doutait pas de la présence des ennemis. Le mois de mai 1914 était comme le matin de ce monde. Dans la ville parfumée, les arbres blancs de fleurs, se chargeaient de la lumière lourde des longues soirées. Autour de la cathédrale rougeâtre, des colombes se promenaient et se gonflaient de toutes les fatigues qui n'étaient que le plaisir éprouvé à penser au lendemain. Derrière la forêt, les étoiles étaient prêtes à inonder la nuit de leur muette fécondité. Nous étions à la fenêtre, un étudiant français nommé B, et moi, tous deux âgés de vingt ans. Nous avions lu les poètes de la Pléiade et passé sur un sonnet de Joachim du Bellay une longue après-midi, emplie d'une légère odeur de mai. Toute la vie avait été enfermée en quatorze lignes rimées, toute la maturité d'une existence contenant tout, sauf la mort. Maintenant que nous avions fini, nous nous taisions, car nous avions le temps... Tout l'avenir n'était-il pas devant nous, avec beaucoup d'après-midi semblables, avec beaucoup de poèmes pareils à des fruits, et beaucoup de soirs où les étoiles luiraient et où les pigeons suspendraient leur vol. B. tenait son livre à la main.

J'étais debout à côté de lui. Un train joyeusement sifflait au loin. Alors il dit, comme pour mettre fin à cette vie qui nous berçait dans le calme écoulement de la journée : « Bientôt, cette année au plus tard, commencera la guerre. » Et, comme pour ensevelir à jamais une objection effrayée, il ajouta : « Je le sais, car je le sens. » Sa main trembla légèrement, ses doigts fins s'ouvrirent, le livre glissa à terre. Je vis le petit volume à nos pieds et me penchai pour le ramasser. Il toucha mon bras et dit : « Laisse, ce n'est pas la peine! »

Je ne compris que plus tard, une année plus tard, sur les hauteurs de Lorette, deux années plus tard, en Champagne, trois années plus tard, sur le front de la Somme, quatre années plus tard, dans les Flandres, dix années plus tard, à Paris, aujourd'hui seulement, en Europe.

Mais, dès la première fois, je décidai de ne plus jamais perdre la France.

§

M. Paul Hazard conduit ses lecteurs de la **Revue des Deux Mondes** « Avec Victor Hugo en exil ». Leur guide a eu communication de lettres inédites d'Auguste Vacquerie à Paul Meurice. Beaucoup se rapportent à des séances de spiritisme. Mme de Girardin avait donné le goût de ces expériences au grand homme et à ses satellites. Comme l'extraordinaire est l'habituel de Hugo, il a pouvoir de faire comparoir « à son Tribunal Napoléon III lui-même et bien vivant, qui accepte « d'être nommé Napoléon le Petit », promet en 1853 de mourir dans deux ans et d'avoir pour successeur « la République universelle ». C'est d'une lecture bien pénible à qui admire Victor Hugo. On voudrait ne pouvoir trouver ridicule, en ces jeux de table tournante, que Vacquerie dont la misérable vanité apparaît là toute nue. L'esprit le range, sous le nom de Tragaldabas, au nombre des « grands poètes dramatiques », sur interpellation directe de l'intéressé.

Mais, voici qui semble le canevas d'un poème que Victor Hugo n'aurait eu qu'à écrire :

Victor Hugo interroge :

Qui es-tu? — Jeanne d'Arc. — Parle. — La vierge est indignée au spectacle de la France courtisane (*mouvement de la table*).

Qui es-tu? — Laïs. — Parle. — La prostituée est indignée au spectacle de la France esclave.

Qui es-tu? — Esope. — Parle. — L'esclave est triste au spectacle de la France morte.

Qui es-tu? — Christ. — Parle. — Christ annonce la résurrection.

L'« esprit » montre en vérité quelque malice quand, ayant annoncé à Hugo qu'il fera encore « quatre pièces de théâtre », il répond ainsi au médiocre disciple :

AUGUSTE VACQUERIE. — Et moi? — Vingt-cinq.

On est là en plein absurde. Que ce soit en compagnie de Victor Hugo, c'est une façon d'attentat à une grande mémoire. Nous ne cesserons de protester contre l'abus des vieux papiers. On les publie pour flatter l'inclination du public vers l'anecdote. Celle-ci déforme, amoindrit ce qui devrait demeurer grand, presque légendaire. Un Vacquerie — auteur moyen — est mort, du point de vue littéraire. Le tirer d'oubli, en risquant de diminuer Victor Hugo, à quoi bon? Les « petits côtés » d'un grand homme satisfont la plus basse curiosité : celle des gens incapables d'un enthousiasme désintéressé.

§

MÉMENTO. — *Le Crapouillot* (novembre) critique par d'implacables images « le bon temps » qui était avant la guerre. Celle-ci, racontée en 1960 par « un vieux paysan », est une satire de haute saveur. Mais, aucun texte n'a la portée de cette photographie de « généraux à la revue du 14 juillet 1914 », ni de ce « spécimen de parlementaire barbu », ni de ce « M. le Président Poincaré part pour Bordeaux avec Toto », illustrant quelques lignes des mémoires de M. Poincaré énumérant les chiens que Mme Poincaré emmène à Bordeaux et spécifiant : « nous laissons notre briarde noire ».

Revue bleue (15 novembre) : « Comenius », par M. Charles Adam. — « Dieu en France », par M. Marius Pauze.

Latinité (novembre) : M. Jean Héritier : « Napoléon ou la servitude de la gloire ». — « Paradoxes », par M. R. de Pampelonne. — « Premier contact avec Salzbourg », de M. Henri Ghéon.

L'Archer (novembre) : « Les ensevelis », par M. Jean Donyau. — « En chair et en os », comédie de M. André Charmel. — « Petœfi », le romantique hongrois, par M. E. Benecz.

L'Esprit français (10 novembre) : Poèmes de M. Fernand Divoire.

— Enquête de M. Paul Gsell sur « les Rapports du Travail intellectuel et du Capital ».

Les Primaires (novembre) publient un courageux manifeste : « A bas la guerre ! » — « Mort d'un enfant », par Mme Marcelle Lerme.

Le Correspondant (10 novembre) : « Dans les pas d'Alain Fournier », par Mme Andrée Martignon.

La Revue de France (15 novembre) : « Enlisement financier du Reich », par M. Pierre Benaerts. — « L'Atlantide éternelle », par M. Charles Le Goffic.

La Revue de Paris (15 novembre) : « Merlin l'Enchanteur », par M. Alexandre Arnoux. — « Souvenirs d'Algérie », de Changarnier. — De M. Albert Thibaudet, le début d'une belle étude sur « Stendhal », à propos du « Centenaire du Rouge et Noir ».

Le Bon Plaisir (octobre) poursuit avec persévérance la publication des poèmes érotiques de M. le docteur Raymond Groc. Si son luth n'a qu'une corde, le poète en pince bien ! — Il y a aussi : « Les vieux », de M. Maurice Deblay.

La Revue européenne (novembre) : M. R. Kassner : « Rainer Maria Rilke. Souvenirs ». — « Poèmes » de M. Pierre Agonnay.

L'Ermitage (novembre) : de M. Marcel Ormoy : « Sérénité ». — « Chute d'Icare » par M. G. Poncet. — « 2-11 novembre », très émouvante méditation de M. Géo Vallis sur la mort de son frère, aviateur tombé devant Monastir. — « Messages » de M. Claude Suquet qui les termine par celui-ci : « L'amour n'est pas un thème poétique. »

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

Anniversaire de la mort de Marcel Proust. Visite à Céleste (*Le Temps*, 18 novembre).

Mme M. Sheikévitch, qui a acquis une certaine notoriété dans le monde des lettres pour avoir réalisé une petite fortune en vendant aux enchères publiques les lettres à elle adressées par Marcel Proust, a eu la touchante pensée, afin de célébrer le sixième anniversaire de la mort de son bienfaiteur posthume, d'aller interroger Céleste, la « servante au grand cœur » qui prit soin du célèbre romancier durant sa dernière maladie.

Céleste, épouse du chauffeur Albaret, demeura au service de Marcel Proust de 1913 à 1922 et fit preuve à son égard du plus profond dévouement.

Mme Sheikévitch nous révèle combien on a gardé le culte de la mémoire de Proust dans le petit logement du couple Albaret :

Autour de nous, dans cet intérieur modeste, Marcel apparaît à tous les âges. Voici sa photographie petit garçonnet frêle, portant un costume court qui accentue la finesse de ses membres; les mains délicates manient, avec des gestes que je retrouve, une canne. Quel pénétrant regard dans ces yeux admirables! D'autres photographies sont abritées dans de touchants portefeuilles usés lui ayant appartenu. Céleste a conservé les objets les plus infimes. Il y a là, sur des pages inégales, sur des lambeaux de papier, les ordres qu'il lui inscrivait au jour le jour. Quelquefois un simple mot, parfois des recommandations minutieuses; car, par périodes, Marcel ne parlait guère et ne voulait pas être dérangé. Et voici un nom tracé le jour même de sa mort.

Pieusement, Céleste a tout gardé, n'a rien vendu. Les cœurs simples ont de ces délicatesses...

Combien touchant aussi ce mot qu'on nous rapporte de la servante dévouée :

« Madame, quand on a connu monsieur Proust, tout le monde paraît vulgaire. »

Voici maintenant le texte intégral du récit, fait par Céleste, des derniers jours de Marcel Proust, tel que le rapporte dans *le Temps*, Mme Sheikévitch :

« Fin septembre, monsieur Proust se sentit plus fatigué que d'habitude. Après une sortie vers la première semaine d'octobre, il prit froid. Il rentra ayant un fort mal de gorge. Le lendemain il était enrhumé et une crise d'asthme s'ensuivit. Il s'inquiéta de se voir si pris, à cause de la correction de son livre *Albertine disparue*. Au lieu de se soigner, il crut bien faire de redoubler de travail, éprouvant la crainte que son état de santé ne l'empêchât de continuer la correction de ses épreuves. Quelques jours se passèrent pour lui à souffrir sans se soigner, absorbé par son labeur et refusant de l'interrompre. La fièvre commençait. » Céleste insistait pour qu'il appelât le docteur Bize, qui était son médecin. Trois jours plus tard, quand il vint sur son appel, le docteur déclara (c'était vers le 15 octobre) que Marcel Proust n'avait encore rien de grave, mais qu'ayant pris froid il devait arrêter son travail et se soigner. Le docteur, à cette condition, lui promettait

la guérison dans huit ou dix jours. Il devait aussi consentir à s'alimenter, question essentielle. Marcel objecta que de se nourrir ferait augmenter sa fièvre et l'empêcherait de continuer ses corrections. Son œuvre n'était-elle pas sa seule raison d'être? Malgré la défense du docteur et ayant la fièvre, Marcel s'habilla en une fin d'après-midi et voulut sortir. Ses forces le trahirent et il fut obligé de rentrer presque aussitôt. Il remonta, voulut s'allonger sur sa chaise longue. Il était transi de froid, grelottait et se sentit si mal qu'il dut regagner son lit. Il demanda une fumigation et voulut se remettre à la besogne. Cependant il défendit à Céleste de rallumer le feu... « Céleste..., la mort me poursuit..., je n'aurai pas le temps de renvoyer mes épreuves et Gallimard les attend... » Ce jour-là, il était si faible qu'il fut dans l'impossibilité de continuer, car en plus de son malaise général, une crise d'éternuement le prit. Il éternua d'une façon tout à fait anormale, fait qui inquiéta Céleste.

Il habitait à ce moment 44, rue Hamelin, un appartement meublé d'une façon sommaire, au 5e étage. Pour téléphoner, son personnel devait descendre et aller chez un commerçant du quartier demander la communication. Il fallait user de ruse pour s'absenter. Céleste téléphona au professeur Proust, mais ne put obtenir la communication. Le lendemain, elle supplia Marcel de lui permettre de rappeler le docteur Bize. Ce dernier vint et renouvela au malade sa prière de se laisser soigner. Marcel refusait toujours, disant que cela serait une perte de temps, mais il ajouta qu'il promettait au docteur de se presser et qu'une fois ses corrections terminées, il consentirait à se laisser soigner. Il avait cessé toute nourriture, pour n'absorber qu'un peu de bière glacée qu'il envoyait chercher à l'hôtel Ritz, et qu'Albaret devait lui apporter en carafe dans un seau rempli de glace. Il ordonna de supprimer le feu dans sa chambre, prétendant que la chaleur l'incommodait. Le docteur insistait pour qu'il se fît poser des ventouses, qu'il prît des boissons chaudes et surtout qu'il se remontât par une alimentation légère. Il lui dit qu'il trouvait que son travail lui faisait dépenser plus de forces que le labeur d'un terrassier. Marcel, bien qu'il se sentît de plus en plus faible, protestait. Entre l'abandon de son travail et des soins à prendre, il n'avait pas d'hésitation à avoir : il n'avait vécu que pour son œuvre.

Cependant, il étouffait, appelait Céleste à chaque instant : « Céleste, je vais mourir, lui disait-il, pourvu que j'aie le temps de finir!... Céleste, c'est horrible de penser que les médecins pour prolonger la vie d'un malade, quelquefois de quelques heures et

quelquefois de quelques instants, s'acharnent à le martyriser, lui font des injections de sérum, des piqûres. Ils savent très bien que cela ne le guérira pas. C'est une horreur. Je vous supplie, si cela se produisait pour moi, surtout de les en empêcher. » Il était nerveux, mais très doux. Sans cesse il appelait Céleste pour combiner des arrangements. Son médecin, tourmenté de son obstination à refuser tout soin, alla prévenir le professeur Proust du danger qu'il prévoyait. Le soir même, le professeur supplia Marcel de se soigner et lui proposa de le faire entrer dans une maison de santé où il lui promettait tous les conforts et les soins médicaux nécessaires à son état.

Ces tendres conseils irritèrent Marcel. Il demanda à son frère de le laisser en repos, répétant qu'il n'accepterait jamais de quitter sa chambre. Le professeur objecta qu'il pourrait au moins avoir une infirmière. Cette proposition provoqua une crise plus violente de colère : « Céleste me soigne mieux que personne et je ne veux qu'elle auprès de moi. » Après le départ des médecins, Marcel sonna Céleste. « Céleste, il faut me promettre de ne plus laisser entrer personne, ni médecin, ni infirmière, ni famille. Il faut, Céleste, écarter tout le monde qui veut m'empêcher de travailler. Je vous prie de ne pas me quitter une seconde et même si je deviens plus malade, de rester là — faites ce que je vous dis — ne me tourmentez plus. » Il la regardait avec des yeux irrités plongeant dans les siens comme pour y lire qu'elle tiendrait la promesse qu'il venait de lui arracher. Il prit même la précaution de demander par écrit à deux de ses amis d'empêcher qu'on ne le fît enlever de chez lui, supposition qui lui était venue pendant ses insomnies, car le sommeil l'avait complètement abandonné. Il souffrait de plus en plus d'étouffements. Le professeur Proust venait chaque jour voir son frère, mais l'obstination de Marcel à ne point se laisser soigner restait irréductible. Il n'admettait aucune discussion et personne ne pouvait l'influencer.

Pendant toute cette période, la maladie faisait de rapides progrès. Une huitaine de jours avant sa mort, Marcel envoya une énorme corbeille de fleurs au docteur Bize. Il dit à Céleste : « Eh bien, Céleste, voilà encore un point de réglé de ce côté-là, si je viens à mourir. » Il trouvait qu'il dérangeait inutilement son médecin qu'il aimait beaucoup, et ne suivait pas ses conseils, aussi lui devait-il témoigner ses excuses de cette manière qui était la sienne, faite de politesse et de sensibilité. Couché, presque assis sur son lit, couvert de ses innombrables tricots que Céleste changeait continuellement, Marcel était entouré de journaux, de livres, de

paperasses et de ses épreuves. Il était insensible au monde extérieur; depuis qu'il avait quitté son appartement du boulevard Haussmann, toutes ses installations étaient improvisées et ne devaient être que provisoires. Pendant sa maladie, il reçut une fois M. Tronche, deux fois Jacques Rivière pour lui donner des instructions pour la publication d'*Albertine disparue*. Les visites le fatiguaient, l'exténuaient. Un soir, il se réjouit de la venue de Paul Morand. Il le retint longtemps auprès de lui. Après son départ, il appelle Céleste : « Céleste, j'ai senti que Paul Morand avait beaucoup de cœur, ce que je ne croyais pas. Il a dû me trouver très changé. Il m'a dit des paroles si gentilles, j'ai compris qu'il éprouvait de la peine de me voir ainsi. » Puis, songeur : « Je ne savais pas qu'il m'aimait; il m'a fait un si grand plaisir; je l'aime beaucoup, moi aussi. »

Le 17 novembre, Marcel se crut beaucoup mieux. Il reçut son frère un long moment et dit à Céleste que s'il pouvait passer encore cinq jours ainsi, il était sûr d'avoir raison de son mal et prouverait aux médecins qu'ils avaient tort une fois de plus de vouloir l'empêcher de travailler. Il ajouta : « Mais il reste à savoir si je pourrai passer ces cinq jours. » Il était souriant et continua : « Et comme les docteurs, et vous, vous désirez que je mange, faites-moi une sole frite, je suis sûr que cela ne me fera pas de bien, mais je veux vous faire plaisir. » Le professeur Proust estima qu'il était préférable qu'il ne prît pas de sole. Marcel reconnut que cette décision était sage. Après une nouvelle conversation avec son frère, Marcel dit qu'il allait passer la nuit à bien travailler et garderait Céleste auprès de lui pour le seconder. Le courage du malade était sublime, il se remit à la correction de ses épreuves, y joignit quelques notes; vers trois heures du matin, épuisé, suffoquant, il fit approcher Céleste et lui dicta queelques notes supplémentaires sur la mort de Bergotte. Il éprouvait une joie infinie de pouvoir encore dicter. « Céleste, je crois que c'est très bien ce que je viens de vous dicter. N'oubliez surtout pas de le mettre à sa place. Je compte sur vous. Ne manquez pas d'ajouter ceci à mon manuscrit où cette partie doit faire suite. Je m'arrête, je n'en peux plus. »

Le lendemain, les docteurs jugèrent que c'était à ce moment-là qu'avait dû percer l'abcès qui s'était formé au poumon. Vers six heures, il voulut prendre une tasse de lait, ajoutant avec un faible sourire : « Toujours pour vous faire plaisir... mais laissez-moi je désire être seul. » Céleste, qui le voyait souffrir de plus en plus, voulut revenir tout doucement auprès de lui, et ceci le mé-

contenta : « Pourquoi ne pas me laisser seul? » Elle repartit, mais aussitôt, et à chaque instant, elle fut rappelée par la sonnette. Vers dix heures, le lendemain, Marcel demanda un peu de cette bière fraîche qu'il envoyait chercher au Ritz. Albaret partit aussitôt, et Marcel murmura à Céleste qu'il en serait de la bière comme de tout autre chose, que tout arriverait trop tard. Il avait grande peine à respirer. Céleste ne pouvait détacher les yeux de son visage exsangue; la barbe avait poussé et faisait encore ressortir sa pâleur; il était d'une maigreur extrême; ses yeux avaient une intensité telle que son regard semblait pénétrer l'invisible. Debout à côté de son lit, Céleste, se tenant à peine (elle ne s'était pas couchée depuis sept semaines), subissait le martyre de ne pouvoir le soulager. Elle suivait chacun de ses mouvements, essayant de deviner et de prévenir tout désir. Brusquement, un des bras de Marcel s'allongea hors du lit, et il lui sembla avoir dans sa chambre une hideuse grosse femme. « Céleste, Céleste, elle est très grosse et très noire; elle est tout en noir, j'en ai peur... » Céleste, pensant qu'il avait un peu de faiblesse et de délire, crut le rassurer en lui promettant de la chasser. Très vite il le lui défendit : « Il ne faut pas y toucher, Céleste; elle est *implacable*. mais de plus en plus horrible... »

Le professeur Proust, prévenu à son hôpital, accourut en toute hâte; le docteur Bize arriva également. Céleste, désespérée de devoir aller contre les ordres de Marcel, assistait à l'arrivée du cortège des médicaments, des ballons d'oxygène, des seringues pour les piqûres. A ses oreilles bourdonnaient ces paroles : « Pour prolonger un malade, les médecins le martyrisent par des piqûres, des ventouses... » Les yeux du malade exprimèrent son irritation lorsque le docteur Bize pénétra auprès de lui. Lui, d'une si exquise politesse, il ne lui dit pas bonjour et pour bien marquer son mécontentement se tourna vers Albaret qui pénétrait à sa suite avec la bière commandée et lui dit : « Merci, mon cher Odilon, d'être allé me chercher cette bière. » Le docteur se penchait sur le malade pour lui faire une piqûre, Céleste l'aidait à écarter les draps, elle entendit : « Ah! Céleste, pourquoi? » et sentit la main de Marcel s'appuyer sur son bras, le pincer, pour protester encore.

Maintenant, on s'empressait autour de lui. Tout fut tenté; il était trop tard, hélas! les ventouses ne prenaient plus. Doucement. le professeur Proust soulevait Marcel sur ses oreillers avec d'infinies précautions. « Je te remue beaucoup, mon cher petit, je te fais souffrir » et, dans un souffle, Marcel prononça ces dernières paroles : « Oh! oui, mon cher Robert! »

Il s'éteignit, vers quatre heures, doucement, sans un mouvement, ses yeux admirables tout grands ouverts.

La longueur du récit ci-dessus, que j'ai tenu à reproduire *in-extenso* parce qu'il me paraît être un document de nature à pouvoir intéresser les futurs historiens de notre littérature, me prive du plaisir de citer aujourd'hui l'important article du *Journal des Débats* que M. André Bellessort a consacré aux *Evocations Littéraires*, le nouveau livre de notre ami Gabriel Brunet, l'éminent critique littéraire du *Mercure de France*. Ce sera pour la prochaine fois.

GEORGES BATAULT.

ART

Exposition André Chapuy, Edelmann, etc. : galerie Georges Petit. — Exposition Florit : Salles du Centre des Agents de publicité (6, rue de Messine). — Exposition Durand-Rosé : galerie Simonson. — Exposition Andrée Chaleil : galerie Simonson. — Exposition Hayden : galerie Drouant. — Exposition Willumsen : galerie Drouant. — Exposition Pierre Marseille : galerie Carmine. — Exposition Suzanne Sardin : galerie Carmine. — Exposition Walter Sickert : galerie Cardo. — Exposition Paul-Emile Colin, Berjonneau, etc. : galerie d'art du *Quotidien*. — Exposition Varèse : galerie de France. — Exposition Ticho : galerie des 4-Chemins. — Exposition Stillmann : galerie Zak. — Exposition Henri Lebasque : galerie Druet. — Exposition des Surindépendants : Palais des Expositions. — Exposition de reproductions de dessins de François Boucher : galerie Simonson. — Illustration des *Lucioles* de Rabindranath Tagore par Mme Andrée Karpelès (deuxième cahier des Feuilles de l'Inde), Librairie des Lettres et des Arts.

Une belle avenue de statues de Rodin, de Maillol et de bustes de Despiau conduit maintenant aux salles de peintures de la Galerie Georges Petit. La première des expositions de peintures de cette année réunit Edelmann, André Chapuy, Abel Bertram, Gerber et, pour l'art décoratif, Subes et Le Bourgeois.

Subes a une belle grille de fer, une console supportée par de solides et harmonieuses courbes de fer, et Lebourgeois de pittoresques déformations d'animalier, de lignes et de caractère amusant.

André Chapuy, nous avons eu l'occasion de le dire ici, est un artiste des plus divers. Il varie autant ses thèmes que le pourrait faire un écrivain dont la curiosité prospecterait des terroirs très éloignés, et il a, pour chaque recherche qu'il entreprend, un langage pictural différent et toujours approprié.

Une toile de son ancienne manière sur la détresse ouvrière, nous montre une victime du travail, portée à bras, et un gros bouquet d'immortelles rouges jonche son corps. Puis il nous déroule toute une abondante série sur Deauville, son casino, son baccara, avec une étude serrée de la lumière électrique, soit vive, soit tamisée par des écrans, aussi nette et aussi forte par d'autres moyens que l'étude que fit Van Dongen de cette luminosité au prix de force empâtements blancs. Dans ces salles et ces couloirs, nombre de jeunes femmes élongées et d'extraordinaires et massives vieilles dames décolletées et parées en jeunesses coruscantes, s'affalent dans d'énormes fauteuils ou jasent près des tables de restaurant, parées de guirlandes florales.

Edelmann montre les plus jolies bouquets de tons éclatants, et de souples et nerveuses études de nus féminins, d'un grand charme de coloration.

Il y a longtemps que Gerber se révèle un des bons peintres de la Parisienne. Une pointe de causticité ne messied pas à cette recherche du joli des visages et du pittoresque de l'allure, qui le préoccupe.

Bertram est toujours un peu tourmenté dans ses lignes. Ses tonalités sont très agréables.

§

Florit est un vigoureux coloriste. Son exécution preste lui permet de présenter comme des carnets de voyages très nourris, où toute l'atmosphère d'une région revit dans sa couleur essentielle et dans les détails ingénieux de sa vie architecturale. Voici des fenêtres fleuries, des coins de rue illuminés d'ombre dorée, des bassins ornés d'un capricieux arrangement de jarres aux larges panses, d'où jaillissent de beaux bouquets. Il les a notés à Séville et à Grenade. Dans une autre série éclate la belle et sobre lumière de la rade d'Ajaccio ou des montagnettes corses. Il a capté un Bruges d'été, lac d'amour, quais solitaires, marché près du beffroi hérissé de silhouettes légères, façade riante du Gruthus, d'un aspect très attrayant, vivant et de la plus poétique exactitude.

§

Durand-Rosé est doué de personnalité. Il n'est pas le seul des Provençaux qui voient le Midi revêtu de couleurs sombres. Vivès-Apy et Chabaud l'ont précédé dans cette voie; mais lui voit nettement en fouillis noirâtre ce paysage, aux heures picturales, toujours habillé de soleil. Le talent de Durand-Rosé se démontre surtout dans des figures, où sa manière rude et ses colorations foncées lui donnent de robustes reliefs. Son propre portrait alors qu'il est en train de peindre, et une étude rustique de femme tenant un poulet blanc, atteignent incontestablement au caractère.

§

Mme Andrée Chaleil rapporte de Grèce, d'Italie et aussi de Savoie nombre de clairs paysages qui ne sont point sans mérite, mais c'est à Paris qu'elle a trouvé le thème qu'elle a rendu avec le plus d'ingénieuse finesse, une île de la Grande-Jatte, inondée, sous une jolie et frémissante lumière.

§

Hayden qui s'est toujours affirmé bon peintre de figures, s'en est allé noter des paysages en pays de Dordogne et en Provence. Il retrace avec talent des villages provençaux dans leur escalade de collines à pas pressés de leurs maisons roses et jaunes, dans une atmosphère véridique et joyeuse.

§

Une assez copieuse exposition nous révèle M. Willumsen qui est considéré en Danemark comme un grand peintre. Il n'ignore rien de l'art français et Gauguin surtout, Cézanne aussi, se reflètent dans des toiles à sujets parisiens, lavoirs et coins de ville et dans des bretonneries où des paysannes marchent avec une lourdeur dégingandée. Son originalité s'affirmerait plutôt dans des descriptions architecturales de grands palais se mirant parfois à de larges pièces d'eau, en une atmosphère nordique qui apparaît assez véridique.

§

Pierre Marseille prouve dans une trentaine de paysages de Provence un don réel de mise en page et une recherche du thème attrayant, joli lacet de route, coude ombreux de rivière, villages joliment juchés dans des fonds bien meublés.

§

Mme Suzanne Sardin peint volontiers les vieux quartiers de Marseille. Elle en donne le dessin plus que l'atmosphère. Ces ruelles étroites sont toujours animées d'un mouvement picaresque que Mme Sardin omet toujours d'y faire figurer mais sa description des façades lépreuses n'est point sans intérêt.

§

Walter Sickert est presque aussi notoire à Paris qu'en Angleterre, encore que Paris ne le classe sans doute pas au même rang où l'a placé Londres, qui le considère comme un maître de premier rang. Mais nous sommes encore et heureusement trop épris de la vivacité et de la diversité colorée dans la transcription de la lumière pour goûter ces Venises un peu sombres que Sickert nous présente. Sans doute, toutes ses harmonies sont bien déduites et soigneusement modulées, si l'on accepte l'atmosphère grise et parfois noirâtre dont il les baigne, mais encore faut-il admettre cette ombre lourde fixée sur une nature qui ne s'en masque que très rarement. Sickert dessine fort bien le nu, mais ces nus apparaissent de métal gris dans des intérieurs sombres; la nervosité de la pose empêche seule de prendre ces études de femmes pour des transcriptions de statues. Walter Sickert expose quelques portraits, dont le sien propre, très vivant et appuyé est d'un beau relief sur ce fond gris-foncé.

§

A la Galerie d'Art du *Quotidien*, Berjonneau expose de clairs paysages de la Gartempe, eaux vives, groupes de maisons, rampes légères et, si l'on peut dire, alertes d'être si vive-

ment découpées dans les masses architecturales. Mme Trabucco note des façades et des jardinets de maisons parisiennes, vues d'une fenêtre dans un échelonnement pittoresque avec une grande habileté à noter l'heure de la lumière. Mlle Yvonne Gille peint robustement la Bretagne, l'atmosphère d'été toujours un peu aciérée de ses petites plages, les villages gris massés autour de la petite église. Vige étudie sur les rives de la Dordogne les hautes collines cimées de vieux châteaux restaurés et dont la silhouette reste majestueuse. Salomon Bernstein, palestinien, qui professa à l'Ecole des Beaux-Arts de Jérusalem, d'une technique soigneuse, habile, élégante et traditionnelle, évoque des coins de Jérusalem et de la campagne qui l'entoure avec une simplicité persuasive.

Quelques beaux tableaux de Paul-Emile Colin. Décors vigoureusement plantés avec verdures fraîches, nuancées et fortes, et la présence de figurants stylisés dans sa formule nette de grand graveur, cherchant toujours et trouvant toujours la ligne essentielle.

Mme Arminia Babaian, à côté de paysages savoureusement calmes et de natures-mortes aux couleurs vives, ruisselant dans une sorte de claire pénombre, expose un nu de femme, d'une grâce solide et d'un mouvement remarquable de franchise. Mme Pisarewska note des figures de la rue algérienne, petits mendiants, passantes rapides, d'une curieuse vérité.

Mme Mareewna est une des rares artistes qui recourent à la technique pointilliste. Elle le fait selon son originalité propre et donne le plus aimable modelé et le mieux accusé aux figures d'enfants et aux corps de jeunes femmes qu'elle interprète. Il y a de bonnes natures-mortes de Pau Planas, un nu énergique et des fruits d'une densité bien observée par Mlle Lioni. M. Plumont a une belle nature-morte, du meilleur équilibre. M. Zuckermann peint avec une expressive sincérité. M. Corduff dessine avec une méticuleuse conscience, et certaines de ses cours de ferme ou de ses clairières de forêts parviennent à un grand effet par cette sérénité savante de l'exécution.

§

Varèse est notoire comme peintre de chevaux. Il passe pour les plus prestes à saisir les mouvements du cheval au galop,

au saut d'obstacle. Il campe avec une souple vigueur ses joc keys sur les chevaux en pleine action et aussi dans la frémis sante lenteur de la rentrée après la course. Il se révèle à cett exposition un peintre ému de la femme et de la jeune fille Notamment une petite *Maternité* est tout à fait charmante A cette même galerie, Gonzalès montre des masques de métal schématiques mais caractéristiques, d'un bel effet résumé.

§

Mme **Ticho** trace de frêles et délicats portraits de femme et de garçonnets yéménites. Le Yémen est un des endroits o les Israélites sont le plus malheureux. Mme Ticho a pu trouve à Jérusalem nombre de ces Yéménites au fin visage amenuis et appâli, avec, aux yeux effarouchés encore, un peu d'épou vante. Elle a noté des portes de Jérusalem, des villages arabes des coins de route et quelques-uns de leurs passants, Juif galiciens demeurés fidèles au port des longues boucles prè de la tempe, Arabes marchands, etc... Les paysages de Mm Ticho, dans leur grisaille délicate, offrent un reflet du calm et du silencieux espace des paysages des primitifs.

§

De **Stillmann**, peintre russe qui séjourna assez longuemen aux Etats-Unis, des paysages et surtout des danses religieuse du Mexique, exactement près de la ville de Santa-Fé. Le ca ractère de ces danses confessionnelles est fort bien indiqu par le rythme de la démarche de ces Indiens, et les spectateur de ces cérémonies sont silhouettés, sur les terrasses des mai sons basses, en très vraisemblables figurines. Les pages exac tement naturistes n'ont point un accent très spécial.

§

Henri Lebasque, galerie Druet, évoque un décor de plage souriantes, toutes peuplées de baigneuses allègres. Les feu du soleil sur ces points de Biarritz ou du Cannet se tamiser légèrement de quelque brume claire, qui tout à l'heure s'eff lochera au moment propice du bain de soleil. Des jeune femmes s'apprêtent à se plonger dans l'eau, à moins qu'ell

n'en sortent, et apparaissent nues aux portes des cabines. La plupart de ces légères aquarelles présentent en petits groupes gracieux des parlotes, des jeux et un hérissement de couleurs claires et de gestes aimables. C'est du plus animé et joli, dans l'art gracieux de Lebasque.

§

A la troisième exposition des **Surindépendants**, voisinent de nombreuses hardiesses et des efforts qui ne sont point sans intérêt. C'est une des expositions où l'on voit le mieux, et en bref espace, ce que veulent les toutes jeunes générations. Y trouvons-nous des révélations? Le mot serait bien gros. Mais le grand public ignore encore le nom d'Ebihara, qui depuis trois ans, à ce Salon des Surindépendants, s'affirme le plus vif des imagiers et un bon exécutant de la couleur. Ses neiges de Chamonix à semis de skieurs, de sportifs fervents de tous les jeux de l'hiver et du glissement sur la glace, parmi les chétives végétations de ces larges étendues immobiles, sont de premier ordre; et c'est un tout jeune peintre. Mendès-France évoque très synthétiquement la Bretagne et cela lui donne, sur un fond de clochers et de cuirassés, une belle étude de paysanne tenant sur ses genoux un panier de poissons qui est une remarquable étude de rythme et de couleur. Il y a de belles qualités dans les tableaux de fleurs de Serge Férat, aux silhouettes de musiciens que jette rapidement Mané Katz dans ses aquarelles parées de vivacité familière; aux paysages notés prestement par Mme Halicka; aux études de romanichels de M. Grange. M. Bauchant, dont la réputation s'accroît, présente des braconniers et leurs futures victimes, des chevreuils, en un remarquable ravin neigeux. Voici un humoriste violent et neuf et qui pourrait bien se ménager une carrière dans l'illustration journalistique : M. Calsina. Notons encore Rimbert, Marcel Véron.

Il y a un considérable effort des cubistes et des surréalistes, Gleizes, Picabia, Valmier, Viollier, et tout cela n'est pas sans mérites.

§

A la galerie Simonson, d'excellentes reproductions, dues

aux soins du musée de Stockholm, de dessins de **François Boucher**, emportés en Suède par le comte de Tessin, un des premiers amateurs de Boucher. On n'a pas revu ses pages légères en France. Ces dessins, établis de 1734 à 1742, sont des meilleurs de l'artiste qui serrait alors du plus près la nature dans ses études de paysage ou d'animaux. Parmi cette série, un portrait de la femme de François Boucher est de la plus nuancée et de la plus légère séduction.

§

Signalons en quelques mots, pour y revenir bientôt, une très intéressante illustration des *Lucioles* de Rabindranath Tagore, par Mme **Andrée Karpelès** dans la collection des Cahiers de l'Inde, dirigée par M. Hogman.

GUSTAVE KAHN.

PUBLICATIONS D'ART

André Fontainas : *Bourdelle*, Rieder. — Charles Léger : *Antoine Bourdelle*, Crès. — Pascal Pia : *Manolo*, « Nouvelle Revue Française ». — Paul Fierens : *Marcel Gimond*, « Nouvelle Revue Française ». — Charles Léger : *Claude Monet*, Crès. — Georges Pillement : *Marcel Gromaire*, Crès. — Georges Pillement : *Pedro Figari*, Crès. — Adolphe Basler : *Robert Lotiron*, Crès. — Paul Fierens : *Permeke*, Crès. — Hans Heilmaier : *Kokoschka*, Crès. — Auguste Sandoz : *R.-Th. Bosshard*, « Nouvelle Revue Française ». — Waldemar George : *Fernand Léger*, « Nouvelle Revue Française ». — Jean Cassou : *Marcoussis*, « Nouvelle Revue Française ». — Pascal Pia : *André Masson*, « Nouvelle Revue Française ». — Jacques Maritain : *Gino Severini*, « Nouvelle Revue Française ». — René Crevel : *Klee*, « Nouvelle Revue Française ». — Pierre Courthion : *Gino Severini*, Hoepli. — Broder Christiansen : *Die Kunst*, Felsen-Verlag.

Nos places, nos jardins publics se sont peuplés de monuments qui leur donneraient un étrange aspect s'ils ne restaient généralement inaperçus. Ils se dressent sur les points les plus en vue d'une cité sans que le promeneur leur accorde un coup d'œil. Il faut qu'on lui signale le *Gambetta* pour qu'il remarque que celui-ci détonne au milieu des bâtiments du Louvre et fait un pendant bizarre au charmant Arc de Triomphe du Carrousel. Et s'il a le sentiment qu'un cèdre ou un frêne, sur la place de Breteuil, apporterait un élément de variété dans l'alignement des avenues qui entourent les Invalides, il circule au pied du monument Pasteur sans le regarder autrement que comme une borne fichée au centre de la place.

Le défaut d'harmonie, le déséquilibre, la laideur agressive des statues ou des groupes dont les municipalités ornent les villes nous frappent dès que nous y prêtons attention. Quelle fatalité a donc commandé l'avilissement des formes, la dégénérescence de l'architecture et des arts décoratifs au cours du XIXe siècle? Dans chaque période de l'histoire de l'art, on relève des erreurs, des fautes de goût. Mais le dépérissement général du goût, en connaît-on un exemple en dehors de notre époque?

Nous avons pourtant eu, depuis cent ans, de grands artistes. Parmi les sculpteurs, on a l'habitude de citer les noms de Rude, Barye, Carpeaux, Rodin. La première partie du XXe siècle est illustrée par Bourdelle, qui a été recherché, choyé, entouré d'une cour d'admirateurs et de disciples sans obtenir assez tôt une pleine consécration. Il y a quelques années, il a réalisé un monument qui aurait produit un effet grandiose sur l'emplacement des fortifications, à la porte d'Auteuil ou à la porte Maillot, et qui, hélas! était destiné à l'Argentine. Et c'est quelques mois avant sa mort que fut inauguré sur la place de l'Alma le monument à la Pologne. S'il occupe la place d'honneur du Musée du Luxembourg avec son merveilleux *Héraklès archer*, Bourdelle aura reçu trop tard et trop incomplètement l'approbation des pouvoirs publics pour donner tout son talent, toute sa faculté de création à l'embellissement de Paris et des villes de France.

En quoi se distinguait-il donc des sculpteurs qui savent leur métier, l'ayant appris à l'Ecole des Beaux-Arts ? En ce qu'il se représentait l'œuvre de sculpture comme une construction soumise à une logique aussi forte que celle qui préside à une œuvre d'architecture. Constructeur, sculpteur-architecte, voilà des appellations qui lui ont été souvent données, ainsi que le constate M. André Fontainas dans son Bourdelle de la collection des « Maîtres de l'Art Moderne ». Il ne s'attachait à aucun travail sans l'imaginer dans son ensemble. Longtemps praticien de Rodin, on considère que sous son influence le maître, admirable dans le morceau, élargit sa manière et s'efforça vers la composition.

Qu'on ne se figure pas que cette faculté de distinguer, entre l'œuvre et son cadre ou entre les diverses parties

d'une œuvre, des rapports qui échappent à la plupart des sculpteurs l'ait conduit à des complications. Le compliqué, en art, c'est ce qui est arbitraire, c'est ce qui n'est pas l'expression naturelle de l'artiste. « La plus noble simplicité, écrit M. Fontainas, est à la source de tout ce que Bourdelle imagine et construit. »

M. Fontainas remarque qu'il a beaucoup dessiné :

C'est que le dessin, c'est l'âme active, déterminante et secrète; c'est le ressort, c'est le fondement; c'est aussi la force suprême... Le dessin, proclame Bourdelle, le dessin est tout. Il dit à ses élèves: dessinez, dessinez, vos figures d'argile ou de marbre tiendront debout.

De telles paroles devraient être dites et redites dans les ateliers, dans les académies, partout où sont réunis de jeunes artistes. Le seul moyen de développer son talent, c'est d'étudier, d'observer, de réfléchir, et non pas d'attraper des procédés pour se constituer une originalité factice.

L'étude de M. Charles Léger sur **Antoine Bourdelle,** dans la collection des « Artistes nouveaux », beaucoup plus courte que celle de M. Fontainas, est accompagnée de reproductions en héliogravure fort bien venues, dont celle du monument Louis Pergaud. Ce monument, quand sera-t-il inauguré? La ville de Besançon s'exposera-t-elle au reproche de n'avoir pas accueilli l'offre qui lui était faite d'une œuvre du plus grand sculpteur du xx[e] siècle? Et le département du Doubs compte-t-il trop de talents pour consentir à honorer la mémoire d'un des meilleurs écrivains franc-comtois, enlevé par la guerre à 32 ans, alors qu'il parvenait à la pleine possession de son talent et qu'il venait d'écrire les pages expressives et robustes de *La Vie des Bêtes?*

L'exemple de Rodin, de Bourdelle, de Maillol a été salutaire pour les sculpteurs qui ont acquis de justes notions sur les formes, les volumes, la composition. La collection des « Sculpteurs Nouveaux » s'est enrichie récemment d'une brochure de Pascal Pia sur **Manolo,** d'une autre de Paul Fiérens sur **Marcel Gimond.**

Manuel Martinez Hugue, dit *Manolo,* est né à Barcelone en 1872. A partir de 1900, il a travaillé à Paris, puis à Céret.

Il a connu Gauguin et Maillol. Quand il taille la pierre, il est solide, simple. Il est, au contraire, quelque peu compliqué, contourné, dans ses terres cuites inspirées de la vie populaire et rustique.

Marcel Gimond, né à Tournon en 1894, a exposé depuis 1922 au Salon d'Automne, aux Indépendants, au Salon des Tuileries. Il a reçu les conseils de Maillol et de Renoir. « Il est de tradition française », a dit de lui Louis Vauxcelles, et Jacques Guenne : « Si jamais l'épithète de classique a pu convenir à un sculpteur, c'est bien à cet artiste délicat. »

M. Paul Fiérens, de son côté, définit l'art de Gimond : « La sculpture parlant un langage sans artifice plein de mesure et de grâce. »

En art comme en littérature, notre époque se place sous le signe de la nouveauté. Le public fait crédit à ce qui porte l'étiquette de nouveau sans contrôler à quoi elle s'applique. Aussi la collection « Artistes Nouveaux » comprend-elle un **Claude Monet**, de M. Charles Léger (Monet était déjà célèbre vers 1880) à côté d'un **Marcel Gromaire** et d'un **Pedro Figari**, de M. Georges Pillement, d'un **Robert Lotiron**, de M. Adolphe Basler, d'un **Permeke**, de M. Paul Fiérens, d'un **Kokoschka**, de M. Hans Heilmaier. D'autre part, la collection « Peintres Nouveaux » nous donne un **R.-T. Bosshard**, de M. Auguste Sandoz, un **Fernand Léger**, de M. Waldemar George, un **Marcoussis**, de M. Jean Cassou, un **André Masson**, de M. Pascal Pia, un **Gino Severini**, de M. Jacques Maritain. La collection « Peintres Allemands », publiée par le même éditeur, donne un **Klee**, par M. René Crevel, et la collection « Arte Moderna Italiana », éditée à Milan, un **Gino Severini**, de M. Pierre Courthion.

On ne s'attend pas à rencontrer dans une brochure sur **Claude Monet**, où le texte sert de préface à une suite de reproductions, autre chose qu'une appréciation rapide et quelques renseignements biographiques. Notons pourtant dans l'étude de M. Charles Léger ces quelques lignes qui aident à situer Monet par rapport à ses aînés. Il avait fait recevoir deux paysages au Salon de 1865 :

Courbet conseille au jeune homme de peindre sur fond sombre, sur des toiles préparées en brun. Là-dessus, disait-il, vous pouvez disposer vos lumières, vos masses colorées, vous voyez tout de

suite votre effet... Mais les procédés de Courbet ne conviennent pas à Monet.

Voilà un conseil que Monet n'a pas suivi. Il a fait exactement le contraire. Il a voulu rendre l'espace, l'étendue dans son ondoiement lumineux. C'est le peintre de l'indéfini.

Les onze peintres nouveaux qui nous sont présentés après Monet et dont le plus âgé est né près de 40 ans après lui, nous les classerons d'après leur date et leur lieu de naissance :

FRANCE. *Léger,* né à Argentan en 1881; *Lotiron,* à Paris en 1886; *Gromaire,* né à Noyelles-sur-Sambre en 1892; *Masson,* qui expose à Paris depuis 1922.

BELGIQUE : *Permeke,* né à Anvers en 1886.

SUISSE : *Klee,* né près de Berne en 1879; *Bosshard,* à Morges en 1883.

ITALIE : *Severini,* né à Cortone en 1883.

AUTRICHE : *Kokoschka,* qui expose depuis 1887.

POLOGNE : *Marcoussis,* né en 1883.

URUGUAY : *Figari,* ancien avocat à Montevideo.

C'est un signe des temps, écrit M. Basler à propos de Lotiron, que le réalisme d'une peinture sincère commence à être goûté... Aucun excès d'originalité n'a signalé Lotiron à l'attention des connaisseurs avertis.

Il se distingue par sa conception « objective » du tableau et par des qualités de naturel et de sensibilité qui contrastent avec le caractère trop souvent cérébral et arbitraire de la peinture contemporaine. Il y a une distance infinie entre Lotiron et Fernand Léger, qui peut être considéré comme un chef de file auprès duquel se rangeraient Marcoussis et André Masson.

Léger, dit M. Waldemar George, entend peindre ses toiles simplement, proprement, sans ruse et sans cuisine, sans réticence aussi, comme on peint les wagons de chemin de fer, les paquebots et les enseignes murales... Le style de Fernand Léger, qui procède de la science des arts et des métiers, signifie le triomphe de la composition rectangulaire et rectalinéaire, de la couleur pigmentaire, du dessin précis et tracé au tire-ligne.

Il serait injuste de reprocher à Léger de n'avoir pas suivi

sa voie. Il s'est montré tel qu'il était, doué pour le dessin industriel et la composition décorative. Est-ce sa faute si, depuis vingt ans, un public de néophytes s'est appliqué à vider la peinture de tout sens humain et psychologique et a pris pour des tableaux d'excellents dessins d'ingénieur ou d'architecte?

Dans la frénésie de la jeunesse, pas de plaisir plus vrai, plus naïf que de renverser les valeurs conventionnelles, de jeter bas les idoles et d'en mettre d'autres à leur place. On apporte dans ce jeu de la fantaisie, de la verve et de l'enthousiasme sportif. On émet des propositions subversives en évitant d'en être dupe. M. Pascal Pia, dans son étude sur André Masson, s'en prend successivement à Mauclair, Fels, Coquiot, Elie Faure, Maurice Raynal, André Lhote, tous écrivains d'art qui, sans être infaillibles, se sont au moins appliqués à voir et à fonder leurs opinions. Je doute qu'aucun de ces rares amateurs qui aiment passionnément la peinture s'éprenne des œuvres d'André Masson qui est dominé, ainsi que Léger, que le Polonais Marcoussis et le Suisse Klee, par le parti-pris d'élever la réalité mathématique au-dessus de la réalité sensible. A l'extrême opposé sont les peintres, comme Lotiron, qui sont persuadés que « le monde extérieur existe ».

Le poète Jean Cassou, qui connaît le prix de « l'aventure, la paresse et la fantaisie », écrit à propos de Marcoussis :

> Je ne crois pas que l'on arrive jamais à distinguer exactement ce que fut le cubisme ni la part qu'y prirent la conscience, la farce, la volonté, l'ironie, la candeur, l'orgueil, la témérité.

C'est sur ce ton qu'il convient de parler de la peinture d'extrême avant-garde. Je pense au divertissement que ce dut être pour Apollinaire et pour Picasso de voir prendre au sérieux ce qui n'était d'abord que de joyeuses créations de leur esprit. Le cubisme offrirait à un Flaubert un sujet de roman magnifique. Pour en tirer parti, il faudrait un romancier qui soit en même temps poète et philosophe. Pourquoi ne serait-ce pas M. Jean Cassou?

Mémento. — Broder Christiansen : *Die Kunst*, Felsen-Verlag, Buchenbach.

MICHEL PUY.

ARCHÉOLOGIE

L.-A. Constans : *Arles*, Société d'Edition « Les Belles Lettres ». — Paul Couissin : *La Nudité guerrière des Gaulois*, éditions Paul Roubaud, Aix-en-Provence.

Arles dans l'antiquité, nous raconte M. L.-A. Constans, s'éleva sur une butte au sommet du delta du Rhône à la gauche du grand bras. La ville, qui a des origines assez lointaines, ne remonte guère cependant qu'à l'occupation romaine. C'est à cette époque que furent construits les murs et les principaux édifices; qu'on établit un forum, grande place rectangulaire entourée d'un portique élevé; un théâtre dont la scène était ornée de statues parmi lesquelles la célèbre Vénus du Louvre, etc.

Les monuments publics qui se pressaient dans l'étroite enceinte de la cité ne laissaient pas beaucoup de place aux habitations particulières; mais il y avait deux vastes faubourgs : l'un sur la rive droite du Rhône, à Trinquetaille, et l'autre sur la rive gauche; dans celui-ci on construisit un vaste cirque. On sait que c'est à l'empereur Auguste que l'on doit l'organisation administrative de la région; la station des douanes d'Arles était particulièrement importante, on y percevait non seulement les droits de douane sur les marchandises qui arrivaient par mer, mais aussi un péage pour la traversée du Rhône. La prospérité du pays d'Arles, qui est de nos jours uniquement agricole, était dans l'antiquité surtout commerciale. La batellerie y tenait une grande place et il y avait d'importants chantiers de constructions navales. Les institutions municipales si florissantes sous le Haut-Empire entrèrent en décadence dès le IIIe siècle; cependant, vers l'an 400, Arles est mentionnée comme une grande capitale. Constantin en avait même fait une résidence impériale, et c'est là que naquit Constantin II. Au début du Ve siècle, la menace des Germains (dont l'apparition est déjà mentionnée vers 275), ne permettant plus de maintenir à Trèves la préfecture des Gaules, ce fut à Arles qu'on la transféra. Le nouveau rôle politique assumé par la ville lui valut une recrudescence de prospérité. C'est encore à Constantin qu'Arles est redevable du grand rôle qu'elle a assumé dans l'histoire du christianisme des IVe, Ve et VIe siècles.

Parmi les choses qui subsistent et que l'on peut toujours mentionner au point de vue archéologique, il faut d'abord indiquer le théâtre, dont la destruction daterait du ve siècle. Sur son emplacement, il y eut des rues et des maisons; le mur fut incorporé au rempart; le collège d'Arles fut d'abord installé sur l'emplacement de la scène, et en 1664 un couvent de femmes lui succéda. Ce ne fut qu'à la fin du XVIIe siècle qu'on soupçonna qu'il y ait eu à Arles un théâtre antique. Parmi les vestiges les plus visibles qui en restent aujourd'hui, on peut citer surtout les deux colonnes en marbre qui sont du côté de l'entrée. A moins de 100 mètres se trouve l'amphithéâtre, datant de même de l'époque d'Auguste; c'était l'arène des jeux publics. Il fut au moyen-âge transformé en forteresse, les pierres de l'attique servirent à élever quatre tours au-dessus des quatre entrées principales. Jusqu'au début du XIXe siècle, tout un quartier était installé à l'intérieur de l'enceinte, même une petite église, Saint-Genis-aux-Arènes, s'élevait sur la place centrale. Une seconde, Saint-Michel-de-l'Escale, s'était logée dans une baie de la façade.

Des restes très visibles de l'enceinte subsistent, entre autres la partie où s'ouvre la porte de la redoute autrefois flanquée de deux temples; l'angle sud-est de l'enceinte romaine comporte une tour polygonale rebâtie au XVIe siècle. On peut encore citer le forum de Constantin dont les substructions se peuvent voir dans les caves de l'Hôtel du Nord; les thermes de la Trouille, incomplètement dégagés ; les Alis-camps, ancien cimetière, qui occupe les deux côtés d'une route.

Un musée lapidaire très riche, qui fut d'abord installé dans une dépendance du couvent des Minimes, et pillé en 1793, est aujourd'hui transféré dans l'ancienne église Sainte-Anne. Parmi les très nombreuses antiquités qui y sont conservées, le volume signale entre autres un autel de la Bonne Déesse et divers sarcophages remarquables. L'ouvrage est accompagné d'un plan de la ville et d'une série d'illustrations en général d'une heureuse venue; certaines sont des curiosités comme celle représentant la pittoresque agglomération de bâtisses accrochées à l'intérieur et à l'extérieur de l'amphithéâtre. Le volume de M. L.-A. Constans ne concerne d'ail-

leurs que l'époque gallo-romaine. On peut espérer qu'il lui donnera une suite, par exemple avec les monuments du moyen-âge, — les églises diverses du lieu dont saint Trophime est la plus célèbre.

Dans la même série d'études sur les antiquités provençales, on peut citer encore une brochure de M. Paul Couissin sur l'Arc de Triomphe d'Orange et la Nudité guerrière des Gaulois. Certaines figures, en effet, y représentent, comme on peut le savoir, des épisodes de la conquête des Gaules. Les guerriers Celtes y ont un large et long pantalon, d'autres une tunique et d'autres sont entièrement nus. M. Paul Couissin a pensé établir que la coutume de combattre nu était assez générale dans l'antiquité, mais que, chez les Gaulois spécialement, c'était une sorte de rite magique.

CHARLES MERKI.

CHRONIQUE DE GLOZEL

A propos de la fossilisation des ossements préhistoriques.

> « Nos discussions ont, je crois, mis entièrement hors de doute que la conservation des éléments chimiques d'un os tient tout à fait aux conditions de conservation dans lesquelles il a été placé. » (*Lettre de M. de Quatrefages à Boucher de Perthes.*)

On n'a pas oublié les résultats auxquels sont arrivés les experts policiers en voulant, pour les besoins de la cause, ne considérer que le facteur « temps » dans le phénomène de la fossilisation dont, pour eux, le test infaillible est la fluoration. Certains os néolithiques dont le dosage du fluor atteint, d'après leurs propres chiffres, 715, exprimé en acide fluorhydrique au cent millième, se trouveraient plus fossilisés — donc plus anciens d'après le raisonnement des experts — que des os moustériens dont la fluoration n'atteint que 118! Par contre, d'autres ossements néolithiques, n'ayant que 51 de fluor, seraient plus récents qu'un ossement de femme du cimetière de Bagneux, datant de 1922, qui en possède 57!

On sait d'autre part que les termes de comparaison ont été faussés, puisque nulle part on ne trouve, dans le rapport des experts, l'étude comparative d'un os ouvré, alors qu'à Glozel,

il s'agit d'outils en os que le raclage, le polissage et le durcissement au feu ont rendus imperméables aux eaux météoriques. Un morceau de bois enterré avec son écorce pourrit infiniment plus vite qu'un objet sculpté en cœur de chêne. Il en est de même pour l'os.

Mais on ignore peut-être que, même lorsqu'il s'agit d'ossements non travaillés, des observations précises de conservation d'apparence paradoxale sont loin d'être rares.

Dans une lettre du 30 avril 1863, adressée à Boucher de Perthes, Lartet rapportait qu' « *ayant fait analyser par M. Delesse des ossements de la sépulture d'Aurignac, où l'homme était évidemment contemporain des rennes, des rhinocéros, des hyènes, etc., et des ossements provenant d'une sépulture du IX*e *ou du X*e *siècle, le savant chimiste observa que l'altération organique des ossements de cette dernière sépulture était beaucoup plus avancée que celle des ossements de la sépulture* d'*Aurignac, où il n'y avait que des espèces éteintes* (1).

De même le Dr Bailleau écrit qu'il a rencontré dans la Grotte des Fées, à Châtelperron « deux natures d'ossements : les uns anciens, les autres modernes », avec précisément une fossilisation paradoxale.

Les ossements modernes, dit-il, sont composés en grande partie d'os de lapins ou du résidu de la chasse des renards, ces habitants actuels de la grotte des fées (os de volailles pour la plupart) ; les débris se rencontrent à la partie supérieure ou dans les terriers, au milieu d'un limon noir et compact presque imperméable ; l'eau, la chaleur et l'air extérieur agissant sur eux tour à tour, les ont presque totalement privés de gélatine.

Les os anciens, au contraire, situés dans un terrain calcaire très poreux, et parfaitement drainé, conservent un aspect luisant, *leur couleur primitive est même quelquefois si bien conservée qu'on les croirait enfouis d'hier.* Cette remarque est d'autant plus vraie, que dans certaines parties de la grotte où les infiltrations d'eau sont assez abondantes, les anciens débris sont beaucoup plus altérés et sont réduits presque à l'état de bouillie (2).

(1) *Boucher de Perthes,* sa vie, ses œuvres, sa correspondance, par Alcius Ledieu, bibliothécaire, conservateur honoraire du Musée Boucher de Perthes (Abbeville, 1885).

(2) In *Bulletin de la Société d'Emulation du département de l'Allier,* tome XI, 1870, pages 89 et 90.

Cette description est particulièrement instructive, non seulement parce qu'elle nous montre que des ossements aurignaciens peuvent conserver leur « couleur primitive », au point « qu'on les croirait enfouis d'hier », mais encore parce qu'elle établit que dans un même milieu la fossilisation d'ossements de même époque peut présenter des degrés totalement différents, selon que les « infiltrations d'eau » sont, par places, plus ou moins abondantes.

Mais il est une autre observation scientifique due à Dupont, qui paraît répondre, par anticipation, à l'une des fameuses expériences « tape à l'œil » des experts policiers.

Quant à la matière intersticielle, écrivent-ils au sujet du peigne à quatre dents (3), elle est parfaitement intacte. Pour rendre ce fait particulièrement... (*espace laissé en blanc dans le rapport*), nous avons décalcifié une seule dent du peigne en la plongeant dans un tube à essai rempli d'une solution diluée d'acide chlorhydrique.

Au bout de 48 heures, nous avons constaté que cette dent était devenue molle et flexible sans avoir rien perdu de sa forme qui était demeurée absolument intacte.

Nous donnons en 2. pl. 59, une photographie mettant ce fait en évidence tandis qu'une radiographie montre, en 3, que la décalcification de ladite dent est complète.

Cet ensemble d'observations nous permet de considérer la matière première, dont est fait cet objet, comme étant un os frais datant tout au plus de 4 à 5 ans.

Or, voici en parallèle ce qu'écrivait, au sujet des trouvailles de la caverne de Chaleux, M. E. Dupont, l'illustre préhistorien belge, directeur du Musée d'histoire naturelle de Bruxelles :

Nos Mongoloïdes avaient donc placé avec intention ce cubitus de mammouth près de leur âtre. D'autre côté, toutes les observations faites dans notre province montrent que, suivant les probabilités qu'on peut déduire d'un fait négatif souvent répété, l'extinction du mammouth a précédé l'âge du renne durant lequel cet ossement

(3) On se souvient d'autre part de la grossière erreur commise par les experts policiers, au sujet de ce peigne qui est *en bois de cervidé* et non en os (*Mercure de France*, 15 sept. 1930, *Réfutation du rapport des Experts policiers*).

Sans doute, le bois de cervidé est un *os annuel* (Docteur Cheval), mais sa compacité diffère totalement de celle des os ordinaires, et sa fluorescence aux rayons ultra-violets est *verdâtre*, alors que celle des os est blanc-bleu (Docteur Aimard).

e l'espèce disparue siégea ainsi dans le trou de Chaleux. Il y a insi lieu de croire qu'il fut extrait, par nos indigènes, des alluions de l'âge précédent. Il eût donc déjà été un ossement fossile. Son degré même de conservation, bien différent de celui des ssements qui l'entouraient, conduit à la même conclusion. Lors e sa mise au jour, il était dans un fâcheux état de décomposition t, malgré les soins qu'on en prit, plusieurs parties tombèrent en ragments et presque en poussière.

Les ossements qui représentent les restes incontestables des repas e l'homme dans la caverne ont, au contraire, conservé une solidité eaucoup plus grande.

En voici la raison. *Quand on plonge l'un d'eux dans l'acide chlorydrique pour en dissoudre la matière phosphatée, la forme de l'os ersiste par la gélatine qui y est encore contenue.* La double subsance maintient la cohérence de l'os.

La même opération sur un fragment du cubitus de mammouth e laissa pas de résidu gélatineux. La matière osseuse a été, par onséquent, exclusivement conservée. De sorte qu'il ne peut être onsidéré comme provenant d'un de ces colosses que nos indigènes uraient eus en chair comme à l'époque précédente. Il eût dû être ans cela dans un état de conservation analogue à celui des osseents des autres animaux tués et mangés par les habitants de la averne (4).

Il nous suffira de rappeler, pour que cette expérience du raitement des os par l'acide chlorhydrique avec persistance e leur forme soit absolument concluante, que le niveau de a grotte de Chaleux, appelé par les préhistoriens belges, *iveau chaleuxien,* correspond au *magdalénien* de la classifiation française et se trouve ainsi plus âgé que le niveau lozélien.

Heureusement pour l'explorateur de la grotte belge, les soiétés de préhistoire de l'époque n'avaient pas, à bout d'arguents scientifiques, inventé de faire appel aux tribunaux pour éduire leurs adversaires au silence!

« Une certaine science qui est déjà suspecte du fait de se roire infaillible »!... écrivait des fameux experts M. Raoul 'oscan, au retour de Glozel.

(4) *L'Homme pendant les âges de la pierre, dans les environs de Dinantir-Meuse,* par E. Dupont. Bruxelles, 1872. Cette importante observation 'a été communiquée par l'archéologue belge bien connu, M. Herman Bounger.

L'infaillibilité! Mais les experts officiels ne la reçoivent-ils pas avec leur nomination et est-il pour eux un autre moyen de suppléer à la science?

Dr A. MORLET.

NOTES ET DOCUMENTS LITTÉRAIRES

Victor Hugo à Montfort-l'Amaury. — Récemment a eu lieu le 31e pardon annuel de Montfort-l'Amaury. Cette petite ville, une des plus anciennes de l'Ile-de-France, et l'une des plus jolies, fut longtemps le chef-lieu d'un comté important, qui englobait notamment le pays d'Yveline et ce qu'à présent l'on appelle la forêt de Rambouillet. Les ducs de Bretagne détinrent ce comté de 1294 à 1532, avec celui d'Etampes, et la propriété ou la suzeraineté d'une multitude de petites seigneuries, disséminées dans les mêmes parages ou dans le Hurepoix (Méré, Saint-Léger, Rambouillet, Houdan, Maulette, les deux Villiers, les deux Neauphle, Montigny, Voisins, Cernay, Clairefontaine, Rochefort, Saint-Arnoult, Châtres, c'est-à-dire Arpajon, etc.). Anne, reine de France et duchesse de Bretagne, voulut prouver qu'elle ne se désintéressait pas de son comté de Montfort, et s'y rendit, avec solennité, en 1497. Elle ordonna que fussent réparés à ses frais le château et l'église, et les travaux s'effectuèrent l'année suivante.

Le poète breton Léon Durocher eut un jour l'idée qu'une commémoration annuelle de l'espèce de pèlerinage accompli par la reine, duchesse et comtesse, pouvait offrir une excellente occasion de fête régionaliste à ceux de ses compatriotes qui résident en si grand nombre dans la capitale ou aux alentours. L'équivalent des manifestations organisées à Sceaux par les Félibres et à Fontenay par les Rosati, — manifestations auxquelles il participait d'ailleurs régulièrement, en qualité d'« ambassadeur d'Armorique. » Tel était l'un des deux titres dont il s'affublait. L'autre était encore plus beau : inspecteur des forêts d'Ouessant! On riait, — mais l'on se rangeait pour ménager une place à un particularisme de plus, et c'était exactement ce qu'avait voulu le « barde ».

Depuis lors, un certain dimanche de chaque fin de printemps, — le premier dimanche de juin, si je ne me trompe, —

Montfort-l'Amaury voit affluer, de Paris et de sa banlieue immédiate, de Versailles et du Chesnay, de Saint-Germain, d'Argenteuil, etc., des Bretons, en trains spéciaux, et en escadres d'autos de quatre à quarante sièges. Ce chef-lieu de canton où ne vivent que seize cents personnes en temps ordinaire, aurait peut-être dix mille habitants si le recensement y était opéré le jour du pardon d'Anne de Bretagne, entre dix heures du matin et sept heures du soir.

Il y a cortège à tendance de reconstitution historique, réception à la mairie, banquet, concours de costumes bretons, de binious, de danses bretonnes, de poèmes en breton, de chansons bretonnes.

Les touristes qui ne savaient où aller ce dimanche-là, mais à qui l'annonce de la fête dans les quotidiens ou sur une affiche a donné un but, constatent avec satisfaction qu'ils ne se sont pas déplacés en vain. Que de choses à regarder, en effet, dans le bourg! L'église est très intéressante, et sa collection de vitraux est l'une des plus belles qui existent en France. La porte, les galeries du cloître et les chapelles du cimetière, ainsi que sa toile de fond, sont remarquables. Il y a la porte Bardoul et, dans la rue de la Treille, une maison du seizième siècle et une du douzième.

Il y a principalement les ruines du château : squelette enlierré d'un donjon du dixième siècle, substructions d'une chapelle à peine moins vieille, tour de 1498. Le tout couronne une colline dont les pentes, assez abruptes, forment promenade publique, avec chemins creux à la bretonne, et menues esplanades, sur l'une desquelles Léon Durocher est glorifié par un monument dû au bon sculpteur breton Louis Nicot. Et du sommet de cette colline on bénéficie ,vers tous les points cardinaux, de panoramas étonnants par leur ampleur, leurs mouvements, leur diversité.

Après le dessert du dernier banquet, on a, selon l'usage, discouru beaucoup. Le thème général était, naturellement, le centenaire de ce romantisme où tant de Bretons tinrent des rôles de premier plan. Il fut surtout question de Victor Hugo, parce que sa mère et sa femme étaient des Bretonnes, et, en outre, à cause de l'*Ode aux Ruines de Montfort-l'Amaury*.

On affirma que ce poème date de 1830, et l'on adjura la municipalité de signaler par une inscription la maison où il a été composé. Le maire s'empressa de promettre la plaque.

Alors je crie : Casse-cou!...

Victor Hugo a séjourné à Montfort-l'Amaury cinq fois. On n'a de précision que sur les trois premières.

1° Une semaine en août 1821, chez le poète Adolphe de Saint-Valry, qui était lié aussi avec Alfred de Vigny, Emile Deschamps, Alexandre Soumet, Charles Nodier, Jules Lefèvre, Amédée Pichot, etc. Voici ce que Victor Hugo, de Blois où il était allé rendre visite à son père, écrivait à Saint-Valry le 7 mai 1825 :

De cette ville historique et pittoresque, je tournerai bien souvent mes regards vers Paris et Montfort, et le château de Blois ne me fera point oublier Saint-Laurent. J'ai passé là, en août 1821, des moments bien doux, et votre excellente mère m'y a fait presque oublier pendant huit jours l'admirable mère que je venais de perdre.

2° Quelques jours au début d'octobre 1825, ainsi que l'établit une lettre adressée de Paris, le 10, par Victor Hugo, à son père : « Nous n'avons fait que courir à droite et à gauche tout le mois de septembre, et nous avons terminé ces jours-ci nos promenades par une excursion à Montfort-l'Amaury, charmante petite ville à dix lieues de Paris, où il y a des ruines, des bois, un de mes amis, et un des tiens, le colonel Derivoire. » Cette fois encore Victor Hugo résida chez Saint-Valry, la troisième lettre que nous invoquons le prouve implicitement.

C'est pendant son deuxième séjour, et non pas en 1830, qu'a été composée l'*Ode aux Ruines de Montfort-l'Amaury*, la dix-huitième du cinquième livre. Le poète a indiqué lui-même, après le dernier vers, la date d'*octobre 1825*. J'ajoute que l'ode figure dans la quatrième édition du recueil, publiée en octobre 1826.

3° Quelques jours au début d'août 1830. Voici, en effet, ce que, de Paris, le 7, Victor Hugo écrit à Saint-Valry, alors absent de Montfort : « Nous n'avons eu qu'à nous louer de votre excellente mère. Elle m'a offert l'hospitalité chez elle,

mais je n'ai pas dû accepter, et je n'ai pas accepté. Nous étions toute une maisonnée : trois enfants, deux domestiques, une femme prête à (sic) accoucher. Trop est trop, et raisonnablement nous ne pouvions descendre qu'à l'auberge. Et puis votre petite ville de Montfort-l'Amaury est si étrange que je ne sais pas, en conscience (ceci entre nous, et pour en rire), si je n'aurais pas un peu compromis votre bonne mère avec ma double réputation de libéral politique et de libéral littéraire. Savez-vous que ces braves gens en sont encore à la lune de miel royaliste de 1815, et que quand ils ont dit que M. Untel est libéral, ils ont dit leur plus grave injure et sont au bout de leur indignation? Jugez ce qu'ils devaient penser de moi. — de moi qui venais brutalement interrompre leurs embrassades et leurs congratulations des ordonnances Polignac en leur disant : Paris a jeté bas les faiseurs de coups d'Etat. Plus de Polignac, plus même de Bourbon!... Je n'ai compromis que l'auberge. Elle en perdra peut-être son enseigne de la *Fleur-de-Lys.* »

La citation aura semblé longue, mais toutes les phrases que j'ai reproduites étaient nécessaires pour montrer que le séjour de Victor Hugo se place entre le lendemain ou surlendemain des Trois Glorieuses et le 7 août, sinon le 6. Il est d'ailleurs possible qu'aient été composées à ce moment quelques strophes de la longue pièce datée du 10, ayant pour titre : *Dicté après juillet 1830*, et classée la première (ou plutôt immédiatement après le *Prélude*), dans les *Chants du Crépuscule.*

4° Pas plus d'une journée peut-être, en juin, dans l'une des années Trente, comme disent les Russes. C'est ce qui ressort des indications ajoutées sous cette forme : *Mont.-l'Am., juin 183...*, à un petit poème des *Contemplations,* le n° 21 du premier livre (« Elle était déchaussée, elle était décoiffée... »).

5° Trace plus vague encore. On la trouve également dans les *Contemplations,* où la 28e et dernière pièce du deuxième livre, intitulée : *Un soir que je regardais le Ciel,* est ainsi localisée et datée, si l'on peut dire : *Montf., septembre* 18... — *Brux., janv.* 18...

L'*Ode aux Ruines de Montfort-l'Amaury* n'est pas le seul poème que Victor Hugo ait composé en octobre 1825. On con-

naît cinq autres pièces datées du même mois : la première ode du troisième livre (*A Lamartine*), la vingtième ode du cinquième livre (*Promenade*), la sixième ballade (*La Fiancée du Timbalier*), la dixième (*Au Passant*), et la quatorzième (*La Ronde du Sabbat*).

Les deux premières et les deux dernières de ces œuvres sont presque riches en allusions, et en détails de description, qui ne se peuvent rapporter qu'à Montfort-l'Amaury. Mais il serait hasardeux d'en conclure qu'elles aient été composées là-bas. Plus on les relit, et mieux s'en dégage la conviction qu'il s'agit d'impressions reçues dans un milieu où l'auteur ne se trouve plus au moment où il écrit, de souvenirs dont il lui est maintenant impossible de vérifier l'exactitude. Si vives que soient ces impressions, si obsédants que soient ces souvenirs, si clair soit-il que la date est proche encore où le poète a quitté ce milieu, cet endroit, on sent que l'on n'a pas affaire à des travaux exécutés, pour ainsi dire, d'après nature, — devant le motif, selon l'expression de Cézanne. Les quatre poèmes ont donc dû être élaborés à Paris durant les deux derniers tiers du mois.

Il reste possible qu'ils aient été conçus à Montfort, et même c'est probable pour la *Ronde du Sabbat*, parce qu'elle est dédiée à Charles Nodier. On comprend que l'idée de ce public témoignage d'affection soit venue à Victor Hugo pendant son séjour chez un ami commun à lui et à Nodier. D'autant plus que, Saint-Valry étant, à la Bibliothèque de l'Arsenal, l'un des adjoints de Nodier, c'était sans doute celui-ci qui avait mis en relations les deux poètes.

Elle aussi, la *Fiancée du Timbalier* a été, sinon composée, du moins conçue, au cours du premier tiers d'octobre 1825. Certes, dans cette ballade il n'est question, ni de près ni de loin, et sous aucune forme, des ruines de Montfort-l'Amaury ou de quoi que ce soit d'analogue. Mais il est significatif que Victor Hugo ait incorporé à l'armée de « Monseigneur le duc de Bretagne » un timbalier qu'il aurait pu, sans inconvénient, ranger sous les ordres de n'importe quel autre potentat de jadis. S'il a pensé à ce duc-là, au lieu, par exemple, du duc de Bourgogne, c'est à la suite de causeries avec Saint-Valry

sur le passé de Montfort, en particulier sur la plus brillante période de ce passé, la période bretonne.

La tour de 1498, l'église, les restes de remparts qui servent de soutènement à plusieurs jardins et de substruction à diverses maisons, les deux vieux logis de la rue de la Treille, l'aspect général gardé par le bourg, — et, d'un autre côté, les solennelles entrées que chacun des prédécesseurs d'Anne parmi les ducs de Bretagne de la maison de Montfort effectuait dans ce chef-lieu de comté pour y affirmer les droits dont il venait d'hériter, — c'est tout cela qui a déterminé chez Victor Hugo, consciemment ou non, le choix du prince à faire défiler. Et réciproquement, c'est dans Montfort-l'Amaury que circule « Monseigneur le duc de Bretagne. » On peut même être persuadé que c'était exactement devant le seuil, ou à telle fenêtre, ou sur tel balcon, que le poète, en écrivant, voyait la fiancée aux aguets.

Pour être complet, il est bon de signaler que, dans la troisième ode du deuxième livre, celle qui est intitulée *La Bande Noire*, et datée de 1823, on trouve quelques détails apparemment inspirés par le souvenir de la première visite à Montfort, celle de 1821.

Il faut conclure. Il est indiscutable que trois séjours dans cette localité ont exercé une influence sur l'œuvre de Victor Hugo, au cours d'une certaine période, et j'espère avoir démontré que cette influence fut plus profonde qu'on ne l'avait cru jusqu'ici. D'ailleurs, il s'était plu tellement à Montfort, — même en 1821 malgré un grand deuil si récent, et même en 1830 malgré toute sa maisonnée, comme il dit, et malgré les animosités politiques et autres qui l'entouraient, — que dans la suite, et à deux reprises au moins, il éprouva le besoin d'y mener Juliette Drouet pour lui présenter le bourg, les ruines, la forêt voisine.

Il est donc admissible qu'une plaque rappelle les trois séjours en question. Mais l'on commettrait deux erreurs inexcusables en y mentionnant l'unique date de 1830, et en inscrivant cette date sur l'ancienne demeure de Saint-Valry. Premièrement, Victor Hugo a résidé à Montfort en 1821 aussi et en 1825. Deuxièmement, c'est en 1821 et en 1825 qu'il était descendu chez Saint-Valry, alors qu'en 1830 il logeait à l'auberge

de la Fleur-de-Lys. Troisièmement, c'est en octobre 1825, et à nul autre moment, qu'il a composé l'*Ode aux Ruines de Montfort-l'Amaury* et conçu, sinon écrit, la *Ronde du Sabbat*, la *Fiancée du Timbalier*, et trois autres poèmes.

A. CHABOSEAU.

NOTES ET DOCUMENTS DE MUSIQUE

Jean Lépine : *La vie de Claude Debussy*, Albin Michel. — **Maurice Boucher** : *Claude Debussy*, Rieder.

Les ouvrages dont j'ai plaisir à parler aujourd'hui me sont parvenus, à quelques jours près, ensemble. Cette coïncidence non préméditée me semble heureuse, car ces deux livres, admirablement faits pour se compléter sans se répéter, disent tout ce que l'on souhaite connaître de notre prodigieux et attachant musicien national.

La vie de Claude Debussy, par M. Jean Lépine, est œuvre de biographe et de critique, littéraire plus que musical, en ce sens que l'analyse technique de l'œuvre de Debussy est laissée aux spécialistes; par conséquent, l'auteur ne s'éloigne jamais de ce qui doit intéresser directement un public général, en ne débordant point le cadre assigné par le titre du livre.

L'authenticité de cette vie apparaît comme assez indiscutable dans son ensemble. M. Lépine donne nettement l'impression de s'être attaché à restituer une grande figure en puisant uniquement sa documentation dans des textes solides et sincères, auprès des êtres qui ont pris place dans la vie de Debussy et en faisant abstraction des ouvrages parus antérieurement au sien.

Les lettres que Debussy adressa à M. Vasnier, à Ernest Chausson, à Jacques Durand, à P.-J. Toulet; les propres écrits de Debussy sur la musique (M. Croche, antidilettante) fourniront à M. Lépine les matériaux les plus précieux. La personnalité de Debussy apparaît de ce fait étonnamment vivante. Outre l'intérêt spécial et ardent qu'un musicien prend à la lecture d'un ouvrage bien fait pour le passionner, je ne crois pas me tromper en avançant que quiconque sera sensible à l'attrait qu'il présente; et ce reste tout à l'honneur de son auteur.

De ceci, ne déduisons pas trop légèrement que M. Lépine nous offre une vie romancée, ou même arrangée, non pas, car l'ouvrage abonde en vues profondes sur l'art et la sensibilité de Debussy. Psychologue, M. Lépine irait même jusqu'à la pathologie, si pareille quête peut lui paraître fructueuse.

L'auteur n'emprunte-t-il pas à l'ouvrage de MM. Achille Delmas et Marcel Boll, *La Personnalité humaine,* quelques lignes essentielles qui — M. Lépine s'excuse de la hardiesse de sa métaphore — pourraient bien être la photographie psychologique de Claude Debussy :

De tels émotifs qui ressemblent superficiellement à des impassibles gardent et refoulent tout en eux; malgré les apparences contraires, ce sont souvent de grands émotifs, confinés dans une vie intérieure remarquablement riche et souvent digne de la plus grande sympathie.

Et ceci, qui nous est connu, mais qu'il n'est pas inutile de citer :

C'est peut-être dans la rêverie que l'association des idées se révèle sous sa forme la plus nette. Ce cercle idéatif incomplet n'a habituellement aucune portée pratique. Il a, par contre, un rôle souvent important dans la plupart des créations artistiques et des œuvres dites d'imagination.

C'est l'imagination qui est le facteur essentiel de l'invention sous toutes ses formes, soit dans la pratique où elle suggère des rapprochements entre faits considérés d'ordinaire comme sans relations, soit dans l'art où elle inspire des juxtapositions d'images, musicales ou plastiques.

Cette rêverie, profonde et féconde, prend bien souvent, chez qui la pratique, un tour douloureux; fusée de l'esprit, allègre au départ, mais dont la parabole s'infléchit trop vite aux frontières de l'insaisissable. Enthousiasme de l'envol, désenchantement de n'atteindre que si peu à la beauté entrevue et désirée, voilà bien la douche écossaise entretenant sans répit cette « dualité maladive des états d'humeur » propre aux artistes.

Chez Debussy, les crises dépressives sont fréquentes, mais il ne cesse, dans le même temps, de conserver la certitude que « ça va marcher ». Une lettre à Jacques Durand est, à cet égard, éloquente :

Je continue à croupir dans les usines du néant — si j'ose ainsi parler. Vous ne pouvez vous figurer l'angoisse que peut vous donner cet état... Même en supprimant ce qu'il a de douloureux à supporter, le fait de ne pouvoir penser avec la même liberté a quelque chose d'idiot : imaginez un cerveau aveugle.

Plus loin, la réaction se fait jour :

Je travaille à réparer toute une période mauvaise et ne suis pas toujours content de moi. Tout de même, *il faudra que ça marche,* je vous en donne ma parole. Il ne faut pas m'en vouloir de vous faire attendre et d'avoir la maladie du scrupule poussée à un point qui semble ridicule à notre époque.

C'est peut-être dans sa correspondance avec P.-J. Toulet que Debussy mit le plus de gaîté et d'humour. J'ai souvent pensé qu'il y avait là une manière de subtile charité, inconsciente, mais fruit précieux d'une rare sensibilité qui inclinait Debussy, mélancolique, à user vis-à-vis d'un autre mélancolique de cette thérapeutique bienfaisante de l'enjouement et de l'humour.

D'entre les lettres que transcrit M. Lépine, je cite ce passage :

Depuis que nous sommes arrivés ici, ma femme n'a cessé d'être malade, moi je n'ai pas encore trouvé l'occasion d'être de bonne humeur... Il y a un homme, Marseillais de naissance, metteur en scène de son métier — le tout s'appelle Almans — qui profite lâchement de ces divers états pour imaginer des plafonds là où l'on ne rencontre que le vide... des feuilles et des branches... sur des portants nus comme un nouveau-né.

J'ai à peine besoin de vous dire que je m'étonne qu'il soit encore en vie.

C'était hier la répétition générale, il y manquait à peu près tout; j'espère qu'avec les soins de cet excellent homme, ce soir, où a lieu la première, il ne restera plus rien.

Le chef d'orchestre répond au doux nom de Cléofonte Campanini; il bat la mesure d'une façon bien singulière, qui ressemble à s'y méprendre à la manœuvre d'une pompe à bras... — dit comme cela, ça n'est pas très drôle, mais quand ce geste s'ajoute à celui des trombones, ça devient troublant.

Je pense que M. Lépine a rencontré comme moi des gens qui, volontiers, parlaient de la sécheresse de cœur de De-

bussy; outre les lettres affectueuses adressées à P.-J. Toulet, qui dénotent au contraire un grand cœur et une rare délicatesse d'âme, M. Lépine nous met sous les yeux ce qu'écrivait Debussy à Ernest Chausson; qu'on en juge par ce fragment :

Vous, l'un des rares pour qui le bonheur est une chose méritée, tellement vous mettez de grâce affectueuse à en montrer les côtés que généralement l'on cache avec soin et vraiment, tout en vous étant — Dieu sait combien — reconnaissant, je suis profondément heureux de vous aimer entièrement, puisque en vous l'homme complète l'artiste, et quand vous voulez bien me montrer de votre musique, vous ne pouvez pas vous figurer l'ardente amitié que je mets à vous sentir formuler des sentiments qui, à moi, me sont défendus, mais dont la réalisation chez vous me remplit de joie.

. . . .

N'êtes-vous pas un peu comme un grand frère aîné en qui l'on a toute confiance, dont on accepterait même les gronderies?...

Qui pouvait, en effet, être plus près, affectivement et spirituellement, de Debussy que l'auteur des *Quelques danses* dont la *Dédicace* (tout particulièrement) est cette « porte étroite » ouverte sur l'univers de la musique moderne? Aussi bien les *Serres*. Peut-être personne encore, du moins à ma connaissance, n'a-t-il noté tout ce qu'apporta à Debussy, musicien, l'affection et la confiance artistique d'un être aussi compréhensif et exquis que le fut Ernest Chausson.

Ce dont nous saurons tous un gré infini à M. Jean Lépine est d'avoir, à la suite de son chapitre « Le Musicien » (traité d'ailleurs avec une justesse de vues indiscutable), ajouté deux chapitres : « Le Poète » et « L'Ecrivain » :

Quand on se donne la peine — et le plaisir tout à la fois — d'étudier le musicien Claude Debussy, il faut faire une place à part à Claude Debussy poète et écrivain. L'un et l'autre se confondent, mais il semble que, jusqu'ici, seul le musicien ait intéressé, captivé les historiographes.

Et ceci est une illustration de ce que nous avancions tout à l'heure : Debussy a écrit sans avoir jamais appris, avec un bagage littéraire des plus rudimentaires, avec très peu de mots... Mais il a écrit en littérateur-né, en homme de goût, en poète. Ses phrases ont une cadence, une élégance que celles de nombreux écrivains professionnels n'ont pas, n'auront pas, parce qu'il leur manque,

pour bien écrire, cette petite flamme qu'on appelle très justement le génie et qui ne s'acquiert pas.

Enfin, les vues prophétiques de Debussy pendant la guerre méritaient d'être connues. Elles pourront laisser rêveurs les Politiques... mais ne surprendront pas ceux qui savent la pratique de la méditation — sur l'art, bien sûr, — mais aussi sur bien d'autres choses. Aujourd'hui, bornons-nous à transcrire ceci, qui est toujours actuel :

L'atmosphère de Paris, où se forme autant de pessimisme que d'optimisme, où chacun veut se [illegible] pour le [illegible] du [illegible] tum, nous fait oublier, il me semble, notre habituel bon sens. Rappelons-nous que la France en a vu bien d'autres et qu'elle est toujours « le plus beau royaume sous le Ciel » malgré [illegible] jaloux qu'a le [illegible] de l'Europe — excepté les [illegible] (?) — de la détruire.

Le point d'interrogation est de Debussy, non du biographe; ces lignes furent écrites en 1916, et le musicien ajoute peu après, dans la même lettre : « ...ce sera dur [sic], long [sic], impitoyable aux douleurs (sic)... »

Je ne sais si, pendant la guerre, la vie de Debussy fut matériellement difficile, cela est probable, car nous tous... mais il n'est pas absolument exact de dire que, uniquement pour vivre, Debussy dut accepter la révision des œuvres de Bach et de Chopin. La vérité est bien que Debussy tint à prêter son nom à une Édition française et accepta avec enthousiasme de revoir l'œuvre de deux Maîtres qu'il admirait fort. Son culte pour Chopin est connu et tout son patriotisme fut au service d'un effort français.

Je fermerai le livre émouvant, clair et vivant de M. Jean Lépine sur une dernière citation — à l'ordre de notre Art National, si je puis dire :

Claude de France, fils de France, toi qui n'admirais qu'à ce seul titre de « musicien français » parce que tu le considérais comme le plus enviable, laisse ton âme errer sur cette terre, pour qu'après toi elle continue d'animer la divine musique, pour que tout ne meure pas avec toi !

vement chez autrui, mais tout changement de nous-mêmes auquel nous avons consenti ou que nous avons cherché.

Dans un temps de rythme accéléré, comme le nôtre, il était bon de mettre en garde contre l'Absolu momentané auquel glisse tant de nos frères en art (je ne parle pas du public ni des snobs), ceux qui, par la plume ou la parole, ont le devoir de guider les bonnes volontés dans le dédale des tendances contradictoires :

...Le total d'une œuvre d'art s'estime à l'impression qu'on en a, et les œuvres les plus dissemblables se rejoignent et s'égalent dans leurs effets. Il n'y a qu'un petit nombre d'effets désirés, et c'est le propre des créateurs de toucher toujours les mêmes cibles. Encore leur arme ne peut-elle servir à d'autres qu'eux.

C'est donc non aveuglé par l'Absolu *actuel* que l'auteur envisagera, en toute liberté d'esprit, les coefficients dont son intuition s'accommodera dans ses prospections spirituelles et son analyse de l'œuvre de Debussy :

Je voudrais que l'on définît à part trois termes que j'appellerai, si l'on veut bien, le *Pays*, le *Paysage* et la *Présence*.

Ici, je citerai, à bâtons rompus, ce qui me paraît être l'essentiel :

Le *Pays*, en Debussy, c'est par exemple un certain contour de la mélodie qui rappelle Massenet, mais ondule avec une aisance plus aristocratique, une noblesse plus attentive à son bon renom, un soin plus minutieux dans la recherche de la rareté. En même temps, cette élégance vise à la simplicité... les accents ne sont jamais déplacés pour l'honneur d'une belle note ou pour l'aisance d'un effet éclatant.

Le *Pays*, en Debussy, c'est encore un certain système harmonique... Debussy fut un harmoniste... pour lui, le chant naît de l'accord qui le soutient, il en est la forme successive.

(Conception identique chez Gounod, Franck, Fauré) :

Le *Pays*, en Debussy, c'est encore une technique de l'orchestre qui émancipe les instruments de toute contrainte collective.

Le *Paysage* est une toute autre série de synthèses. Il se dispose autour d'un spectateur, il est une suite d'aspects, d'impressions;

si l'on veut se rappeler le mot célèbre, il est déjà un état d'âme. En tout cas, il est une façon de voir.

Le *Paysage* debussyste est une vue sur une nature enveloppée et sans contrastes brusques, où il y a des scintillements et des brumes, mais dont l'atmosphère concilie les oppositions en une harmonie de demi-teinte. Aux uns il paraît flou et fluide; les autres, après y avoir habitué leurs regards, y découvrent au contraire une abondance de détails subtils et précis...

Le *Paysage*, en Debussy, c'est encore l'effacement de la pensée, le refoulement de l'abstrait... Etant musicien, il joue avec les sons et les unit au gré de sa sensibilité : point d'effort apparent, point d'application soucieuse, nulle autre théorie que de n'en point avoir... Le plan naît du rythme intérieur : il n'est que l'exigence instinctive d'une âme harmonieuse.

Le *Paysage*, en Debussy, c'est en conséquence une certaine sorte, ou tout au moins une certaine apparence d'anarchie... Mais cette anarchie est celle de grands seigneurs raffinés et sages pour qui toute violence serait la preuve d'une mauvaise éducation. L'armature permanente d'une discipline est inutile entre gens d'aussi bonne compagnie : il n'y est même pas fait allusion. Chacun connaît le sens et la valeur de ses moindres gestes, il ne s'exprime et ne se met en avant que pour tenir des propos dignes d'être entendus...

Le *Paysage*, en Debussy, c'est encore une apparence d'humour. L'humour est une manière d'être sérieux sans être triste, d'être profond sans être guindé...

Pendant toutes les années d'après-guerre, l'humour a ravagé la musique. On lui a donné pour parrains, non seulement Chabrier, Satie et Ravel, ce qui se justifie, mais aussi l'auteur de *Mandoline*, de *Minstrels*, de *Children's Corner*. Je crois que c'est par erreur. Ce qui passe chez Debussy pour de l'humour — sauf quelques divertissements et quelques sourires — est une manière d'écarter de son style et de sa pensée tous les vieux fantômes qui cachent autour de nous l'éternelle nouveauté des choses.

La *Présence* est la possession d'une plénitude, la découverte de la joie attendue. Elle s'ajoute au paysage, le dote de notre prédilection... Celui qui retrouve en Debussy une justesse d'accent, une modération volontaire et cette vertu divine qui met une âme dans les choses, leur donne une transparence sur l'infini sans leur enlever leur légèreté, celui-là comprend Debussy dans ce qu'il a de plus authentique, il le voit avec tout son relief, il est sensible à la *Présence*.

Il nous a paru indispensable, pour faire comprendre Debussy, de rappeler d'abord que son œuvre, comme toute œuvre d'art, doit être sentie et non analysée seulement. Or, sentir est soumis à des fluctuations d'intensité dont l'histoire nous apprend ce qu'a été, aux différents âges, l'*actualité spirituelle.*

Voici, n'est-il pas vrai, un ensemble de vues qui, par allusions, par analogies, sont déjà une critique admirable et situent lumineusement le sujet.

Suivent les chapitres *Avant, Lui, Après,* dont je ne puis rien citer, car leur cohérence est telle que des extraits seraient absolument inintelligibles; il faut les lire en entier, leur titre en indique d'ailleurs l'intérêt. Si j'arrive immédiatement à la *Conclusion,* c'est parce que j'y trouve l'idée neuve de l'oscillation de l'actualité spirituelle entre deux extrêmes que M. M. Boucher appelle *la Danse* et *la Prière.* Voici qui est digne de toute notre attention, et d'une vérité saisissante.

La Danse, c'est le jeu des formes, la joie du mouvement et des lignes, le plaisir d'être pris tout entier dans le présent et, à la surface même du présent, dans l'immédiat... Tous les aspects de l'immédiat y sont en honneur : La danse aime non seulement ce qui bouge, mais ce qui luit... Le musicien fera jouer les notes et les timbres, combinera les parties dans la joie de les opposer ou de les unir, sans règles préconçues ou dans l'acceptation spontanée d'une manière qu'il ne discute ni ne sollicite.

La Prière, c'est le repli de l'homme sur lui-même, ou l'effusion vers le mystère. Le présent perd sa valeur propre, il n'est plus que réceptacle, et son contenu seul importe. Or, ce contenu vient de notre vie intérieure... La sensibilité ne s'épanouit pas, elle se concentre : quelque chose d'ineffable et qui veut se faire dire pèse sur elle de son autorité, la contraint à des remous et l'empêche de flotter au fil des instants...

La musique de Debussy relève-t-elle de l'esthétique de la danse ou de celle de la prière? Elle relève de l'une et de l'autre, car elle se tient à égale distance des extrêmes... Comme il (Debussy) tournait le dos à Wagner et nous entraînait hors de son influence, il semblait nous conduire vers les joies du présent... Mais il se rattache encore à l'esthétique de la prière parce que sa musique n'est dépourvue ni d'inquiétude ni de piété.

Il faudrait tout citer de cette *conclusion,* et pas seulement ce qui se rapporte directement à l'art debussyste. Il y a dans

les quatre dernières pages une vue d'ensemble de ce *devenir* — humain et spirituel — qui appelle la méditation et dont la justesse est absolument remarquable. M. Maurice Boucher a su faire œuvre personnelle autour d'une figure toujours présente. Ses prospections dans le général sont d'une rare lucidité; il nous donne un des livres les plus *pensés* — si je puis dire — sur un sujet admirable, un apport précieux à l'œuvre de la grande critique.

A. FEBVRE-LONGERAY.

LETTRES ESPAGNOLES

Samuel Ros : *Le Ventriloque et la Muette*, Biblioteca Nueva. — *Religion y Cultura*, Monastère royal de l'Escorial. — Vicente Lamperez : *Histoire de l'Architecture chrétienne espagnole*, tome I, Espasa Calpe, Madrid.

L'humoriste et le romancier si curieux qui nous a conseillé, par tant d'œuvres séduisantes, une nouvelle façon de voir la vie, Ramón Gómez de la Serna, paraît devoir faire école. Voici, d'un de ses disciples, Samuel Ros, un roman amusant : **Le Ventriloque et la Muette.** On a souvent estimé ailleurs qu'en Espagne qu'un auteur, pour donner dans l'humour, n'était plus tenu d'écrire littérairement. Il en va tout autrement avec les humoristes espagnols. C'est sans doute parce qu'un Espagnol n'est pas humoriste, dans le sens concédé par pitié à ce qualificatif d'un genre littéraire plutôt d'outre-Atlantique. Un Espagnol se moque, mais ne badine pas. Qu'on le veuille ou non, et qu'il y prétende ou le subisse, l'humour est pour lui le chemin optimiste de la moralisation. Avec le sourire au lieu de la moue de l'ancien censeur ecclésiastique, c'est encore une remontrance, une retouche de la pauvre humanité. Vous ne trouverez point dans un livre plaisant de l'Espagne cette cruauté d'un humoriste nordique. Cela revient plutôt à une promenade sincère dans les coulisses de la vie pour décrire ou représenter, ou rapporter, ce qui est de l'autre côté de la salle de cours, du rétable, du trône. Je doute qu'il y ait en Espagne un acte gratuit, sauf peut-être celui de ne rien faire. On y est sadique pour mieux chérir, ce qui est le chemin du retour de l'amour, critique pour mieux modeler, suivant un rêve, ce qui paraît mal présenté, ou mal né; et l'on fait de l'humour pour que les petits ridi-

cules, ceux qui ne valent pas un sermon, apparaissent, et aient chance de se corriger. Naturellement, l'auteur humoristique a depuis longtemps perdu de vue le but de sa plaisanterie, et c'est à son insu qu'il continue, au xxe siècle, la tradition la plus féconde qu'illustrèrent le grand manchot, quelques archiprêtres et même des lyriques. Ainsi étonnerait-on Ramón Gómez de la Serna, si tant est que l'on puisse être plus fantaisiste que le Prince des fantaisistes, en remerciant l'auteur des *Gregerias* de vouloir épurer les mœurs! Et pourtant... Au point que son disciple, que je ne crois pas son élève, Samuel Ros, participe sans laisser d'être original à cette allègre entreprise de nous égayer de nos misères qui fait la gloire de Ramón. Il suffit de ramener son livre à une proportion algébriquement dénudée, à son thème, pour que le lecteur du compte rendu ait devant les yeux les folies de ce roman spirituel. Jugez-en plutôt : c'est la naissance d'un ventriloque. Accoucheur, père, et patiente, en entendant ses vagissements émanant de toutes ses voix, attendent la parution de frères jumeaux... Ce ventriloque de naissance est vite voué aux aventures. Si vous vous représentez qu'il connaîtra bientôt une muette, que le père d'icelle se convainc que c'est pour avoir reçu un baiser du ventriloque que sa fille perdit l'usage de la parole, et qu'en dommages et intérêts il doit l'épouser, votre imagination fera déjà concurrence à l'auteur. Encore ce trait espagnol de l'humour : l'entrain est si grand dans ces livres castillans que le lecteur y est entraîné plus que dans d'autres. Il n'est pas rare aussi qu'il s'essouffle et désire voir l'auteur s'arrêter en un trop long bon chemin.

Revenons au sérieux. A côté de la cellule hermétique et arbitraire du rire, cette autre cellule, monastique par définition, des Moines de l'Escorial ne me paraît ni plus étroite, ni moins humaine. Il faut un sens constant de la vie pour établir avec cette modestie et cette science ce projet d'édition critique des versions poétiques de Fray Luis de Léon qu'a entrepris le R. P. José Llobera, à travers les livraisons de **Religion y Cultura**. Et la participation au millénaire de Virgile, sous la forme du sondage de l'âme virgilienne de saint Augustin (dont le R. P. Angel C. Vega entreprend l'édition critique), ne nous laisse pas indifférent. Enfin, les documents

réunis par les soins des bons gardiens des Archives de l'Escorial dont ils publient ce qui concerne la toile de Roger Van der Weyden : « la descente de croix » nous ouvrent des horizons sur le sens symbolique de coups de pinceaux où nos esprits modernes imbus de positivisme ne veulent voir que la traduction esthétique d'une souffrance humaine. Ces peintres apposèrent sur leurs toiles autre chose que le fruit d'une technique.

Quelles Espagnes propices en miracles! Il suffit d'ouvrir une des pages de cet ouvrage que je n'hésite pas à qualifier de magistral : **Histoire de l'Architecture chrétienne espagnole au moyen âge,** pour comprendre combien il est urgent que nous révisions, nous les jeunes qu'ont enseignés les maîtres d'une Université sans métaphysique, tous les clichés dont on nous a pavé l'entendement. Il ne s'agit pas de croire ou de ne pas croire, état personnel et dont le critique doit oublier l'expérience, le désir ou l'ignorance. Un autre problème se pose quand on feuillette le Tome I de cette monumentale Histoire qui fait honneur à la science espagnole, au goût castillan, à l'art du pays d'Europe qui eut le mérite le plus souple et le plus valeureux d'avoir résisté aux invasions contradictoires de l'Orient et du Nord et résolu de garder sa propre personnalité en dépit de tous. Dès l'introduction l'on sent que le nom de l'auteur, Vicente Lamperez, se gravera pour toujours dans l'esprit. Ce savant, qui a laissé une veuve extrêmement douée aussi, Mme Blanca de Los Rios, dont l'œuvre (études, critiques et publication d'une bonne et utile revue : *Raza Española,* est des plus intéressantes, et nous en reparlerons), ce savant, qui n'a jamais laissé dévier ses recherches ou ses découvertes vers un dogmatisme desséchant, nous oblige à voir au delà de l'époque architecturale médiévale ce que la pensée qui anime ses bâtisseurs eut d'important pour la civilisation. Cette extension du sujet, cette humanisation de l'archéologie, est l'apanage des seuls esprits unissant à la fois la connaissance et l'amour. Avec un bon sens que bien de ses successeurs auront imité sans peut-être lui en rendre grâce, Vicente Lamperez oppose, sans les rendre ennemis, les partisans de l'école du document à ceux de l'archéologie. Il semble, en effet, que l'étude de l'architecture

doit tout de même donner le pas à des considérations d'architecture. N'avons-nous pas vu, dans un autre ordre d'idées, la peinture courir de grands risques quand ses peintres et et ses critiques en faisaient un développement littéraire? Donc avec Vicente Lamperez, le voyage entrepris de sanctuaires en sanctuaires, à travers toutes les Espagnes, est avant tout le voyage d'un architecte. Car tel liseur de vieux grimoires s'est spécialisé dans l'archéologie alors que sa connaissance des textes anciens eût pu l'orienter avec plus de raison vers l'Histoire pure. Un monument interrogé par un liseur de manuscrits ou un bâtisseur, si son examinateur n'est pas poète, n'est plus qu'un immeuble imposable par le fisc, une quantité de pierres. Le disséqueur doit se doubler d'un artiste. Si l'humour espagnol ne cesse pas d'être humain, je crois aussi que l'archéologie castillane n'a jamais pu se priver d'être réaliste. En tous les cas, Vicente Lamperez évoque en contemporain les centaines de monuments qu'il décrit, mesure, décarcasse jusqu'au plan, en architecte.

C'est alors que cette question étrange se pose, dont je voulais parler il y a un instant : le pourquoi de la règle d'harmonie de construction, règle à peu près fixe des églises espagnoles, en relation avec les règles presque musicales, si l'on peut dire, des édifications des temples antiques. Cette inscription de la cathédrale espagnole dans un triangle ne me permet pas de ne pas songer au fronton triangulaire des temples de l'Hellade... Et les signes relevés par Lamperez sur les colonnes et les murs relient à mon avis par une mystérieuse tradition jamais perdue les constructeurs de l'Acropole aux édificateurs de telle cathédrale espagnole. Comme le sens secret de l'acte de bâtir un temple provoque notre entendement philosophique et mystique! A telles enseignes que sous l'impulsion d'un mouvement de haut en bas de l'étude minutieuse de Vicente Lamperez, on en arrive à suspecter d'ésotérisme les constructeurs de cathédrale.

La méthode suivie par l'auteur — et qui a été imitée par des esprits intelligents accommodés promptement à l'archéologie, dans le reste de l'Espagne — est purement celle d'un technicien de l'architecture. Il étudie les conditions maté-

rielles de l'édification, définit les styles latino-byzantin, roman et ogival. Pour le haut Moyen Age, il distingue l'architecture visigothe, l'architecture mozarabe et l'architecture asturienne. Réclamant avec juste raison pour son pays une originalité de création qui lui a été parfois démentie par les propres archéologues espagnols, Vicente Lamperez souligne délicatement la nouveauté de certaines vues d'écrivains espagnols, lesquels n'atteignirent pas à la renommée de leurs confrères étrangers, uniquement, je crois bien, parce que l'Espagne est un pays où le savant surgit dans un isolement que facilite le manque d'ambiance et qu'encourage le caractère nettement individualiste de la civilisation ibérique. Quelques erreurs d'archéologues français sont utilement dénoncées. C'est la vision *a priori* de M. Marignan, l'opinion de M. Courajod sur la parution simultanée du gothique, invention erronée dont il n'a même point le mérite, puisqu'il a simplement repris à son compte la théorie, centenaire, de Ventura Rodriguez. Même remarque pour les erreurs des pages espagnoles de *l'Histoire de l'Art* d'André Michel. Le lecteur français notera avec satisfaction l'intransigeance du criterium de Vicente Lamperez qui insiste sur l'importance de l'élaboration du gothique dans l'Ile-de-France et, chemin faisant, sur ce que l'Espagne doit à notre pays.

Pour le bas Moyen Age (qui comprend cinq siècles seulement, alors que le haut Moyen Age dépasse le demi-millénaire) et que l'auteur fait commencer à l'art roman, le lecteur le moins prévenu aussi bien que le spécialiste apprécieront le tableau de début par lequel Vicente Lamperez *situe* les scènes de constructions religieuses auxquelles il nous fait littéralement assister. Avant de passer à l'examen des formes, on pressent les caractères spéciaux de l'art roman espagnol, en entrant dans ce qu'écrit du mudejarisme et du développement cultural contemporain des premières cathédrales un auteur qui, d'autre part,saura diviser l'étude de l'art roman en éléments simples : les différentes parties de la construction, et en éléments décoratifs et ornementaux : les conceptions diverses de décoration et de peinture. On est obligé de mettre en parallèle cette partie de l'ouvrage (qui a d'ailleurs le volume d'un livre) avec ce qu'a donné récemment chez nous

M. Deshoulières dans la collection « A travers l'art français » relatif *Au début de l'art roman* (La Renaissance du Livre). Il en ressort que l'XIe siècle dans l'enrichissement architectural de l'Espagne ne le cède en rien pour l'importance au XIe siècle français. Aussi bien les traces d'échange et d'interpénétration que nota en un autre temps M. Puig i Cadafalch n'avaient-elles pas cessé de lier l'un et l'autre de ces arts romans. Il est à regretter seulement que Vicente Lamperez se soit borné uniquement aux églises espagnoles, et n'ait pas ébauché le rayonnement de l'art roman ibérique, ce qui aurait peut-être dissipé les discussions comme celle entamée par M. Deshoulières sur la date de construction du narthex de Tournus, en contradiction avec l'affirmation de M. Puig i Cadafalch, dans son *Premier art roman* (Laurens).

Par l'unité de vues de Vicente Lamperez, et le compte qu'il tient des influences géographiques, cette première partie d'un ouvrage dont il dit lui-même qu'il sera peut-être par la suite démenti, en tout cas perfectionné par d'autres chercheurs, est un déblaiement capital des permiers siècles de l'architecture espagnole. La profusion des illustrations, à laquelle ne craignent pas de recourir les éditeurs espagnols comme Calpe, ajoutent à l'intérêt et à la divulgation d'une œuvre remarquable.

ADOLPHE DE FALGAIROLLE.

LETTRES NEO-GRECQUES

Continuité de l'Hellénisme. — L'œuvre de Palamas. — Jean Michel : *Anthologie des Poètes néo-grecs;* Messein, édit., Paris. — Leftheri Alexiou: *Bagatelles*, Héraklio de Crète. — Galathéa Kazantzaki : *11 p.m. — 1 m.m. ki alla Digimata;* Stokhastis, Athènes. — E. Langanis : *Rodikon Himérologion*, 1930; Notara, Rhodes. — A. Tsacalakis : *Le Dodécanèse*, Cassimatis, Alexandrie. — M. Petridis : *I Torini mas Logotechnai;* Rallis, Athènes. — D. Voutyras : *Stous Agnostous Théous;* Dimitrakou, Athènes. — Mémento.

La continuité de l'Hellénisme s'affirme indiscutablement dans la Langue et dans la Poésie. Certes, le génie grec s'est incorporé, au cours des siècles, un certain nombre d'éléments orientaux et chrétiens, qui l'ont rapproché du génie russe; mais ses qualités essentielles sont restées les mêmes. Nulle part, mieux que dans l'œuvre de Palamas, ne se reflète cette impressionnante continuité. Palamas a totalisé en lui sa

race entière. Il est tour à tour Eschyle, Homère, Pindare, Archiloque et Proclus; mais, à coup sûr, c'est d'Eschyle qu'il peut se réclamer comme de son aïeul le plus direct. Poète de la Pensée autant que du Sentiment, ses dons proprement épiques lui confèrent, dans l'Europe contemporaine, la première place. A la puissance évocatrice des Classiques anciens, il joint la mélancolie passionnée, que Byzance chrétienne a léguée à la Grèce d'aujourd'hui, et il a su tout aussi bien célébrer les fastes héroïques du Moyen-Age grec que pleurer de façon poignante la détresse des Réfugiés d'hier, ou exalter l'espérance de l'universelle Paix, en même temps qu'il demeure incomparable dans l'expression de la douleur purement personnelle, dans son thrène sur la perte d'un jeune fils adoré, par exemple. Rien d'humain ne lui reste étranger. Virtuose de la langue, il a dû, à l'instar du grand Mistral, façonner à son usage un instrument fruste encore; mais peut-être y a-t-il puisé des ressources, qui font désormais défaut aux idiomes trop cultivés, trop desséchés par la pure logique abstraite. En avril dernier, *La Semaine Egyptienne* lui consacrait un numéro spécial, auquel l'élite des écrivains grecs et des philhellènes étrangers fut invitée à collaborer. Sous les signatures autorisées de MM. Clément, Baudry, Jean Michel, Pappas, J. Dargos, K. Dieterich, Marie Bjorkman, etc., l'intéressant fascicule reproduisit maintes interprétations françaises, anglaises, allemandes, etc., de l'œuvre en vers et en prose de l'incomparable Poète. A quand le Prix Nobel?

Nous ne saurions reproduire ici, même fragmentairement, l'essentiel des jugements et opinions formulés par les collaborateurs occasionnels du numéro spécial publié par *La Semaine Egyptienne;* mais nous tenons à citer, pour sa grande justesse, la phrase conclusive de l'article envoyé par Mlle Sophie Antoniadis, qui professe le grec moderne à l'Université de Leyde :

C'est Palamas, dit-elle, que l'on doit étudier, si l'on veut connaître la Grèce, et c'est encore lui que l'on doit approfondir, si l'on désire voir comment un petit pays devient une source de poésie intarissable, comment ses frontières spirituelles s'élargissent, quand un grand créateur lui est né.

De son côté, M. Louis Roussel, de qui rien n'est indifférent, analyse dans le même fascicule le texte du *Tombeau*, en exégète averti, et fait ainsi toucher du doigt les infinis trésors que recèle la poésie de Palamas. Dans un autre numéro de la même revue (30 sept. 1930), l'éminent helléniste esquisse un fort instructif parallèle entre Mistral et Palamas, et montre qu'on a peut-être exagéré les parentés qui les rapprochent. Au fait, Mistral, homme de la nature et très peu porté à philosopher, est un pur lyrique; Palamas, au contraire, a vécu parmi les livres, et sa curiosité toujours en éveil a permis à sa pensée d'explorer l'univers entier. Il n'y a de commun entre les deux poètes que l'usage d'un idiome cueilli à même les lèvres du peuple, ce qui n'est pas toujours un si grand désavantage.

En matière de versification, Palamas est d'une variété et d'une richesse que ne connaît pas Mistral; c'est pourquoi peut-être il paraît perdre davantage à la traduction. Pourtant, quiconque a pu feuilleter le florilège, que lui a consacré M. le Professeur Clément, n'a pas manqué de sentir en face de quel génie l'on se trouve, en dépit de la disparition du rythme versifiant. On ne saurait faire mieux en simple prose. Mais d'autres tentatives pourront naître. A ce titre, les transpositions en vers de M. Pierre Baudry ne sont pas sans mérite, et M. Jean Michel, dans une manière mixte, manifeste d'autres qualités, différentes, mais non moindres.

Sa récente **Anthologie des Poètes Néo-grecs** (1886-1929) nous offre une image presque complète (je dis presque) de la renaissance contemporaine du lyrisme en Grèce et de l'extraordinaire floraison que favorisa l'usage exclusif de la langue démotique pour la poésie, selon l'exemple de Costis Palamas. Non que Palamas ait été proprement un initiateur en la matière (ce serait oublier les grands lyriques de l'Indépendance); mais c'est sous son pontificat littéraire que le démotique affirma résolument sa prétention de conquérir peu à peu tous les domaines de la Pensée. Dans son sillage ont grandi les tempéraments les plus divers, depuis ces délicats artistes de la sensibilité que sont MM. Sotiris Skipis, Lambros Porphyras, Miltiade Malakassis, Costas Ouranis, Myrtiotissa,

jusqu'à l'eschyléen Sikélianos, aux Parnassiens Petros Vlastos, Gryparis, et à tant d'autres plus jeunes, qu'influencent plus ou moins les modes nouvelles, mais qui tous empruntent à la limpidité du ciel hellénique ce sens de la mesure qui est une indéniable marque de noblesse dans les Lettres. Presque tous ont été signalés en temps opportun aux lecteurs de ces chroniques. M. Jean Michel a su choisir avec discernement au sein d'une production fort abondante. En même temps, nous avons plaisir à le louer d'avoir compris que la traduction d'œuvres en vers doit se préoccuper du *rythme*, en même temps que du *sens*. Aussi bien, a-t-il cherché à nous donner une transposition beaucoup plus qu'une version littérale. Certes, il lui est bien arrivé de heurter quelques écueils (il faut toujours préférer, selon nous, la bonne prose rythmée, assonancée, à une versification pénible) ; mais nous pouvons dire que les poèmes néo-grecs dont M. Jean Michel nous offre la substance, ont gardé toute leur atmosphère, toute leur émotive luminosité, tout leur charme. C'est pour cela que ce livre nous paraît digne d'être aimé. Mais d'abord il instruira. Des notices bibliographiques succinctes, placées en appendice, seront consultées avec fruit.

Au cours du volume, les poètes sont classés par rang d'âge; mais l'examen des notices bibliographiques révèle que leurs origines sont très diverses. Toutes les parties du monde grec ont collaboré activement à l'œuvre de renaissance, de la Russie, de la Roumélie, de Constantinople surtout, jusqu'à la Crète et en Egypte, de Corfou jusqu'à Chypre. Alexandrie est redevenue un centre d'hellénisme particulièrement actif, que reflète la belle tenue de revues actives. Les éditions *Grammata* en portent de leur côté le plus éclatant témoignage et, pour tout ce qui concerne l'*Hellénisme et la Nouvelle Egypte*, il convient de consulter le copieux et minutieux travail historique et statistique de M. Athanase Politis, paru récemment en deux gros volumes. La Crète, dont les travaux de MM. Sathas et Xanthoudidis (ce dernier enlevé en pleine activité intellectuelle, après avoir donné une édition critique définitive du *Rotokritos*) ont révélé le riche passé littéraire, la Crète s'illustre d'une jeune pléiade déjà glorieuse. Nous avons eu l'occasion de citer à cette place des noms et des œuvres.

M. Kazantzakis, par exemple, manifeste (nous nous faisons un devoir de le rappeler), dans sa trilogie dramatique et symbolique : *Nicéphore Phokas, Christos, Odysseus*), une maîtrise peu commune. De son côté, M. Leftéris Alexios d'Héraklion s'est affirmé comme parfait sonnettiste, et ronsardise à ses heures en vers français. Il réunit aujourd'hui en un volume, sous le titre de **Bagatelles** : 1° ses premiers vers d'une grande variété de forme et d'inspiration, et qui, dès 1908, révélaient un poète des mieux doués; 2° un choix de poésies en langue française d'un accent fort curieux; 3° un drame lyrique et symbolique : *Hercule et Omphale*, dont nous avons rendu compte; 4° quatre contes finement observés, adroitement conduits, et qui visent à faire penser; 5° trois proses d'un raccourci puissant, relatant des scènes de la vie sous le joug turc. Un beau talent ,sûr de ses moyens, et qui peut mûrir encore. Mais que dire de Mme Galathée Kazantzakis?

Quelle maîtrise parfaite est la sienne, tant pour le style et la langue que pour la composition! Quelle cruauté d'observation dans la peinture réaliste de la détresse et de la misère sociale des femmes! Quel pessimisme fataliste et quelle expérience de la vie pareil désenchantement suppose! Car presque toujours c'est le vice qui est récompensé; le sacrifice est inutile et les meilleures intentions se trouvent abominablement trahies. En vérité, **De onze à une heure**, est un livre poignant et vrai sans outrance; mais si triste! M. Nicolaïdis de Chypre n'est pas moins puissamment doué. Il excelle à rendre les plus subtiles vibrations du sentiment, et il nous livre le secret des âmes les plus étranges. Le conteur de *Skelethras*, de *La Bonne Compagne*, de *Deux blancs bras nus*, excelle à tirer des sujets en apparence les plus minces les effets les plus imprévus, d'où l'horreur à l'occasion n'est elle-même pas absente. Volontiers, autant que de Maupassant et de Poe, le rapprocherions-nous de certains écrivains russes, tel Ivan Bounine. De même, certains récits de Carcavitsas, dont M. Eug. Clément vient de traduire avec son habituel talent *L'Excommunié* (*Les Œuvres Libres*, sept. 1930), font songer aux *Lestrygons* d'Al. Kouprine. Affaire de tempéraments, du reste, non d'imitation. Et si le conte grec d'après-

guerre pousse au noir, il ne verse pas dans le mysticisme, au contraire.

Par la voix de l'**Almanach de Rhodes** illustré, que dirige M. le Professeur Efstathios Langanis et qu'enrichit la collaboration littéraire de MM. Xénopoulos, Constantinidis, Tellos Agras, Spatalas, Simos Menardos, Kyriaziz, Emilia Daphni, M. Minotou, etc. (années 1929 et 1930), le Dodécanèse affirme son imprescriptible grécité. De son côté, M. A. Tsacalakis, dans sa remarquable thèse de doctorat : **Le Dodécanèse,** *étude de droit international,* établit la situation juridique des îles, dont il fait l'histoire, et proteste contre les abus de la force. Poètes, conteurs, rhapsodes attardés de chants populaires sont les gardiens de l'Hellénisme. Certes, il y a parfois de la confusion dans les esprits, en raison des influences disparates qui sollicitent les jeunes écrivains, et c'est ce que relève judicieusement M. Mich. Pétridis dans *Les Tendances de la Littérature d'après-guerre;* mais ne se charge-t-il pas lui-même de montrer comment l'on peut retrouver l'équilibre dans Nos Ecrivains Contemporains et dans *Notre Poésie nouvelle?* Au sein de la fantaisie la plus désordonnée d'apparence, par exemple dans cet extraordinaire chef-d'œuvre d'invention mythique : **Chez les Dieux inconnus,** par l'inimitable D. Voutyras, le véritable Hellène ne saurait perdre le sens de la mesure et de l'équilibre. Nous insistons sur ce mérite capital.

Mémento. — Nombreux sont en Grèce les conteurs de talent. Nous aimerions pouvoir nous attarder sur les cinq sombres récits que M. Katiphoris intitule : *Oso krataï to skotadhi.* Ils sont vrais, intenses, parfois déchirants. *Pthinoporini Symphonia,* par M. Ang. Terzakis, nous offre des pages d'une psychologie non moins poignante. *Akoumas,* de M. Messolonghitis, dans son réalisme cru, fait souvent l'effet d'un réquisitoire contre la société. *Pôs agapoun i Tourkales,* de M. Pétridis, repose sur une donnés assez banale, et le personnage central est bien peu reluisant; mais le récit n'est pas sans agrément : il a de la vie. Les *Contes d'Ethiopie* et les *Lettres de la Fleur nouvelle — Addis-Abéba* (Baudinière édit.), de M. D. Nicolopoulos, ont été publiés d'abord en grec. Transcrites d'une plume alerte et souple, ces impressions vécues méritent mieux qu'une simple mention. Il nous y faudra revenir. De même pour *Le Théâtre néo-grec,* de M. Nic. Lascaris, qui nous apprend

beaucoup de choses. A plus tard, également : *I Piatza*, de M. Katiphori, *Ston Aperando Kosmo*, poésies de M. D. Oekonomidis, *Hexastika* et *Traghoudia tis Gynaikas*, poésies de M. Mich. Pétridis, *Skhimata, vers de M. P. Psaltiras; Stigmes sto Chrono*, proses lyriques de E. Lagopoulos-Apostolidis, *Apo tou Salomou ston Palama*, de M. Tomadakis. Lire à *Alexandrini Techni* un beau poème de Sikélianos : *Le Serment* (N° de mars-avril 1930) ; à *Protoporia* (avril 1930), *La Muse*, drame en un acte de Psichari, et *Marsyas*, tragi-comédie du même (juin 1930) ; au *Noumas*, d'admirable tenue toujours, les *Stikhourgika Paradoxa* de M. G. Spatalas, à *Ionios Anthologia*, *Alchimistes byzantins* par K. Zenghelis (mai 1930), à *Libre* l'ingénieux plaidoyer de M. Louis Roussel en faveur de l'alphabet latin (N° de juin-juillet 1930), etc.

DÉMÉTRIUS ASTÉRIOTIS.

LETTRES DANO-NORVEGIENNES

Georg Brandes : *Liv og Kunst*, Hage et Clausens forlag, Copenhague. — Paul V. Rubow : *Dansk litteraer Kritik i det XIX Aarhundrede*, Levin et Munksgaards forlag, Copenhague. — Otto Rung : *Cortège d'ombres*, traduction Voirol, Stock, éditeur, Paris.

Aksel Fraenkel et Paul Rubow ont réuni en un volume, sous le titre Art et Vie, quelques-uns des derniers articles et essais de Georg Brandes. Quand il eut atteint sa soixante-dixième année, dit quelque part Brandes, on se mit à l'enterrer. Or, ce fut justement le début d'une période de production intense. De grands ouvrages se succèdent sans interruption : un Gœthe, un Voltaire, puis un Michel-Ange, un César. Ce labeur de bénédictin, si on peut employer le mot, ne semblait pas lui peser. Une pareille vitalité n'a d'égale que celle de Voltaire ou de Clemenceau.

Seul, un « Thorvaldsen », dont on trouve ici d'assez larges ébauches, est resté inachevé. Mais il ne faudrait pas croire que les autres articles soient des miettes tombées de sa table. Des pages comme celles qu'il consacre à la fameuse actrice Johanne Luise Heiberg, si admirée d'Ibsen et de Björnson, valent ses meilleurs essais, et on sait que Brandes est un maître en ce genre. Je n'irai pas jusqu'à dire que tout, dans ce livre, soit d'égale valeur. Quelquefois, on croit se retrouver dans le bureau où il accueillait le visiteur étranger, et certes de la façon la plus charmante, mais se répandait

aussitôt en propos amers sur ses ennemis. Son monologue devenait une apologie. Pareillement, le polémiste, et un polémiste partial, se retrouve dans l'article sur Clemenceau et Caillaux; il est vrai qu'il est de 1921. Il y a plus de calme dans les pages consacrées au *Démosthène* de son ex-ami, quoiqu'il y fasse assez bon marché de l'indépendance athénienne, et ne veuille pas voir quels prolongements admirables a eus dans l'art le patriotisme athénien, si pénétré d'ailleurs d'humanité. Brandes se montrait plus juste jadis, quand, de retour de Carlsbad, il se plaisait à répéter les mots de Clemenceau. Une passion d'individualisme, le goût des idées et une âpreté cynique dans les jugements sur les hommes créaient entre eux des liens que la guerre seule a pu trancher.

Brandes n'est pas et n'a pas prétendu être un savant. Il a de vastes connaissances, une expérience unique de l'Europe : il n'est pas un érudit, ni un explorateur de terres nouvelles. Mais il serait tout à fait injuste de ne voir en lui qu'un vulgarisateur. On lui a reproché, et il le rappelle dans ces pages, d'avoir fait de nombreux emprunts, ses ennemis disent : des plagiats. J'ai extrait, répondrait Brandes, ce qu'il y a d'intéressant dans le fatras des spécialistes. De ce qui était mort, j'ai tâché de faire de la vie. Et comme il y a réussi le plus souvent, c'est lui qui a raison.

Cette vie naît à la fois de ses admirations et de ses haines. Aristocrate, il ne s'intéresse qu'aux héros de l'art ou de la pensée. Le reste de l'humanité se compose d'imbéciles ou de fous. Flaubert eût pris plaisir à lire les pages sarcastiques où il énumère les énormes balourdises des commentateurs de Shakespeare. L'amère philosophie de *Candide* reparaît ici et on ne s'étonne pas de l'admiration de Brandes pour Voltaire.

Elle a des raisons plus profondes encore. Le ressort de cette âme, c'est un farouche besoin de liberté et de tolérance. Brandes n'a jamais cessé de lutter contre les dogmes : littéraires, religieux et moraux. L'injustice le révolte. Il raconte l'histoire d'Etienne Dolet avec autant de fièvre que si le crime datait d'hier et nous menaçait encore.

La lignée à laquelle il veut se rattacher est celle des libres

esprits qui apparaît à la Renaissance : Erasme, Rabelais, Montaigne, et se poursuit avec Spinoza, Voltaire et Gœthe. Voilà ses maîtres. Mais il convient d'y ajouter celui qui guida ses pas dans la critique, qui l'accueillit cordialement à Paris et lui donna l'exemple d'une indépendance absolue de pensée, à savoir Taine. On ne peut s'empêcher d'être sensible à des lignes comme celles-ci, qui sont tout à l'honneur de Brandes :

> A vingt et quelques années, je fis la connaissance de Taine et bien que son système ne m'eût pas convaincu, il m'arracha au bourbier du pédantisme, il fut mon libérateur et mon sauveur, mon maître bien-aimé, et j'éprouve envers lui une reconnaissance que rien n'a pu affaiblir.

§

La thèse de doctorat de **Paul Rubow**, sur la critique littéraire au Danemark, du début du XIXe siècle à 1870, volontairement dépouillée et nue comme il convient, mais très solidement construite, est un ouvrage important et du plus vif intérêt. Une étude pareille ne pourrait trouver sa place en Norvège. Car la Norvège, au XIXe siècle, n'a pas possédé une critique véritable, ou plutôt, ne l'a trouvée qu'au Danemark. Nous rencontrons ici un des traits originaux de la littérature danoise. Paul Rubow note bien que seul un pays, la France, a vu fleurir la critique comme genre indépendant et pour ainsi dire autochtone. Il n'en est pas moins vrai que, parmi les peuples du Nord, le Danemark se distingue par la sûreté du jugement, par son aptitude à la philosophie et à l'esthétique, et, sinon par sa force, du moins par la finesse de son goût. Ceci ressort à l'évidence du travail de Paul Rubow, bien qu'il s'arrête aux vrais débuts du plus notoire des critiques danois, G. Brandes.

La partie capitale du livre est formée des chapitres consacrés à J.-L. Heiberg. Rubow le compare un instant à Boileau. En effet, J.-L. Heiberg fut le législateur du goût au Danemark. Son autorité fut toute puissante. Il établit, d'après la philosophie hégélienne, une échelle rigoureuse des valeurs et des genres, et son système parut bien, pendant une génération, formuler les lois inébranlables de l'esthétique.

Le système, est-il besoin de le dire, s'est effondré. Mais Heiberg avait une réelle envergure d'esprit. Paul Rubow, en conclusion, et d'une façon un peu inattendue, réduit sensiblement sa taille et son mérite. Heiberg a eu la chance de vivre à une époque un peu plate, où il a régné sans trop d'effort. Cependant, dans un milieu étroit, cet homme qui cultivait avec succès la philosophie et les sciences, la poésie et la musique, le théâtre et la critique, qui par surcroît était d'un commerce charmant, a pu être rattaché à la tradition des grands humanistes, et même être appelé une sorte de Gœthe danois. Il lui revient, en outre, une belle part dans la formation de la petite figurante qui devint sa femme et fut la plus célèbre actrice du Nord, la fée qui enchanta deux générations. Par là aussi, une auréole de perfection artistique, bien qu'un peu fanée, nimbe encore le souvenir de J.L. Heiberg.

Le critique qui occupe la scène pendant l'interrègne J.-L. Heïberg-Brandes est Clemens Petersen. On a l'impression qu'il est un peu sacrifié. Que son horizon ait été limité, sa pensée moins ferme, et son style affecté, soit. Mais je ne puis oublier ces mots d'une lettre inédite de Björnson et d'un Björnson déjà vieux et revenu de certains enthousiasmes de sa jeunesse : « Cl. Petersen était un phénomène ». Quand Cl. Petersen déclarait qu'une ère nouvelle commençait pour la littérature dano-norvégienne en 1857, avec *Synnöve Solbakken,* il voyait juste. Pour un critique, cette affirmation était un coup de maître. Quoiqu'il soit trop sévère pour Ibsen, sa défense passionnée de la jeune littérature norvégienne, qui allait faire la conquête du Nord et bientôt de l'Europe, lui assure une place durable dans l'histoire de la critique. Rien de ceci n'échappe à Paul Rubow. Mais on est sans doute excusé de le dire quand on considère la littérature danoise sous l'angle norvégien. A la date dont il s'agit, les deux pays sont encore inséparables, et Paul Rubow a bien mérité des deux par cette magistrale étude.

§

L'excellente collection que dirige Lucien Maury nous offre un échantillon de l'œuvre importante et variée d'Otto Rung :

Cortège d'ombres. Aux premiers chapitres, le talent de l'auteur apparaît hors de doute. Le sujet toutefois n'échappe pas à un soupçon d'arbitraire. On fait effort pour s'intéresser à ce Thauma, — dont le nom grec n'est qu'un symbole un peu gros, — jeune homme parfait, entouré de condisciples très ordinaires. Thauma meurt aussitôt. Mais il a légué une petite fortune à celui de ses amis qui, dans vingt ans, aura besoin de refaire sa vie. C'est ici que commence le roman, et la curiosité devient aussitôt très vive.

Ce qui défile devant nous, semble-t-il d'abord, c'est une série de ratés. Un « cortège d'ombres » : l'horloger bossu qui se meurt devant son microscope, explorant d'un regard dément un royaume souterrain de gnomes et de germes; — le professeur de collège, pâle reflet de l'antiquité qu'il enseigne, épave d'homme que chaque jour sépare davantage de ses élèves, de son fils et de sa femme; — puis l'artiste manqué et l'anarchiste perdu dans les bas-fonds de Londres... Ce n'est pas en vain qu'Otto Rung a étudié et traduit Edgar Poe. Des apparences les plus normales, il nous fait passer dans le monde de ses larves et de ses fous, sans qu'on ait remarqué le saut. C'est d'un art supérieur. Le récit, dans sa parfaite sobriété, est tout pénétré d'intelligence et de pitié.

Ce roman serait un simple recueil de nouvelles, une suite de variations sur un thème mélancolique, si l'auteur n'avait assemblé en une construction plus qu'ingénieuse les pièces de son œuvre. C'est Thauma qui en est le lien. Il est le rêve d'une humanité accomplie, harmoneusement développée, qui hante et parfois stimule ces fantômes humains; c'est lui qu'aime toujours la femme du professeur, lui que hait l'anarchiste, lui dont la beauté héroïque tente le statuaire impuissant. On ne peut nier que ces contrastes, rappels et souvenirs, donnent au roman les plus heureuses perspectives et de belles résonances.

Certains lecteurs seront peut-être plus sensibles aux tableaux saisissants qui se succèdent ici : une prison de Londres, un atelier à Florence, des paysages du Canada et du Congo, etc. Mais Otto Rung n'est pas un simple réaliste. Il a une vision aigüe, mais c'est un « naturaliste poète »; et

son regard tantôt fouille l'ombre, tantôt suit les mirages de l'horizon.

Ce romantisme est-il chez Otto Rung, haut magistrat qui voit de trop près les misères humaines et sociales, une revanche prise sur la réalité? Sans doute. En tout cas, il est partout sensible, sous cet art classique. Il jette un reflet sur ces larves humaines. Mieux encore; c'est l'idéal seul qui fait chez lui le prix du réel.

En quittant ce livre, on voudrait seulement qu'un chapitre fût moins bref : celui où paraît l'homme d'affaires, le spéculateur Blake. Son épais matérialisme est un jour visité et rongé par une nostalgie. L'idée, sourdement, se venge : il voudrait, lui aussi, le legs Thauma. Oh! pas pour la somme, mais pour donner à ses affaires le je ne sais quoi qui leur manque, l'auréole d'une idée, une promesse de survie. Merveilleux sujet, puisqu'il est un chapitre de l'histoire des réalistes, et des plus grands, de César lui-même.

JEAN LESCOFFIER.

LETTRES POLONAISES

Julien Ejsmond. — Wlodzimierz Perzynski. — *Vingt ans de théâtre* de Jean Lorentowicz. — Mémento.

Deux humoristes disparus : Julien Ejsmond (1) et Wlodzimierz Perzynski.

Ejsmond a péri des suites d'un accident d'auto, lors du dernier Congrès de Pen-Club en Pologne, et en plein développement de son jeune et sympathique talent. Il appartenait, certes, à cette catégorie des enfants précoces en littérature qui ne tiennent pas toutes leurs promesses, peut-être parce qu'ils promettent trop et sans se soucier de bien organiser l'économie de leurs richesses. Sa virtuosité verbale, sa vitalité même, primesautière, franche, exubérante, son éloignement enfin des grands problèmes intellectuels de l'époque, ont rendu son œuvre moins apte à se construire vigoureusement et sa personnalité moins prête à s'approfondir et à se concentrer. Son talent s'épanouit et se diversifie de bonne heure. Ejsmond devient alors fabuliste plein de facilité et de verve,

(1) Prononcer *Eysmond*, ou même encore *Eïsmond*.

conteur de la vie des grandes forêts polonaises (un volume de nouvelles, *En Forêt,* vient de paraître précisément en traduction française) (2) et traducteur exquis des poètes latins. C'est peut-être en cette dernière qualité de traducteur-artiste qu'il a rendu un service, le plus sûr et le plus durable, à la république si populeuse des lettres en Pologne. Car il a su faire revivre dans le bruissant parler polonais ces fleurs éparses de sensibilité et d'art qu'ont ciselées en latin au XVI[e] et au XVII[e] siècle les Janicki, les Kochanowski, les Sarbiewski.

Ses contes de la Forêt, qui sont non pas tant des contes de chasse que des récits dictés par l'expérience du chasseur, constituent une lecture plus qu'agréable dans sa vibrante simplicité. *Le Châtiment* semble indiquer à la fois les limites de ce talent si généreusement spontané et le danger qui pouvait le menacer : la recherche de l'effet un peu massif et presque brutal dans sa macabre cruauté.

§

Wlodzimierz Perzynski, mort tout récemment, a été poète, romancier, chroniqueur et homme de théâtre, auteur de nombreuses comédies avant tout. Ses *Poésies* (1900), œuvre de jeunesse, semblent avoir exprimé ou tout au moins esquissé son attitude morale en face de la vie : insoumission à la règle sociale, impuissance à la briser... De cette révolte et soumission également incomplètes naquit un état moral intermédiaire, s'adaptant si bien à cette zone moyenne de la vie, où règne un climat passionnel tempéré, une sensibilité vivace, prompte, mais dispersée et un humour discret, ni trop tendre, ni trop méchant... Poète et biographe à la fois de ces deux forces élémentaires, l'amour et l'argent, Perzynski se plaît à découvrir leur jeu habituel, instable et contradictoire, plein de surprises vraies ou apparentes, sans vouloir pénétrer cependant dans la région des grandes crises et des conflits pathétiques. C'est pourquoi une partie au moins de ce qu'il a écrit a été absorbée par la vie quotidienne polonaise, assimilée presque sans traces à sa mouvante substance. Ce qui émerge, et sans doute émergera le mieux, de la mer quasi anonyme de

(2) Juljan Ejsmond, *En Forêt,* traduit par Franck L. Schoell et la baronne Heinzel-Walewska.

cette intellectualité collective, ce sont évidemment ses nombreuses comédies dont le succès fut souvent éclatant : *La sœur volage, Aszantka, Un homme célèbre, Le Médecin de l'amour* et tant d'autres. Mais ici encore, par les interstices de la facture, comme à dessein relâchée, le torrent de la « vie quotidienne » s'infiltre obstinément... Ainsi les trente et quelques volumes de la production littéraire de Perzynski, volumes riches en « choses vécues » et si fertiles en attraits pittoresques, marquent ingénument les étapes de cette évolution qu'ont subie l'existence contemporaine et les mœurs de notre siècle. Une vue personnelle de la réalité s'en dégage pourtant avec netteté. C'est une vision indulgente, gaie et amère à la fois, où le poète « au sourire équivoque » semble racheter son optimisme quelque peu indifférent par cette mélancolique ironie que son âme secrète timidement, tendrement...

§

Deux grands volumes de près de six cents pages chacun (et le troisième déjà annoncé !) — tel est l'imposant aspect extérieur de ce véritable « journal intime » de la vie théâtrale à Varsovie que présente au public polonais, sous un titre aussi simple qu'évocateur, mon très éminent prédécesseur à cette place (au *Mercure*), Jean Lorentowicz. Dans *Dwadziescia lat teatru,* Vingt ans de théâtre, recueil de chroniques et d'articles, il trace avec une fidélité incomparable l'itinéraire passionné de l'existence théâtrale polonaise, vécue par l'auteur avec tant de généreuse sympathie, vue par lui avec une si perspicace impartialité. Tour à tour critique théâtral, directeur général des théâtres de la Ville de Varsovie et directeur du Théâtre National, Lorentowicz a réalisé en effet le double aspect actif et contemplatif de l'expérience théâtrale, tantôt comme chef de l'entreprise, tantôt comme « consommateur » raffiné des valeurs créées par les autres. Penché aujourd'hui sur le kaléidoscope vivant de cette expérience vécue, l'auteur y voit surtout « un document de la sensibilité théâtrale de son temps ». On ne saurait mieux définir un des côtés essentiels de cette si importante publication. Mais ce caractère documentaire et historique n'épuise pas — tant s'en faut — la

portée du recueil. Sa valeur didactique et éducative me paraît non moins grande. Cela relève de plusieurs facteurs : large culture esthétique, érudition discrète et de bon aloi, goût sûr, objectivité, sincérité, et enfin un peu de cette « pudeur du moi » ou de cette crainte de paraître ridicule qui empêche l'enthousiasme de s'épancher trop bruyamment, qui freine aussi le geste d'impatience et qui supprime peut-être çà et là un mot trop cru ou trop cruel. En lisant les gros volumes de *Vingt ans de théâtre,* si bien présentés par l'éditeur F. Hoesick, on est presque surpris de constater combien de vitalité et même d'actualité ont conservé ces pages reprises au vent du passé. Est-ce l'effet de cette discrète sympathie qui anime ici chaque jugement? ou de bon sens, de tact et de mesure, ces compagnons indéfectibles du critique-écrivain? Peu importe, d'ailleurs! On lit le *Vingt ans de théâtre* comme un roman qui amuse, renseigne et instruit, un roman dont le héros est toute la multiple création dramatique, réalisant son existence à la fois éternelle et éphémère à travers les péripéties chatoyantes de l'art du théâtre.

Une remarque d'ordre général encore.

Le volume consacré au théâtre étranger démontre la suprématie de la production dramatique française en Pologne. Sur 48 auteurs étrangers étudiés par Lorentowicz, 39 sont Français. Une écrasante majorité, en effet!... Malgré sa farouche impartialité, l'auteur y puise peut-être une secrète satisfaction. Car l'œuvre de Lorentowicz, si nombreuse et si variée, est une véritable incarnation littéraire, de cet esprit non pas, certes, d'engouement béat, mais d'un véritable culte pour la grande civilisation française. Ce culte est d'autant plus méritoire que Lorentowicz ne cède jamais à une facile idolâtrie, qu'il garde toujours son indépendance de jugement aussi bien dans l'admiration que dans sa sévérité de critique averti. Depuis son étude sur Barrès publiée dans l'*Atheneum* jusqu'à ces derniers temps, il fut sans cesse un convoyeur éclairé de cette France littéraire (3) à qui il a consacré en Pologne tant d'études toujours remarquables et attrayantes, souvent magistrales.

(3) Cf. J. Lorentowicz, *Nowa Francya Literacka*, Varsovie, chez Okret, 1911. Dans cet important recueil (566 pages) de « portraits et d'impres-

Mémento. — Ferdinand Goetel : *L'Aspirant Kos*, traduit du polonais par A.-M. Bohomdec, avec une introduction de G. Jean-Aubry, Paris, Calmann-Lévy, 1930. C'est la consciencieuse et alerte traduction d'un volume de quelques contes exotiques, dus à la plume, déjà fort bien connue à l'étranger, d'un écrivain qui jouit en Pologne d'une popularité intense. Nous avons plusieurs fois parlé de Goetel dans cette chronique et nous en reparlerons sans doute encore. — Wanda Milaszewska, *La Pendule arrêtée*, traduit du polonais, Paris, Perrin, 1930. Un joli roman, orné d'un joli portrait de l'auteur : double agrément pour le public qui achète les volumes et qui les lit ! — Mais pourquoi le traducteur dissimule-t-il si pudiquement son « identité littéraire » ? — Arthur Schröder, *Les Lionceaux*, traduit du polonais par Hélène Broël-Plater, Paris, Geb et Wolff, 1930. — De courts tableaux et des scènes vivantes, émouvantes, dont la suite retrace l'histoire pleine d'héroïsme de la défense victorieuse de Léopol ou Lwow (de Noël 1918 à Pâques 1919), où les jeunes écoliers polonais et « les enfants de la rue » ont joué un rôle si pathétique. La préface de Paul Cazin est un modèle de préface : sobre, vigoureuse, émue. Les illustrations de Michel Bylina plairont certainement aux jeunes lecteurs des *Lionceaux*.

Z.-L. ZALESKI.

BIBLIOGRAPHIE POLITIQUE

Edouard Herriot : *Europe*, Rieder.

M. Herriot est naturellement partisan enthousiaste de toutes les idées nouvelles qui prétendent être généreuses. Il n'y a donc rien d'étonnant à ce qu'il se soit fait le champion de la Fédération européenne proposée par M. Briand et dont il a entretenu la 10e assemblée de la Société des Nations le 5 septembre 1929. On ne peut certes que louer M. Briand d'avoir préconisé cette Fédération. Chercher à établir un lien fédéral entre des nations plus ou moins voisines ne peut que contribuer à les détourner de l'idée de guerre les unes contre les autres, mais l'*Europe* de M. Herriot, quoique ce livre soit digne de la grande réputation littéraire de l'auteur, prouve justement combien est grande la difficulté de réaliser la Fédération européenne.

sions », on trouve, parmi les études consacrées à Léon Bloy, Elémir Bourges, Mirbeau, Huysmans, Barrès, Jules Renard, Remy de Gourmont, Pierre Louys, Marcel Schwob et André Gide — un savoureux portrait de Mme Rachilde, peint avec une désinvolte vérité.

M. Briand l'avait bien vu, et il entretint la Société des Nations de son projet à l'occasion de la discussion du problème du désarmement économique. Il put ainsi assez naturellement déclarer : « Evidemment, l'Association (européenne) agirait surtout dans le domaine économique; c'est la nécessité la plus pressante. Je crois qu'on peut, dans ce domaine, obtenir des succès. » A cette croyance, M. Herriot donne son adhésion enthousiaste. Il avait été vivement frappé de ce qu'avait écrit en 1920 M. Demangeon, le professeur à la Sorbonne, dans son livre « vraiment dramatique » sur « Le Déclin de l'Europe ».

D'après Demangeon, « les facteurs économiques détermineront les lois de la vie mondiale. Les déplacements de fortune, qui, à la suite de la Grande Guerre, ont privé l'Europe de son ancienne suprématie, ont donné au monde un nouveau centre de gravité. Jadis cette Europe a dominé et civilisé les peuples. Elle apparaît déjà comme une colonie de la jeune Amérique... Dans l'Asie, longtemps lointaine, des peuples jusque-là dominés, surgissent pleins de menaces, adressant leur défi, non pas seulement à la Grande-Bretagne ou à la France, mais à toute l'Europe. »

Avant Demangeon et Herriot, Guillaume II avait eu la même impression ; de là son fameux tableau : « Peuples de l'Europe, défendez vos biens. » Le mouvement était certes bon, mais le Kaiser, par un de ses « zigzags », au bout de quelque temps agit en sens contraire. M. Herriot, lui, a écrit son livre pour prouver que l'idée est réalisable dans le domaine économique. Dans ce but, il a fait analyser tous les accords entre gouvernements, entre capitalistes et industriels et il imprime ces résumés. C'est surtout sur les bienfaits des trusts et des cartels que compte M. Herriot pour réaliser la Fédération européenne. Il flétrit « les banales déclamations des défenseurs des petites boutiques nationales sur la malfaisance fatale des cartels et des trusts ». Il s'enthousiasme au contraire pour les créateurs des trusts : « L'histoire de Carnegie et de Rockefeller, s'écrie-t-il, est bien plus intéressante, tout compte fait, que celle des célèbres capitaines de guerre. » Il donne une adhésion enthousiaste à Cassel (de Stockholm) qui voit la cause du chômage dans le fait que « la division

du travail est appliquée par la société européenne moderne dans des conditions extrêmement imparfaites et ruineuses », et qui demande que des ententes intellectuelles « rationalisent » l'industrie.

Le livre de M. Herriot est la meilleure réfutation de sa théorie. Aucune des ententes qu'il énumère n'est nécessairement européenne; presque toutes sont déjà mondiales (en ce sens que l'Angleterre et souvent les Etats-Unis y prennent part). Dans le domaine économique, les ententes purement européennes sont inefficaces dès que la concurrence des autres parties du monde reste possible (exemple : le syndicat du zinc). De toutes les ententes spéciales à l'Europe signalées par M. Herriot, seule celle relative aux voix aériennes était par sa nature exclusivement européenne; encore les progrès de l'aviation en Afrique et en Asie pourront-ils un jour changer cette situation.

Les essais de réalisation tentés ont d'ailleurs fait ressortir bien vite l'impossibilité de toute union économique européenne. La proposition de M. Briand avait favorisé la réunion d'une Conférence douanière. Dès avant sa réunion, « les organisations consultées en France se montrèrent en général hostiles ». La discussion à la Chambre le 30 janvier 1930 « fit voir combien l'idée de la trêve douanière rencontrait encore de résistance ». La Conférence s'étant réunie le 17 février, elle faillit chavirer sur la déclaration du délégué français Serruys « que la France n'acceptait pas le principe du projet sur lequel la discussion se poursuivait. Cette manifestation inattendue déchaîna une campagne de presse. On accusa la France de mauvaise foi ». Il y eut immédiatement après crise ministérielle en France. M. Pierre-Etienne Flandin, ministre du Commerce dans le ministère qui se forma alors, alla à Genève, laissa « écarter le plan de trêve douanière » et proclama : « l'entente économique n'est pas possible sans une entente de sécurité ». M. Herriot est forcé de le reconnaître : c'est une indiscutable vérité qui dominera tous les projets de Fédération européenne, mais c'est aussi la preuve de l'inanité de sa démonstration; pour s'en consoler, il conclut : « Le réalisme égoïste reprenait peu à peu ses avantages sur l'idéalisme constructeur ».

M. Herriot eut dû prévoir cet échec. La trêve douanière devait en effet profiter aux diverses puissances proportionnellement à leur force économique; l'Angleterre et l'Allemagne en eussent donc profité plus que nous. M. Herriot, étant étranger et indifférent aux questions commerciales et industrielles, n'en a pas eu cure. Mais, près de terminer son livre, il a été vivement frappé d'une difficulté analogue au point de vue agricole signalée le 1er juillet 1930 au 1er Congrès d'union douanière. C'est que M. Herriot n'est pas seulement un littérateur, c'est avant tout un homme de parti, et il sait que dans le Parlement, les « ruraux » comme il les appelle, dominent : qui veut gouverner doit être prêt à défendre leurs intérêts contre tous.

ÉMILE LALOY.

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés impersonnellement à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages personnels et remis intacts à leur destinataire, sont ignorés de la rédaction, et, par suite, ne peuvent être ni annoncés ni distribués en vue de comptes rendus.]

Art

George Auriol et Jacques Dyssord : *Steinlein.* (George Auriol : *Steinlein et la rue,* Jacques Dyssord : *Saint-Lazare*). Avec 175 dessins inédits de Steinlein en noir et en couleurs, dont 15 pl. h.-t.. Vol. in-4° raisin sur vélin d'Arches (500 ex. numérotés); Rey. 700 »

Albert Mousset : *Les Francine, créateurs des Eaux de Versailles, Intendants des Eaux et Fontaines de France de 1623 à 1784.* Avec de nomb. reproductions; Auguste Picard. » »

Ethnographie. Folklore

Georges Lanoé-Villene : *Le Livre des Symboles,* dictionnaire de symbolique et de mythologie. Tome *CHE-CO;* Edit. Bossard. » »

Histoire

Général Ibos : *Le général Cavaignac. Un dictateur républicain.* Avec un portrait; Hachette. 25 »

Georges Weill : *L'éveil des nationalités et le mouvement libéral, 1815-1848.* (*Peuples et civilisations, Histoire générale* sous la direction de MM. Louis Halphen et Philippe Sagnac, tome XV); Alcan. 60 »

Littérature

Ferdinand Bac : *La cour des Tuileries sous le second Empire;* Hachette. 12 »

P. Barrière : *Alfred de Vigny,* essai d'interprétation littéraire et morale; Figuière. 15 »

Pierre Béarn : *Grimod de La Reynière.* Avec un portrait. (Coll.

Vies des hommes illustres); Nouv. Revue franç. » »

Henri Bremond : *Les plus belles pages de Fénelon;* Flammarion. 12 »

Maryse Choisy : *L'amour dans les prisons*, reportage; Edit. Montaigne. 15 »

Chpilewski : *Copains!* (*Bratva*), traduit du russe par G. Cazenave; Les Revues. » »

Franc-Nohain : *La cité heureuse;* Edit. Spes. 12 »

Pierre Hamp : *Mes métiers.* (*La peine des hommes*); Nouv. Revue franç. 15 »

G. de La Fouchardière : *Cent blagues;* Edit. Montaigne. 12 »

Eugène Lasserre : *Manon Lescaut de l'abbé Prévost.* (Coll. *Les grands événements littéraires*); Malfère. 9 »

Bernard Lecache : *Séverine.* Avec un portrait; Nouv. Revue franç. 15 »

Louis-Raymond Lefèvre : *Héraclès.* (Coll. *Les vies légendaires*); Nouv. Revue franç. 15 »

Emile Magne : *Les fêtes en Europe au XVIIe siècle.* Avec 24 pl. h.-t. en couleurs ou en noir, dont 4 au pochoir, d'après des documents anciens et des tableaux de grands maîtres, et plus de 400 gravures dans le texte. (Coll. *Les Plaisirs et les Fêtes*); Martin-Dupuis. » »

Jean Martet : *La mort du tigre;* Albin Michel. 15 »

Pina de Moraes : *Au créneau*, traduit du portugais par Lidia P. de Moraes et Philéas Lebesgue; Libr. Valois. 15 »

G. Peytavi de Fougères : *Images et silhouettes roumaines;* Mercure de Flandre, Lille. 12 »

Antoine Redier : *Zita, princesse de la paix;* Redier. 15 »

F. Sieburg : *Dieu est-il Français?* traduit de l'allemand et suivi d'une lettre de Bernard Grasset à Friedrich Sieburg; Grasset. 15 »

Albert Simpère : *Ne plus mourir, la vie de demain;* Edit. Montaigne. 12 »

J.-Pierre Sold : *Les idées de M. Julien Benda;* Imp. Worré-Mertens, Luxembourg. » »

Pierre Termier : *Introduction à Léon Bloy;* Desclée de Brouwer. 12 »

Jules Vallès : *Souvenirs d'un étudiant pauvre*, mémoires vrais. Avertissement de Bernard Lecache; Nouv. Revue franç. 15 »

Livres d'Etrennes.

Grimm : *Contes de Grimm*, adaptation de Marguerite Reynier. Illust. par Pierre Noury; Flammarion. 15 »

M.-L. Lamy : *Madagascar*, images en couleurs pour les petits et les grands, par Pierre Portelatte; Delagrave. 25 »

Maurice Morel : *La cité des bêtes.* (Coll. *Bibliothèque du Petit Français*); Colin. 9 »

Pierre Noury : *Les animaux sauvages.* Nomb. illust.; Flammarion. 12 »

Jean Patrice : *Les aventures d'un caneton.* Nombr. illust.; Flammarion. 4 »

Jean Patrice : *Le petit monde des bêtes.* Nombr. illust.; Flammarion. 4 »

Jeanne Roche-Mazon : *Contes du Ver luisant.* Illustrés par O'Klein; Boivin. 48 »

Mœurs

Vérine : *La femme et l'amour dans la société de demain;* Edit. Spes. 12 »

Ouvrages sur la guerre de 1914-1918

La politique extérieure de l'Allemagne 1870-1914. Documents officiels publiés par le ministère allemand des Affaires étrangères. Tome XI : *11 décembre 1895-30 avril 1896.* Traduit par Georges Thierry; Costes. » »

Poésie

Lucien Bonnefoy : *Au front, L'âme des heures*, II; Edit. de La Caravelle. » »

Paul Bouju : *Vers anciens et nouveaux;* Figuière. 9 »

Marc Brimont : *Le mal du ciel;* Le Rouge et le Noir. 15 »

Thérèse Casevitz : *Le cœur en peine;* Figuière. 12 »

Georges Garampon : *Poèmes des sept jours;* Edit. du Trianon. » »

Pierre Maillaud : *Onyx;* Figuière. » »

A. Navarian : *Poèmes d'Orient;* Jouve. 12 »

Maurice Pillet : *Ceci est mon sang.* Préface de Charles-Henry Hirsch; Edit. Poésie et Réalité. 12 »

Robert Rochefort : *Enthousiasmes.* Préface de Paul Fort; Edit. du Trianon. » »

Emile Verhaeren : *Œuvres de Emile Verhaeren*, VII (*Les Heures claires. Les Heures d'après-midi. Les Heures du soir*); Mercure de France (Bibliothèque choisie). 25 »

Emile Vinchon : *Des sonnets.* Illust. de Gilberte Sainson; Feuillets du Bas-Berry, Le Blanc (Indre). 9 »

Politique.

Trandafir G. Djuvara : *Une mission diplomatique.* Belgrade - Sofia-Constantinople - Galatz - Bruxelles - Le Havre - Luxembourg - Athènes, 1887-1925. Préface de M. Victor Bérard; Alcan. 25 »

A. Gorovtseff : *Les révolutions : Comment on les éteint. Comment on les attise.* Préface de Jacques Bainville; Alcan. 15 »

Pierre Lafue : *Lénine ou le mouvement;* Edit. Prométhée. 12 »

Paul Marion : *Deux Russies;* Nouv. Soc. d'Editions. 12 »

J. Steinberg : *Souvenirs d'un commissaire du peuple, 1917-1918,* traduit de l'allemand par J. Frégier; Nouv. Revue franç. 15 »

Silvio Trentin : *Antidémocratie;* Libr. Valois. 15 »

Questions coloniales

Divers : *Législation et finances coloniales.* Préface de M. Octave Homberg; Libr. Sirey. » »

Louis Milliot, Marcel Morand, Frédéric Godin, Maurice Gaffiot : *L'œuvre législative de la France en Algérie.* (Coll. du *Centenaire de l'Algérie*, 1830-1930); Alcan. » »

L. Sabatier : *Palabre du Serment au Darlac, assemblée des chefs de tribus, 1er janvier 1926;* S. n. d'édit., Hanoï. » »

Questions juridiques

Yvonne Netter : *Code pratique de la femme et de l'enfant;* Hachette. 7,50

Alexandre Zévaès : *Pierre Vaux, instituteur et forçat;* Nouv. Revue critique. 12 »

Questions militaires et maritimes.

Georges R. Manue : *Sur les marches du Maroc insoumis;* Nouv. Revue française. 15 »

Questions religieuses

Paul Teissonnière : *L'avenir du Christianisme*, II; Edit. du Foyer de l'âme, Bruxelles. 20 »

Roman

Marcel Allain : *Fatala, elle!... — Fatala, l'œillet rouge. — Fatala maudite! — Fatala, brelan de haines;* Ferenczi, 4 vol., chacun 2 »

R. d'Auxion de Ruffé : *Le capitain*

fantôme, nouveaux contes de la Pagode; Edit. du *Petit Parisien.* 12 »
Honoré de Balzac : *Le médecin de campagne;* Nelson. 7,50
Marcel Batilliat : *La flamme de l'automne;* Fasquelle. 12 »
Henry Bénazet : *Amour sans frontières;* Nouv. Soc. d'édition. 12 »
Alain Berthier : *Notre lâcheté;* Sans Pareil. 12 »
André Billy : *Route de la Solitude;* Flammarion. 12 »
Binet-Valmer : *Le jardin de l'impure;* Flammarion. 12 »
Jacques-Emile Blanche : *Aymeris.* Préface d'André Maurois; Plon. 15 »
Albéric Cahuet : *Moussia et ses amis;* Fasquelle. 12 »
Victor Cherbuliez : *Samuel Brohl et Cie;* Nelson. 7,50
Colette : *Œuvres de Colette. Douze Dialogues de bêtes et une préface de Francis Jammes;* Mercure de France (Bibliothèque choisie). 25 »
Maurice Courtois-Suffit : *La Savatière;* Sans Pareil. » »
Albert Crémieux : *Fosse 15;* Nouv. Soc. d'Edition. 12 »
Henry Decoin : *Quinze rounds,* histoire d'un combat; Flammarion. 12 »
Ed. Demartinecourt : *La fuite en Egypte et les premiers miracles du petit Jésus;* Nouv. Editions Argo. 12 »
Lucien Descaves : *Regarde autour de toi,* nouvelles. Illust. de Eugène Delécluse; Edit. Spes. 12 »
Jacques des Gachons : *Le sourire et l'aventure;* Edit. Spes. 12 »
Jules Guieysse (Yves Darmor) : *La vie est belle;* Figuière. 12 »
Harlor : *Arielle fille des champs.* Préface de Carlos Larronde; Le Rouge et le Noir. 12 »
Abel Hermant : *Chronique du Cadet de Coutras;* Edit. de France.
Pierre Hambourg : *Aux mains des innocents;* Sans Pareil. 15 »
Hermann Kesten : *Joseph cherche la liberté,* traduit de l'allemand par Madeleine Violet; Libr. Valois. 15 »
Jean de la Frémoire : *L'amour sans aveux;* Flammarion. 12 »
Jacques de La Roche-Pot : *Ornières;* Nouv. Editions Argo. 15 »
Somerset Maugham : *Mr. Ashenden, agent secret;* Edit. de France. 15 »
Mme Iskouï Minasse : *Vivre;* Figuière. 15 »
Rachilde et Jean Joë Lauzach : *Le val sans retour;* Edit. Crès. » »
Georges Ralli : *M. Anodin dans l'Au-Delà.* Illust. de Paul Devaux; Le Rouge et le Noir. 20 »
Henri de Régnier : *Le Voyage d'amour ou l'Initiation vénitienne;* Mercure de France. 12 »
Pierre Reverdy : *Risques et Périls,* contes, 1915-1928; Nouv. Revue franç. 15 »
Nicolas Ségur : *L'anneau sensuel;* Albin Michel. 15 »
Simone : *Le désordre;* Plon. » »
F. Solier : *La farce des trois compères;* Figuière. 12 »
Franz Werfel : *Le coupable c'est la victime,* traduit de l'allemand par Henri Bloch; Rieder. 18 »

Sciences

G. Bruhat : *Cours d'optique à l'usage de l'enseignement supérieur.* Avec de nombr. figures; Masson. » »
Maurice Simart : *Interprétation du monde moderne.* Préface de Ferdinand Brunot; Flammarion. 12 »

Sociologie

Kadmi-Cohen : *L'Etat d'Israël;* Kra. 15 »

Varia

Alber, prestidigitateur : *Une, deux, disparaissez!* Redier. 9 »
Almanach des champs, 1er novembre 1930-1er mai 1931, textes inédits ayant principalement trait aux bêtes; Horizons de France. 15 »
Almanach Vermot 1931; Vermot, 38,

rue Gay-Lussac, Paris (5e). 7 »

Alfred Baudrillart : *L'Institut Catholique*. (Coll. *Nos grandes écoles*) ; Nouv. Soc. d'Editions. 10 »

Paul Bouju : *Quarante mois à l'Hôtel de Ville*, discours et allocutions ; Figuière. 12 »

Marquise de Noailles : *La chasse à courre*. (Coll. *La Femme à la page*) ; Nouv. Soc. d'Edition. 10 »

MERCVRE.

ÉCHOS

Société anonyme du *Mercure de France :* Assemblée générale annuelle. — Mort d'Ernest Delahaye. — Mort de Sébastien Voirol. — Prix littéraires. — Deux lettres à propos du cas Turmel. — La première girafe. — Un précurseur des Assurances sociales en 1763. — Droit de réponse. — La Maison de Poésie. — Les fausses « sottises ». — Le Sottisier universel. — Publications du *Mercure de France*.

Société anonyme du Mercure de France : Assemblée générale ordinaire. — Les actionnaires de la Société anonyme du Mercure de France sont convoqués en assemblée générale ordinaire le vendredi 19 décembre prochain, à 18 heures, au siège social.

§

Mort d'Ernest Delahaye. — Charles-Ernest Delahaye est mort le 22 novembre dernier à l'âge de 77 ans. Ses obsèques ont eu lieu le 25 novembre, à Maisons-Laffitte, où il s'était retiré depuis plusieurs années.

Né à Mézières, il était venu à Paris, sitôt ses études terminées, et, sans fortune personnelle, il avait accepté, pour vivre, un emploi au Ministère de l'Instruction publique. Attaché au 2e bureau, il y fit toute sa carrière. Il aimait les lettres et les cultivait ; mais, chargé d'une nombreuse famille, il n'avait guère de temps à perdre dans les bureaux de rédaction et chez les éditeurs, pour y placer sa copie. Il réussit pourtant à publier deux volumes de leçons sur l'*Histoire de France* et à collaborer à de petites revues où il comptait des amis, comme la *Plume*, le *Sagittaire*, la *Revue de Champagne*, ce qui, d'ailleurs, ne lui rapportait guère. Les manuscrits s'accumulaient dans ses tiroirs. Ce n'est qu'après sa mise à la retraite qu'il eut loisir de mettre en ordre ses études sur Verlaine et Rimbaud, et de s'occuper de leur placement.

Ces études ont paru à la librairie Messein, bientôt suivies d'un recueil de *Souvenirs familiers* concernant Verlaine, Rimbaud, Germain Nouveau. Entre temps, Ernest Delahaye avait préfacé la reproduction en *fac-simile* des manuscrits de *Sagesse* et des *Fêtes galantes*, parus à la même librairie, et les poésies de Germain Nouveau, demeurées jusque-là inédites ou dispersées.

Ernest Delahaye avait été le confident et l'ami intime de ces trois poètes. Il avait même été, au collège de Charleville, le condisciple d'Arthur Rimbaud. Il pouvait donc en parler sciemment, et l'on s'explique mal, étant donné l'intérêt exceptionnel de ses révélations, qu'elles n'aient pas rencontré, de la part des maisons d'éditions, un accueil plus empressé. On ne manquerait pas de s'étonner si je m'avisais de raconter les innombrables tribulations de ses manuscrits. Son *Verlaine* (depuis couronné par l'Académie française), lui était refusé partout. Il n'arrivait pas à le caser, même à ses frais.

Sa biographie de Rimbaud ne put, d'abord, trouver asile qu'à l'étranger. Elle parut, traduite en italien, dans la *Voce* de Florence, grâce à l'entremise du peintre-écrivain Ardengo Soffici.

Or, les ouvrages d'Ernest Delahaye se recommandaient, non seulement par leur valeur documentaire, mais par leur qualité de facture. Ils témoignent d'un talent d'une originalité savoureuse. L'auteur a sa note : de l'entrain, de l'humour, de la malice sans fiel, il est exquis de naturel. Aussi nourri d'études que d'expérience, il excelle à faire, d'une plume aisée, le tour des idées et des hommes et nous instruit en nous divertissant, car personne plus que lui n'était ennemi de la pose et de tout pédantisme.

Ami de ceux dont il parle, il n'a jamais trahi leur confiance. Ami de la vérité, il ne cache rien de leurs faiblesses, mais il leur prête, à force de bonhomie, je ne sais quel air d'innocence et de candeur. Trop instruit de nos imperfections de nature pour s'indigner mal à propos, il laissait à d'autres le soin de sermonner à tort et à travers et d'enfourcher de grands mots. Armé de bon sens, il n'avait que faire des lieux communs et d'enfoncer des portes ouvertes. Il n'entendait pas lier son jugement de préjugés ni de théories préconçues. Il mettait sa seule obstination à comprendre.

Il a tenté de nous donner la clef des *Illuminations* de l'insaisissable Rimbaud. Il s'est ingénié à nous exposer les théories esthétiques de Verlaine, mais où il demeure sans égal, c'est dans la partie anecdotique de ses livres. Il silhouette encore mieux ses personnages qu'il ne commente leur œuvre. Il les campe avec un relief si saisissant qu'on les voit revivre, et que l'on reconnaît jusqu'au son de leur voix.

De sa race, vouée à l'effort, Ernest Delahaye tenait la trempe solide et résistante. Il ne se laissa jamais abattre ni par les difficultés de l'existence, ni par les infirmités de la vieillesse,

et puisqu'il est mort subitement, la plume à la main, on peut dire qu'il est mort debout. Il tenait aussi, de sa race, cette clairvoyance aiguisée qui l'empêchait d'être dupe des apparences, mais qui ne dégénéra jamais chez lui en sécheresse de cœur. C'était, sous son flegme affecté d'Ardennais, et sous son masque d'ironiste amusé, un sentimental et même un exalté du sentiment. Il se dépensait pour tous en trésors d'indulgence. Il avait la sérénité du sage. Sa seule présence était un réconfort, tant il rayonnait d'optimisme et de bonté souriante.

Le jour où l'on fêta, à Charleville, la restauration du monument Rimbaud, dont les Allemands avaient fondu le bronze pour en extraire des balles, Ernest Delahaye, comme il était tout indiqué, prit la parole. Il succédait à un orateur vibrant, mais emphatique, qui, pour cet acte de vandalisme, avait voué l'ennemi à l'exécration de l'Histoire et peuplé l'air de ses imprécations. L'auditoire en avait pris figure de circonstance. On eût dit qu'il ne s'agissait plus d'une réjouissance, mais d'une cérémonie funèbre. Or, Delahaye n'avait pas plutôt ouvert la bouche que le sourire réapparut sur les visages. Il disait : « A quoi bon s'étonner que le bronze de Rimbaud ait fourni matière à projectiles explosifs, puisqu'il était dans sa destinée de faire du bruit? »

Delahaye avait alors plus de soixante-dix ans. Sa parole juvénile avait remis l'assistance en bonne humeur et, par une heureuse coïncidence, le ciel, jusque-là assombri et chargé d'une menace d'averse, se reprit à luire, traversé d'un rayon de soleil.

Delahaye était l'homme cordial par excellence. Toute sa vie fut consacrée au culte de l'amitié. Ne se serait-il employé qu'à sauver du désastre l'œuvre de Germain Nouveau qu'il se serait déjà acquis des droits à notre reconnaissance et qu'il aurait bien mérité des lettres françaises; mais en nous introduisant si pertinemment dans l'intimité de Verlaine et de Rimbaud, en dévoilant, pour les générations futures, leur vrai caractère, si différent de celui que leur prête la légende, il a lié sa fortune à la leur, et son nom est assuré de survivre aussi longtemps que la Postérité maintiendra ces deux génies à l'honneur. — ERNEST RAYNAUD.

§

Mort de Sébastien Voirol. — On avait (aujourd'hui, les vivants vont si vite) oublié un peu Sébastien Voirol. Sa mort, survenue à Lausanne le 16 novembre dernier, a rappelé l'attention sur cet

écrivain, figure sympathique qui eut sa période de notoriété dans nos milieux littéraires d'avant-guerre.

D'origine scandinave (car le nom sous lequel on le connaissait était un pseudonyme), Voirol fut chez nous un des premiers écrivains imbus d'esprit européen, alors que c'était encore une originalité : on sait si depuis l'espèce a crû et multiplié. Dans ses livres, il se plaisait à faire voisiner les idiomes, et en voici un, *De Chiozza à San Bastian*, publié en 1926 (sa dernière œuvre si nous ne nous trompons), où le français s'émaille de phrases italiennes, espagnoles, et s'interrompt pour laisser passer un poème anglais.

Artiste au commerce fin et agréable, Voirol avait une culture variée, et son dilettantisme allait de la philosophie à la danse, en passant par la musique. Il fut, pendant plusieurs années, secrétaire de la direction de l'Opéra. Cet homme du Nord aimait les évocations de Venise, de l'Orient, de l'Asie. Mais on dit que celui de ses ouvrages qu'il préférait était la *Philosophie nestvédienne* (Meynial, éditeur).

Il avait été un des premiers adhérents du Simultanéisme de Barzun et Fernand Divoire, et le groupe « Art et Liberté », dont il avait été un des fondateurs, avait représenté de lui un poème « simultané » dont on parla, le *Sacre du Printemps*.

L'amateur des curiosités littéraires de notre époque recherchera quelques-uns de ses livres, tirés à peu d'exemplaires et souvent hors commerce : *L'Eden* (lib. Molière), les *Sandales aux larmes* (Figuière), le *Sacre du Printemps* (Meynial). — L. M.

§

Prix littéraires. — Le prix George Sand (10.000 fr), décerné pour la première fois par Mme Aurore Sand et les « Amis de George Sand », a été attribué à Mlle Harlor, pour l'ensemble de son œuvre.

Le prix Lasserre a été décerné, à l'unanimité des membres de la Commission, à M. Louis de Robert, pour l'ensemble de son œuvre.

Le prix de l'Afrique du Nord (8.000 francs) a été attribué, pour 1930, à M. E.-F. Gautier, auteur d'*Un siècle de colonisation; études au microscope.* D'autre part le Comité qui décerne ce prix a accordé une somme de 2.000 francs à M. Gabriel Esquer pour ses livres : *Iconographie historique en Algérie* et *La prise d'Alger en 1830.*

Le prix Femina a été donné par onze voix à M. Marc Chadourne(*Cécile de la folie*) contre six à Mlle Paule Henry Bordeaux.

D'autre part, comme il y a un hypothétique prix Théophraste Renaudot après le prix Goncourt, les journalistes chargés chaque année de se renseigner sur le prix Femina ont décidé d'attribuer régulièrement, eux aussi, une récompense humoristique. Le gagnant aura droit à un déjeuner. Pour cette fois, ce fut M. André Malraux, auteur de la *Voie royale,* qui fut désigné par douze voix contre trois à M. Henry Bordeaux.

§

Deux lettres à propos du cas Turmel.

1er décembre 1930.

Monsieur le Directeur,

Dans la note qu'il consacre à M. Turmel, au *Mercure* d'aujourd'hui, M. Georges Batault, de qui j'estime le talent, désigne la collection d'histoire religieuse que je dirige comme « une collection d'inspiration judéo-maçonnique dont le but avoué était de saper à la base la religion catholique ».

Le but, très avoué, de cette collection, est l'étude de l'histoire du christianisme dans un esprit indépendant. Le christianisme, comme l'islam ou le bouddhisme, est un grand fait humain dont on peut traiter sans être obligé de prendre parti pour ou contre lui. D'inspiration « judéo-maçonnique », il n'y en a aucune. J'ai le respect des juifs et je n'ai pas de prévention contre les francs-maçons. Mais je ne suis pas juif et je n'ai pas la pensée de me faire maçon. Mes collaborateurs jusqu'à ce jour ont été A. Houtin, A. Aulard, Richard Kreylinger, professeur à l'Université de Bruxelles, MM. Th. Zielinski, professeur à l'Université de Varsovie, E. Dermenghem, Alfred Loisy, professeur au Collège de France, A. Boulanger, J. Pommier, L. Febvre, P. Alfaric, tous quatre professeurs à l'Université de Strasbourg, Miguel de Unamuno, recteur de l'Université de Salamanque, Félix Sartiaux, V. Normand, G. A. van den Bergh van Eysinga, professeur à l'Université d'Utrecht, E. Buonaiuti, professeur à l'Université de Rome, Albert Bayet, professeur à l'Ecole des Hautes Etudes, Charles de Rouvre, Denis Saurat, directeur de l'Institut français de Londres, Robert Stahl et J. Turmel qui a publié ses études exégétiques sous le nom d'Henri Delafosse et ses études historiques sous celui de Louis Coulange. Aucun n'est juif. Aucun, à ma connaissance, n'est franc-maçon. Sans doute, on peut, par convention, appeler « judéo-maçonnique » tout ce qui est indépendant de l'Eglise, ou « jésuite » tout ce qui lui est favorable. En ce sens ce qu'écrit M. Batault serait tantôt « d'inspiration judéo-maçonnique », tantôt « d'inspi-

ration jésuite ». Mais pour la clarté et la simplicité du discours, il vaut mieux renoncer à ces épithètes de style.

Quant au droit de prendre un pseudonyme, il appartient à tout le monde. On me dirait, par exemple, que le général Weygand a pris un pseudonyme pour exprimer franchement sa pensée, sans quitter pour cela l'armée, je n'en serais nullement scandalisé. Ce qui importe, c'est la vérité de ce qu'on dit. Pascal a pris un pseudonyme pour écrire les *Provinciales* et a même formellement nié qu'il fût Louis de Montalte.

Je n'ai connu M. Turmel que comme auteur. Je ne me suis préoccupé que de la valeur historique et scientifique de ses travaux. A cela l'excommunication n'enlève rien et n'ajoute rien. Elle a pour effet heureux de rendre à M. Turmel l'ensemble de son œuvre et de montrer ainsi ce qu'il est réellement : le plus original exégète du Nouveau Testament et le plus grand historien des dogmes que nous ayons aujourd'hui.

Veuillez agréer, mon cher Directeur, l'expression de mes sentiments fidèlement dévoués.

PAUL-LOUIS COUCHOUD.

P.-S. — Je vous serais reconnaissant de publier cette lettre dans le prochain *Mercure*.

30 novembre 1930.

Monsieur le Directeur,

Dans les lignes injurieuses que votre collaborateur a écrites sur M. Turmel (1er déc., p. 428), il n'a oublié qu'une chose : c'est que M. Turmel est un *grand savant*, auteur de livres d'une *valeur* incontestée, de véritables *découvertes* dans l'histoire des dogmes et des origines chrétiennes. Aussi, le grand dictionnaire de théologie et de philosophie religieuse publié en 1913 à Tubingue (par Schiele et de nombreux savants), ne lui consacre-t-il pas moins de 24 lignes, citant de lui 10 ouvrages, les uns sous son nom, les autres sous le pseudonyme de Dupin et de Herzog. Sa polyonymie était donc avérée il y a dix-sept ans !

Je ne sais ni quand ni comment, ni même si, sous la foi du serment, il aurait nié être l'auteur des livres hardis, mais profondément érudits, parus sous d'autres noms que le sien. Je crois pourtant me souvenir que Pascal n'a pas signé de son nom les *Provinciales*, ou ce qu'on appelle ainsi pour abréger.

Sentiments distingués.

S. REINACH.

§

La première girafe.

Paris, le 15 novembre 1930.

Cher Monsieur Vallette,

La première girafe n'est, probablement, ni celle arrivée en France, vers 1850, ni celle expédiée au roi Charles X par Méhémet-Ali, mais un troisième animal dont il est fortement question dans une lettre d'Anne de Beaujeu au fameux Laurent de Médicis et que cite Alfred Franklin dans une de ses études sur *La Vie Privée d'Autrefois* :

Vous savez que autrefois vous m'avez escript que m'envoierez la giraffe, et bien que je ne tienne leure de votre promesse, neantmoins pour vous donner à cognoistre l'affection que j'y ai, je vous prie que vous la faites passer et la m'envoier par deça. Car c'est la beste du monde que j'ay le plus grand désir de veoir...

Bien vôtre, VANDERPYL.

§

Un précurseur des Assurances sociales en 1763. — Ce précurseur, c'est Joachim Faiguet de Villeneuve qui publia, en 1763, (Londres et Paris, Moreau, éditeur, in-12, XII, 212 pages) *L'Econome politique, projet pour enrichir et pour perfectionner l'espèce humaine.*

Grimm dans sa *Correspondance* (juin 1763, 1re partie, Tome III, p. 390), analysant cet ouvrage, montrait qu'il avait pour principale vue d'empêcher la foule innombrable de pauvres gens « dont la capitale est peuplée de mourir de faim dans un âge où leurs infirmités ne leur permettront pas de gagner leur vie par leurs services. Pour cet effet, il (Faiguet de Villeneuve, dit Faignet) veut qu'on leur retienne tous les ans une petite portion de leurs gages qu'on mettra à fonds perdus et du produit duquel ils jouiront au bout d'un certain temps en rente viagère pour être garantis de la misère... »

Ce Faiguet de Villeneuve, dont l'idée a fait pas mal de chemin, avait été maître de pension, puis marchand de cochons. Son meilleur titre de gloire est d'avoir contribué, assez heureusement, à l'*Encyclopédie*, où il rédigea, notamment, l'article *Dimanche.*

Il avait donné au *Mercure*, en octobre 1748, sous la signature Faiguet de Moncontour, en Bret, une « idylle » sur *Les Fruits de la Paix.* Il édita à Bruxelles, en 1760, son *Discours d'un bon citoyen pour multiplier les forces de l'Etat et augmenter la population;* réédita, augmenté, son *Econome politique* en 1766 et enfin rédigea en 1770 des *Mémoires* sur *La légitimité de l'usure légale* et *La conduite des finances.*

Dans ce dernier, imprimé à Amsterdam, le sous-titre précisait que l'auteur avait eu pour objet de fournir des moyens aux besoins de l'État et de procurer aux citoyens une aisance générale.

On le tenait généralement (comme il convient à un précurseur), pour un aimable fol. — L. DX.

§

Droit de réponse. — Nous avons reçu la lettre suivante :

Paris, 27 novembre 1930.

Mon cher Directeur,

Votre collaborateur, M. Moïse Boll, dit Marcel, me cite de nouveau, dans votre numéro du 15 novembre, de la manière vaseuse et fielleuse qui lui est habituelle. Il récidive, et il a bien tort.

M. Moïse Boll a certainement du génie : Il me retourne le terme de Trissotin qui lui va si bien. Quel prodigieux don de l'invention! Mais ce génie, ou tout au moins sa querelle de « bollche », l'aveugle au point de lui faire perdre les premiers éléments de la physique, — il est vrai qu'il est chimiste. Il conteste, le malheureux, que la partie verticale de l'antenne soit sa partie essentielle. Mais c'est l'alphabet de la T. S. F., et le dernier des bricoleurs le sait!...

[*Nous supprimons ici, comme la loi nous y autorise, un paragraphe diffamatoire pour un tiers.*]

Mais s'il est permis d'ignorer, — nous ignorons tous infiniment de choses, — il n'est pas permis de mentir sciemment et maladroitement. M. Boll nie qu'en juillet 1925 j'ai pris la direction de la page scientifique de « l'Echo de Paris ». L'infortuné! Mais cela est public. Et c'est précisément parce qu'un homme à peu près compétent prit la direction de cette page que sa collaboration, même de chimiste, cessa. Le dossier de cette page est toujours entre mes mains, — tout le monde peut le voir, — et j'y trouve, à propos du dernier article présenté par M. M. Boll, cette annotation, au crayon bleu, que la vérité m'oblige à reproduire intégralement :

« *Boll — chimie — vulgarisation puérile, style pâteux... Et puis l'auteur pue le pédantisme!* »

Je vous prie de me croire, mon cher Directeur, bien cordialement à vous.

C.-M. SAVARIT.

P.-S. — Je n'ai pas besoin de vous demander l'insertion de cette réponse, en mêmes caractères, etc...

Nous avons communiqué la lettre ci-dessus à notre collaborateur, qui nous a déclaré qu'il « dédaignait de répondre ».

§

La Maison de Poésie. — On nous communique :

Le Conseil de la Maison de Poésie, fondation Emile Blémont, 11 bis, Rue Ballu, vient d'attribuer à différents poètes dix-huit mille francs d'allocations.

Il a procédé à l'élection annuelle du bureau, qui se trouve composé ainsi :

MM. Charles-Maurice Couyba, président; Jean Valmy-Baysse, Vice-Président; Daniel de Venancourt, secrétaire général; Henri Malo, trésorier.

Les autres administrateurs sont : MM. Léon Riotor, Alcanter de Brahm et Henri Allorge.

Depuis le 15 octobre, les salles de lecture sont ouvertes de 14 à 18 heures, chaque jour non férié, même le samedi. Selon le testament du fondateur, tous les membres de la Société des Poètes français y sont admis sur présentation de leur carte, et des autorisations particulières sont délivrées aux autres poètes par le conservateur, M. Daniel de Venancourt.

Le règlement pour 1931 du prix Emile Blémont et du prix Petitdidier sera publié en janvier.

§

Les fausses « sottises ». — Il arrive souvent qu'on nous signale des textes contenant de prétendues « sottises » qui n'en sont pas. C'est ainsi, par exemple, qu'un lecteur nous a adressé cette phrase tirée du *Mercure* :

> La première [girafe] fut expédiée en France en 1827, présent du Soudan d'Egypte, Méhémet-Ali, à Sa Majesté Très Chrétienne, Charles X, Empereur des Français. — *Mercure de France*, 15 novembre, p. 251.

« Charles X, Empereur des Français », voilà qui a sans doute paru à notre correspondant une indubitable, une énorme sottise. Eh bien, non, ce n'en est pas une, et l'auteur de l'écho en question savait très bien ce qu'il faisait en écrivant ces mots.

Dans leurs rapports avec l'Orient, les souverains de France prenaient, en effet, le titre d'Empereur, comme en fait foi cette lettre que Chateaubriand, du temps qu'il était ministre des Affaires Etrangères, adressa en 1824 à ce même Méhémet-Ali et dont on trouvera le texte dans le *Mercure de France* du 15 décembre 1924, page 795 :

> A très Illustre et Magnifique Seigneur Méhémet-Ali Pacha, gouverneur général d'Egypte.
>
> Très Illustre et Magnifique Seigneur,
>
> L'Empereur, mon maître, a appris avec un véritable plaisir, etc., etc.

Conféré officiellement par la Sublime Porte à Napoléon, le titre de Padichah, c'est-à-dire d'Empereur, aurait été porté antérieurement par tous les rois de France depuis François I[er].

Voir à ce sujet les lettres de MM. Hoppenot et Auriant publiées dans le *Mercure de France* le 15 février et le 1[er] mars 1925.

§

Le Sottisier universel.

Depuis quelques jours, une importante nouvelle traîne dans les journaux, sous la forme prudente de l'imparfait du subjonctif : « Le fameux bandit Al Capone aurait été arrêté ». — G. DE LA FOUCHARDIÈRE, *L'Œuvre*, 24 novembre.

EN MANIÈRE DE PROTESTATION, LES ARABES DE KOWNO JEUNERONT LE 3 NOVEMBRE. — Londres, 31 octobre. Pour protester contre la déclaration du gouvernement britannique au sujet de la Palestine, les Arabes de Kowno ont décidé d'observer un jour de jeûne le 3 novembre. — *Paris-Midi*, 31 octobre.

C'est le 2 mai 1814 que Marie-Louise, avec son fils, le roi de Rome, passa le Rhône, près d'Huningue, se dirigeant sur Bâle. — *Les Annales*, 15 novembre 1930, p. 479.

Le père Rosa a publié maintenant sur le même sujet un volume plus complet, intitulé *les Jésuites*. Un détail artistique mérite d'être souligné : à la veille de la suppression, les jésuites étaient au nombre de 22.000, c'est-à-dire autant qu'à cette heure. — *Le Temps*, 14 novembre.

Les jeunes gens qui, ayant échangé le *oui* définitif, entrent dans la vie la main dans la main, se moquent éperdument, croyez-moi, monsieur Lebureau, de savoir que la législation des actes de l'état-civil demeure obligatoire pour l'Angleterre et l'Italie, mais qu'elle n'est plus exigée pour le grand-duché de Luxembourg ou la principauté de Monaco. — FERNAND-LAURENT, *L'Œuvre*, 13 novembre.

Celui qui s'exprimait ainsi, c'était Camille Chautemps, dont on ne peut tout de même pas prétendre qu'il ait été pour rien dans les résolutions prises à Grenoble. — JEAN PIOT, *L'Œuvre*, 17 novembre.

Parfois c'est l'apparition d'abcès périrectaux qui emporte le malade lorsqu'il n'est pas déjà mort. — *Le jeune médecin*, novembre 1930, p. 12.

On n'est pas sans inquiétude sur la santé de l'inspecteur Victor-Ernest Aliès, blessé hier, en voulant arrêter l'Espagnol Almaraz... Hélas! le malheureux est mort dans la matinée. — *Paris-Midi*, 22 novembre.

UN CONDAMNÉ A MORT VA EXPIER SA PEINE (Titre d'une dépêche). — *Le Journal*, 24 novembre.

PLUS DE DEUX CENTS RUES DE PARIS RAPPELLENT DES SOUVENIRS DU PREMIER EMPIRE. — Les noms des voies de Paris sont comme un kaléidoscope du passé nous rappelant les événements notoires, ou les personnages dont les actes, les mérites, les talents, ont, à divers titres, contribué à la gloire de la France. Si, du point de vue de l'Histoire, on « épluche » ces noms, on constate que l'époque napoléonienne a été une véritable pépinière de ces vocables.

Sans aucune intention de tendance, les voici par ordre alphabétique et par espèces, si l'on peut dire...

30 VICTOIRES

Austerlitz, Alexandrie, Aboukir, Castiglione, Caire, Damiette, Dantzig, Eylau, Friedland, Fleurus, Gênes, Helder, Héliopolis, Iéna, Jemmapes, Lubeck, Magdebourg, Mont-Thabor, Moskowa, Marengo, Montenotte, Mondovi, Pyramides, Rivoli, Texel, Ulm, Valmy, Wattignies, Wagram, Waterloo.

Il y a lieu de remarquer que le nom de la Moskowa, l'une des plus sanglantes batailles de l'Empire, n'est rappelé que par une « cité », et que Waterloo n'est passé à la postérité — quant aux voies de la capitale — que par un obscur passage du XVe arrondissement. — *Paris-Soir*, 11 novembre.

On était sans nouvelles, depuis le 3 novembre, de l'avion amphibie espa-

gnol « Savoia », parti du cap Juby pour l'Espagne. Avisé par les autorités espagnoles, le gouvernement français a fait entreprendre des recherches sur la côte américaine. — *L'Homme Libre*, 8 novembre.

C'était un homme d'un soixantaine d'années, si solidement bâti qu'il paraissait moins que sa taille. — W. B. Maxwell, *Fernande*, trad. par MAURICE LANOIRE, *Revue hebdomadaire*, 4 octobre.

— De tout ce que j'ai fait, ajouta-t-elle en tenant l'accord final, rien ne me satisfait mieux.

— Pas même ce ballet que vous prépariez pour Diaghileff?

— Pas même, quoiqu'il m'amusât beaucoup. Le titre? La *Nouvelle Cythère*. Le sujet? Quelques épisodes choisis dans les *Voyages autour de la Terre*, de Bougainvilliers, le Paul Morand de ce temps-là. — JOSÉ BRUYR, *Un entretien avec Germaine Taillefer, Le Guide du Concert*, 3 et 10 octobre, p. 8.

L'*Annuaire* 1930 de l'Enregistrement vient de paraître. Prix habituel, dans les directions départementales et à la maison-mère. Est sorti des presses de l'Imprimerie Nationale le quatrième jour des Trois Glorieuses... — *L'Enregistreur*, organe d'action et de défense professionnelles des agents de l'administration de l'Enregistrement, 1er août.

Les deux aviateurs prient M. de Catalano, directeur de la Compagnie générale transatlantique, de remercier en leur nom la Compagnie pour toutes les attentions dont ils ont été l'objet à bord du paquebot *France* sur lequel ils ont fait quinze fois au cours de la traversée. — *L'Eclair de l'Est*, 25 octobre.

— C'est votre petite...?

— Oui, Monsieur le curé... Ma chère petite!... Et elle revient de loin!...

— Elle a été malade...?

— A la mort!... Deux fois, j'ai bien cru que c'était fini...

— Et de quoi?

— Le croup... Eh bien... voilà! Si ma petite est sauvée, c'est grâce à Dieu, oh!... sans doute... mais aussi grâce au vaccin d'un M. Pasteur... — PIERRE L'ERMITE, *La Croix*, 27 octobre.

§

Publications du Mercure de France. — ŒUVRES DE COLETTE. *Douze dialogues de Bêtes et une préface de Francis Jammes*. Volume in-8 écu sur beau papier (Bibliothèque choisie), 25 francs. Il a été tiré : 44 exemplaires sur vergé d'Arches, numérotés à la presse de 1 à 44, à 80 francs; 550 exemplaires sur vergé pur fil Lafuma, numérotés de 45 à 594, à 60 francs.

ŒUVRES D'EMILE VERHAEREN, VII. *Les Heures claires. Les Heures d'Après-midi. Les Heures du Soir*. Volume in-8 écu sur beau papier (Bibliothèque choisie), 25 francs. Il a été tiré : 15 exemplaires sur vergé d'Arches, numérotés à la presse de 1 à 15, à 80 francs; 110 exemplaires sur vergé pur fil Lafuma, numérotés de 16 à 125, à 60 francs.

TABLE DES SOMMAIRES

1930

—

CCXVIII N° 761. — 1er MARS

CCXVIII N° 762. — 15 MARS

CCXIX N° 765. — 1er MAI

CCXX N° 766. — 15 MAI

CCXXII N° 774 — 15 SEPTEMBRE

CCXXIII N° 775. — 1er OCTOBRE

CCXXIII — N° 776. — 15 OCTOBRE

CCXXIII — N° 777. — 1er NOVEMBRE

CCXXIV N° 780. — 15 DÉCEMBRE

TABLE
ALPHABETIQUE PAR NOMS D'AUTEURS

PRÉCÉDÉE D'UN

TABLEAU DE CONCORDANCE

ENTRE LES TOMES, LA DATE DES NUMEROS
LES NUMEROS DE LA PAGINATION

1930

—

La table indique le tome et la pagination, références qui permettent de trouver immédiatement le numéro et sa date au tableau ci-dessous. — Les titres des poésies sont imprimés en italiques. — Après les lettres R. Q., abréviation de « Revue de la Quinzaine », on n'a porté que le titre des rubriques; le numéro d'inserton des matières se trouve à la table chronologique de la *Revue de la Quinzaine*.

TABLEAU DE CONCORDANCE

1er janv.	757-CCXVII — 5-256	1er mai	765-CCXIX — 513-768	1er sept.	773-CCXXII — 257-512
15 janv.	758-CCXVII — 257-512	15 mai	766-CCXX — 5-256	15 sept.	774-CCXXII — 513-768
1er févr.	759-CCXVII — 513-768	1er juin	767-CCXX — 257-512	1er oct.	775-CCXXIII — 5-256
15 févr.	760-CCXVIII — 5-256	15 juin	768-CCXX — 513-768	15 oct.	776-CCXXIII — 257-512
1er mars	761-CCXVIII — 257-512	1er juill.	769-CCXXI — 5-256	1er nov.	777-CCXXIII — 513-768
15 mars	762-CCXVIII — 513-768	15 juill.	770-CCXXI — 257-512	15 nov.	778-CCXXIV — 5-256
1er avril	763-CCXIX — 5-256	1er août	771-CCXXI — 513-768	1er déc.	779-CCXXIV — 257-512
15 avril	764-CCXIX — 257-512	15 août	772-CCXXII — 5-256	15 déc.	780-[illegible] — [illegible]

TABLE CHRONOLOGIQUE DE LA REVUE DE LA QUINZAINE

PAR ORDRE ALPHABETIQUE DES RUBRIQUES

1930

La présente table indique la date des numéros, et la couverture des numéros porte un sommaire où se trouve la pagination; mais si on fait relier les numéros sans leur couverture, on aura aisément la pagination à la Table des Sommaires.

	Tomes
1er et 15 janvier, 1er février....................	CCXVII
15 février, 1er et 15 mars....................	CCXVIII
1er et 15 avril, 1er mai....................	CCXIX
15 mai, 1er et 15 juin	CCXX
1er et 15 juillet, 1er août....................	CCXXI
15 août, 1er et 15 septembre....................	CCXXII
1er et 15 octobre, 1er novembre....................	CCXXIII
15 novembre, 1er et 15 décembre....................	CCXXIV

ARCHEOLOGIE

1er Janvier : Georges Fontaine : *Pontigny, abbaye cistercienne*, Ernest Leroux. — Raymond Lécuyer : *Le Paris classique*, Hachette. — **15 Janvier** : J. Puig i Cadafalch : *Le Premier Art Roman*, Laurens. — Marcel Poète : *Comment Paris s'est formé*, Hachette. — **1er Mars** : Edmond Pilon : *L'Ile de France*, B. Arthaud, Grenoble. — Jean Puget : *Uzès*, Laurens, Paris. — **15 Mars** : Jacques-Thomas de Castelnau : *Le Paris de Louis XIII (1610-1643)*, Hachette. — Jean Vallery-Radot : *L'Eglise de la Trinité de Fécamp*, Henri Laurens. — **15 Avril** : Marcel Robillard : *Chartres et la Beauce chartraine*, B. Arthaud, à Grenoble. — Georges de Wissant : *Le Paris d'Autrefois. Cafés et Cabarets*, Jules Tallandier. — **1er Mai** : Max Fisher : *Rendez-vous avec l'Acropole*, Flammarion. — Léon Gosset : *Jardins et promenades de Paris*, Hachette. — **1er Juillet** : R. Crozet : *Le Château de Valençay*, Henri Laurens. — Louis Hourdicq : *Cité et Hôtel de Ville*, Hachette. — **15 Juillet** : Abel Fabre : *Manuel d'art chrétien;* Bloud et Gay. — Jacques Meurgey : *Armoiries des Provinces et Villes de France*, Bosse, 18, rue de l'Ancienne-Comédie. — **1er Août** : G. Lefebvre : *Histoire des Grands-Prêtres d'Amon de Karnak jusqu'à la XXIe dynastie*, Geuthner, 1929. — R. Weill : *Bases, méthodes et résultats de la chronologie égyptienne; Compléments*, Geuthner, 1928. — E. Cuq : *Etudes sur le Droit babylonien, les lois assyriennes et les lois hittites*, Geuthner, 1929. — F. Cumont : *Les religions orientales dans le paganisme romain*, Geuthner, IVe édition, 1929. — P. Dhorme : *Langues et écritures sémitiques*, Geuthner, 1930. — Allen H. Godbey : *The lost Tribes. A myth.*, Durham, Duke, University Press, 1930. — J. J. Williams : *Hebrewisms of West Africa*, New-York, The Dial Press, 1930. — **15 Août** : Edmond Pilon et Maurice-Pierre Boyé : *Versailles, les Trianons, Saint-Cyr*, Arthaud, Grenoble. — Henry d'Agrain : *Arrens et Poucy-Lahun*, A. Hunault, Tarbes. — **1er Septembre**:

A. Kleinclausz : *La Bourgogne* (Les Pays d'Art), Hachette. — Charles Baussan : *Sainte Madeleine*, Henri Laurens. — **1er Octobre** : Edmond Pilon : *L'Ile-de-France*, B. Arthaud. — H. Quilgars : *Guérande, terre bretonne*, Editions de l'imprimerie commerciale de Bretagne, Rennes. — **1er Novembre** : Exposition d'antiquités orientales, Musée de l'Orangerie des Tuileries (octobre novembre 1930). — **15 Novembre** : A. Boinet : *Le Château de Pierrefonds*, Henri Laurens. — Marius Boisson : *Coins et Recoins de Paris*, Editions Bossard, Paris. — **15 Décembre** : L.-A. Constans : *Arles*, Société d'Edition « Les Belles Lettres ». — Paul Couissin : *La Nudité guerrière des Gaulois*, éditions Paul Roubaud, Aix-en-Provence.

ART

1er Janvier : Exposition Alexandre Urbain : galerie de l'Atelier français. — Exposition Gaston Balande : galerie Drouant. — Exposition Vaumousse : galerie Sélection. — Exposition Riéra : galerie Sélection. — Exposition Kohl : galerie Carmine. — Exposition Charles Clément : galerie Carmine. — Exposition Jeannette Carrier : galerie Carmine. — Exposition Marcel Bach : galerie Barreiro. — Exposition Charles Jacquemot : galerie Barreiro. — Exposition Guerzoni : galerie Barreiro. — Exposition Flexor : galerie de la Jeune Peinture. — Exposition de gouaches d'Utrillo : galerie Bernier. — Exposition d'Art italien moderne : galerie Bonaparte. — **15 Janvier** : Exposition Alexandre Altmann : Salons Lapré (24, rue Drouot). — Exposition Fernand Maillaud : galerie Sélection. — Exposition Jacques Denier : galerie Carmine. — Exposition Marie Howet : galerie Druet. — Etienne Dinet. — **15 Février** : L'Exposition des Indépendants : Grand Palais. — **1er Mars** : Exposition Steinlein : galerie Georges Petit. — Exposition des Futuristes italiens : galerie 23, rue de la Boétie. — Exposition Georges d'Espagnat : galerie Marcel Bernheim. — Exposition des illustrateurs et décorateurs du Livre : Cercle de la Librairie. — 23e Exposition des Peintres de Paris : galerie Simonson. — Exposition des aquarellistes français : galerie Georges Petit. — Exposition Paulémile Pissarro : galerie Carmine. — Exposition Adrienne Jouclard : galerie Marcel Bernheim. — Exposition Emile Compard et Harold Cash : galerie de la Renaissance. — Exposition de la Société Moderne : galerie Durand-Ruel. — Exposition de la Jeune Peinture : galerie Zak. — Exposition d'un groupe : Kars, Barat-Levraux, Verge-Sarrat, etc. : galerie Weill. — Exposition Paul Baignères : galerie Ecalle. — Exposition Gabriel Belot : galerie Georges Petit. — André Suréda. — **15 Mars** : Exposition Gustave Doré (cent gravures originales) : galerie Paul Prouté. — La Fontaine, par Chagall : galerie Bernheim jeune. — Exposition des peintres-graveurs indépendants : galerie Georges Bernheim. — Exposition Henri Malançon : galerie Drouant. —Exposition de sept artistes contemporains (Bonnard, Vuillard, etc.) : galerie Druet. — Exposition du Centenaire de Camille Pissarro : musée de l'Orangerie. — **15 Avril** : Exposition d'œuvres du Piranèse : galerie Images (Paul Prouté). — Exposition Rovinsky : galerie Charpentier. — Exposition Varèse : galerie Barreiro. — Exposition Yvonne Gilles : galerie Dupuy. — Exposition Jules Metzerow : galerie Barreiro. — Exposition Feder : galerie Drouant. — Exposition Demeurisse : galerie Drouant. — Le Nouveau Salon : Palais de Marbre. — **1er Mai** : Exposition Léopold Lévy : galerie Georges Bernheim. — Exposition Jules Flandrin : galerie Druet. Exposition de Mme Vige-Langevin : galerie Bernheim jeune. — Exposition Vaillant-Couturier : galerie de la Renaissance. — Exposition Geneviève Gallibert : galerie Druet. — Groupe de la Jeune Peinture contemporaine : galerie Bernheim jeune. — Exposition Berthe Martinie : galerie Zak. — Exposition d'eaux-fortes d'Anna Bass : galerie d'images (Paul Prouté). — Rétrospective Auguste Lepère. — Rétrospective de dessins et aquarelles d'Henri Ottmann. — Exposition de peintures de Mmes Marewna, Valentini, MM. de Francisco, Madet-Oswald : galerie du *Quotidien*. — Exposition de Mme Marguerite Fontainas : galerie Alban. — Exposition de dessins, aqua

relles, eaux-fortes et lithographies d'Edouard Manet : galerie Sagot. — Exposition Georges Darel : galerie Drouant (rue de Seine). — Exposition Couchaux : galerie Barreiro. — Exposition Wenbaum : galerie Barreiro. — Exposition Ralli : galerie Drouant, 66, rue de Rennes. — **1er Juin** : Le Salon des Artistes Français et la Société Nationale. — **15 Juin** : Rétrospective de pastels et dessins de L.-C. Breslau : galerie Jean Charpentier. — Exposition Maks : galerie Durand-Ruel. — Exposition Othon Friesz : galerie Bernier. — Exposition Robert Delétang : galerie d'art du *Quotidien.* Exposition Max Berndt-Cohen : galerie Durand-Ruel. — Exposition Suzanne Capiello : galerie Carmine. — Exposition Paul de Lassence : galerie Georges Petit. — Exposition Louis Neillot : galerie Barreiro. — Exposition Yo-Fièvre. — Exposition Daniel Réal : galerie du Bon Marché. — Exposition Le Wino : galerie Drouant (35, rue de Seine). — Exposition Mané-Katz : galerie Brummer. — Exposition Andrée Joubert; Exposition Harburger : galerie 23, rue de la Boétie. — Exposition Andrée Clech : galerie d'Art du *Quotidien.* — Exposition Charles Sayers : galerie d'Art du *Quotidien.* — Exposition Emile Alder : galerie Barreiro. — **1er Juillet** : Exposition des Artistes Décorateurs, Grand Palais. — La Vallée de la Creuse : galerie d'art du *Petit Parisien.* — Le Romantisme et l'Image : galerie Images et galerie Oppenheim. — **15 Juillet** : Le Salon des Tuileries. — **1er Novembre** : Exposition d'un ensemble décoratif de O. D. V. Guillonnet, palais de l'Orangerie. — Exposition Feder : galerie Armand Drouant. — Exposition Andrée Clech, Auguste Clergé, Madet-Oswald, Serge-Henri Moreau : galerie d'art du *Quotidien.* — Un groupe de femmes peintres : galerie Zak. — Rétrospective Henri Ottmann : galerie Armand Drouant. — Exposition Georges Simonnet : galerie Sélection. — Exposition de gravures originales anciennes : galerie Simonson. — Exposition d'antiquités orientales : Palais de l'Orangerie. — **1er Décembre** : Le Salon d'Automne. — **15 Décembre** : Exposition André Chapuy, Edelmann, etc. : galerie Georges Petit. — Exposition Floret : Salles du Centre des Agents de publicité (6, rue de Messine). — Exposition Durand-Rodé : galerie Simonson. — Exposition André Chaleil : galerie Simonson. — Exposition Hayden : galerie Drouant. — Exposition Willumsen : galerie Drouant. — Exposition Pierre Marseille : galerie Carmine. — Exposition Suzanne Sardin : galerie Carmine. — Exposition Walter Sickert : galerie Cardo. — Exposition Paul-Emile Colin, Berjonneau, etc. : galerie d'art du *Quotidien.* — Exposition Varèse : galerie de France. — Exposition Ticho : galerie des 4-Chemins. — Exposition Stillmann : galerie Zak. — Exposition Henri Lebasque : galerie Druet. — Exposition des Surindépendants : Palais des Expositions. — Exposition de reproductions de dessins de François Boucher : galerie Simonson. — Illustration des *Lucioles*, de Rabindranath Tagore, par Mme Andrée Karpelès (deuxième cahier des Feuilles de l'Inde), Librairie des Lettres et des Arts.

BIBLIOGRAPHIE POLITIQUE

1er Janvier : Yvonne Renault-Magny : *Une Française à « Babel »*, Flammarion. — **1er Février** : Benjamin Vallotton : *Nous sommes forts*, Payot. — Maurice Reclus : *Monsieur Thiers*, Plon. — Octave Aubry : *Napoléon III*, A. Fayard. — Charles Droulers : *Chemin faisant avec l'abbé Lemire*, M. Rivière. — **15 Février** : André Tardieu : *Le Slesvig et la Paix*, J. Meynial. — **1er Mars** : Aline : *Lénine à Paris*, « Les Revues ». — Capitaine Carbillet : *Au Djebel Druse*, Editions Argo. — Mémento. — **15 Mars**: Katherine Mayo : *L'Inde avec les Anglais*, Gallimard. — Gaston Martin : *Manuel d'histoire de la Franc-Maçonnerie française*, les Presses Universitaires de France. — **1er Avril** : Henri Béraud : *Ce que j'ai vu à Rome;* les Editions de France. — Frank H. Simonds : *Histoire de l'Europe d'après guerre*, Payot. — E. Toutain : *Alexandre III et la République française*, 1885-1888, Plon. — J.-Th. Petrus Blumberger : *Le Communisme aux Indes Néerlandaises*, le Monde nouveau. — **15 Avril** : Maurice Laporte :

Espions rouges, A. Redier. — Mémento. — **1er Mai** : Augur : *Les Aigles luttent sur la Baltique*, Attinger. — **1er Juin** : Eugen Relgis : *L'Internationale Pacifiste*, A. Delpeuch. — **15 Juin** : Jean-Louis Perret : *La Finlande*, Rieder. — **1er Juillet** : Kadmi-Cohen : *L'Abomination américaine*, Essai politique, Flammarion. — Mémento. — **15 Juillet** : René Martel : *Les Blancs Russes*, A. Delpeuch. — **1er Août** : Gaetano Salvemini : *La Terreur fasciste* (1922-1926), Gallimard. — **15 Août** : Maurice Muret : *Guillaume II d'après les plus récents témoignages*, Paris, Editions des Portiques, 1930. — **1er Septembre** : Jean Grave : *Le Mouvement libertaire sous la IIIe République* (*Souvenirs d'un révolté*), Les Œuvres représentatives, 41, rue de Vaugirard. — Charles Ledré : *Les Emigrés russes en France*, Ed. Spes. — Georges Le Fèvre : *Un bourgeois au pays des Soviets*, J. Tallandier. — F. Corcos : *Une visite à la Russie nouvelle*, Montaigne. — Henri Bauche : *A bas la France!* Jacques Bernard. — Mémento. — **15 Septembre** : James Donnadieu : *La Liquidation de la Victoire*, I, Sarre, J. Tallandier. — **1er Octobre**: Francesco Fausto Nitti : *Nos prisons et notre évasion*, Valois. — N. Kroupskaïa : *Souvenirs sur Lénine*, Bureau d'éditions, 132, faubourg Saint-Denis. — **15 Octobre** : Georges Suarez : *Une nuit chez Cromwell*, les Editions de France. — **15 Novembre** : Kadmi-Cohen : *L'Etat d'Israël*, Kra. — Roger Dumon : *Germanisme et Latinité, le rôle du Rhin*, Editions Prométhée, Paris. — Raoul Chélard : *Responsabilité de la Hongrie dans la Guerre mondiale* (1914-1918), Editions Bossard, Paris. — P. Zavarzine : *Souvenirs d'un chef de l'Okhrana*, Payot. — Hélène Iswolsky : *La Vie de Bakounine*, Gallimard. — André Andréadès : *Philippe Snowden*, Alcan. — Mémento. — **1er Décembre** : Jean Ray : *Commentaire du Pacte de la Société des Nations selon la politique et la jurisprudence des organes de la Société*, Paris, Librairie du Recueil Sirey, 1930. — E. Sobolevitch : *Les Etats baltes et la Russie soviétique. Relations internationales jusqu'en 1928*, Paris, Presses universitaires de France, sans date. — C. Evelpidi : *Les Etats balkaniques, étude comparée politique, sociale, économique et financière.* Paris, Rousseau et Cie, 1930. — **15 Décembre** : Edouard Herriot : *Europe*, Rieder.

BIBLIOTHEQUES

1er Avril : Ernest Coyecque : *Code administratif des Bibliothèques d'étude;* E. Droz. — **1er Octobre** : Le Service de la documentation et des bibliothèques à la Préfecture de la Seine.

CHRONIQUE DE BELGIQUE

15 Janvier : Roger Avermaete : *Petite fresque des Arts et des Lettres dans la Belgique d'aujourd'hui*, Edition L'Eglantine. — Pierre Bourgeois : *La Foi du doute, 80 compositions lyriques, Romantisme à toi*, Edition L'Equerre. — Georges Linze : *Pont*, Edition Anthologie. — *Le Prophète influencé*, La Renaissance d'Occident. — Lucien Romain : *Gestes et Attitudes*, La Renaissance d'Occident. — Franz Steurs : *Etape*, La Renaissance d'Occident. — Dom A. M. Achard : *Chanteurs de Dieu*, Vromant. — Emile Schwartz : *Saint François d'Assise*, La Source. — Marie Gevers : *Almanach perpétuel des Jeux d'enfant*, Buschmann. — José Gers : *0,99 Jeanne*, A l'Enseigne du Clinfoc. — Frédéric L. Noël : *Aspects*, chez l'Auteur. — Georges Guérin : *Ame en vigie*, Au Glaïeul noir. — *Pollens Mystiques*, Desclée de Brouwer. — H. H. Dubois : *Plages*, Institut des Arts décoratifs. — Elise Champagne : *Le Mur sans porte*, Thone. — Charles Conrardy : *La Flûte et le Banjo*, Le Serpent. — Georges-A. Masson : *Eparts*, Henriquez. — Florent Raes : *Au rythme des tendresses*, Les Nouvelles. — Jean Van Osta : *Primevères*, J. Witjens. — Marcel Angenot : *Malines*, La Nervie. — Maurice Gauchez : *Les Muscles d'or*, La Renaissance d'Occident. — Mémento. — **1er Mars** : Albert Giraud. — Henry de Groux. — **15 Avril** : Léon Chenoy: *Cinq études sur Octave Pirmez*, La Revue Sincère. — Deux pièces de M. Timmermans au *Vlaamsch Volkstooneel*. — Mémento. — **1er Juin** : Le

Centenaire de la Belgique. — Guido Gezelle. — Mémento. — **15 Juillet** : La Belgique d'hier et d'aujourd'hui. — Les prix littéraires. — Quelques poètes belges. — Jean Milo : *Mailles*, Ed. Henriquez. — Carlo Bronne : *Les Fruits de cendre;* Renaissance du Livre. — Roger Bodart : *Les Mains tendues;* Revue Sincère. — Jules Minne : *En Amont du Rêve;* Imprimerie Nationale. — Louis Wennekers : *Sur les traces de Merlin;* Le Thyrse. — Le prix quinquennal de Littérature. — Mémento. — **1er Septembre** : Livres belges : Fernand Séverin : *Poèmes*, la Renaissance du Livre. — France Adine : *Le Maître de l'Aube*, La Renaissance du Livre. — Yvonne Laeufer : *Les Stigmatisées*, l'Eglantine. — Mémento. — **15 Octobre** : A propos d'un article de M. Georges Rency sur *La Grande Pitié de nos lettres françaises.* (*Le Soir* du 12 septembre 1930.) — Mémento. — **1er Décembre** : Quelques critiques belges : F. Nautet, M. Wilmotte, Ch. Bernard, G. Rency, etc. — Paul de Reul, professeur à l'Université de Bruxelles : *L'Art et la Pensée de Robert Browning*, Editions Maurice Lamertin, Bruxelles.

CHRONIQUE DE GLOZEL

1er Janvier : Une petite enquête aux Eyzies. — **15 Janvier** : L'authenticité de Glozel reconnue en Allemagne. — **1er Février** : A propos d'inscriptions libyennes. — Réponse de M. Peyrony à l'article : « Une petite enquête aux Eyzies ». — Documentation psychologique. — Le procès du meurtrier de l'expert Bayle. — M. Emile Fradin change d'avocat. — **15 Février** : Daniel Voelter : *Glozel und die Einwanderung von Semiten im heutigen franzoesischen Department Allier um 700 vor Chr.;* Strasbourg, J. H. Ed. Heitz; 8°, 224 pages, 110 fig. — Une lettre de M. Oger, témoin à décharge dans l'affaire Bayle-Philipponet. — **1er Mars** : E. Bruet : *Mon rôle dans l'étude de Glozel* (*quelques points particuliers du problème*), Cahiers d'Aïsna, n° 5, Paris, Catin, 8°, 16 pages, fig. — Une lettre du Dr. Foat. — Deux hypothèses. — Tome II des Ephémérides de Glozel. — **15 Mars** : Le procès en diffamation contre la S. P. F. et le « Journal des Débats ». — Pourquoi je publie « Glozel »? — M. Jean de Cordestieux répond à M. Peyrony. — Me Torrès plaidera les procès de Glozel. — **1er Avril** : Le procès de Riom. — L'inscription du premier galet gravé de Glozel et celle du nodule de schiste de Montcombroux. — **15 Avril** : Dr. A. Morlet : *Glozel*, pet. in-4°, 300 p. et 437 photos, G. Desgrandchamps, Paris, 23, rue Boissonade. — Le chasseur de Glozel. — Présentation d'ouvrages à l'Institut. — Adresse de la Société Géologique de Normandie au Docteur Morlet. — **1er Mai** : Réponse du Dr. A. Morlet à M. A. van Gennep. — Les faux arguments de l'expertise Bayle. — Le scandale des expertises et l'affaire de Glozel. — **15 Mai** : Salomon Reinach : *Ephémérides de Glozel*, t. II, 204 p., 24 fig., in-16, Paris, Kra. — Les dernières trouvailles du gisement de « Chez-Guerrier ». — A propos du « Chasseur » de Glozel. — **1er Juin** : De l'origine du Swastika. — E. Fournier : *Glozel*, Mémoires de la Société d'Emulation du Doubs, neuvième série, huitième volume, Besançon, 1929, pp. 87-102. — M. Bayle, expert en tableaux. — **15 Juin** : Rapport Bayle-Amy-Randoin-Maheu : Lettre ouverte du Dr. Morlet à M. le Garde des Sceaux. — A propos du Swastika. — **1er Juillet** : Vase avec signes alphabétiformes, provenant de la Lusace saxonne. — A propos des deux inscriptions du « Tueur de Loups ». — **1er Août** : Près des sources de la Semoy, un chercheur découvre une pierre à inscription glozélienne. — **15 Août** : L'inscription glozélienne du bâton de commandement de Santander. — M. Emile Fradin est interrogé à nouveau par le Juge d'instruction. — **1er Septembre** : Examen aux rayons ultraviolets d'une série d'objets de Glozel. — Le procès de Moulins : M. Emile Fradin écrit au Ministre de la Justice. — Me Torrès et Me Mallat récusent la compétence du Juge d'instruction. — **15 Septembre** : Réfutation du rapport des experts policiers. — **1er Octobre** : Analyses chimiques des sculptures sur os. — **15 Octobre** : Le visage sans bouche dans l'ancienne Babylonie. — Rapport de l'ingénieur Edouard Harlé sur les peintures

d'Altamira. — **1er Novembre** : Encore le problème du Masque sans bouche. — Désagrégation de l'argile cuite, dans l'eau. — Le procès de Glozel viendra à Cusset. — **15 Novembre** : Visages sans bouche dans l'antiquité méditerranéenne et chinoise. — **1er Décembre** : Le sens symbolique de la « croix gammée ». — Le témoignage du professeur roumain Tafrali. — **15 Décembre** : A propos de la fossilisation des ossements préhistoriques.

CHRONIQUE DES MŒURS

15 Avril : Mme Gina Lombroso : *La Femme dans la Société actuelle*, Payot. — Louis Long : *Face à la vie*, Presses universitaires de France. — Gabriel Astruc : *Le Pavillon aux fantômes*, Grasset. — Marise Querlin : *Les Drogués*, Editions de France. — **15 Octobre** : Vérine : *La mère initiatrice*, Editions Spes. — Marcel Henry : *Le Guide conseiller des jeunes filles*, 1 vol. *Le Guide conseiller des jeunes gens*, 1 vol., Imprimerie J. de Clercq, 594, Chaussée de Jette, Bruxelles.

CHRONIQUE DE LA SUISSE ROMANDE

1er Janvier : Daniel Baud-Bovy : *L'Art en Suisse* (Extrait du « Guide Bleu » *Suisse*) ; Paris, Hachette. — François Fosca : *A. Blanchet;* Editions des Lettres de Lausanne. — Pierre Courthion : *Nicolas Poussin;* Paris, Plon. — Pierre Kohler : *Madame de Staël au château de Coppet;* Lausanne, Editions Spes. — Le même : *L'Art de Ramuz*, suivi d'une bibliographie par M. M. Thomas; Genève, Editions de l'Anglore. — Mémento. — **1er Février** : Albert Thibaudet : *Amiel ou la part du rêve*, Paris, Hachette. — Blaise Cendrars : *Les Confessions de Dan Yack*, Paris, au Sans Pareil. — Maurice Porta, Georges Oltramare, René Fonjallaz : *L'Amour en Suisse romande*, Lausanne, René et ses amis. — Mémento. — **15 Mars** : Noëlle Roger : *Princesse de Lune;* Paris, Calmann-Lévy. — Benjamin Vallotton : *Nous sommes forts;* Paris, Payot. — Henri Naef : *La Barque des Amants;* Lausanne, Editions Spes. — Marguerite Delachaux : *L'Oiseau d'or;* Paris et Neuchâtel, Editions Victor Attinger. — **1er Mai** : Pierre Beausire et Daniel Simond : *D'un certain esprit français* (« Les Petites Lettres de Lausanne », N° 6). — Charly Clerc : *Ecrivains de Suisse allemande* (« Les Petites Lettres de Lausanne », N° 5). — C.-F. Meyer : *Le Saint*, suivi de *Les Noces du Moine*, traduit de l'allemand par Charly Clerc; Paris, Stock. — *Le Génie du Lieu*, pages d'écrivains romands, avec une introduction de Charly Clerc; Neuchâtel, Attinger. — P. de Vallière : *Le 10 août* 1792 (« Les Cahiers Romands », N° 7). — Mémento. — **15 Juillet** : LES POÈTES ET LA POÉSIE. — Raymond Wilhem : *Poèmes d'écolier* (Berne, Editions du Chandelier). — Marguerite Lehr : *Le Balancier des Jours* (Lausanne, Editions Spes). — Jean-Théodore Brutsch : *Le Visage pensif* (Genève, A. Jullien). — Pierre Beausire : *Nombres* (Editions des Lettres de Lausanne). — René-Louis Piachaud : *L'Indifférent* (édition nouvelle), suivi de *l'Evocation du fleuve Rhône* (Genève, A. Jullien). — VOYAGES : Noelle Roger : *En Asie Mineure;* Paris, Fasquelle. — S. Stelling-Michaud : *Lettres d'Orient*, Editions de la Société de la *Gazette de Lausanne*. — **1er Octobre** : ERUDITION. — Grégoire de Tours : *Calamités et Miracles*, récits tirés de l'« Histoire des Francs » et traduits par Charly Clerc, Paris, Stock. — Dante Alighieri : *Le Banquet*, traduction française de Bernard de Watteville, Genève, Kundig. — Robert Loup : *Un conteur gruyérien : Pierre Sciobéret* (1830-1876), Fribourg, Fragnière. — Pierre-Paul Plan, docteur « honoris causa » de la Faculté des Lettres de Lausanne. — J.-B. Bouvier : *Essai sur l'histoire intellectuelle de la Restauration (Du Romantisme à Genève)*, Paris et Neuchâtel, V. Attinger. — ROMANS ET NOUVELLES. Edouard Martinet : *Verjus*, Genève, A. Jullien. — Emmanuel Buenzod : *Le Regard Baissé*, Paris, Rieder. — Bernard Barbey : *Toute à tous*, Paris, Gallimard. — Mémento. — **1er Décembre** : Historiens et politiques. Rodo Mahert : *Marches du Nord* (« Les Cahiers Romands », n° 8). — Ed. Bauer : *Destins de Neuchâtel* (« Les Cahiers Romands », n° 9). — Maurice de Rameru : *Une image d'Etats-Unis européens* (« Les Cahiers

Romands », n° 10). — Benjamin Vallotton : *Suspects!* Paris, Payot. — Mémento : le centenaire d'Etienne Eggis.

ECHOS

1er Janvier : La question bretonne. — Prix littéraires. — Diderot et le financier Randon. — Le prix des livres en France .— Une lettre inédite du prince Pierre Kropotkine sur la guerre de 1914-1918. — Sur Cécile Sauvage. — L'exécution de Miss Cavell et le soldat allemand qui aurait refusé de tirer. — Mata Hari devinée par Papus. — A propos du « Napoléon III » de M. Octave Aubry. — L'anneau de Naundorff. — Le Sottisier universel. — **15 Janvier** : Mort d'Albert Giraud. — Une lettre de M. Camille Mauclair. — La question bretonne. — L'exécution de miss Cavell : une mise au point. — Sur « La Rouille ». — Au sujet de Philarète Chasles. — A propos de Cyrano de Bergerac. — De « Nach Paris ! » à « Im Westen nichts Neues ». — Une dédicace de Théodore de Banville. — Le cinquantenaire des « Soirées de Médan ». — Un monument à Aristide Bruant. — Erratum. — Le Sottisier universel. — **1er Février** : Henry de Groux. — Mort du chanoine Marcel. — La question bretonne. — L'énigme de Mayerling. — L'exégèse du P. Jousse est-elle « aventureuse »? — Au sujet de « Mouna, Cachir et Couscouss ». — Une protestation de M. André Fage. — A propos de l'anneau de Naundorff. — A propos de Mata Hari et des conseils de guerre. — Sur « La Rouille ». — Le Sottisier universel. — Publications du « Mercure de France ». — **15 Février** : Société anonyme du « Mercure de France » : Assemblée générale ordinaire. — Une lettre de M. Kadmi-Cohen. — La question bretonne. — M. André Fage et les Réfugiés du Nord. — Une Société Chateaubriand. — Livres de guerre allemands. — Encore l'anneau de Naundorff. — Une protestation. — Le Sottisier universel. — Erratum. — Publications du « Mercure de France ». — **1er Mars** : Mort d'Auguste Dorchain. — Auguste Dorchain et Desbordes-Valmore. — André Baine. — A propos des « Poètes d'Aujourd'hui » : une lettre de M. Paul Léautaud. — Toujours l'anneau de Naundorff. — La question bretonne. — La Neuvième Vague. — Le pseudo-marquis de Champaubert, le forçat Maurice et les hirondelles de Laponie. — La germandrée sauvege. — Rocambole. — «Ay Chiquita». — A propos des singes de Gibraltar. — Errata. — Le Sottisier universel. — Rachat de numéros du « Mercure de France ». — **15 Mars** : Prix littéraires. — Le monument Charles van Lerberghe. — A propos des conseils de guerre. L'« énigme de Mayerling » en est-elle encore une? — Encore et toujours l'anneau de Naundorff. — Le père de Rimbaud. — Toulouse-Lautrec et Jean Lorrain vus par Hugues Rebell. — Sur « La Rouille ». — Une lettre « académique » de Frédéric Masson. — Le Sottisier universel. — Publications du « Mercure de France ». — **1er Avril** : Mort d'Aloïs Jirasek. — Prix littéraires. — Le cinquantenaire des « Soirées de Médan ». — De nouveau l'anneau de Naundorff. — Sur « La Rouille ». — A propos des conseils de guerre. — A propos de Rocambole. — Deux quatrains pour Méry Laurent. — Eugène Sue source de Dostoïewsky? — Un dernier mot sur les romans de guerre allemands. — Le Sottisier universel. — Publications du « Mercure de France ». — **15 Avril** : Prix littéraires. — L'énigme de Mayerling. — Dieu, Paul Souday et les 300.000 francs de livres. — De Paul Souday à André Thérive et l'affaire du « Retour d'Amazan ». — Une lettre du général Cartier. — Le pont du Carrousel et la « guerre des deux rives ». — Furstenberg ou Fürstemberg? — Sur « La Rouille ». — Errata. — Le Sottisier universel. — **1er Mai** : Prix littéraires. — Le centenaire de Clémence Royer. — Le bimillénaire virgilien. — Les jardins de Paris au bon vieux temps. — La vieille « polémique des jambons ». — L'exception de jeu. — A propos de « la Bouteille à la mer ». — Sur « La Rouille ». — Quelques dégrèvements. — Le Sottisier universel. — **15 Mai** : Mort de Charles Derennes. — Poète-lauréat. — Le cinquantenaire des « Soirées de Médan ». — Une étude d'Edouard Rod sur les « Soirées de Médan ». — Prix littéraires. — Apologie pour Paul Souday. — Une maison de Berlioz. — A propos d'une Jeanne d'Arc. — Une lettre de M. Henri

Mazel à propos de Moréas. — La « dame voilée » de Clémence Royer. — Le Sottisier universel. — Publications du « Mercure de France ». — **1er Juin** : Prix littéraires. — A propos d'un livre sur Clemenceau. — A l'Académie de Province. — Du Dieu de Paul Souday au Dieu de Clemenceau, ou l'Aventure d'un « Thêta ». — Au sujet d'un texte d'Anselme Mathieu. — A propos d'une « sottise ». — Le Sottisier universel. — Publications du « Mercure de France ». — **15 Juin** : Prix littéraires. — A la Société J.-K. Huysmans. — Le premier roman d'Hector Malot. — A propos de la «Jeanne d'Arc» de la princesse Marie d'Orléans. — La littérature argentine à Paris. — L'âge des cardinaux. — La limite des langues en Bretagne. — Le Sottisier universel. — Publications du *Mercure de France*. — **1er Juillet** : Prix littéraires. — Sur la tombe de Léon Deubel. — A propos de la correspondance d'Hugues Rebell. — Au sujet des romans de guerre allemands : Et les Anglais, et les Italiens? — Le prince Lichnowsky vu par Fritz von Unruh. — L'ail Rocambole. — L'origine du vaudeville. — Sub rosa. — « Il est des morts qu'il faut qu'on tue ». — Le Sottisier universel. — Publications du « Mercure de France ». — **15 Juillet** : Prix littéraires. — A propos du grand prix de l'Académie. — L'inauguration de la Maison de Poésie. — Le Théâtre du Peuple. — La tombe d'Henri de Latouche. — Un libelle romancé contre Hugues Rebell. — Le Sottisier universel. — **1er Août** : Prix littéraires. — La commémoration de Paul Verlaine au Luxembourg. — La tombe d'Henri de Latouche. — Un homme de parole. — L'origine d'un mot. — Errata. — Le Sottisier universel. — **15 Août** : Le premier « pensionné » de l'Académie Goncourt. — Axel, J.-K. Huysmans et Stéphane Mallarmé. — La chanson des « Filles d'Arbois ». — Il y a eu « Lanterne » et « Lanterne ». — Scènes de la vie future. — Sainte-Beuve était-il laid? — Les vivants et les morts. — Le Sottisier universel. — **1er Septembre** : Mort d'André Rivoire. — A propos de Cécile Sauvage. — Le XIIe Congrès international d'Histoire de l'Art. — Franchise postale. — Le Sottisier universel. — **15 Septembre** : Frédéric Mistral à l'Institut. — Une protestation de l'auteur de *Don Juan-les-Pins*. — Au sujet de Fernand Desnoyers. — Sainte-Beuve était-il laid? — Les explicateurs du « Sottisier ». — Le Sottisier universel. — **1er Octobre** : Romain ou Roman? — Petits souvenirs sur Frédéric Mistral. — A propos de Cabell et du « poitémisme ». — Sainte-Beuve était-il laid? — Droit de réponse. — Marat précurseur de Delbet. — A propos du Sottisier : explication d'une sottise qui n'en était pas une. — Prière d'insérer. — Errata. — Le Sottisier universel. — **15 Octobre** : Le prix Moréas. — Le secrétaire de Raspoutine. — Les Souvenirs de Mme de Caylus, Voltaire et M. Funck-Brentano. — Erratum. — Le Sottisier universel. — **1er Novembre** : Le parrain de l'Aviation. — Marat précurseur de Delbet. — Simple rapprochement. — Sub rosa. — Ramuntcho photographe. — Le Sottisier universel. — Publications du « Mercure de France ». — **15 Novembre** : Mort de P.-N. Roinard. — L'italien de Stendhal. — La première girafe à Paris. — A propos de la « Mouche » de H. Heine. — Y a-t-il encore des sphénopogones? — Les piqueurs avant le « métro ». — Prix littéraires. — Errata. — Le Sottisier universel. — Publications du « Mercure de France ». — **1er Décembre** : Mort de Pierre Lasserre. — La tombe de Benjamin Constant. Une inscription pour deux morts. — Le monument Léon Dierx. — Prix littéraires. — A propos de Rimbaud. — La coulisse. — Le « Sottisier commenté ». — Le Sottisier universel. — Publications du « Mercure de France ». — **15 Décembre** : Société anonyme du « Mercure de France » : Assemblée générale annuelle. — Mort d'Ernest Delahaye. — Mort de Sébastien Voirol. — Prix littéraires. — Deux lettres à propos du cas Turmel. — La première girafe. — Un précurseur des Assurances sociales en 1763. — Droit de réponse. — La Maison de Poésie. — Les fausses « sottises ». — Le Sottisier universel. — Publications du « Mercure de France ».

ETHNOGRAPHIE

15 Novembre : W. D. Hambly : *Origins of Education among primitive peoples*, Macmillan, ill. — Du même : *Tribal Dancing and Social Development*, Witherby, ill. — Du même : *The History of Tattooing and its Signifcance*, Witherby, ill. — Baldwin Spencer et F. J. Gillen : *The Arunta, a Study of a Stone Age People*, 2 vol., Macmillan, nombr. ill. — Ernest Crawley : *The Mystic Rose, A Study of primitive Marriage and of primitive Thought in its Bearing on Marriage*, nouv. éd. par Théodore Bestermann, 2 vol., Methuen.

FELIBRIGE

1er Février : Michel Camélat : *Le besoin d'une bonne critique*, Reclams de Biarn e de Gascougne. — Frédéric Mistral, neveu : *Et nous verrons Berre*, Editions du Feu, Aix. — *De la Sainte-Estelle à la Nativité.* — Théâtre populaire. — Le Centenaire de Mistral.

FOLKLORE

15 Mars : Marguerite Gauthier-Villars : *Chansons du Dauphiné* (*Villard de Lans*), in-8°; musique notée, cartes; Paris, Rouanez. — L. Pinck : *Verklingende Weisen, Lothringer Volkslieder*, 2 vol. in-8° musique notée, bois gravés; Lothringer Volkszeitung. — Mathias Tresch : *La Chanson populaire luxembourgeoise*, in-4°; Luxembourg, Victor Buck. — Edgar Piguet : *L'Evolution de la Pastourelle du XIIe siècle à nos jours*, in-8°; Bâle, Société suisse des Traditions populaires. — P. Coirault : *Recherches sur notre ancienne chanson populaire traditionnelle*; 3 fasc. in-8°; Paris, Institut Général Psychologique. — **1er Août** : *L'Art populaire en France*, revue publiée sous la direction d'A. Riff, 4°, t. I, 1929, Istra, Strasbourg et Paris. — Zdenek Wirth, Lad. Labek, Ant. Matejcek et Azd. Wirth : *Umeni Ceskoslovenskeho Lidu*, 4°, Prague, Wesmir, 192 pl. — Al. Tsigara Zamurcas : *L'Art du Peuple roumain*, 8°, Genève, Musée Rath; du même : *Izvoade de Crestaturi ale Taranului Roman*, 115 dessins de O. Roguski et 150 pl. in-fol., Bucarest, Musée d'Art National; du même : *Tapis Roumains*, in-fol., Paris, Henri Ernst, 34 pl. coul. — A. Basler et E. Brummer : *L'Art Précolombien*, 4°, Paris, Librairie de France, 190 pl. — Konrad Hahm : *Deutsche Volkskunst*, 4°, Berlin, Deutsche Buch-Gemeinschaft, 216 pl. — A. et M. Weese : *L'ancienne Suisse, Villes, édifices et intérieurs*, 4°, Erlenbach-Zurich, Eugen Rentsch, 208 pl.

GEOGRAPHIE

15 Mars : André Allix : *L'Oisans, étude géographique*, 1 vol. in-8° de 915 p., 55 planches photographiques, Paris, A. Colin, s. d. (1929). — Marcel Poëte : *L'évolution des villes, la leçon de l'antiquité*, 1 vol. in-8° de 360 p., 32 pl., Paris, Boivin et Cie, 1929. — (E.-F. Gautier), *L'aménagement du Sahara*, mémoire couronné par l'Académie des Sciences coloniales, 1 vol. in-4°, Paris, Société d'éditions géographiques, maritimes et coloniales, 1928. — Mémento. — **15 Avril** : Raoul Blanchard : *Asie occidentale;* Fernand Grenard : *Haute Asie* (tome VIII de la *Géographie universelle*), 1 vol. in-8° de 394 p., Paris, Armand Colin, 1929. — Emmanuel de Margerie : *L'œuvre de Sven Hedin et l'orographie du Thibet* (Extrait du *Bulletin de la Section de Géographie du Comité des travaux historiques et scientifiques*, 1928), 1 vol. in-8° de 139 p., Paris, Imprimerie Nationale, 1929. — Francis Gourvil : *En Bretagne, de Saint-Brieuc à Brest et de Quimper à Vannes*, 1 vol. in-8° de 220 p., Grenoble, B. Arthaud, 1929. — Mémento. — **1er Juin** : M. Clément Vautel voudrait supprimer

l'enseignement de la géographie (*Journal*, 11 avril 1930). — L. Mirot : *Manuel de géographie historique de la France*, 1 vol. in-8°, 43 cartes hors-texte, Paris, Auguste Picard, 1930. — Divers : *la Roumanie agricole*, 1 vol. in-8° (XIVe Congrès international d'agriculture), Bucarest, 1929; George Oprescu, *Peasant art in Roumania* (numéro spécial du *Studio*), 1 vol. in-8°, 44, Leicester square, Londres, 1929; *Rumania* (numéro spécial du *Manchester Guardian*, 28 nov. 1929. — Mémento. — **15 Octobre** : Jean Brunhes et son œuvre. — G. La Roërie et commandant J. Vivielle, *Navires et marins, de la rame à l'hélice*, 2 vol. in-4°, 40 pl. hors texte en couleurs et monochromes, nombreuses fig. en texte, Paris, éd. Duchartre et Van Buggenhoudt, s. d. (1930). — **15 Novembre** : Albert Baldit : *Météorologie du relief terrestre, vents et nuages*, 1 vol. in-8°, Paris, Gauthier-Villars, 1929. — Ushisaburo Kobayashi : *The basic industries and social history of Japan*, 1914-1918, 1 vol. in-8°, Yale University Press, New Haven, Connecticut, 1930. — Claire Raymond-Duchosal : *Les étrangers en Suisse*, 1 vol. in-8°, Paris, Félix Alcan, s. d. (1929). — Mémento.

GRAPHOLOGIE

1er Novembre : J. Crépieux-Jamin : *A. B. C. de la Graphologie*, 2 vol. in-8 de 360 p., 649 fig.; Alcan, éditeur, 65 fr. — *Les Actes du Congrès international de Graphologie*, 1 vol. in-8°, 300 p.; Alcan, éditeur, 30 fr. — La Graphologie à l'étranger.

HISTOIRE

15 Mars : Œuvres du Cardinal de Richelieu. Avec une introduction et des Notes par Roger Gaucheron. Notice de Jacques Bainville. Editions Jules Tallandier. — Maximin Deloche : *Les vrais Mémoires du Cardinal de Richelieu*. Extrait de la « Revue des Questions Historiques ». Bordeaux, J. Bière. — R. H. Towner : *La Philosophie de la Civilisation*. Traduit de l'anglais par Abel Doysié, 2 vol., Champion. — Mémento. — **1er Juin** : Benedetto Croce : *Histoire de l'Italie contemporaine* (1871-1915). Traduction française de Henri Bédarida. Payot. — Mémento. — **1er Août** : Ch. Cockenpot : *Le Traité Desmichels*. Editions Ernest Leroux. — Gustave Gautherot : *La Conquête d'Alger*, 1830. Préface de M. Louis Bertrand. Payot. — Jacques Debu-Bridel et Marc Benoist : *La guerre qui paye, Alger 1930*. Préface de Jules Cambon. Editions Prométhée. — J.-T. Merle : *La Prise d'Alger racontée par un témoin*. Préface et notes par H. d'Alméras. Collection « Jadis et Naguère », dirigée par M. Edmond Pilon. Henri Jonquières. — Mémento. — **15 Octobre** : « Histoire du Monde », publiée sous la direction de E. Cavaignac. Tome VI, Eugène Cavaignac : *La Paix Romaine*, E. de Boccard. — Corrado Barbagallo : *Le Déclin d'une Civilisation, ou la Fin de la Grèce antique*. Traduction de M. Georges Bourgin, Payot. — Mémento.

INDIANISME

1er Février : Jean Przyluski : *Le concile de Râjagrha*, Geuthner, 1926-1928 (Buddhica, 1re série, t. II). — Henriette Meyer et S. Yamaguchi : *L'Alambanapariksha* de Dignâga, trad. française. Geuthner, 1929.

LES JOURNAUX

1er Janvier : Un point d'histoire (*Le Journal*, 27 et 28 novembre. *L'Opinion*, 7 décembre). — **15 Janvier** : La Conversion de Moréas (*Temps*, 31 décembre). — « Les pompiers en délire » (*Action Française*, 31 décembre). — **1er Février** : Une année historique (le *Temps*, 15 janvier). —

Les Œuvres de Cécile Sauvage (*l'Action française*, 15 janvier). — La Voix des Ondes (*Candide*, 9 janvier). — La Danse de l'Absolu (le *Temps*, 15 janvier). — Un mot de M. Yves Mirande (*Candide*, 9 janvier). — Un bourgeois au pays des Soviets (*Journal*, janvier, passim). — **15 Février :** M. André Thérive contre M. Paul Claudel (*Le Temps*, 24 janvier). — **1er Mars :** Jérôme Carcopino à l'Institut (*Nouvelles Littéraires*, 8 février). — A propos du film sonore, trois articles de M. Emile Vuillermoz (*Radio-Magazine*, 2, 9 et 16 février). — **15 Mars :** La Comédie Littéraire : Un Cyclone (*Candide*, 20 février). — Byron (*Paris-Midi* 13 février). — **1er Avril :** Paul Souday et ses justiciables (*Le Temps*, 11 mars). — Portrait de Fortunat Strowski (*l'Etudiant Français*, 10 mars). — Un « poème » de Paul Morand (*les Nouvelles Littéraires*, 8 mars). — M. Mario Meunier et le dévouement à l'essentiel (*l'Action Française*, 13 mars). — En relisant les sœurs Brontë (*l'Action Française*, 13 mars). — **15 Avril :** L'Homme de Lettres dans la Société (*Le Journal*, 19 mars, *L'Action Française*, 19 mars, *Candide*, 27 mars). — **1er Juin :** Un martyr du journalisme : Théophile Gautier. — **1er Juillet :** Où va l'Italie? (*Journal des Mutilés et Combattants*, 25 mai). — L'Angleterre et le chômage (*L'Information*, 29 mai). — **15 Juillet :** Veut-on vraiment revaloriser le talent? (*Le Temps*, 15 juin). — Poe et Baudelaire (*Action Française*, 28 juin). — **1er Août :** « Poétique du Ciel » (*L'Ami du Peuple du soir*, 20 juin; *L'Ordre*, 25 juin). — La récompense du juste (*Le Pilori*, 21 juin). — **1er Septembre :** Balzac et le Journalisme. — **15 Septembre :** Balzac et la Presse. — **1er Décembre :** L'étrange aventure de l'ex-abbé Turmel (*Le Journal*, 13 novembre). — Guy Lavaud (*Candide*, 13 novembre). — **15 Décembre :** Anniversaire de la mort de Marcel Prévost. Visite à Céleste (*Le Temps*, 18 novembre).

LETTRES ALLEMANDES

15 Janvier : Le prix Nobel de littérature. — Thomas Mann : *Die Forderung des Tages* (Les exigences de l'heure présente), chez Fischer, Berlin. — **15 Mars :** Gerhart Hauptmann : *Buch der Leidenschaft* (Le Livre de la passion), chez Fischer, Berlin. — Joseph Roth : *Rechts und links* (Gauche et Droite), chez Kiepenheuer, Berlin. — Döblin : *Berlin Alexanderplatz*, chez S. Fischer, Berlin. — Franz Werfel : *Barbara oder die Frömmigkeit* (Barbara ou la Piété), chez Zsolnay, Vienne et Berlin. — Mémento. — **15 Mai :** Rainer Maria Rilke : *Briefe aus den Jahren* 1902-1906 (Correspondance des années 1902 à 1906), Leipzig, Insel Verlag. — Jakob Wassermann : *Hofmannsthal der Freund* (l'Ami dans Hofmannsthal), Berlin, S. Fischer. — Friedrich Wolters : *Stefan George und die Blätter für die Kunst. Deutsche Geistesgeschichte seit* 1890. (Stefan Georg et les cahiers pour l'Art : Histoire de l'esprit allemand depuis 1890), Berlin, Georg Bondi. — **15 Août :** Ernst Jünger : *Orages d'acier, souvenirs du front de France*. Traduction française par M. Grenier, lieutenant-colonel d'infanterie, breveté d'Etat-Major, chez Payot, Paris. — Otto Flake : *Ulrich von Hutten*, chez S. Fischer, Berlin. — Karl Viëtor : *Der Junge Gœthe* (le Gœthe de jeunesse), chez Quelle und Meyer, Leipzig. — Dr. E. F. Podach : *Nietzsches Zusammenbruch* (l'effondrement mental de Nietzsche), chez Niels Kampmann, Heidelberg. — **1er Novembre :** Adolf Hitler : *Mein Kampf* (Mes luttes), Edition populaire, parue chez Eher, à Munich.

LETTRES ANGLAISES

1er Janvier : *The Saturday Review* : un parallèle entre Verlaine et Tennyson, par « Stet ». — *The London Mercury* : opinions sur les livres de guerre. — W. F. Morris : *Bretherton*, Geoffrey Bles. — Richard Aldington : *Death of a Hero*, Chatto and Windus. — Shakespeare en fac-similé,

Faber and Gwyer. — James Stephens : *The Outcast*, « *Ariel Poems* », Faber. — George Blake : *The Coasts of Normandy*, et H. G. Wells : *Imperialism and the Open Conspiracy*, « Criterion Miscellany », Faber. — William Rothenstein : *Twelve Portraits*, Faber. — **15 Février** : La poésie anglaise jugée par M. André Chevrillon. — G. Laurence Groom : *François and Catherine*, Scholartis Press. — St John Adcock : *Collected Poems*, Hodder and Stoughton. — W. B. Yeats : *Selected Poems*, Macmillan. — Eric Linklater : *Poet's Pub*, Jonathan Cape. — Netta Syrett : *Portrait of a Rebel*, Geoffrey Bles. — *Map of Roman Britain*, Ordnance Survey. — Mémento. — **1er Juillet** : Poètes lauréats. — Leur nomination par les Premiers Ministres. — Gladstone et Ruskin. — Le Prince de Galles et Swinburne. — Lord Salisbury et Alfred Austin. — Robert Bridges et son *Testament of Beauty*. — John Masefield et ses *Collected Poems*. — **1er Août**: G. K. Chesterton, chroniqueur de l'*Illustrated London News*. — Une édition définitive de l'œuvre de G. Bernard Shaw, Constable. — *The Week-end Review* et son fondateur, Mr Gerald Barry. — **1er Décembre** : Norah Hoult : *Time Gentlemen! Time!* Heinemann. — Le populisme anglais. — Richard Aldington : *Roads to Glory*, Chatto and Windus. — A.-R. Chisholm : *The Art of Arthur Rimbaud*, Melbourne, University Press.

LETTRES ANGLO-AMERICAINES

1er Mai : V. F. Calverton et S. D. Schmalhausen : *Sex in Civilization*, Macaulay, New-York. — Bertrand Russell : *Marriage and Morals*, Horace Liveright, New-York. — Eugène O'Neill : *Dynamo*, même éditeur. — Gleb Botkin : *The God Who Didn't Laugh*, Payson and Clarke, New-York. — Stark Young : *River House*, Scribners, New-York : — Elliot Paul : *Low Run Tide and Lava Rock*, Horace Liveright. — Robert M. Coates : *The Eater of Darkness, Macaulay*. — R. Ellsworth Larsson : *O City Cities*, Payson and Clarke. — Walter Lowenfels : *Finale of Seem*, Heinemann, Londres. — Mémento. — **15 Août** : Ralph Cheever Dunning. — V. F. Calverton : *Three Strange Lovers* (Macaulay, New-York) ; *The New Ground of Criticism* (Washington Chapbooks, Seattle) ; *Anthology of American Negro Literature* (Modern Library, New-York). — *The New Generation* (Macaulay). — Dr. G. M. Katsainos : *The Physiology of Love* (chez l'auteur à Boston). — Virginia Hersch : *Bird of God* (Harpers, New-York). — Robert Penn Warren : *John Brown* (Brewer and Warren, New-York). — Lola Ridge : *Firehead* (mêmes éditeurs). — Robinson Jeffers : *Dear Judas* (Horace Liveright, New-York). — Mémento.

LETTRES ANTIQUES

1er Janvier : Maurice Croiset : *Eschyle. Etudes sur l'Invention dramatique dans son théâtre*, Les Belles-Lettres. — Emile Bréhier : *La Philosophie de Plotin*, Boivin. — Edouard Krakowski : *L'Esthétique de Plotin et son influence*, de Boccard. — **15 Mai** : Jérôme Carcopino : *Virgile et le mystère de la IVe églogue*, L'Artisan du Livre, 1930. — *Lucien*, texte grec et traduction anglaise, par A. M. Harmon, Londres, New-York, collection Loeb, t. IV. — Mémento.

LETTRES BRESILIENNES

1er Mars : Christovam de Mauricéa : *Anthologia Mystica de poetas brasileiros*. — Afonso Costa : *Parnaso brasileiro*, éditions Maucci, Barcelone. — Alberto Ramos : *O livros dos epigrammas, O ultimo canto do fauno, Versos prohibidos, Elegias e epigrammas, Odes, O canto do Centenario*. — Mémento.

LETTRES CATALANES

1er Octobre : J.-M. Lopez-Pico : *Represa de la Nova Ofrena* (Altés, 1930) ; *Butlletins del Temps* (Publ. La Revista). — S. Sanchez-Juan : *Divagacions*, La Revista. — J. Agelet i Garriga : *La Tarda Oberta* (Oxley and Son, Windsor). — Josep Pla : *Cartes Meridionals* (Llibreria Catalonia, 1929). — *Vida de Manolo* (Llibreria Catalonia, 1930). — Joan Minguez : *Dies Verges* (Llibreria Catalonia, 1929). — *Narcis Oller.* — Mémento.

LETTRES CHINOISES

1er Février : René Grousset : *Histoire de l'Extrême-Orient*, 2 vol., in-8°, P. Geuthner. — G. Soulié de Morant : *Histoire de la Chine*, in-8°, Payot. — G. Soulié de Morant : *La Vie de Confucius* (*Krong tse*), *Les Préceptes de Confucius* (*Krong tse*), 2 vol., H. Piazza. — André Duboscq : *Le Pacifique et la Rencontre des Races*, Art. Fayard et Cie. — **15 Mars** : Wou Sao-fong : *Sun Yat-sen, sa vie et sa doctrine*, Presses Universitaires. — Cheng Tcheng : *Ma mère*, édit. Victor Attinger. — **1er Mai** : Correspondances officielles. — Nouvelle guerre civile. — Renversement de principe. — Nouveau recul des Blancs. — **15 Juin** : La guerre de l'argent contre l'or, de l'intelligence contre la force. — **15 Novembre** : Les derniers événements. — Les dernières œuvres : Tchang Jo-kou (Tsang Zaco) : *Tou-roé tsiao siang tsiou*, Shanghaï, 1929. — Tchang Jo-kou (Tsang Zaco) : *Sinn tou siunnli*, Shanghaï, 1929.

LETTRES DANO-NORVEGIENNES

15 Décembre : Georg Brandes : *Liv og Kunst*, Hage et Clausens forlag, Copenhague. — Paul V. Rubow : *Dansk litteraer Kritik i det XIX Aarhundrede*, Levin et Munksgaards forlag, Copenhague. — Otto Rung : *Cortège d'ombres*, traduction Voirol, Stock, éditeur, Paris.

LETTRES ESPAGNOLES

1er Juin : Une traduction argotique du *Lazarille de Tormes*, par Jean Auzanet, préfacée par Jean Cassou, chez M.-P. Trémois, Paris. — L'enquête du journal *El Sol* ou une violente réaction spirituelle de la jeunesse espagnole. — Americo Castro : *Sainte Thérèse et autres Essais*, Bibliothèque de La Historia Nueva, Madrid. — Une pièce de théâtre de Ramon Gomez de la Serna : *Medios Seres*, Collection théâtrale. — La traduction de son *Cinelandia*, par Marcelle Auclair, Simon Kra. — Federico Garcia Sanchiz, conférencier et auteur de : *El Viaje a España*, Cia Ibero-Americana de Publicaciones, Madrid. — Mémento. — **1er Août** : Evolution de la Presse espagnole : Mario Verdaguer et Gaziel dans *La Vanguardia*. — Noces d'argent de *A. B. C.* — *Philosophie et Lettres.* — Mario Verdaguer : *Le Son 13* (Editions Lux). — Francisco Agustin : *Don Juan au théâtre, dans le roman et la vie*, Bibl. d'Essais, Paez. — **1er Octobre** : La mort de Gabriel Mirô. *Œuvres complètes* : Tomes I, II, III, V, VI, X, XI (Biblioteca Nueva). — Antonio Marichalar : *Le duc de Osuna* (Espasa-Calpe). — *Chronique plaisante de D. Francesillo de Zuñiga...*, trad. de Paul Redonnel (Ed. Jacques Bernard ; La Centaine). — *La Revista de Occidente.* — Francisco Vinardell. — *Junta para la Ampliacion de Estudios.* — Marius André : *Cantares* (Livre Libre). — **15 Décembre** : Samuel Ros : *Le Ventriloque et la Muette*, Biblioteca Nueva. — *Religion y Cultura*, Monastère royal de l'Escorial. — Vicente Lamperez : *Histoire de l'Architecture chrétienne espagnole*, tome I, Espasa Calpe, Madrid.

LETTRES HISPANO-AMERICAINES

15 Janvier : ROMANCIERS ET CONTEURS. — Federico Gana : *Cuentos Completos*, Nascimento, Santiago (Chili). — J. J. Nuñez y Dominguez : *Cuentos Mexicanos*, Herrero, Mexico. — Alcides Greca : *Viento Norte*, « Inca », Buenos-Ayres. — Mémento. — **1er Mai** : ROMANCIERS. — Mariano Azuela : *Los de Abajo*, Imprimerie « Rosaster », Mexico. — A. Aguirre Morales : *El Pueblo del Sol*, Imprimerie Torres Aguirre, Lima. — Marta Brunet : *Bestiá Dañina*, Nascimento, Santiago (Chili). — Mémento. — **1er Août** : LA QUESTION DES DEUX AMÉRIQUES. — Carlos Quijano : *Nicaragua*, Agencia Mundial de Libreria, Paris. — Alejandro Alvarez : *Considérations générales sur la Codification du Droit International américain*, Imprimerie Nationale, Rio de Janeiro. — Juan Teran : *La Salud de la America latina*, Casa editorial franco-ibero-americana, Paris. — Alfredo Colmo : *Politica Cultural en los paises hispano-americanos*, « Nosotros », Buenos-Ayres. — E. Roig de Lunchsenring : *Nacionalismo e internacionalismo de Marti*, « El Siglo XX », La Havane. — Pedro Henriquez Ureña : *La Utopia de America*, « Estudiantina », La Plata. — José Vasconcelos : *Indologia*, Agencia Mundial de Libreria, Paris. — Alfredo Palaciôs : *Mensaje a la juventud universitaria y obrera de los Estados Unidos*, Imprimerie Mercantili, Buenos-Ayres. — Arturo Capdevilia : *America*, Gleizer, Buenos-Ayres. — Guillermo Viviani Contreras : *Sociologia chilena*, Nascimento, Santiago (Chili). — **15 Octobre** : RUBEN DARIO. — Max Henriquez Ureña : *Rodo y Ruben Dario*, « Cuba Contemporanea », La Havane. — C. Aleman Bolaños : *La Juventud de Ruben Dario*, Sanchez y de Guise, Guatemala. — Ruben Dario : *Obras de Juventud*, Nascimento, Santiago (Chili). — Francisco Hueso : *Los ultimos dias de Ruben Dario*, « Renacimiento », Managua. — Regino Boti : *Hipsipilas*, *El Arbol del Rey David*, *Para Hipsipilas*, Imp. « El Siglo XX », La Havane; *Hermas Viales*, Imprimerie « La Voz del Pueblo », Guantanamo (Cuba). — Ruben Dario : *Obras Completas*, Editions du « Mundo Latino », « Ranacimiento », Madrid, et de la « Biblioteca Ruben Dario », Villarejo del Valle (España). — Mémento.

LETTRES ITALIENNES

15 Janvier : Giovanni Papini : *Sant' Agostino*, Vallecchi, Florence. — **1er Avril** : Camille Pellizzi : *Le Lettere Italiane del nostro Secolo*, Libreria d'Italia, Milan. — Giuseppe Prezzolini : *La Cultura Italiana*, Corbaccio, Milan. — Bruno Cicognani : *Strada facendo*, Le Monnier, Florence. — Michele Saponaro : *Io e Mia Moglie*, Mondadori, Milan. — Umberto Fracchia : *La Stella del Nord*, Mondadori, Milan. — Paolo Buzzi : *Le Dannazioni*, Campitelli, Foligno. — Paolo Buzzi : *Canti per le Chiese Vuote*, Campitelli, Foligno. — Lionello Fiumi : *Un' Olanda fra due orari e ritorno via Bruges*, Amsterdam. — Mémento. — **15 Mai** : Maria Luisa Fiumi : *L'Encantadora*, Bemporad, Florence. — Maria Luisa Fiumi : *Le Mistiche Umbre*, Barbera, Florence. — Camille Mallarmé : *L'Ultima Tragedia di Michelangelo*, Optima, Rome. — Bianca De Mai : *Il Falco sul Nido*, Treves, Milan. — Ester Lombardo : *La Donna senza cuore*, Corbaccio, Milan. — Sibilla Aleramo : *Poesie*, Mondadori, Milan. — Adriana Leprotty : *Cosa Hai Mio Cuore*, Cosmopoli, Roma. — Alberto Viviani : *Han Dato Fuoco al Sole*, Alpes, Milan. — Nicola Moscardelli : *Il Ponte*, Fortuna, Rome. — Ettore Cozzani : *Il Poema del Mare*, l'Eroica, Milan. — Berto Ricci : *Poesie*, Valecchi, Florence. — Severin : *Rosai*, edizioni paesane, Syracuse. — *Cinque poeti*, ed. Cyclope, Palerme. — F.-T. Marinetti : *Novelle colle labbra tinte*, Mundadori, Milan. — I Dieci : *Lo Zar non è Morto*, Sapientia, Rome. — Mémento. — **15 Juillet** : Verga : *Eros*, Bemporad, Florence. — Verga : *Nedda ed altre novelle*, Bemporad, Florence. — Verga : *Vagabondaggio*, Bemporad, Florence. — Verga : *Per le Vie*, Bemporad, Florence. —

Fabio Tombari : *Tutta Frusaglia*, Vallecchi, Florence. — Mario Tinti : *Acquabella*, Vallecchi, Florence. — Luigi Bartolini : *Passeggiata con la Ragazza*, Vallecchi, Florence. — Ottone Rosai : *Via Toscanella*, Vallecchi, Florence. — Corrado Govoni : *Misirizzi*, Vallecchi, Florence. — Francesco Perri : *Una Notte d'Amore*, Maia, Milan. — Francesco Perri : *Leggende Calabresi*, Unitas, Milan. — Paolo Monelli : *Questo Mestieraccio*, Treves, Milan. — Luigi Tonelli : *Petrarca*, Corbaccio, Milan. — Adriano Tilgher : *La Poesia Dialettale Napoletana*, Libreria di Scienze e Lettere, Roma. — *Scrittori Contemporanei*, Ribet, Turin. — *Scrittori Nuovi*, Carabba, Lanciano. — Mémento. — **15 Septembre** : Leo Ferrero : *Leonardo o dell'Arte, con un'introduzione di Paul Valéry, de l'Académie Française*, Buratti, Turin. — Marziano Bernardi : *Climi ed Artisti*, Buratti, Turin. — Carlo Linati : *Memorie a Zig-Zag*, Buratti, Turin. — Giani Stuparich : *Racconti*, Buratti, Turin. — Raffaello Franchi : *Piazza Natia*, Buratti, Turin. — Corrado Alvaro : *L'Amata alla Finestra*, Buratti, Turin. — G. A. Borgese : *Giro Lungo per la Primavera*, Bompiani, Milan. — Fiorenza Perticucci de' Giudici : *Il Bivio e l'Amuleto*, Bemporad, Florence. — **15 Novembre** : Gugliemo Ferrero : *Sudore e Sangue*, Mondadori, Milan. — Ugo Ojetti : *Bello e Brutto*, Treves, Milan. — Oreste Ferrara : *Machiavelli*, Treves, Milan. — Grazia Deledda : *La Casa del Poeta*, Treves, Milan. — Mémento.

LETTRES NEO-GRECQUES

15 Mars : Jean Psichari et son œuvre. — J. Psichari : *To Taxidi mou;* La Hestia, Athènes, et Welter, Paris. — A. Eftaliotis : *Le Chant de la Vie*, trad. de M. Valsa; Librairie de France, Paris. — I. Moskhonas : *Agapes*, Imp. Tilperoglou, Athènes. — G. Zervos : *Rythmi Zoïs;* Pyrsos, Athènes. — G. Zervos : *Stikhi;* Pyrsos, Athènes. — P. Prevelakis : *Stratiôtes*, Athènes. — I. Ikonomidis : *Olethri;* Zikakis, Athènes. — P. A. Chronopoulos : *Xypnia Onira;* Kollaros, Athènes. — Homère Bekès : *O Panigyrikos tis Agapis; Eleftheroudakis*, Athènes. — E. Apostolidis : *To Misogemo Fengari* de Tagore; Stokhasti, Athènes. — J. Pergialitis : *Paidagogiki Mythi*, tome II; Koraïs, Athènes. — G. Pieridis : *I Sôtires*, Alexandrie. — Dolis Nikvas : *Palies Agapes;* Gérard frères, Athènes. — D. Nikvas : *Dolorita;* Gérard frères, Athènes. — D. Voutyras : *Apo ti Yi ston Ari;* Athènes. — Mémento. — **15 Avril** : La question de l'alphabet. — G. Katsimbalis : *O Palamas kai to Spiti; To Paidi stin Poïsi tou Palama;* Hestia, Athènes. — C. Palamas : *Le Tombeau*, trad. Pierre Baudry; Les Belles Lettres, Paris. — A. Karandonis : *Isagogi sto Palamiko Ergo;* Hestia, Athènes. — Kostis Palamas : *O Kyklos tôn Tetrastikhôn;* O Koraïs, Athènes. — K. Palamas : *Dili kai skliri Stikhi* (Verses mild and harsh); Neohellenic Mercury, Chicago. — Ath. Kyriakis : *Ta Roumeliotika; Ta Tragoudia tis Nyktas; Onomata gia tris stavrous;* Athènes. — I. E. Moskhonas : *Agapes; O khoros tôn Mousôn*, Athènes. — N. L. Zacharias : *Stikhi kai Peza;* Hestia, Athènes. — N. Kazantzakis : *Christos;* Stokhastis, Athènes. — Mémento. — **1er Octobre** : Importance des études de grec moderne. — D. Voutyras : *Anastasi Nekrôn;* Dimitrakis; Athènes. — S. Mirivilis : *Diigimata;* Mytilène. — S. Mirivilis : *I. Zoï en Taphô;* Théophamidis-S. Lampadaridis, Athènes. — K. Dipla-Malamou : *Gia Ligi Agapi*, etc.; Sidéris, Athènes. — M. Minôtou : *Zakythina Agroloulouda;* Kollaros, Athènes. — M. aVlsa : *I. Agônio;* Nomikos, Athènes. — Dolis Nikvas : *Anthrôpines Marionnettes;* Gérard, Athènes. — Mémento. — **15 Décembre** : Continuité de l'Hellénisme. — L'œuvre de Palamas. — Jean Michel : *Anthologie des Poètes néo-grecs;* Messein, édit., Paris. — Leftheri Alexiou : *Bagatelles*, Héraklio de Crète. — Galathéa Kazantzaki : *11 p.m. — 1 m.m. ki alla Diyimata*, Stokhastis, Athènes. — E. Langanis : *Rodikon Himérologion*, 1930; Notara, Rhodes. — A. Tsacalakis : *Le Dodécanèse*, Cassimatis, Alexandrie. — M. Petridis : *I Torini mas Logotechnai*, Rallis, Athènes. — D. Voutyras : *Stous Agnostous Théous;* Dimitrakou, Athènes. — Mémento.

LETTRES NORVEGIENNES

1er Septembre : Einar Skavlan : *Knut Hamsun*. Gyldendal norsk forlag, Oslo, 1929. — Knut Hamsun : *Benoni;* roman traduit par Georges Sautreau, Paris, Rieder, 1930.

LETTRES POLONAISES

1er Février : Les œuvres de Venceslas Sieroszewski. — **1er Avril** : Les nouveaux romans de Jules Kaden-Bandrowski, Zaklad Narodowy im. Ossolinskich, Lwow. — Bodhan Pawlowicz : *Pionniers*, Pionier, Varsovie. — Jean Brzedowski : *Le Psychoanalyste en voyage*, Hoenig, Varsovie. — Henri Lubienski : *Le Vainqueur*, Gebethner et Wolf. — **1er Décembre** : Collection polonaise de la N. R. F. — Les romans de Joseph Weyssenhoff. — Mémento. — **15 Décembre** : Julien Ejsmond. — Wlodzimierz Perzynski. — *Vingt ans de théâtre* de Jean Lorentowicz.

LETTRES PORTUGAISES

1er Juin : LA CRITIQUE HISTORIQUE. — Correa-Calderon : *Indice de utopias gallegas;* Libreria Fernando Fé, Madrid. — Afonso Lopes-Vieira : O Poema do Cid, version en prose de la geste castillane du XIIe siècle, « Cantar de Mio Cid », Lisbonne. — Antonio Padula : *Di aleune stanze omesse nei « Lusiadi » di Luigi Camoens*, version métrique et notes; Sangiovanni, Naples. — Antonio Sergio : *Ensaios;* Seara Nova, Lisbonne. — Joaquim de Carvalho : *A Evoluçao espiritual de Antero;* Seara Nova, Lisbonne. — Mémento. — **15 Août** : Le Centenaire de la naissance de João de Deus. — A. Lopes-Vieira : *O Livro de Amor de J. de Deus;* Libanio da Silva, Lisbonne. — Agostinho de Campos : *Camoes Lirico, IV, Sonetos escolhidos;* Aillaud e Bertrand, Paris-Lisbonne. — Hernani Cidade : *Conferencias* (*Camoens, Garrett, Gomes de Amorim*); Cia portuguesa Editora, Porto. — Salema Vaz : *Terra de ninguem;* Livraria central, Lisbonne. — Salema Vaz : *Suavidade;* Livraria central, Lisbonne. — Souza Machado : *Dolor;* Cia portuguesa Editora, Porto. — Manuel da Silva-Gayo : *Don Juan*, trad. Raymond Bernard; Les Belles-Lettres, Paris. — Mémento. — **15 Novembre** : M. Teixeira Gomes : *Agosto azul;* Seara Nova, Lisbonne. — Augusto de Castro : *O amôr e o Tempo;* Emprêsa nacional de publicidade, Lisbonne. — Augusto Casimiro : *Nova Largada;* Seara Nova, Lisbonne. — Maria Angelina et Paul Brandão : *Portugal pequenino;* Edition d'auteur, Lisbonne. — Orlando Marçal : *Horas suaves;* Livraria central, Aveiro. — Orlando Marçal : *Aguas claras;* Arcadia de Portugal, Lisbonne. — Henrique de Vilhena : *Campo Santo* (de Jeronimo Valverde); Ed. d'auteur, Lisbonne. — Mémento.

LETTRES RUSSES

15 Février : V. Possé : *Le Chemin de ma Vie;* Editions Terre et Fabrique, 1929. — Féoktistov : *Dans les coulisses de la politique et de la littérature*; Priboï, 1929. — A. Mguebrov : *La Vie au Théâtre.* — P. Boborykine : *Un Demi-Siècle;* Editions Terre et Fabrique. — **1er Juin** : M. Balabanov : *Histoire du mouvement révolutionnaire en Russie*, Editions Priboï. — Georges Tchoulkov : *Années de voyages*, Editions Fédération. — N. Apostolov : *Léon Tolstoï et l'autocratie russe*, Gosisdat. — *Les Chansons du bagne*, Ed. des Forçats politiques, Moscou, 1930. — *Le Messager de la littérature étrangère*, n° 1, Gosisdat. — Les derniers numéros des *Archives Rouges*. — La mort du poète Maïakowski. — **15 Juillet** : Wladimir Pozner : *Panorama de la Littérature russe contemporaine*, Kra. — Ivan Tour-

guéniev : *Mémoires d'un Chasseur*, trad. par Henri Mongault, Bossard. — Maxime Gorki : *Les Artamonov*, trad. par M. Dumesnil de Gramont, Calmann-Lévy. — **15 Août** : P.-M. Bykov : *Les derniers jours des Romanov*, Gosisdat, 1930. — **15 Novembre** : N. I. Gretch : *Le Journal de ma vie*, Editions Academia, 1930.

LETTRES TCHEQUES

1er Novembre : Confession personnelle. — Nouveaux « bohemica » dans la littérature française. — Nécrologie : A. Sova, O. Brézina, A. Jirasek. — *Anthologie de la Poésie tchèque*, Kra.

LINGUISTIQUE

15 Avril : P. Médan : *La latinité d'Apulée dans les Métamorphoses, étude de grammaire et de stylistique*, Hachette. — M. Kœssler et J. Derocquigny : *Les Faux amis ou les trahisons du vocabulaire anglais* (*Conseils aux Traducteurs*), Vuibert. — Ph. Martinon : *Comment on parle en français. La langue parlée correcte comparée avec la langue littéraire et la langue familière*, Larousse. — Mémento.

LITTERATURE

1er Janvier : Léon-Paul Fargue : *Sous la Lampe*, Gallimard. — Léon-Paul Fargue : *Espaces*, Gallimard. — René Gillouin : *Le Destin de l'Occident, suivi de divers essais critiques*, Editions Prométhée. — Stanislas Fumet : *Le Procès de l'Art*, Plon. — René Vittoz : *Essai sur les conditions de la Poésie pure*, éditions Jean Budry. — F. Ribadeau-Dumas : *Carrefour de visages*, La Nouvelle Société d'Editions. — Paul de Sury d'Aspremont : *La Presse à travers les âges, France, Allemagne, Angleterre, Etats-Unis;* Desclée de Brouwer (Paris-Bruges). — **15 Janvier** : Claude Laforet : *La Vie musicale au temps romantique* (*Salons, Théâtres et Concerts*). Préface d'Henri Malo, J. Peyronnet. — Marcel Herwegh : *Au Printemps des Dieux. Correspondance inédite de la comtesse Marie d'Agoult et du poète Georges Herwegh*, Libr. Gallimard. — *Les Textes français. Œuvres complètes de Stendhal*, t. I et II. *Le Rouge et le Noir*, Edit. Fernand Roches. — Mémento. **1er Février** : André Berge : *L'Esprit de la littérature moderne*, Librairie académique Perrin. — Louis Reynaud : *La Crise de notre littérature* (*Des Romantiques à Proust, Gide, Valéry*), Hachette. — Jean-Norton Cru : *Témoins* (*Essai d'analyse et de critique des souvenirs de combattants, édités en français de* 1915 à 1918), Les Etincelles. — René Boylesve : *Opinions sur le Roman*, Plon. — René de Weck : *Opinions sur Ramuz*, Payot et Cie. — Noël Bureau : *Chapeau chinois*, chez l'auteur. — **15 Février** : Charles Perrault : *Grisélidis. Nouvelle. Avec le conte de Peau d'Asne et celuy des souhaits ridicules*. Réimpression en fac-similé des éditions de 1695 et 1697, avec une Introduction de M. Pierre-Paul Plan, Firmin-Didot. — Charles Perrault : *Histoires ou contes du temps passé. Avec des moralitez*. Réimpression en fac-similé de l'édition de 1697, Firmin-Didot. — Catherine Bernard et Charles Perrault : *Les deux Riquet à la Houpe, mai 1696-janvier 1697*. Avec une Introduction de Jeanne Roche-Mazon et un dessin de Jean Marchand, Jacques Bernard. — Gonzague Truc : *La Vie de Mme de Maintenon*, Libr. Gallimard. — Mémento. — **1er Mars** : Jean Royère : *Le Musicisme* (*Boileau, La Fontaine, Baudelaire*), Messein. — André Thérive : *Le Parnasse*, Les Œuvres représentatives. — *Œuvres complètes de Baudelaire : Les Fleurs du Mal*, texte établi et présenté par Edouard Maynial, Editions Fernand Roches. — Léon Lemonnier : *Enquêtes sur Baudelaire*, Editions G. Crès. — Marcel Coulon : *Verlaine poète saturnien*, Bernard Grasset. — Ernest Raynaud : *Jean Moréas et les Stances*, Edgar Malfère. — Valentin Bresle et Fernand Laplaud : *Considérations paradoxales sur la*

Poésie, Mercure de Flandre. — **15 Mars** : Adrien Huguet : *Jeanne d'Arc au Crotoy. Le confesseur de la Pucelle.* Documents inédits, Amiens, Imprimerie Yvert. — René Herval : *La glorieuse Maison du Bellay*, J. Peyronnet. — D. Murarasu : *La Poésie néo-latine et la Renaissance des lettres antiques en France* (1500-1549), Libr. J. Gamber. — **1er Avril** : Jean Ajalbert : *Les Mystères de l'Académie Goncourt*, Férenczi. — Léon Deffoux : *Chronique de l'Académie Goncourt*, Firmin-Didot. — Léon Deffoux : *Le Naturalisme*, Les Œuvres représentatives. — Léon Deffoux : *Trois aspects de Gobineau*, G. Crès et Cie. — *L'Herbier d'un Beyliste.* — **1er Mai** : Ad. van Bever et Léautaud : *Poètes d'aujourd'hui*, morceaux choisis, trois volumes. « Mercure de France ». — *La Poésie d'aujourd'hui* (2e série), Les Marges. — François Porché : *Poètes français depuis Verlaine*, Nouvelle Revue Critique. — *Anthologie des Essayistes contemporains*, Kra. — Carlo Suarès : *La Nouvelle Création*, Au Sans Pareil. — Hugues Rebell : *Le Culte des Idoles*, préface d'Auriant, Jacques Bernard. — Hugues Rebell : *Chants de la Patrie et de l'Exil*, préface d'Auriant, Librairie de France. — **15 Mai** : G. Lenôtre : *Paris révolutionnaire. Vieilles maisons, vieux papiers. Sixième série*, Perrin. — *Souvenirs de Pierre Foucher.* Introduction et notes de Louis Guimbaud. Avec 8 illustrations hors texte, Plon. — Henry Lyonnet : *Les Premières de Victor Hugo*, Delagrave. — **1er Juin** : Paul Valéry : *Variété II*, Librairie Gallimard. — **15 Juin** : Denis Saurat : *La Religion de Victor Hugo.* Préface de M. Fernand Gregh, Hachette. — Théophile Gautier : *Souvenirs romantiques.* Introduction et notes par Adolphe Boschot, de l'Institut, Garnier frères. — J. Lucas-Dubreton : *La vie amoureuse de Lamartine*, Ernest Flammarion. — Marius Rouget : *La vie grenobloise du père de Stendhal*, tome premier, 1747-1789, Le Divan. — *Pages retrouvées de Stendhal*, publiées et précédées d'une introduction par Henri Malo, Emile-Paul frères. — *Pages retrouvées de P. Mérimée*, publiées et précédées d'une introduction par Henri Malo, Emile-Paul frères. — Prosper Mérimée : *Lettres aux Grasset*, Edition documentaire établie par Maurice Parturier, La Connaissance. — **1er Juillet** : Natalie Clifford Barney : *Aventures de l'Esprit*, Emile-Paul. — Rachilde : *Portraits d'hommes*, Mercure de France. — Princesse Bibesco : *Quatre portraits*, Grasset. — Mme Bulteau : *Dans la paix du soir*, Au Sans Pareil. — Jacques Vincent : *Un salon parisien d'avant guerre*, Jules Tallandier. — Gyp : *Du temps des cheveux et des chevaux*, Calmann-Lévy. — Jeanne Landre : *« Les Soliloques du pauvre »*, de Jehan Rictus, Malfère. — Henriette Renan : *Souvenirs et Impressions*, La Renaissance du Livre. — Mme S. de Lauge : *Au service du public*, Imprimerie A. Rey, à Lyon. — **15 Juillet** : Pierre Richard : *La Vie de Vauvenargues*, Librairie Gallimard. — *Voltaire raconté par ceux qui l'ont vu...* Souvenirs... réunis, annotés et accompagnés de résumés biographiques par J.-G. Prod'homme. Préface d'Edouard Herriot, Librairie Stock. — C.-A. Fusil : *L'Anti-Rousseau ou les Egarements du Cœur et de l'Esprit, Plon.* — Philippe van Tieghem : *La Nouvelle Héloïse de J.-J. Rousseau*, Edgar Malfère. — *Correspondance générale de J.-J. Rousseau*, collationnée sur les originaux, annotée et commentée par Théophile Dufour, Armand Colin. — *Mémoires du maréchal de Richelieu*, précédés d'une préface par Paul Reboux, Firmin-Didot. — Paul Reboux : *Les Conquêtes d'amour et de gloire du maréchal-duc de Richelieu*, Ernest Flammarion. — *Mémoires du comte Alexandre de Tilly*, ancien page de Marie-Antoinette. Préface et notes par C. Melchior Bonnet, 2 vol., Henri Jonquières. — *Œuvres complètes de Montesquieu, Lettres persanes*, Edit. Fernand Roches, 2 vol. — Muriel Dodds : *Les Récits de voyages, sources de l'Esprit des Lois de Montesquieu*, Libr. Honoré Champion. — Montesquieu : *Considérations sur les Richesses de l'Espagne, précédées de la Genèse de « l'Esprit des Lois »*, par Charles Vellay, Jacques Bernard. — **1er Août** : Adolphe Retté : *Les Oraisons du Silence*, Messein. — Emmanuel Berl : *Mort de la Morale bourgeoise*, Gallimard. — Jean Paulhan : *Le Guerrier appliqué*, Gallimard. — Georges Polti : *L'Art d'inventer les personnages*, Editions Montaigne. — J. Chaix : *De Renan à Jacques Rivière*, Bloud.

— Claude Farère : *Loti*, Flammarion. — A. Mabille de Poncheville : *Promenades avec Verhaeren*, Mercure de France. — Georges Bonneau : *Le Symbolisme dans la poésie française*, Boivin. — Léon Deffoux : *Les derniers jours de Villiers de l'Isle-Adam*, Jacques Bernard. — Francis de Miomandre : *Quelques réflexions sur Armand Godoy à propos du drame de la Passion*, Govone. — **15 Août** : Maximin Deloche : *La Bague en France à travers l'histoire*, Firmin-Didot. — Gustave Reynier : *La Femme au dix-septième siècle*, Jules Tallandier. — **1er Septembre** : Léon-Pierre Quint : *Le Comte de Lautréamont et Dieu*, Les Cahiers du Sud, Marseille. — Philippe Lamour, Joe Bousquet, Carlo Suarès : *Voie libre*, Au Sans-Pareil. — Claude Cahun : *Aveux non avenus*, Editions du Carrefour. — André Fontainas : *Dans la lignée de Baudelaire*, Editions de la Nouvelle Revue Critique. — Gérard-Gailly : *Flaubert et les Fantômes de Trouville*, La Renaissance du Livre. — **15 Septembre** : Emile Faguet : *Histoire de la Poésie française de la Renaissance au Romantisme. IV, Jean de La Fontaine*, Boivin. — Ferdinand Cohin : *L'Art de La Fontaine dans ses Fables*, Garnier frères. — René Bray : *Les Fables de La Fontaine* (Collection : Les grands événements littéraires), Edgar Malfère. — *Fables choisies mises en vers par M. de La Fontaine*, édition entièrement photographiée et publiée par M. Pierre-Paul Plan, Firmin-Didot. — Colonel Godchot : *La Fontaine et Sénèque*, Editions de *Ma Revue*, Saint-Cloud. — Fernand Fleuret et Roger Allard : *La Célestine*, Editions du Trianon. — Sainte-Beuve : *Les Grands écrivains français, XVIIe siècle, Mémorialistes, Epistoliers, Romanciers*. Etudes des Lundis et des Portraits classées selon un ordre nouveau et annotées par Maurice Allem, Garnier frères. — Racan : *Les Bergeries et autres poésies lyriques*. Avec une Préface et des notes par Pierre Camo, Garnier frères. — *Le Cabinet secret du Parnasse... Mathurin Régnier et les Satyriques...* Textes revus sur les Editions anciennes et les manuscrits et publiés avec notes, variantes, bibliographie et glossaire par Louis Perceau, Au Cabinet du Livre. — Bussy-Rabutin : *Histoire amoureuse des Gaules, suivie de la France galante, romans satyriques attribués au comte de Bussy*. Préface et notes de Georges Mongrédien, Garnier frères. — **1er Octobre** : Eugène Marsan : *Instances*, Editions Prométhée. — Charles Maurras : *Voyage d'Athènes*, Ernest Flammarion. — Charles Maurras : *Corse et Provence*, Ernest Flammarion. — Charles Maurras : *Corps glorieux ou Vertu de la Perfection*, Ernest Flammarion. — Léon Daudet : *Charles Maurras et son Temps*, Ernest Flammarion. — **15 Octobre** : Marcel Bouchard : *De l'Humanisme à l'Encyclopédie. L'Esprit public en Bourgogne sous l'ancien régime*, Libr. Hachette. — Marcel Bouchard : *Les Caractères véritables de Pierre Legouz*, Libr. Hachette. — Albert Schinz : *La Pensée de Jean-Jacques Rousseau*, Libr. Félix Alcan. — Albert Schinz : *La Pensée religieuse de Rousseau*, Libr. Félix Alcan. — **1er Novembre** : René Gillouin : *De l'Alsace à la Flandre; Le Mysticisme linguistique*, Editions Prométhée. — René Quinton : *Maximes sur la Guerre*, Bernard Grasset. — *Hommage à Alain-Fournier*, Librairie Gallimard. — Marguerite-Yerta Méléra : *Rimbaud* (Collection « Vies »), Firmin-Didot. — Jacques Rivière : *Rimbaud*, Ed. Kra. — Yves Gaudon : *Mascarades littéraires*, Ed. M.-P. Trémois. — **15 Novembre** : René Bouvier : *Balzac, homme d'affaires*, Honoré Champion. — Douchan Z. Milatchitch : *Le Théâtre de Honoré de Balzac d'après des documents nouveaux et inédits*, Librairie Hachette. — Douchan Z. Milatchitch : *Le Théâtre inédit de Honoré de Balzac*. Edition critique d'après les manuscrits de Chantilly, Librairie Hachette. **1er Décembre** : Albert Thibaudet : *Mistral ou la République du Soleil*, Hachette. — Marcel Coulon : *Dans l'Univers de Mistral*, Librairie Gallimard. — Emile Ripert : *Mireille mes amours*, Editions Spes. — Armand Praviel : *Notre Mistral*, Librairie académique Perrin. — Jules Véran : *La jeunesse de Frédéric Mistral et la belle histoire de Mireille*, Emile-Paul. — Jean Blavet : *L'heure de Mistral*, Alexis Redier. — Alfred Dagan : *Frédéric Mistral*, Avignon, Aubanel Père. — Alexandre Arnoux : *Une âme et pas de violon, Tristan Corbière*, Grasset. — Jean Tenant : *Sous le*

balcon de Prudent Modérat, Le Rouge et le Noir. — Valentin Bresle : *Henry-Louis Dubly* (Mercure de Flandre. — **15 Décembre** : *Les livres de l'Enfance, du XVe au XIXe siècle.* Préface de Paul Gavault. 2 vol. in-4o, tome I : Texte; tome II : Planches. Librairie Gumuchian et Cie.

LITTERATURE COMPAREE

1er Février *:* Les études littéraires de la *Revue d'Allemagne.* — Mémento. — **1er Avril** *: Mélanges d'histoire littéraire, générale et comparée,* offerts à Fernand Baldensperger, 2 vol., Champion. — Prof. Ernest-A. Baker : *A History of the English Novel,* Witherby, éd., Londres. — S. A. Rhodes : *The Cult of Beauty in Charles Baudelaire,* Institute of French Studies, Columbia University, New-York. — Henry Carrington Lancaster : *A History of French Dramatic Literature in the 17th Century, 1610-1634,* John Hopkins Press, Baltimore, et Presses Universitaires, Paris. — Marcel Carayon : *Lope de Vega,* Ed. Rieder, Paris. — Régis Michaud : *La Vie inspirée d'Emerson,* Plon, Paris. — René Bouvier : *Quevedo,* « homme du diable, homme de Dieu », Champion, Paris. — **1er Octobre** *:* Régis Messac : *Le « Detective Novel » et l'Influence de la Pensée scientifique,* Librairie ancienne Honoré Champion. — Mémento.

LITTERATURE DRAMATIQUE

15 Avril *:* Henri Mazel : *Avant l'âge d'or,* Editions de la Nouvelle Revue du Midi. — Philéas Lebesgue : *Le Don suprême,* légende dramatique en trois actes et en prose, Edition des Cahiers de France.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

1er Janvier : La finalité et les biologistes contemporains. Opinion du professeur Louis Vialleton. — Raoul Combes : *La Vie de la Cellule végétale;* II : Les esclaves de la matière vivante; collection Armand Colin. — Camille Sauvageau : *Un dernier mot sur les ioduques et les bromuques,* Bulletin de la station biologique d'Arcachon. — Opinion de Georges Matisse. — **15 Janvier** *:* Louis Houllevigue : *La vie du globe et la science moderne,* Colin. — Carl Stœrmer : *De l'espace à l'atome,* Alcan. — Mémento. — **15 Février** *:* A.-S. Eddington : *La nature du monde physique,* traduction G. Cros, Payot. — Maurice Schlick : *Espace et temps dans la physique contemporaine,* traduction M. Solovine, Gauthier-Villars. — Mémento. — **1er Mars** *:* W. Vernadsky : *La Biosphère,* Nouvelle Collection scientifique, F. Alcan. — L. Houllevigue : *La Vie du globe et la science moderne,* Armand Colin. — **15 Mars** : René Fortrat : *Introduction à l'étude de la physique théorique* (IV, *Electricité et magnétisme;* V. Les ondes électromagnétiques), Hermann. — E. Aisberg : *J'ai compris la T. S. F.,* 2e édition, Etienne Chiron. — L' « éthéromanie » des militaires (Paul Brenot, Henri Cartier...), et autres profanes. — **1er Avril :** Dr A. Labbé : *Le Conflit transformiste;* Nouvelle Collection scientifique, F. Alcan. — Maurice Caullery, Emile Guyénot, F. Rivet : *L'Evolution en Biologie;* discussions; Centre International de Synthèse, La Renaissance du Livre. — **15 Avril :** *Les Cahiers de la nouvelle journée :* no 2, Le témoignage d'une génération; no 5, Qu'est-ce que la science?; no 15, Continu et discontinu; Bloud et Gay. — **1er Mai :** Dr George Montandon : *Création, Evolution, Transformisme;* Revue Mondiale, 1er février 1930. — George Montandon : *L'Ologénèse humaine* (Ologénisme) ; F. Alcan. — **15 Mai :** Jules Lemoine et Auguste Blanc : *Traité de physique théorique et expérimentale* (Tome I : Mécanique et chaleur), Eyrolles. — A. Defretin : *Cours d'électricité industrielle,* tome I, Hermann. — Mémento. — **1er Juin :** Hommage à Charles Henry. — Les rayons mitogénétiques. — E. Rignano. — Discussions sur le vitalisme et le mécanisme. — **15 Juin :** Jean Perrin : *Les éléments de la*

physique (Bibliothèque d'éducation par la science), Albin Michel. — Pierre Biquard et Frédéric Joliot : *Deux heures de physique*, Kra. — Jean Thibaud : *Les rayons X*, Armand Colin. — Louis de Broglie : *Recueil d'exposés sur les ondes et corpuscules*, Hermann. — Mémento. — **1er Juillet** : Ce que les physiologistes pensent du *rendement maximum*. — Dr René Gayet : l'*Acromégalie expérimentale par excès d'hormone hypophysaire; Troubles de la croissance par variations endocriniennes quantitatives*; 1930. — Dr Jacques Benoit : le *Déterminisme des caractères sexuels secondaires du Coq domestique;* Archives de zoologie expérimentale et générale, décembre 1929. — *La loi du tout ou rien.* — **15 Juillet** : L'Union rationaliste. — Trois conférences de Paul Langevin à l'Union rationaliste sur *la science et le déterminisme.* — **15 Août** : Paul Couderc : *L'architecture de l'univers*, préface de Jean Perrin, Gauthier-Villars. — **1er Septembre** : Pierre Termier : *La Vocation de Savant*, Bibliothèque française de Philosophie, nouvelle série, Desclée de Brouwer et Cie. — *L'Union rationaliste.* — **15 Septembre** : Eugène Bloch : *L'ancienne et la nouvelle théorie des quanta*, Hermann. — Louis de Broglie : *Introduction à l'étude de la mécanique ondulatoire*, Hermann. — Pierre Bricout : *Ondes et électrons*, Armand Colin. — Raoul Bricard : *Le calcul vectoriel*, Armand Colin. — **1er Octobre** : Quelques aspects nouveaux des problèmes relatifs à la sexualité, d'après l'*Année biologique.* — F. W. Rogers Brambell : *The development of sex in Vertebrates;* Text-books of animal biology; préface de Julian S. Huxley; Sigdwick et Jakson. — **15 Octobre** : *Conférences d'actualités scientifiques et industrielles* (année 1929), Hermann. — Camille Gutton : *Les ondes électriques de très courtes longueurs et leurs applications*, Hermann. — Max Fuchs : *La langue des sciences* (in tome VI de l'*Histoire de la langue française* de Ferdinand Brunot), Colin. — **1er Novembre** : P. Lecomte du Noüy : *Equilibres superficiels des solutions colloïdales;* étude de biophysique moléculaire; Masson. — Fred Vlès : *Précis de Chimie-Physique* à l'usage des étudiants en médecine; préface de G. Weiss; Vigot. — **15 Novembre** : A. E. Eddington : *Etoiles et atomes* (traduction Jean Rossignol), Hermann. — Mémento. — **1er Décembre** : Les « Editions Spes ». — J. Magrou : *La Vie du sol*, Première initiation agricole. — M. Manquat : *La Cellule vivante*, même collection. — Georges Mangenot : *Données morphologiques sur la matière vivante;* préface du professeur Guillermond; R. Guillon. — **15 Décembre** : Paul Kirchberger : *La théorie atomique, son histoire et son développement* (traduction Marcel Thiers, Payot).

MUSEES ET COLLECTIONS

1er Janvier : Au Musée du Louvre : les enrichissements du département égyptien; nouvelles sculptures antiques; nouvelles sculptures du Moyen Age et de l'époque moderne; au département des objets d'art : la donation Martin Le Roy et la nouvelle salle des bronzes de la Renaissance. — Au Musée des Arts décoratifs : l'exposition historique de la porcelaine française. — Exp. de « Cent ans de vie française à la galie J. Charpentier. — Mémento. — Erratum. — **15 Février** : Au Musée du Louvre : reconstitution du triptyque de l'*Annonciation* d'Aix-en-Provence; tableaux de l'école avignonnaise des XIVe et XVe siècles; nouveaux enrichissements du départt de la peinture. — L'Expon du Romantisme à la Bibliothèque Nationale. — Mémento. — Erratum. — **1er Mai** : Au Musée du Louvre : reconstitution de la prédelle de Mantegna partagée entre le Louvre et le Musée de Tours. — Un nouveau musée parisien : le Musée Cognacq-Jay. — L'exposition du Décor de la vie romantique au Musée des Arts décoratifs. — La collection Dard au Musée de Dijon. — Un Musée de la préhistoire à Poitiers. — Le produit des entrées dans les musées nationaux en 1928. — Mémento. — **1er Juillet** : L'exposition Delacroix au Musée du Louvre. — Exposition Boilly à l'hôtel de Sagan. — Exposition Corot à la galerie P. Rosenberg. — Exposition du Centenaire de la conquête de l'Algérie au Musée des Beaux-

50

Arts de la Ville de Paris. — Exposition de « Victor Hugo par l'image » à la Maison de Victor Hugo. — Exposition de « Jacques Laffitte et la révolution de 1830 » au château de Maisons-Laffitte. — Exposition Andersen à la Bibliothèque Nationale. — Exposition historique des tapisseries des ateliers parisiens, à la Manufacture des Gobelins. — Expositions commémoratives au Musée des Beaux-Arts d'Alger. — Mémento. — **1er Septembre :** Au Musée du Louvre : l'affaire des faux Watteau; nouveaux enrichissements du département de la peinture; la donation Carlos de Beistegui; prolongation de l'Exposition de Delacroix. — Inauguration de nouvelles collections au Musée d'ethnographie. — Exposition du Musée de la Voiture à Compiègne. — Exposition de l'histoire du Palais-Royal, au Musée des Arts décoratifs. — Exposition du « Décor de la table » au Musée Galliéra. — Mémento. — **1er Novembre :** Expositions au Musée de l'Orangerie : les pastels de La Tour de Saint-Quentin; un ensemble décoratif du peintre Guillonnet; les découvertes des fouilles françaises en Orient. — Nouveaux enrichissements du Musée Carnavalet; un tableau de l'histoire de Paris d'après les collections de Carnavalet. — Au Muséum d'histoire naturelle : le Vivarium; les collections du duc d'Orléans.

MUSIQUE

1er Mars : Serge de Diaghileff et le Ballet. — OPÉRA-COMIQUE : *Le Roi malgré lui*, d'Emmanuel Chabrier; *le Roi d'Yvetot*, paroles de MM. Jean Limozin et André de La Tourasse, musique de M. Jacques Ibert. — **15 Juin :** La grande saison de Paris. — Arturo Toscanini. — L'Orchestre Philharmonique de Berlin. — *Le Prince Igor* et *Rouslan et Ludmila*, par l'Opéra Russe de Paris. — **1er Août :** THÉATRE DE L'OPÉRA-COMIQUE. — *Spectacle coupé.*

NOTES ET DOCUMENTS ARTISTIQUES

15 Juin : Apollinaire expert à Barbizon.

NOTES ET DOCUMENTS D'HISTOIRE

1er Mai : Théodore Lascaris et Bonaparte (documents inédits). — **1er Juin :** Claude Anet : *Mayerling*, Grasset. — **15 Juin :** Jeanne d'Arc et Charles VII. — **15 Août :** Une relation inédite de l'embarquement de Charles X à Cherbourg, en 1830. — **1er Septembre :** A propos d'un livre américain sur Mata Hari. — Pavillon blanc et flamme tricolore (1830). — **1er Octobre :** La Jeanne d'Arc de M. Raymond de Rigné.

NOTES ET DOCUMENTS LITTERAIRES

1er Janvier : « L'Institution chrétienne » dite de Calvin. — **1er Mars :** Le voyage de « La Bouteille à la mer ». — **15 Mars :** La propriété des œuvres d'Arthur Rimbaud. — **1er Avril :** Les Romantiques sous le marteau de l'expert. — **15 Mai :** Hugues Rebell et sa famille. — **1er Juin :** Quelques documents nouveaux sur la jeunesse d'Hugues Rebell. — **15 Juin :** Mistral et l'Italie. — **1er Juillet :** Revaloriser le talent? — **1er Août :** Vittorio Pica et la littérature française. — **1er Octobre :** Emile Zola contre Frédéric Mistral. — **1er Novembre :** Le cabinet de travail d'Emile Verhaeren. — **1er Décembre :** Une lettre d'Arthur Rimbaud. — **15 Décembre :** Victor Hugo à Montfort-l'Amaury.

NOTES ET DOCUMENTS DE MUSIQUE

15 Mars : Charles Bouvet : *Massenet*, Henri Laurens. — Robert Jardillier : *La Musique de chambre de César Franck*, Mellottée. — Mémento. —

15 Avril : Dr John Kent-Monnet : *La Grande Musique*, chez l'auteur, 64, rue de France, Nice. — **1er Mai** : Jean Dupérier : *A propos du théâtre lyrique*, Ménestrel. — Arthur Dandelot : *Les petits côtés amusants de la vie musicale*, Dandelot. — **15 Mai** : M. Ph. Fauré-Frémiet : *Gabriel Fauré*, Rieder. — **1er Juin** : René Brancour : *Offenbach*, Henri Laurens. — Roland-Manuel : *Manuel de Falla*, Cahiers d'Art. — **1er Juillet** : Vincent d'Indy : *Richard Wagner*, Delagrave. — Mémento. — **15 Décembre** : Jean Lépine : *La vie de Claude Debussy*, Albin Michel. — Maurice Boucher : *Claude Debussy*, Rieder.

NOTES ET DOCUMENTS SOCIOLOGIQUES

1er Décembre : Révélations du Chef de la Police Américaine.

ORIENTALISME

1er Mai : Romain Rolland : *La vie de Ramakrishna*, Stock, 1930. — Pierre Salet : *Omar Khayyam, savant et philosophe*, Maisonneuve, 1927. — **1er Octobre** : Georges Dumézil : *Le problème des Centaures*, Geuthner (Annales du Musée Guimet), 1929. — Frédéric Macler : *Trois conférences sur l'Arménie, Ibid.*, 1929. — Maurice Magre : *Magiciens et illuminés*, Charpentier, 1930. — Mémento.

OUVRAGES SUR LA GUERRE DE 1914

1er Janvier : Maréchal Sir Henry Wilson, *Journal*, Payot. — **1er Février** : Ed. Delage : *Le Drame du Jutland*, Grasset. — A. Laurens : *Précis d'Histoire de la guerre navale*, Payot. — L. Guichard : *Histoire du Blocus naval* (1914-1918), Payot. — Commandant Thomazzi : *La Guerre navale dans la Méditerranée*, Payot. — A. Cormerais : *Sur les flots*, Impr. Vatard, Rennes. — Contre-amiral Gordon Campbell : *Mes navires mystérieux*, Payot. — Hans Pochhammer : *La dernière croisière de l'amiral von Spee*, Payot. — François-Joseph de Hohenzollern : *L'Emden*, Payot. — Zu Dohna-Schlodien : *La Moëwe*, ses croisières et ses aventures, Payot. — Karl Spindler : *Le Vaisseau fantôme*, Payot. — Witschetzky : *Le Navire noir, le croiseur-auxiliaire Wolf*, Payot. — *En Patrouille à la mer*, Payot. — **15 Février** : Paul Toinet : *Plateau 0, Tambour 100*, Editions Berger-Levrault. — **1er Avril** : R. Lisbonne : *Journal de Guerre* (31 juillet 1914-23 mai 1916), Charles Hérissey, imprimeur, Evreux. — Paul Chack : *Sur les Bancs de Flandre*, Les Editions de France. — **15 Avril** : Comte F. Pourtalès : *Mes dernières Négociations à Saint-Pétersbourg en juillet 1914*, Payot. — Charles Coste : *La Psychologie sociale de la guerre*, Berger-Levrault. — **1er Mai** : Albert Mousset : *Un drame historique, L'Attentat de Sarajevo*, Documents inédits et texte intégral des sténogrammes du procès, Payot, 1930. — **15 Mai** : Georges Clemenceau : *Grandeurs et misères d'une victoire*, Plon. — Georges Suarez : *La vie orgueilleuse de Clemenceau*, Editions de France. — **1er Juillet** : Charles-S. Heymans : *La Vraie Mata Hari, courtisane et espionne*, préface de Louis Dumur, Editions Prométhée. — Georges Guy-Grand : *Clemenceau ou l'Homme de guerre*, Jacques Bernard. — *La Politique extérieure de l'Allemagne. Documents officiels publiés par le Ministère allemand des Affaires étrangères*. Tome VII (25 mars 1890-6 mai 1891) ; Costes. — **15 Août** : Ministère des Affaires étrangères. Commission de publication des documents relatifs aux origines de la guerre de 1914. *Documents diplomatiques français* (1871-1914), 3e série (1911-1914). Tome Ier (4 nov. 1911-7 févr. 1912) ; A. Costes. — *Die Auswärtige Politik des Deutschen Reiches 1871-1914*, Berlin, Deutsche Verlagsgesellschaft für Politik, 4 vol. — **15 Septembre** : Brigadier-général J. Charteris : *Le Maréchal Haig*, Payot. — Maréchal Sir W. Robertson : *Conduite générale de la guerre* (chefs militaires et hommes politiques), Payot. — Professeur S. Bradshaw Fay : *The Origins of the World War*, 2 vol., Macmillan. — **1er Octobre** : *Raspoutine*, par son secrétaire Aron Simano-

vitch, Ed. N. R. F. — Mémento. — **15 Octobre** : Lt-col. d'art. breveté H. M. : *La vérité sur la guerre 1914-1918*, 2 vol., Albin Michel. — J.-M. Bourget : *Si Napoléon en 1914...*, Lib. Gallimard. — Col. A. Cerf : *La guerre aux frontières du Jura*, Payot. — Lt-col. Lestien : *L'action du général Foch à la bataille de la Marne*, Costes. — E. Laloy : *La Guerre mondiale, ses origines et l'après-guerre d'après leurs principaux historiens*. — **1er Novembre** : Hans Mohs : *General-Feldmarschall Alfred Graf von Waldersee in seinem militärischen Wirken*, Berlin, R. Eisenschmidt, 2 vol. — P. Azan : *Les Belges sur l'Yser*, Berger-Levrault. — Colonel House : *Papiers intimes*, tome III, Payot. — **15 Novembre** : Ministère des Affaires étrangères. Commission de publication des documents relatifs aux origines de la guerre de 1914. *Documents diplomatiques français (1871-1914)*. 1re série (1871-1900), Tome Ier (10 mai 1870-30 juin 1875) ; A. Costes. — Mémento. — **1er Décembre** : Dwinger : *Mon Journal de Sibérie dans les camps de prisonniers*, Payot. — Mémento.

PHILOSOPHIE

1er Janvier : PSYCHOLOGIE. — Dr H. Wallon : *Psychologie pathologique*, Alcan, 1926. — Dr Ch. Blondel : *Introduction à la psychologie collective*, Colin, 1928. — **1er Mars** : PSYCHOLOGIE. — Cahiers contemporains, V : *Les Miracles de la Volonté*. Editions Montaigne, 1927. — F. Adler : *La conduite de la vie*, Payot, 1928. — E. Rignano : *Problèmes de psychologie et de morale*, Alcan, 1928. — P. Mendousse : *L'âme de l'adolescent*, Alcan, 1928. — *La Psychologie et la Vie*, 1929 et 1930. — **1er Avril** : Alexandre Koyré, *La Philosophie de Jacob Boehme*, Vrin, 1929. — Melline d'Asbeck : *La Mystique de Ruysbroeck l'Admirable*, Leroux, 1930. — **1er Juillet** : Docteur Serge Voronoff : *La conquête de la vie*, Paris, Fasquelle, 1928. — Docteur René Allendy : *Le problème de la destinée*, Gallimard, 1927. — *Orientation des idées médicales*, Au Sans Pareil, 1929. — **15 Août** : Henri Sée : *Science et philosophie de l'histoire*, Alcan, 1928. — *Histoire et historiens depuis cinquante ans*, *Ibid.*, 1927. — **15 Septembre** : Louis Gustin : *Tu réussiras*, Vallot, 1929. — Ossip-Lourié : *L'arrivisme*, Alcan, 1929. — L'abbé Jean Toulemonde : *L'art de commander*, Bloud et Gay, 1929. — **15 Décembre** : HISTOIRE DE LA PHILOSOPHIE. — A. Cresson : *Les Systèmes philosophiques*, Colin, 1929. — P. Janet et G. Séailles : *Histoire de la Philosophie* : les Problèmes et les Ecoles. Supplément : *Période contemporaine* : Delagrave, 1929. — Emile Bréhier : *Histoire de la Philosophie*. II. *La Philosophie moderne*. 1, *le XVIIe siècle*; 2. *le XVIIIe siècle*. Alcan, 1929-1930.

LES POEMES

1er Janvier : Marcel Ormoy : *La Flamme et le Secret*, Garnier. — Claude Fourcade : *Les Fugitives*, « l'Ermitage ». — Amélie Murat : *Passion*, Garnier. — **15 Janvier** : Louis de Gonzague Frick : *Poetica*, « Editions de l'Epi ». — Georges Turpin : *D'amour, saignant...*, Girard et Bunino. — Eugène Vermersch : *Florilège*, Messein. — Jean de Chamerlat : *Evocations*, Lemerre. — Charles Tillac : *Essai de Joie*, Messein. — **1er Février** : Charles Péguy : *Le Mystère des Saints Innocents*, Nouvelle Revue Française. — Charles Péguy : *Le Porche du mystère de la Deuxième Vertu*, Nouvelle Revue Française. — **15 Février** : Jean Lebrau : *Couleur de Vigne et d'Olivier*, Garnier. — John Charpentier : *Images de France*, s. n. d'éd. — Fernand Demeure : *Reposoirs*, s. n. d'éd. — **1er Mars** : Alfred Mortier : *Le Souffleur de bulles*; Messein. — O.-V. de L. Milosz : *Poèmes*; J.-O. Fourcade. — Georges Heitz : *Auvergne*; « Au Pigeonnier ». — Pierre Jalabert : *La Coupe d'ambroisie*; Garnier. — Armand Godoy : *Foch*; Emile-Paul frères. — José Marti : *Poèmes choisis*, traduits de l'espagnol par Armand Godoy; Emile-Paul frères. — **15 Mars** : Auguste-Pierre Garnier : *Le Chemin vers la Mer*, Garnier. — Maurice Chevrier : *Les Trois Premiers Livres des Chants*, Garnier. — Albert de Teneuille : *Parmi les dieux*, Al-

phonse Lemerre. — Edmond Spalikowski : *A l'Ombre du Larmier*, s. n. d'éd. — Gustave Rivet : *Feuilles au Vent*, Cosnard. — Claude Régil : *Au temps du roi Poilu Ier*, Messein. — Agostino J. Sinadino : *Poësies*, « A la Jeune Parque ». — **1er Avril** : Madeleine Merens-Melmer : *A la Fontaine de Narcisse*, « Librairie de France ». — Suzanne Buchot : *Quand se penchent les lys*, « La Revue des Poètes ». — Marceline Desbordes-Valmore : *Choix de poésies*, Lemerre. — Ronsard : *Choix de poésies*, Lemerre. — François Coppée : *Choix de poésies*, Lemerre. — Frédéric Mistral : *Choix de poésies*, Lemerre. — **15 Avril** : Jacques Prado : *Holocauste*, Messein. — Eugène Lapeyre : *Les Silences*, sans nom d'éditeur. — Noël Ruet : *Musique de chambre*, « éditions des Iles de Lérins ». — Théophile Briant : *Premier Recueil de Poèmes*, Delamain et Boutelleau. — **1er Mai** : Cécile Sauvage : *Œuvres*, « Mercure de France ». — André Dumas : *Poésies (Paysages-Roseaux)*, Garnier frères. — Sully-André Peyre : *Choix de Poèmes*, « Marsyas ». — Raoul Lecomte : *Suite brève*, Jouve. — **15 Mai** : Comtesse de Noailles : *Choix de Poésies*, Fasquelle. — Cécile Périn : *La Féerie provençale*, Le Divan. — Maria-Pia Bério : *Navires*, Editions Sagesse. — Marguerite Henry-Rosier : *Le Monde est à toi*, Lemerre. — Graal : *Symphonie*, Le Rouge et le Noir. — *Poètes d'Oranie*, Editions Fouque, Oran. — **1er Juin** : Léon Vérane : *Le Livre des Passe-Temps*, Emile-Paul frères. — Jules Supervielle : *Le Forçat innocent*, « Nouvelle Revue Française ». — Charles de Saint-Cyr : *L'Autre Livre d'Iseult*, Fernand Roches. — Pierre Lely-Poujol : *Le Vent du Dernier Soir*, « l'Ermitage ». — **15 Juin** : Paul Sentenac : *Le Jardin des Images*, Alexis Redier. — René Kerdyk : *Secteur perdu*, « Librairie de France ». — René Dervillié : *Sous le signe de l'amour*, « Mercure de Flandre ». — Robert Margotin : *Et puis, voici mon cœur...*, André Delpeuch. — Jean de Bosschère : *Ulysse bâtit son lit*, J.-O. Fourcade. — Charles Deheegre : *Adieu au Nord*, « Mercure de Flandre ». — Albert Vurpillot : *Les Premiers refuges*, « Edition de la Gentiane Bleue », Pontarlier. — Marcel Renaud-Rivière : *Le Parfum d'Aimer*, Messein. — E. Oumansky : *Le Voyage solitaire*, Messein. — **1er Juillet** : Maurice Prozor : *Paroles sans romances*, « Editions Sagesse ». — Armand Godoy : *Le Brasier Mystique*, Emile-Paul frères. — Justinien Baudassé : *Melancholia*, Cavaillès-Montels, Béziers. — André Berry : *Chantefable de Murielle et d'Alain*, Firmin-Didot. — Jean Bataille : *Au long des rues, à vau de route*, Messein. — Marius Biencourt : *Nuits de Californie*, Messein. — Auguste Huguet : *A l'Ombre des Châtaigniers*, « la Brise », Brive. — Tristan Derème : *Poèmes des Colombes*, Emile-Paul frères. — **15 Juillet** : Marie Noël : *Les Chants de la Merci*, éditions G. Crès et Cie. — Gabriel Boissy : *Stances du mortel sourire*, Flammarion. — Hugues Delorme : *Zoo*, Ernest Flammarion. — Charles-Adolphe Cantacuzène : *Les Automnes complémentaires (anamorphoses)*, Perrin et Cie. — Jean Wencker : *Le Temple du Rêve*, Lemerre. — **1er Août** : Robert Honnert : *Les Désirs*, « Nouvelle Revue française ». — Maurice Delavelle : *Musiques*, « Librairie Istra ». — Jean-Marie Mestrallet : *Rythmes épars*, Messein. — Marc Chesneau : *Quand le roseau le veut*, « La Caravelle ». — Jean Bucheli : *La Chanson du Veilleur de nuit*, « La Caravelle ». — Jean Boucherat : *Poèmes et Poésies*, « La Jeune Académie ». — Michelle (Michelle Biéry) : *Dans le charme païen et sous les forces chrétiennes du Béarn*, « La Renaissance du Livre ». — **15 Août** : Fagus : *Les Eglogues de Virgile*, François Bernouard. — Luce Clarence : *Sonnets d'Angleterre*, C. Balland. — *Poèmes d'ouvriers américains*, traduits par N. Guterman et P. Morhange, « Les Revues ». — Wladimir Maïkowski : *Le Nuage dans le Pantalon*, « Les Revues ». — Maxime Volochine : *Soleils de Nuit*, Grasset. — **1er Septembre** : Jacques Reynaud : *Chant pour les Morts et les Vivants*, Collection de Latinité. — Henry Charpentier : *La Nuit de Juin*, Collection de Latinité. — Paul d'Amarix : *Les Illusions*, aux Divertissements de la Galère Réale. — **15 Septembre** : Charlotte Séverac : *La Page où l'on meurt*, « les Editions Provinciales ». — Lucie Delarue-Mardrus : *Les Sept Douleurs d'Octobre*, Férenczi. — Jeanne Leroy-Denis : *Un roseau chante au vent*, « la Revue

des Poètes ». — Brigitte de Meslon : *Un jour après un jour*, « la Revue des Poètes ». — Albert Flad : *Le Feu Dérobé*, « l'Ermitage ». — Robert Desnos : *Corps et Biens*, « Nouvelle Revue Française ». — **1er Octobre** : Guy Lavaud : *Poétique du Ciel*, Emile-Paul frères. — Jean Pourtal de Ladevèze : *Le Secret des Heures Mortes*, « Le Divan ». — Marcel Ormoy : *Mon Plus Tendre Climat* « les Terrasses de Lourmarin ». — **15 Octobre**: Joseph Larribau : *Les Poèmes de Jean Poyanne*, s. n. d'éd. — Maurice Fombeure : *Silences sur le toit*, « Collection des Cahiers ». — François Ducaud-Bourget : *Ma Belle Morte en Robe Verte*, « Le Rouge et le Noir ». — Jos. Jullien : *Les Métiers*, « Editions de la Cigale », Uzès. — Paul Mougin : *Images de la douce France*, Alphonse Lemerre. — **1er Novembre**: André Breton, René Char, Paul Eluard : *Ralentir Travaux*, « Editions Surréalistes ». — Claire et Ivan Goll : *Poèmes d'Amour*, Fourcade. — Pierre-Jean Jouve : *La Symphonie à Dieu*, N. R. F. — Léon Vérane : *Le Livre d'Hélène*, « l'Ermitage ». — Albert Sérieys : *A cœur perdu*, « Revue Mondiale ». — Jean Lescure : *Par-dessus bord*, « la Brise », Brive. — Octave Charpentier : *L'Aurochs dans les Bègonias*, « La Caravelle ». — **15 Novembre** : Tristan Derème : *Le Seuil Fleuri*, « les Amis de Tristan ». — Jacques Feschotte : *Devant la Mer*, « Mercure de France ». — Maurice Mardelle : *Le Compagnon de la Cathédrale*, éditions du « Jardin de la France », Blois. — F.-A. Cazals : *Léda*, « la Presse à Bras ». — **1er Décembre** : Maurice Pottecher : *L'appel des sirènes*, Librairie de France. — Gabriel Sarrazin : *Vers le Monde invisible*, « La Primevère ». — Sylvain Bonmariage : *Poissons chantants*, « Mercure de Flandre ». — H. Jelinek : *Anthologie de la Poésie Tchèque*, éditions Kra. — **15 Décembre** : Xavier de Magallon : *Les Bucoliques de Virgile*, Librairie de France. — Jean Loyson : *La Déesse aux Cent visages*, Librairie de France. — Noël Jeandet : *Interférences*, « à la Grosse Cloche », Bordeaux.

POETIQUE

15 Janvier : Marcel Jousse : *Le Style oral rythmique et mnémotechnique chez les Verbo-moteurs*, Gabriel Beauchesne, 1925 (*suite*). — **1er Avril** : Marcel Jousse : *Le Style oral rythmique et mnémotechnique chez les Verbo-moteurs*, Gabriel Beauchesne, 1925 (*suite*). — **15 Août** : Marcel Jousse : *Le Style oral rythmique et mnémotechnique chez les Verbo-moteurs*, 1925, Gabriel Beauchesne, éd. (*suite*). — Marcel Jousse : *Etudes* sur la psychologie du geste. Les Rabbis d'Israël. *Les Récitatifs rythmiques parallèles*, I, Genre de la Maxime, 1930, Spes, éd. — Lionel Landry : *La Sensibilité musicale*, ses éléments, sa formation, 1927, Alcan, éd. — A. Meillet : *Les Origines indo-européennes des Mètres grecs*, 1923; Presses Universitaires, éd. — Théodore Reinach : *La Musique grecque*, 1926; Payot, éd. — Maurice Emmanuel : *Le Rythme d'Euripide à Debussy* (Extrait du Ier Congrès du Rythme, Genève), 1926.

POLICE ET CRIMINOLOGIE

15 Avril : Louis Roubaud : *La Bourse;* Grasset, éditeur. — **15 Mai** : Louis-Charles Royer : *Au pays des hommes nus;* Editions de France. — Marise Querlin : *Les drogués*, même librairie.

PREHISTOIRE

1er Décembre : Robert Furon : *La Préhistoire, Introduction aux Etudes préhistoriques*, 8°, ill., Albert Blanchard. — G. Baldwin Brown : *The Art of the Cave-Dweller, A Study of the earliest artistic Activities of Man*, 8°, ill., John Murray. — G.-H. Luquet : *L'Art primitif*, in-18, ill., Doin. — Franz Boas : *Primitve Art*, Institut pour l'étude comparée des Civilisa-

tions, Oslo, Aschenhoug, et Paris, Champion, gr. 8°, ill. — A. Nummedal : *Stone Age finds in Finmark*, gr. 8°, ill., mêmes éditeurs et même collection. — Baron de Loé : *Catalogue descriptif et raisonné de la collection des Ages de la Pierre des Musées Royaux du Cinquantenaire*, gr. 8°, ill., Bruxelles, Vromant. — Edmond Chaumier et Jacques-M. Rougé : *Musée préhistorique du Grand-Pressigny (Indre-et-Loire)*, 8°, ill., Tours, Imp. Tourangelle et au Musée. — A. Baschmakoff : *Les alignements de Carnac*, Extrait de l'*Anthropologie*, 8°, ill., Masson. — Waldemar Jochelson : *Archaeological Investigations in the Aleutian Islands*, gr. 4°, ill., Carnegie Institution, Washington, D. C., E. U. A.

PUBLICATIONS D'ART

15 Mars : Adolphe Basler et Charles Kunstler : *La Peinture indépendante en France*. I, *De Monet à Bonnard*. II, *De Matisse à Segonzac*, Crès. — Maurice Brillant : *Maurice Denis*, Crès. — Waldemar George : *Goerg*, Crès. — Pierre Courthion : *Nicolas Poussin*, Plon. — Vasari : *Sept Vies d'Artistes*, Gallimard. — Leo Ferrero : *Léonard de Vinci ou l'œuvre d'art*, Kra. — Paul Lambotte : *La peinture anglaise*, Desclée de Brouwer. — Mémento. — **1er Août** : Samuel Rocheblave : *Les Arts plastiques de 1500 à 1815*, de Boccard. — Louis Hautecœur : *Considérations sur l'art d'aujourd'hui*, Librairie de France. — Camille Mauclair : *Un siècle de peinture française (1820-1920)*, Payot. — Jean d'Udine : *Qu'est-ce que la Peinture?* Laurens. — E. Marguery : *L'Œuvre d'Art*, Alcan. — Paul Audra : *La Vision et l'expression plastiques*, Chéron. — Despujols : *Les Bases réorganisatrices de l'enseignement de la peinture*, Povolozky. — Pascal Forthuny : *Entretiens avec une ombre*. — Odic-Kintzel : *Cultive ta statue*, Editions Montaigne. — Mémento. — **15 Décembre** : André Fontainas : *Bourdelle*, Rieder. — Charles Léger : *Antoine Bourdelle*, Crès. — Pascal Pia : *Manolo*, « Nouvelle Revue Française ». — Paul Fierens : *Marcel Gimond*, « Nouvelle Revue Française ». — Charles Léger : *Claude Monet*, Crès. — Georges Pillement : *Marcel Gromaire*, Crès. — Georges Pillement : *Pedro Figari*, Crès. — Adolphe Basler : *Robert Lotiron*, Crès. — Paul Fierens : *Permeke*, Crès. — Hans Heilmaier : *Kokoschka*, Crès. — Auguste Sandoz : *R.-Th. Bosshard*, « Nouvelle Revue Française ». — Waldemar George : *Fernand Léger*, « Nouvelle Revue Française ». — Jean Cassou : *Marcoussis*, « Nouvelle Revue Française ». — Pascal Pia : *André Masson*, « Nouvelle Revue Française ». — Jacques Maritain : *Gino Severini*, « Nouvelle Revue Française ». — René Crevel : *Klee*, « Nouvelle Revue Française ». — Pierre Courthion : *Gino Severini*, Hoepli. — Broder Christiansen : *Die Kunst*, Felsen-Verlag.

QUESTIONS JURIDIQUES

1er Janvier : Une enquête sur la réforme du Jury. — **1er Mars** : Répression des fraudes. — Tromperie sur l'espèce de la marchandise. — Conserves alimentaires. — Cèpes et « champignons de pin ». — Tromperie sur les qualités substantielles. — Gravure sur bois et gravure sur zinc. — Les eaux-fortes de Charles Méryon. — Gravure en taille-douce et héliogravure. — Intention frauduleuse. — Loi de sursis. — Inapplicabilité aux amendes en matières de fraudes. — Mémento. — **15 Mai** : Responsabilité civile. — Choses inanimées. — Accidents d'automobile. — Gardien. — Présomption de responsabilité. — Vice de la voiture. — Faute du conducteur. — Charge de la preuve. — Arrêts de cassation rendus après deux pourvois. — **1er Décembre** : Propriété littéraire et artistique. Edition des œuvres d'art, modification impossible. — Droit moral de l'artiste. Droit des héritiers. La maquette du billet de 50 francs en cours. Les héritiers de Luc-Olivier Merson contre la Banque de France. — La législation pénale italienne.

QUESTIONS MILITAIRES ET MARITIMES

15 Juillet : La Conférence navale de Londres et la question des sous-marins. — H. Bywater : *Les marines de guerre et la politique navale des nations depuis la guerre*, Payot. — Marc Elder : *Jacques Cassard, corsaire de Nantes*. La Renaissance du Livre. — Laurence Keating : *Le voilier « Mary-Céleste »*, Payot. — P. Demartres : *Les Terre-Neuvas*, Payot. — Fleuriot de Langle : *L'affaire de Navarin*, Société d'Editions Maritimes et Coloniales. — V. A. von Mantey : *Histoire de la Marine allemande*. — G. Clark, C.-A. Stevens : *Histoire de la Marine des Etats-Unis*, Payot. — Paul Valéry : *Mer, Marines, Marins*, Firmin-Didot. — J. I. R. G. I. : *L'Armée française vivra*, Libr. de la Rev. Française. — Manue : *Têtes brûlées, cinq ans de Légion*, Nouvelle Société d'Editions. — Doty : *La Légion des damnés*, Stock. — Mémento. — **1er Décembre** : LA MENACE ALLEMANDE. — E.-L. Ney : *L'autre Allemagne*, Berger-Levrault. — *La Reichsheer*. — G. Debeney : *Sur la sécurité militaire de la France*, Payot. — G. Denvignes : *La Farce du désarmement*, Tallandier. — Armand Charpentier : *Ce que sera la guerre des gaz*, Delpeuch. — Ch. du Hemme et Hubert Jacques : *Français, garde à vous!* Ed. Bossard. — Lieutenant-colonel Vauthier : *Le danger aérien et l'avenir du Pays*, Berger-Levrault. — *Lettre d'un Ingénieur-Chimiste*. — Mémento.

QUESTIONS RELIGIEUSES

15 Février : Abel Bonnard : *Saint François d'Assise*, Ernest Flammarion. — **1er Juin** : M.-M. Vaussard : *Le Carmel*, Bernard Grasset. — Comtesse Henri de Boissieu : *Figures de Carmélites en Belgique, au XVIIe siècle*, Librairie Saint-François, rue Cassette.

LES REVUES

1er Janvier : *La Revue hebdomadaire* : M. Jacques Copeau « vendeur » à la Galerie Georges Petit. — *La Revue universelle* : Réponse à l'antisémitisme de M. Camille Mauclair à propos de Heine. — *La Grande Revue* : une admirable lettre de Bourdelle à Rodin. — Mémento. — **15 Janvier** : *Tambour* : Anatole France dénigré et défendu; opinion favorable d'un « moins de vingt ans ». — *La Revue Hebdomadaire* : Organisation des voleurs à Chicago. — *Nouvelle Revue Française* : Racine vu par M. Jean Giraudoux. — *Le Correspondant* : déclarations de M. Robert Honnert sur la Poésie. — Mémento. — **1er Février** : *La Revue Universelle* : un magistral éloge de l'homme de lettres, par M. Léon Daudet, à propos de Clemenceau. — *La Revue hebdomadaire* : exégèse improvisée de la Cène, par Gabriele d'Annunzio, le seul Italien libre en face de M. Mussolini. — *La Revue de Paris* : adoption du prince impérial par le comte de Chambord, envisagée par l'impératrice Eugénie. — *L'Ermitage* : « Laforgue », évocation poétique, par M. Noël Ruet. — Mémento. — **15 Février** : *La Revue de France* : M. Claude Farrère devant son enfance. — *La feuille en 4* : le corbeau et le renard, en patois gallon. — *Poésie* : un beau poème de M. Louis de Gonzague Frick. — *La Revue Franco-Annamite* : au Tonkin : mariage de deux défunts; des femmes enceintes attelées comme des animaux de trait. — Mémento. — **1er Mars** : *Le Mail* : hommage à Alain-Fournier; ses premiers vers; un sonnet de M. Francis Jammes. — *Suroît* : une juste protestation contre l'assaut des livres de guerre allemands livré au public français; proposition de M. Beydts aux éditeurs. — *Le Monde nouveau* : une fillette héroïque française, d'après un Allemand. — *Revue des Deux Mondes* : qu'il conviendrait de ne pas voir les Indes, actuellement, du point de vue mondain et boulevardier. — Mémento. — **15 Mars** : *Revue franco-nippone* : un poème français d'un Japonais. — *Le Feu* :

Henry de Groux, souvenirs et explications de M. Louis Giniès. — *L'Archer:* Antoine Bourdelle vu et compris par M. Paul-Louis Couchoud. — *La Nouvelle Revue française :* documents sur la mort de Léon Tolstoï. — Mémento. — **1er Avril** : *Paris-New-York :* pourquoi l'on a prohibé l'alcool aux Etats-Unis; conséquences de la prohibition. — *Les Humanités :* doléances d'un professeur de philosophie.— *Marsyas :* un poème de M. Sully-André Peyre. — *Europe :* deux pièces d'un poète américain : M. Stanley Burnshaw. — *Notre Temps :* vue de Singapore. — Mémento. — **15 Avril** : *Les Revues :* poèmes d'ouvriers des Etats-Unis, pour appeler un nouvel état de choses. — *Variétés :* poésie russe actuelle, qui chante la nature ou la belle vie présente. — *Revue bleue :* l'Edwige de Léon Deubel. — *La Muse française :* ce que doit être la poésie. — Naissance : *Grand'Route.* — Mémento. — **1er Mai** : *Nouvelle Revue Française :* Venise vivante; le charme de Barrès et pourquoi il fut « l'apôtre d'une classe fatiguée ». — *La Revue de Paris :* protestation de M. Georges Duhamel contre l'abêtissement du monde par les films américains. — *Ma Revue :* états de service du capitaine Rimbaud, père du poète. — *Cahiers Léon Bloy* : d'une singulière dédicace à Emile Zola. — Naissance : *Le Génie français.* — Mémento. — **15 Mai** : *La Revue de France :* Rome a empêché l'élection de Clemenceau à la présidence de la République. — *Etudes :* documents sur la conversion de l'actrice Eve Lavallière. — *La Courte Paille :* un poème saugrenu. — Naissances : *Demain; Réaction; Contacts.* — Mémento. — **1er Juin** : *L'Ermitage :* poèmes de MM. X. de Magallon et Henri Bosco. — *Jeunesse :* confidences en vers de MM. L.-C. Royer et P. Malacamp. — *Le Divan :* fragment d'une nouvelle de M. Louis Thomas. — *La bouteille à la mer :* un trois-mâts chanté par M. Paul Nadeau. — *La Grande Revue :* mort d'un cheval, par M. Emile Guillaumin. — Mémento. — **15 Juin** : *Europe :* Lettres de Sacco et Vanzetti. — *L'Archer :* Pierre Frayssinet, poète, mort à 25 ans; l'homme, l'œuvre; une ode. — *La Revue de Paris :* la mode, l'arpète, d'après un couturier. — Mémento. — **1er Juillet** : *Notre Temps :* 1830-1930; la femme d'aujourd'hui; le progrès poétique. — *Occident et cahiers staeliens* : fragments d'un journal inédit de Mme de Staël. — *Afrique :* poèmes de MM. Edmond Gojon et C.-M. Robert. — *Les Amitiés :* vers de M. C. d'Eternod. — Mémento. — **15 Juillet** : *La Nouvelle Revue Française :* un désintoxiqué qui regrette le bienfaisant opium, recouvre la mémoire et se souvient de Marcel Proust. — *Revue des Deux Mondes :* quand Mac-Mahon était sous-lieutenant en Algérie en 1830-31. — *La Revue mondiale :* Tartarin et Barnum, lorsque les Etats-Unis sont entrés dans la grande guerre. — *Revue bleue :* les dernières années de Mme Cosima Wagner. — Mémento. — **1er Août** : *La Revue de Paris :* souvenirs sur les peintres Degas et Fantin-Latour; pourquoi celui-ci peignit Verlaine et Rimbaud; comment ils avaient les mains sales. — *Revue des Deux Mondes :* lettres du comte de Provence à son amie Mme de Balbi. — *Revue hebdomadaire :* pourquoi le prince Carol est roi de Roumanie. — *Nouvelle Revue française :* éloge de la solitude, par M. J. de Lacretelle. — Mémento. — **15 Août** : *L'Ermitage :* le souvenir de Charles Derennes; « connaissance d'André Fontainas ». — *Demain :* la « Fête municipale chantée par un poète : M. Robert Valançay. — *Contacts :* ce qui frappe l'enfance rurale d'aujourd'hui. — *Le Correspondant :* causes du déclin de notre prestige à Madagascar. — Mémento. — **1er Septembre** : *La Revue de France :* un argument de Casimir Delavigne en faveur de Louis-Philippe d'Orléans, pour lui donner la couronne de Charles X. — *Poèmes et variétés littéraires :* échantillons d'une poésie qui devrait demeurer manuscrite. — *Notre Temps :* « Critique » par M. Gil Robin. — *La Nouvelle Revue française :* un poème de Morven le Gaélique. — Mémento. — **15 Septembre** : *Le Génie français :* danger du régionalisme. — *Cahiers Léon Bloy :* la fin d'Henry de Groux. — *Le Correspondant :* sur l'Irlande qui meurt. — *Revue hebdomadaire :* la bombe d'Emile Henry et la jeunesse de 1894. — Mémento. — **1er Octobre** : *Revue des Deux-Mondes :* poésies de M. Léo Larguier. — *Notre*

Temps : les jeunes couches d'aujourd'hui; remarques de M. Léon-Marie Brest et de Mlle Lucie Pourquerol. — *La Revue européenne :* le symbolisme et la poésie moderne. — Mémento. — **15 Octobre** : *Revue des Deux Mondes :* Napoléon et Jacques Laffitte à la Malmaison, après Waterloo. — *La Revue hebdomadaire, La Grande Revue :* Georges de Porto-Riche et son œuvre. — *Le Bon Plaisir :* poèmes de MM. Robert Battefort et Maurice Deblay. — Mémento. — **1er Novembre** :*Contacts :* l'Italie fasciste vue par un Français que n'a pas reçu M. Mussolini, qui était « curieux de la grandeur » du Duce et rapporte l'incommodité de vivre sous le signe du faisceau. — *Les Amitiés :* vers de M. Marcel Ormoy glorifié par ses confrères en poésie. — *Etudes :* désintéressement de Prosper Mérimée. — *Revue hebdomadaire :* la petite tenue de Guillaume II et ses confidences à n'importe qui. — Mémento. — **15 Novembre** : *Les Marges :* sur le naturalisme et sur « la prochaine guerre », opinions de MM. Le Blond, D. Saurat et divers. — *Le Correspondant :* histoire d'un prince russe qui passe des blancs aux rouges. — *Latinité :* traductions nouvelles des « Bucoliques » en hommage à Virgile. — *Revue bleue :* un gentilhomme de France. — Mémento. — **1er Décembre** : *Les Cahiers du Sud* : un sermon nègre issu du folklore : « la création du monde ». — *La Renaissance provinciale,* recette en vers pour préparer l'aïoli. — *L'Alliance littéraire* : M. A. Mercereau contre « les publications licencieuses »; un beau poème de M. Gustave Kahn. — *La Nouvelle Revue Française* : Vallès conte comme un pied de cochon trop arrosé de vinaigrette fit de Gustave Planche un candidat à l'Académie. — Mémento. — **15 Décembre** : *La Muse française* : deux poèmes de M. Pierre Auradou. — *La Revue mondiale* : M. Gaston Picard invite les écrivains à élire le futur Président de la République. — *Europe* : l'amour particulier d'un Allemand pour la France. — *Revue des Deux Mondes :* Victor Hugo fait tourner des tables; protestation contre la publication de papiers capables de diminuer les grands hommes. — Mémento.

LES ROMANS

1er Janvier : Daniel Rops : *L'Ame obscure,* Librairie Plon. — Emmanuel Robin : *Accusé, lève-toi,* Librairie Plon. — A. t'Serstevens : *Taïa,* Albin Michel. — Claire Goll : *Une Perle,* Crès et Cie. — Gabriel Maurière : *Un Mâle et son Esclave,* J. Férenczi et fils. — J.-H. Rosny jeune : *La Pantine,* J. Férenczi et fils. — Colette Andrès : *La Femme qui boit,* Librairie Gallimard. — **15 Janvier** : Rachilde : *La Femme aux mains d'ivoire,* Editions des Portiques. — Antonine Coullet-Tessier : *Marthe, femme seule,* La Renaissance du Livre. — Marcel Aymé : *La Table-aux-Crevés,* Librairie Gallimard. — Marcel Sauvage : *Le Premier Homme que j'ai tué,* La Renaissance du Livre. — Albert Marchon : *Tchouk,* Bernard Grasset. — Robert Destez : *Le Cou tordu,* Albin Michel. — Alfred Blanchet : *L'Homme de la Jungle,* E. Fasquelle. — **1er Février** : Jacques de Lacretelle : *Amour nuptial,* Editions de la Nouvelle Revue Française. — Charles-Henry Hirsch : *Doit et Avoir,* E. Flammarion. — Jean Mistler : *Ethelka,* Calmann-Lévy. — Louis Emié : *La nuit d'octobre,* Editions de la Nouvelle Revue Française. — Binet-Valmer : *Sur le sable couchées,* E. Flammarion. — Marie Dujardin : *La guérison immorale,* Emile-Paul. — Maurice Guierre : *L'Andromède,* Nouvelle Société d'Editions. — Mémento. — **15 Février** : Irène Nemirowsky : *David Golder,* Bernard Grasset. — Philippe Soupault : *Le grand homme,* Editions Kra. — Francis de Miomandre : *Baroque,* J. Férenczi et fils. — Suzanne Normand : *Marie-Aimée,* Editions Crès et Cie. — Max Fischer : *Eloge d'un mari,* Editions Lemarget. — Marcel Brion : *Le caprice espagnol,* Editions de la Nouvelle Revue Française. — Henri Collet : *L'Ile de Barataria,* Albin Michel. — Albert Bessières : *L'agonie de Cosmopolis,* Editions Spes. — **1er Mars** : Léon Lemonnier : *Le Baiser de Satan,* E. Flammarion. — Eugène Dabit : *L'Hôtel du Nord,* Librairie des Trois-Magots. — Emile Zavie : *Les beaux soirs*

de l'Iran; Les dieux de la tribu, Librairie Gallimard. — Léo Gaubert : *L'Heure d'allumer les lampes*, La Renaissance du Livre. — Léon Daudet : *L'Astre noir;* E. Flammarion. — Jacques Chardonne : *L'Epithalame;* Librairie Gallimard. — André Bellessort : *Les voyages de François de Xavier;* Les œuvres représentatives. — Mémento. — **15 Mars** : René-Louis Doyon : *L'enfant prodiguée*, La Renaissance. — Suzanne Martinon : *Laide*, Librairie Plon. — Marguerite Grépon : *Poursuites*, J. Férenczi et fils. — Georges Delamare : *Théoclée*, Albin Michel. — Léopold Stern : *La femme à la page*, Bernard Grasset. — Lucie Delarue-Mardrus : *Anatole*, J. Ferenczi et fils. — Henri Davenay : *Nos femmes*, E. Flammarion. — François Bonjean : *Cheik Abdou, l'Egyptien*, Editions Rieder. — **1er Avril** : André Gide : *Robert;* Editions de la Nouvelle Revue française. — Christiane Aimery : *Mademoiselle Dornis, peintre;* Perrin et Cie. — Marie Le Franc : *Hélier, fils des bois*, Editions Rieder. — C. Constantin-Weyer : *Clairière*, Editions Stock. *P. C. de Compagnie*, Editions Rieder. — Guillemette Marrier : *Lokoma*, Editions des Lettres Françaises. — J.-H. Rosny aîné : *Les conquérants du feu*, Editions des Portiques. — **15 Avril** : Félix Vallotton : *La Vie meurtrière*, Les Lettres de Lausanne. — Auguste Bailly : *Néron*, A. Fayard. — Octave Béliard : *Les petits hommes de la pinède*, Nouvelle Société d'Edition. — André Geiger : *Les amants de Damas*, Nouvelle Société d'Edition. — Huguette Garnier : *Les Miroirs jumeaux*, E. Flammarion. — Robert Randau : *Diko, frère de la côte*, Albin Michel. — Albert Crémieux : *Le Grand Soir*, Nouvelle Société d'Edition. — Mémento. **1er Mai** : Drieu La Rochelle. : *Une femme à sa fenêtre*, Editions de la Nouvelle Revue française, — Louis Guilloux : *Dossier confidentiel*, Bernard Grasset. — Abel Hermant : *Epilogue de la vie amoureuse*, E. Flammarion. — Marc Chadourne : *Cécile de la folie*, Librairie Ulon. — Joseph Delteil : *Les chats de Paris*, Editions Montaigne. — Maryse Choisy : *Le vache à l'âme*, Editions du Tambourin. — Marcel Aymé : *Brûle-Bois*, Editions de la Nouvelle Revue française. — **15 Mai** : Henri Duvernois : *Le Journal d'un pauvre homme*, Flammarion. — Pierre Frondaie : *Béatrice devant le désir*, Emile-Paul. — Marius-Ary Leblond : *L'Arc-en-Ciel*, Les Œuvres représentatives. — Claude Farrère : *La porte dérobée*, E. Flammarion. — Marcel Millet : *Léone, actrice de province*, Edition des Portiques. — Claude Morgan : *Une bête de race*, E. Flammarion. — Germaine Ramos : *Rien que ton corps*, Editions Montaigne. — Gyp : *Le Coup du lapin*, E. Flammarion. — **1er Juin** : Guillaume Gaulène : *Le Destin* (Les Editions Rieder). — Jean Prévost : *Les Frères Bouquinquant* (Nouvelle Revue Française). — Henri Bidou : *C'est tout et ce n'est rien* (Calmann-Lévy). — J.-J. Brousson : *Les Nuits « sans culotte »* (E. Flammarion). — Claude Anet : *Mayerling* (Grasset). — Gaston Chérau : *La volupté du mal* (J. Ferenczi et fils). — Max Fisher : *...Anneaux de la Chaîne...* (E. Flammarion). — Ignace Legrand : *La Patrie intérieure* (Editions Emile-Paul frères). — **15 Juin** : Marcel Prévost : *Voici ton maître*, Editions de France. — J.-H. Rosny aîné : *Le Fauve et sa proie*, E. Flammarion. — André Lamandé : *Les Leviers de commande*, Grasset. — Jean Variot : *Jean dans le trou à moustiques*, Horizons de France. — Jean Dorsenne : *Impureté*, Lemerre. — Marguerite Jouve : *Le Maléfice*, Editions du Tambourin. — Michel Davet : *Le Prince qui m'aimait*, Librairie Plon. — Joseph Jolinon : *Les Revenants dans la boutique*, F. Rieder. — **1er Juillet:** Jacques Chardonne : *Eva, ou le journal interrompu*, Bernard Grasset. — Edouard Peisson : *Hans le marin*, Bernard Grasset. — Joseph Delteil : *Don Juan*, Bernard Grasset. — Maurice Dekobra : *Le geste de Phryné*, Editions des Portiques. — Binet-Valmer : *La foire d'empoigne*, E. Flammarion. — Charles Géniaux : *Les hiboux*, E. Flammarion. — Jean Gaument et Camille Cé : *Marrons sculptés*, Editions Spès. — Jean Galtier-Boissière : *La Vie de garçon*, Les Editions de France. — **15 Juillet** : Paul Morand : *Champions du monde*, Bernard Grasset. — Charles-Henry Hirsch : *La vie au galop*, E. Flammarion. — Maurice Genevoix : *L'Assassin*, E. Flammarion. — Emile Baumann : *Abel et Caïn*, Bernard Grasset.

— Emmanuel Buenzod : *Le regard baissé*, Les Editions Rieder. — Marcel Arland : *Où le cœur se partage*, Librairie Gallimard. — Aurel : *La vierge involontaire*, A. Messein. — **1er Août** : René Béhaine : *Au prix même du bonheur*, Bernard Grasset. — Marcel Aymé : *La rue sans nom*, Nouvelle Revue française. — Colette : *Sido*, J. Ferenczi et fils. — Jean Lefebvre : *Dans la brousse vivante*, La Renaissance du Livre. — Fernand Fleuret : *Jim Click ou la merveilleuse invention*, Nouvelle Revue française. — Pierre Véry : *Le Testament de Basil Crookes*, Librairie des Champs-Elysées. — Maurice Magre : *La nuit de haschich et d'opium*. — Marcel Brumaire : *Offertoire*, Nouvelle Société d'Edition. — **15 Août** : François Mauriac : *Ce qui était perdu*, Bernard Grasset. — Comtesse de Noailles : *Exactitudes*, Bernard Grasset. — Henri Bachelin : *La mort de Bibracte*, Editions de la Nouvelle Revue Critique. — Jean Cassou : *Mémoires de l'ogre*, Librairie Plon. — Maurice Renard : *La jeune fille du yacht*, Editions Crés et Cie. — Maxime Formont : *Le désir*, Librairie A. Lemerre. — Pierre Devenat : *J'ai valu, je vaux, je vaudrai*, J. Ferenczi et fils. — Pierre d'Anniel : *Aurore aux doigts de rose*, au Cabinet du Livre. — Gyp : *Les moins de vingt ans*, Calmann-Lévy. — Michel Corday : *Les amants malgré eux*, E. Flammarion. — **1er Septembre** : Henri Deberly : *Auguette Le Main*, Librairie Gallimard. — Marie-Anne Commène : *Rose Colonna*, Librairie Gallimard. — Pierre Mac Orlan : *La tradition de minuit*, Emile-Paul frères. — Henri Pourrat : *Le Pavillon des Amourettes*, Albin Michel. — Lucien Aressy : *A la recherche de Marcel Proust*, Editions du Triptyque. — Eugène Soubeyre : *Stagyre le néophyte*, Editions de la Nouvelle Revue. — Alfred Colling : *La Bourse ou la Vie*, Emile-Paul, frères. — Victor Méric : *Les Compagnons de l'Escopette*, Editions de l'Epi. — **15 Septembre** : Rachilde : *L'Homme aux bras de feu*, J. Férenczi et fils. — A. t'Serstevens : *Les Corsaires du roi*, Les Œuvres représentatives. — Jacques de Lacretelle : *Le retour de Silbermann*, Librairie Gallimard. — Irène Nemirovsky : *Le Bal*, Bernard Grasset. — Edmond Jaloux : *Le Message*, Les Cahiers libres. — Madeleine Clemenceau-Jacquemaire : *Le Gagnant ou les roses sans épines*, Librairie Firmin-Didot. — André Dahl : *Le Fauteuil à roulettes*, Editions de la Nouvelle Revue Critique. — Madeleine Gautier : *Crise*, Librairie E. Fasquelle. — Yvonne Brémaud : *La bête à chagrin*, Les Œuvres représentatives. — **1er Octobre** : Binet-Valmer : *La femme qui travaille*, E. Flammarion. — Antonine Coullet-Tessier : *Toche parmi les femmes*, La Renaissance du Livre. — Georges Soulié de Morant : *Divorce anglais*, E. Flammarion. — Comte de Comminges : *Dans son beau jardin*, « La Palatine », Librairie Plon. — Henri Ghéon : *La vieille dame des rues*, E. Flammarion. — Jean-Richard Bloch : *Les chasses de Renaut*, Librairie Gallimard. — Panaït Istrati : *Le pêcheur d'éponges*, Librairie F. Rieder. — Armand Charpentier : *Les métamorphoses de l'amour*, E. Fasquelle. — Marcelle Vioux : *Le désert victorieux*, E. Fasquelle. — **15 Octobre** : Abel Hermant : *Tantale*, E. Flammarion. — Jean Giono : *Présentation de Pan*, *Les amis des Cahiers Verts*, Grasset. — Lucie Delarue-Mardrus : *L'ange et les pervers*, J. Ferenczi et fils. — Francis de Miomandre : *Jeux de glaces*, J. Ferenczi et fils. — Pierre de Régnier : *La vie de Patachon*, Grasset. — Claire Goll : *La ménagerie sentimentale*, G. Crès et Cie. — Sarah Lévy : *Ma chère France*, E. Flammarion. — Marie Durand : *O mon Yid!* J. Ferenczi et fils. — Blanche Jacob : *Un « Schadchen »*, E. Flammarion. — Gladys Augier : *Son Juif*, Editions Vallot. — Mémento. — **1er Novembre** : Francis Carco : *La rue*, Albin Michel. — André Baillon : *Le Neveu de Mademoiselle Autorité*, Edition Rieder. — O.-V. de L. Milosz : *Contes et fabliaux de la vieille Lithuanie*, Edition Fourcade. — Camille Ayard : *Les précurseurs*, E. Flammarion. — André David : *Sensualité*, Edition de France. — Claire de Ribeau : *L'appel du sexe*, Editions Montaigne. — Mémento. — **15 Novembre** : Marcel Rouff : *La peau peinte*, Editions de « La Nouvelle Revue critique ». — Pierre Bost : *Mesdames et Messieurs*, Editions de « La Nouvelle Revue critique »; *Anaïs*, Librairie Gallimard. — Léon Cathelin : *Le Sphinx coiffé*

à la Du Barry, A la Belle Etoile. — Marie Le Franc : *Grand-Louis le revenant*, Edition du Tambourin. — Sylvain Bonmariage : *Une femme singulière*, Edition de l'Epi. — Suzanne Martinon : *Le silence enchanté*, Librairie Plon. — Andrée Carelle : *Louise, valet de chambre*, E. Flammarion. — **1er Décembre** : Claude Aveline : *Mme Maillart, La fin de Mme Maillart*, Emile-Paul. — Nicolas Ségur : *Le Paradis des hommes*, Albin Michel. — Jean Martet : *Azraël*, Albin Michel. — Alain Serdac : *La femme du bout du monde*, Editions de France. — Fernand Ferré : *Chaînes*, Alexis Redier. — Marcel Astruc : *Trois mois payés*, Editions du Tambourin. — Pierre Frédérix : *Ta main gauche*, Calmann-Lévy. — Jean Rameau : *La passion de Nadaline*, Albin Michel. — Rodolphe Salis : *Nouveaux contes du Chat noir*, Les Œuvres représentatives. — **15 Décembre** : André Malraux : *La voie royale*, Grasset. — Alin Laubreaux : *Le rocher à la voile; Le corset noir*, Albin Michle. — Gabriel Chevallier : *La peur*, Librairie Stock. — Louis Artus : *Au soir de Port-Royal*, Grasset. — René Jouglet : *Les aventuriers*, Calmann-Lévy. — Georges Imann : *Le tourmenteur*, Grasset. — Claire Cailleaux : *Mon bien-aimé repose en moi*, Editions du Tambourin. — Jeanne Galzy : *L'initiatrice aux mains vides*, F. Rieder.

RYTHMIQUE

1er Septembre : Les idées du R. P. Dom Benoît de Malherbe sur « les Sources premières du Rythme et de la Musique ».

SCIENCE FINANCIERE

1er Octobre : Robert Irving Warshow : *Wall Street, Histoire de la Bourse de New-York, des origines à 1930*, Payot. — Henri Guitard : *L'émission et le placement des valeurs mobilières aux Etats-Unis*, Payot.

SCIENCE SOCIALE

1er Janvier : Charles Benoist : *Les Maladies de la Démocratie. L'art de capter le suffrage et le pouvoir*. Editions Prométhée. — Léon Trotsky : *Vers le capitalisme ou vers le Socialisme?* Librairie du Travail. — Entente internationale contre la IIIe Internationalel : *La faillite du Collectivisme en Russie*, Genève, Corraterie, 13. — Journal des Débats : *Revue financière* du 1er novembre. — **15 Janvier** : André Forgeaud : *Du Code individualiste au Droit syndical*, Librairie Valois. — Victor Boret : *Pour ou contre la Terre? Agriculture ou Industrie?* Hachette. — Mémento. — **15 Février** : Eugen von Böhm-Bawerk : *Théorie positive du Capital, première partie*, Marcel Giard. — Dr. Armand Delille : *Le Service social dans les collectivités contemporaines : Buts, Moyens d'action, Résultats*, Delagrave. — Divers : *Les Jeunes veulent servir*, Berger-Levrault. — Dr. Sicard de Plauzoles : *Le Sens de la Vie : questions d'hygiène sociale*, Editions médicales, 7, rue de Valois. — **15 Mars** : André Fourgeaud : *La Rationalisation. Etats-Unis, Allemagne* (Taylorisme. Socialisme rationnel. Fordisme. Normalisation. Agriculture. Concentration. Moules économiques et juridiques), Payot. — *Réformateurs sociaux. Condorcet*, par Ferdinand Buisson. *Jaurès*, par E. Vandervelde, Alcan. — Mémento. — **15 Avril** : Roger Francq : *L'Economie rationnelle*, Gallimard. — Jean Yole : *Le malaise paysan*, Editions Spes. — Jacques Valdour : *Sous la griffe de Moscou, observations vécues*, Ernest Flammarion. — Mémento. — **15 Mai** : Montagnon : *Grandeur et servitude socialistes*, Librairie Valois. — Max Turmann, membre corespondant de l'Institut : *Le Syndicalisme chrétien*, Librairie Valois. — Oscip Lourié : *L'arrivisme, essai de psychologie concrète*, Alcan. — Mémento. — **15 Juin** : Georges Dovinne : *Le Fisc contre la Patrie*, Bossard. — Georges Ladoux : *L'Heure du miracle, impressions de voyage de deux Américains à travers nos stations touris-*

tiques et thermales, Renaissance du Livre. — Schiffer : *Les dettes de guerre et la Constitution d'un fonds des professionnels intellectuels et de la paix*, Jouve. — Mémento. — **15 Juillet** : Divers : *Population et Repopulation, état actuel de la question dans le monde*, Comité national d'études, 45, rue d'Ulm, Paris. — Docteur Sicard de Plauzoles : *Prophylaxie de la dégénérescence par l'éducation sexuelle*, Comité d'hygiène sociale, 15, rue de Verneuil. — D. Riazanov : *Communisme et mariage*. Collection Orange. Les Revues, 47, rue Monsieur-le-Prince. — Mémento. — **15 Août** : F. Cambo : *Les Dictatures*, Alcan. — E. Martin Saint-Léon : *Les Sociétés de la Nation, études sur les éléments constitutifs de la nation française*, Editions Spes. — Louis-Lucien Hubert : *Figures parlementaires : Les présidents des assemblées françaises au XIX*e *siècle*, Flammarion. — Mémento. — **15 Septembre** : Emile Durkheim : *Le Suicide, étude de sociologie*, Alcan. — Maurice Halbwachs : *Les causes du suicide*, Alcan. — Daniel Essetier : *La Sociologie : Philosophes et savants français du XX*e *siècle, extraits et notices*, Alcan. — Mémento. — **1er Novembre** : J.-L. Duplan : *Sa Majesté la Machine*, Payot. — Paul Achard : *Un œil neuf sur l'Amérique*, Les Lettres françaises, 21, place des Vosges. — Mémento. — **15 Novembre** : Jeanne Duprat : *Proudhon sociologue et moraliste*, Alcan. — C. Bouglé : *Réformateurs sociaux : Proudhon*, Alcan. — Henri de Man : *La Joie au travail, enquête basée sur des témoignages d'ouvriers et d'employés*, Alcan. — Mémento. — **15 Décembre** : Floris Delattre : *L'Angleterre d'après guerre et le Conflit houiller*, Armand Colin. — B. Buozzi et V. Nitti : *Fascisme et Syndicalisme*, Lib. Valois. — Georges Valois : *Les finances italiennes*, Lib. Valois. — Mémento.

SCIENCES MEDICALES

15 Février : Dr. Raymond Mallet : *Les Délirants*, Gaston Doin, éd., 1930. — Dr. Henri Drouin : *Femmes Damnées*, Nouvelle Revue Française. — Dr. Helan Jaworski : *Comment rajeunir*, Albin Michel. — Dr. Léopold-Lévi : *Le Tempérament et ses troubles* (Les glandes endocrines), édition J. Oliven. — Dr. J. Flesch : *Maladies professionnelles et Hygiène du musicien*, Payot. — *L'Evolution psychiatrique*, éditions A. Chahine. — Drs. Edm. et Et. Sergent et L. Parrot : *La decouverte de Laveran*, collection du Centenaire de l'Algérie, Masson et Cie. — Dr. Riser : *Le liquide céphalorachidien*, Masson et Cie. — Dr. Hermann Werner Siemens : *Théorie de l'hérédité : Hygiène des races et politique de peuplement*, Amédée Legrand. — Dr. A. Hesnard : *Psychologie homosexuelle*, Stock. — Dr. G. Espé de Metz (Général X...) : *J'en appelle au monde civilisé* (Lettre ouverte aux Membres de la S. d. N.), Brumauld, éd. — **15 Mai** : *La Médecine sociale et les droits du médecin* (Paris, Assistance aux blessés nerveux de la guerre, 35, av. de Saint-Ouen). — Docteur René Tatin : *Lamartine* (essai de clinique littéraire : le malade, le problème d'Elvire, les *Méditations*), Lyon : imprimerie Bosc et Riou. — Docteur Photis Scouras : *Essai médico-psychologique sur Charles Baudelaire*, Lyon : imprimerie Bosc et Riou. — Ernst Kretshmer : *Geniale Menschen*, J. Springer, Berlin, 1929. — Docteur Marcel Nathan : *Les Psychoses évitables*, E. Flammarion, éditeur, 12 fr. — *Æsculape*, mars 1930 (Le Sein, l'Allaitement dans l'Art, l'Histoire et la Littérature, 15 fr). — **15 Août** : Professeur Charles Richet : *L'âge d'or et l'âge de l'or*, éd. Montaigne, 12 fr. — Charles Nicolle : *Naissance, vie et mort des maladies infectieuses*, Libr. Félix Alcan, 15 fr. — Docteur Pierre Mauriac : *Nouvelles Rencontres « Aux Confins de la Médecine »*, Grasset, éd. — Docteur Gilbert Robin : *L'Enfant sans défauts*, E. Flammarion, éd., 12 fr. — Docteur Auguste Colin : *A la recherche de la Santé*, 20 fr., Mathieu, éd., Nice. — Docteur René Semelaigne : *Les pionniers de la psychiatrie française, avant et après Pinel*, Baillière et fils, éd. — A. Landry : *L'hygiène publique en France*, 15 fr., Félix Alcan, éd. — Docteur Osty : *Le diagnostic des maladies par les sujets doués de*

connaissance paranormale (sans nom d'éd.). — **15 Novembre** : LA POLYOMYÉLITE. — Docteur Clément Simon : *Lettres à un médecin praticien sur la Dermatologie et la Vénéorologie*, Masson, éd., 1930. — Docteur Louis Thibault : *Fugues conscientes et inconscientes*, Molinari, éd., Parthenay. — Docteurs Dide et Guiraud : *Psychiatrie du Médecin praticien*, Masson, éd., 1930. — Docteur Marcel Lapasset : *Syndrome Pâleur-Hyperthermie chez les nourrissons opérés*, Thèse de Toulouse, 1930. — Docteur G. Saint-Paul : *Invertis et homosexuels*, Vigot, éd., 1930.

SCIENCES OCCULTES ET THEOSOPHIE

15 Octobre : Paul Chacornac : *Eliphas Lévi*, Chacornac frères. — Eliphas Lévi : *Dogme et rituel de haute magie*, 2 vol., Chacornac frères. — E. Pascal : *Un révélateur du subconscient, le haschich*, Bazas.

THEATRE

1er Janvier : A propos des 35 années de critique de M. Doumic à la *Revue des Deux Mondes*. — *La Rouille*, 3 actes, 10 tableaux, de MM. Kirchon et Ouspensky, version française de MM. Fernand Nozière et J.-W. Bienstock, au Théâtre de l'Avenue. — *Les Criminels*, 3 actes de M. Fernand Bruckner, adaptation de Mme Steinhoff et de M. André Mauprey, au Théâtre des Arts. — *L'Escalier de service*, 4 actes de M. Georges Oltramare, au Théâtre Michel. — Fin de l'affaire Copeau. — **15 Janvier** : *Le sexe faible*; 3 actes de M. Edouard Bourdet au Théâtre de la Michodière. — **1er Février** : *Robert le Pirate;* 2 actes et 18 tableaux de MM. Oscar Hammerstein, Frank Mandel et Laurence Schwab, musique de Romberg, adaptation de M. Albert Willemetz, au Châtelet. — *Carine, ou la jeune fille folle de son âme;* de M. Crommelynck, à l'Œuvre. — *Shanghaï;* 4 actes de M. Charles Méré, d'après M. John Colton, à l'Apollo. — *Le beau métier;* 4 actes de M. Henri Clerc, à l'Odéon. — Une crise de l'industrie théâtrale? — **15 Février** : *La Mandragore*, de Machiavel, par la Compagnie des Comédiens associés, au Théâtre Albert-Ier. — *La Grande Vie;* 3 actes de MM. Yves Mirande et Henri Géroule, au Palais-Royal. — *Enfin une femme du monde;* 3 actes de M. S. Geyer, à la Potinière. — *La Fin du Monde;* 3 actes de M. Matéi Roussou; spectacle de la Compagnie Aide et Protection. — M. M. Rostand poursuit brillamment sa carrière. — Une image hardie de Molière. — **1er Mars** : *Le Simoun*, version nouvelle en 15 tableaux de M. H. R. Lenormand, mise en scène de M. Gaston Baty, du Théâtre Pigalle. — **15 Mars** : *Philoctète*, tragédie de Sophocle, traduction de M. Silvain, à l'Odéon. — *Le carrosse du Saint-Sacrement*, de Prosper Mérimée; *La voix humaine*, de M. Jean Cocteau, à la Comédie-Française. — **1er Avril** : Le centenaire d'*Hernani* à la Comédie-Française. — *La Comédie des erreurs*, de Shakespeare, au Théâtre de l'Atelier. — *La Tempête*, de Shakespeare, à l'Odéon. — *Les Caprices de Marianne*, d'Alfred de Musset, au théâtre de l'Avenue. — *La Châtelaine de Shenstone;* 4 actes de M. André Bisson, d'après le drame de Florence Barclay. — Le théâtre Pigalle cherche sa voie. — **15 Avril** : *Le paquebot Tenacity;* 3 actes de M. Charles Vildrac, au Studio des Champs-Elysées. — L'Atelier persiste dans l'exotisme. — *L'Eunuque*, de Térence; spectacle de « l'Adriatique ». — « Rodrigue, as-tu du cœur? » — La Comédie-Française refuse le *Canard Sauvage*. — **1er Mai** : *Barricou;* 3 actes, 4 tableaux de M. Jacques Deval à l'Athénée. — *L'Ecole des Charlatans;* 4 actes de MM. Tristan Bernard et Albert Ceinturier; *Le chapeau chinois*, un acte en vers de M. Franc-Nohain, à l'Odéon. — Notice de *Critile* sur le premier acte d'*Hamlet* traduit par M. André Gide. — *Et vive le théâtre;* 2 actes de MM. Sacha Guitry et Albert Willemetz, au Théâtre de la Madeleine. — *Au Temps des Valses;* 3 actes, 4 tableaux de M. Noël Coward, adaptés par M. Saint-Granier, à l'Apollo. — **15 Mai** :

Pâques défleuries. — L'affaire du « Retour d'Amazan ». — *L'Acheteuse,* 3 actes de M. Steve Passeur, au théâtre de l'Œuvre. — *La Passion;* 5 actes et 6 tableaux de M. Edmond Haraucourt, à la Comédie-Française. — **1er Juin** : Représentations du Théâtre Japonias (*Kabouki*) au Théâtre Pigalle. — **15 Juin** : *La double passion;* 3 actes de M. Auguste Villeroy, à l'Odéon. — *Le chant du désert;* opérette, au théâtre Mogador; *Le cœur y est,* comédie musicale, à l'Athénée; *Madame de Pompadour,* opérette, au théâtre Marigny. — **1er Juillet** : A propos d'une reprise de l'*Otage,* trois actes de M. Paul Claudel, au Studio des Champs-Elysées. — **15 Juillet** : A propos d'une reprise de l'*Otage,* 3 actes de M. Paul Claudel, au Studio des Champs-Elysées (*suite et fin de notre chronique du 1er juillet*). — **1er Octobre** : Les pièces de M. Georges de Porto-Riche, « Maître du Théâtre contemporain. — **15 Octobre** : Entre le vestiaire et les trois coups. — **1er Novembre** : Reprise de *La Belle Aventure,* de MM. de Flers et Caillavet aux Français. — *Terre d'Israël,* 3 actes de MM. Edouard Helsey et Jean Botrot, au Théâtre de l'Avenue. — *Six filles à marier,* 3 actes, 4 tableaux, de M. Jean Guitron, lyrics de M. Jean Pujol, au Théâtre de la Scala. — *Le Rendez-Vous,* 3 actes, de M. Marcel Achard, mise en scène de M. Lugné Poe, au Théâtre de l'Avenue. — *La petite Catherine,* 3 actes et 7 tableaux, de M. Alfred Savoir, au Théâtre Antoine. — **15 Novembre** : *L'opéra de quat-sous,* de Bert Brecht, d'après le *Beggar's opera* de John Gay, version française de Nicole Steinhoff et André Maupray. — *Le fils de don Quichotte,* de Pierre Frondaie, à l'Atelier. — *Le divin Arétin;* 4 actes de M. Alfred Mortier, au Théâtre des Arts. — **1er Décembre** : *La jalousie,* 3 actes de M. Sacha Guitry, au théâtre de la Madeleine. — La jalousie au théâtre. La jalousie. — **15 Décembre**: Racine et sa maîtresse la Champmeslé. — Mme Sergine dans *Phèdre,* au Théâtre Antoine. — *L'Assemblée des femmes;* 3 actes, 6 tableaux de M. Maurice Donnay, à Edouard VII.

VARIETES

15 Juin : *Le géant de l'Escaut* (*Les origines d'Anvers*).

VOYAGES

1er Février : Gabriel de La Rochefoucauld : *Constantinople avec Loti,* Les Editions de France. — A. de Châteaubriant : *Locronan,* Editions des Cahiers libres. — **15 Mai** : Paul Morand : *New-York,* Ernest Flammarion. — Marie-Thérèse Gadala : *L'Andalousie sentimentale,* La Nouvelle Revue Critique, Paris. — **15 Juin** : Dhan Gopal Mukerji : *Brahmane et Paria* (traduit de l'anglais), Victor Attinger. — Walter B. Harris : *Le Maroc disparu,* (traduit de l'anglais), Plon. — **1er Août**: Constantin Weyer: Morvan, Editions Rieder. — Hermann Norden : *Sous le ciel de la Perse,* Payot. — **15 Septembre** : Jean Ably : *Tahiti aller et retour,* Editions Baudinière. — Eric de Crail : Chez les Nègres Blancs, Figuière. — **15 Octobre** : Andrée Viollis : *Tourmente sur l'Afghanistan,* Librairie Valois. — G. Peytavi de Fougères : *Roumanie, terre latine,* Editions de la Revue Mondiale. — **1er Novembre** : Maurice Parijanine : *Le « Krassine » au secours de l'« Italia »,* Edition Rieder. — Lars Larsen : *Aux prises avec le Spitzberg,* G. Crès. — **1er Décembre** : Louise Faure-Favier : *Paris-Tunis,* Guide des Voyages aériens, 45, quai de Bourbon, Paris. — Alexandre Verchin : *Bretagne,* Eugène Figuière.

Le Gérant : A. VALLETTE.

Typographie Firmin-Didot, Paris. — 1930.

ÉDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE
26, RVE DE CONDÉ, PARIS-6e (R. C. SEINE 80.493)

ŒUVRES DE H.-G. WELLS

La Machine à explorer le temps (*The Time Machine*), roman, traduit par Hen[...] Davray. Vol. in-16............................

La Guerre des Mondes, roman, traduit par Henry-D. Davray. Vol. in-16....

Une Histoire des Temps à venir, roman, traduit par Henry-D. Davray. Vo[...] in-16............................

L'Ile du Docteur Moreau, roman, trad. par Henry-D. Davray. Vol. in-16.....

Les Premiers Hommes dans la Lune, roman, traduit par Henry-D. Da[...] Volume in-16............................

Les Pirates de la mer, traduit par Henry-D. Davray. Volume in-16..........

L'Amour et M. Lewisham, roman, traduit par Henry-D. Davray et B. Kozakie[...] Volume in-16............................

La Merveilleuse Visite, roman, traduit par Louis Barron. Vol. in-16.........

Place aux Géants, roman, traduit par Henry-D. Davray et B. Kozakiewicz. Vo[...] in-16............................

Quand le Dormeur s'éveillera, roman, traduit par Henry-D. Davray et B. Ko[...] wicz. Volume in-16............................

Miss Waters, roman, traduit par Henry-D. Davray et B. Kozakiewicz. Vol. in-16.

La Burlesque Équipée du Cycliste, roman, traduit par Henry-D. Davra[...] B. Kozakiewicz. Volume in-16............................

Douze Histoires et un Rêve, traduits par Henry-D. Davray et B. Kozakie[...] Volume in-16............................

Au temps de la Comète, roman, traduit par Henry-D. Davray et B. Kozakie[...] Volume in-16............................

La Guerre dans les airs, roman, traduit par Henry-D. Davray et B. Kozakie[...] 2 volumes in-16 à 12 fr............................

Effrois et Fantasmagories. Traduit par Henry-D. Davray et B. Kozakiewicz. Vo[...] in-16............................

L'Histoire de M. Polly, roman, traduit par Henry-D. Davray et B. Kozakie[...] Volume in-16............................

Anne Véronique, roman, traduit par Henry-D. Davray et B. Kozakiewicz. Vo[...] in-16............................

Le Pays des Aveugles. Traduit par Henry-D. Davray et B. Kozakiewicz. Vo[...] in-16............................

Anticipations, *ou de l'influence du progrès mécanique et scientifique sur la vie* [...] *pensée humaines*, traduit par Henry-D. Davray et B. Kozakiewicz. Volume in-16.

La Découverte de l'Avenir et le Grand État, traduit par Henry-D. Davray. Vo[...] in-18............................

Une Utopie moderne, traduit par Henry-D. Davray et B. Kozakiewicz. Vo[...] in-18............................

ŒUVRES DE RUDYARD KIPLING

Livre de la Jungle, traduit par Louis Fabulet et Robert d'Humières. Vol. in-16 .... 15 »

Second Livre de la Jungle, traduit par Louis Fabulet et Robert d'Humières. Vol. in-16 .... 15 »

plus belle histoire du monde, traduit par Louis Fabulet et Robert d'Humières. Vol. in-16 .... 15 »

Homme qui voulut être roi, traduit par Louis Fabulet et Robert d'Humières. Vol. in-16 .... 15 »

m, roman traduit par Louis Fabulet et Ch. Fountaine-Walker. 2 vol. in-16 .... 30 »

s Bâtisseurs de Ponts, roman, traduit par Louis Fabulet et Robert d'Humières. Vol. in-16. .... 15 »

alky et Cie, roman, traduit par Paul Bettelheim et Rodolphe Thomas Vol. in-16 .... 15 »

r le Mur de la Ville, traduit par Louis Fabulet, précédé d'une étude sur Rudyard Kipling, par André Chevrillon. Vol. in-16 .... 15 »

Histoire des Gadsby, roman, traduit par Louis Fabulet et Arthur Austin-Jackson. Vol. in-16 .... 12 »

Retour d'Imray, traduit par Louis Fabulet et Arthur Austin-Jackson. Vol. in-16 .... 15 »

Chat Maltais, traduit par Louis Fabulet et Arthur Austin-Jackson. Vol. in-16 .... 15 »

tions et Réactions. Traduction de Louis Fabulet et Arthur Austin-Jackson. Vol. in-16 .... 15 »

Capitaines Courageux ». Traduction de Louis Fabulet et Charles Fountaine-Walker. Vol. in-16 .... 15 »

Majesté le Roi, traduit par Louis Fabulet. Vol. in-16 .... 15 »

ntes choisis, traduits par Louis Fabulet, Robert d'Humières et Arthur Austin-Jackson. Vol. in-8 écu .... 15 »

Cran! traduit par Louis Fabulet. Vol. in-16 .... 15 »

ttres du Japon, traduites par Louis Fabulet et Arthur-Austin-Jackson. Vol. in-16 .... 12 »

mples Contes de la Montagne traduits par Madeleine Vernon et Henry D. Davray, introduction par Henry D. Davray. Vol. in-16 ... 12 »

ais ceci est une autre histoire, traduction de Madeleine Vernon et Henry D. Davray, avec un essai bibliographique par les traducteurs. Vol. in-16 .... 15 »

Ch P. Paris
259-31

ÉDITIONS DV MERCVRE D

BIBLIOTHÈ

Collection sur beau papier

Œu

COLETTE

*Douze Dialogues de Bêtes et une Préface de FRANCIS JAMMES. 1 vol.

LÉON DEUBEL

*Vers de jeunesse. La Lumière natale. Poésies. Poèmes choisis. L'Arbre et la Rose. Ailleurs. Poésies diverses. Appendice. Préface de GEORGES DUHAMEL. . . . . 1 vol.

GEORGES DUHAMEL

I. *Vie des Martyrs. . . . . 1 vol.
II. *Civilisation. 1 vol.
III. *La Possession du Monde. . . . . 1 vol.
IV. *Les Plaisirs et les Jeux. Les Erispaudants . . . 1 vol.
V. *Confession de Minuit. . . . . 1 vol.

ANDRÉ GIDE

I. *La Porte étroite. . . . . 1 vol.
II. *L'Immoraliste . . . . 1 vol.

REMY DE GOURMONT

I. *Une Nuit au Luxembourg. Couleurs . . . . 1 vol.
II. *Le Fantôme. Histoires magiques. . . . . 1 vol.
III. *Physique de l'Amour. Essai sur l'instinct sexuel . . . 1 vol.
IV. *Le Songe d'une Femme. Choses anciennes . . . . . 1 vol.

CHARLES GUÉRIN

I. *Le Semeur de Cendres . . . . 1 vol.
II. *L'Homme intérieur. Derniers vers. . . . . 1 vol.
III. *Le Cœur solitaire. Premiers vers (*Fleurs de neige. Joies grises. Le Sang du Crépuscule*) . . . . 1 vol.

FRANCIS JAMMES

I. De l'Angélus de l'aube à l'Angélus du soir. Souvenirs d'enfance. La Naissance du Poète. Un jour. La Mort du Poète. La Jeune Fille nue. Le Poète et l'Oiseau, etc. . . . 1 vol.
II. *Quatorze Prières. Elégies. Tristesses. Eglogues. Tableau d'automne. Tableau d'hiver. En Dieu. L'Eglise habillée de feuilles . . . . 1 vol.
III. *Clara d'Ellébeuse. Almaïde d'Etremont. Pomme d'Anis. 1 vol.
IV. *Le Roman du Lièvre. Des choses. Contes. Notes sur des Oasis et sur Alger. Le 15 août à Laruns. Deux Proses. Notes sur J.-J. Rousseau et Mme de Warrens aux Charmettes et à Chambéry. Pensées des jardins. Notes diverses. . 1 vol.
V. *Méditations. L'Auberge des Douleurs. L'Auberge sur la route. L'Auberge des Poètes. Quelques Hommes. L'Evolution spirituelle de Mme de Noailles. La Brebis égarée. 1 vol.

RUDYARD KIPLING

I. *Le Livre de la Jungle. . . . . 1 vol.
II. *Le Second Livre de la Jungle . . . . 1 vol.

JU

I. *Poésies : Le San
tation de Notr
II. *Poésies : Des Fle
Derniers vers.
III. *Moralités légenda
IV. *Lettres I 1881-18
V. *Lettres. II (1883-1
VI. *En Allemagne. B
Berlin. Agenda

LOU

I. *Poèmes. Chants d'
II. *Orphica. Epigram
Cantiques (*Car*

MAUR

I. *Le Trésor des H
II. *La Sagesse et la

I. *Les Syrtes. Les C
clair visage. Sy
II. *Les Stances. Iph

I. *Le Meneur de Lo

HE

I. *Les Médailles d'
II. *La Sandale ailée
III. *Les Jeux rustiqu
IV. *Les Lendemains.
V. *Poésies diverses
qu'en songe. .
VI. *Vestigia Flamma

A

*Vers et Proses. Rev
éditions, mis en ordre
retrouvés. Préface de

GEO

I. *La Jeunesse bla
II. *Les Vies enclos
Poèmes . . .

I. *Au Jardin de l'I
II. *Le Chariot d'or.
Vase. . . . .
III. *Contes. Polyphè

Il a été tiré des ouvrages marqués d'un astérisque des exemplaires pur fil, à 60

JE CHOISIE

3,5) à 25 francs le volume

de

UE

s Complaintes. L'Imi-
. . . . 1 vol.
é. Le Concile féerique.
Variantes). . . . 1 vol.
. . . . 1 vol.
es de G. J. AUBRY. 1 vol.
AN AUBRY. . . . 1 vol.
Ville. Une Vengeance à
s de G. J. AUBRY. 1 vol.

NEL

e (*Carmina Sacra*) 1 vol.
ennes. Méditations et
à l'autre aurore. 1 vol.

LINCK

. . . . 1 vol.
. . . . 1 vol.

S

a passionné. Enone au
lves nouvelles. 1 vol.
. . . . 1 vol.

. . . . 1 vol.

ER

e

Eaux. . . . . . . 1 vol.
ures. . . . . . . 1 vol.
. . . . 1 vol.
pisodes. Sonnets. 1 vol.
et romanesques. Tel
. . . . 1 vol.
. . . . 1 vol.

UD

riginaux et les premières
NE BERRICHON. Poèmes
. . . . 1 vol.

BACH

Silence. . . . . 1 vol.
Ciel natal. Plusieurs
. . . . 1 vol.

N

plusieurs poèmes. 1 vol.
oïque. Aux Flancs du
. . . . 1 vol.
vés. . . . . 1 vol.

CÉCILE SAUVAGE

*Tandis que la Terre tourne. L'Ame en bourgeon. Mélancolies. Fumées. Le Vallon. Primevère. Fragments. Pensées et extraits de Lettres. Préface de JEAN TENANT. . . . . . . 1 vol.

MARCEL SCHWOB

I. *Spicilège . . . . 1 vol.
II. *La lampe de Psyché. Il libro della mia Memoria. . . 1 vol.

LAURENT TAILHADE

I. *Poèmes élégiaques. . . . . 1 vol.
II. *Poèmes aristophanesques. . . . . 1 vol.

JEAN DE TINAN

I. *Penses-tu réussir ? ou *Les Différentes Amours de mon ami. Raoul de Vallonges*. . . . . 1 vol.
II. *Aimienne ou *Le détournement de mineure*. L'Exemple de Ninon de Lenclos amoureuse. . . . . 1 vol.

ÉMILE VERHAEREN

I. Les Campagnes hallucinées. Les Villes Tentaculaires. Les Douze Mois. Les Visages de la Vie. . . . . 1 vol.
II. Les Soirs. Les Débâcles. Les Flambeaux noirs. Les Apparus dans mes chemins. Les Villages illusoires. Les Vignes de ma muraille. . . . . 1 vol.
III. *Les Flamandes. Les Moines. Les Bords de la route. 1 vol.
IV. *Les Blés mouvants. Quelques chansons du Village. Petites Légendes . . . . 1 vol.
V. *La Multiple Splendeur. Les Forces Tumultueuses. 1 vol.
VI. *Les Rythmes souverains. Les Flammes hautes . . 1 vol.
VII. *Les Heures claires. Les Heures d'après midi. Les Heures du soir. Avec des Variantes en Appendice . . . . 1 vol.

FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN

I. *Cueille d'avril. Joies. Les Cygnes. Fleurs du Chemin et Chansons de la route. La Chevauchée d'Yeldis. 1 vol.
II. *La Clarté de Vie. Chansons à l'ombre. En Arcadie. Trois Chansons françaises. Visions de Midi. La Partenza. 1 vol.
III. *L'Ours et l'Abbesse. Saint-Martinien. Phocas le Jardinier. Sainte-Marguerite de Cortone. La Rose au flot. L'Amour sacré . . . . 1 vol.
IV. *La Lumière de Grèce. Ancaeus. Le Délire de Tantale. Sapho. La Légende ailée de Bellérophon Hippalide. . . . . 1 vol.

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM

I. *L'Eve future . . . . 1 vol.
II. *Contes cruels. . . . . 1 vol.
III. *Tribulat Bonhomet suivi de Nouveaux Contes cruels 1 vol.
IV. *Axel. . . . . 1 vol.
V. *L'Amour suprême. Akëdysséril. . . . . 1 vol.
VI. *Histoires insolites. . . . . 1 vol.
VII. *La Révolte. L'Evasion. Le Nouveau Monde. . . . 1 vol.
VIII. *Morgan. Elén. . . . . 1 vol.
IX. *Isis . . . . 1 vol.
X. *Premières Poésies. . . . . 1 vol.
XI. *Propos d'au-delà. Chez les Passants. Pages posthumes. . . . . 1 vol.

cette collection peuvent-être fournis reliés Voir les prix à notre catalogue général.

BULLETIN FINANCIER

Après avoir traversé une période d'agitation intense, le marché connaît des séances e calme absolu. Le volume des négociations a encore décru durant cette quinzaine ui n'aura été en somme qu'une longue préparation de la liquidation de fin novembre.

Grâce aux précautions prises tant par le Syndicat des Agents de Change que par e Syndicat des Banquiers en Valeurs, les opérations de la liquidation se sont dérouées sans encombre ; le taux des reports s'est établi à o fr. 50 % au parquet et à 1/2 % en coulisse. Encore convient-il d'observer que nombre de grands titres du arquet ont été reportés au pair. Il est apparu ainsi que les engagements à la hausse taient nuls et, en outre, que ceux pris par les baissiers n'excédaient pas les facultés péculatives du marché.

Les rachats de ces baissiers ont naturellement provoqué un raffermissement de la Cote. Mais on ne saurait y attacher une plus grande importance que celle qu'on pourait attribuer à de simples mouvements de surface.

Nous voici donc entrés en décembre, mois peu favorable en général au développement de campagnes boursières de grande envergure, aussi bien en hausse qu'en baisse. Sur tous les marchés étrangers, le calme règne d'ailleurs déjà et l'on peut prévoir son xtension.

En raison de la proximité de l'échéance de fin janvier et eu égard aussi aux disours très réservés prononcés par les présidents des grandes sociétés terminant eur exercice fin juin ou fin septembre, à l'occasion d'assemblées, il est douteux qu'on ssiste à d'amples mouvements avant longtemps.

D'ailleurs, aucune amélioration ne s'est manifestée dans l'ordre économique ; les ours des métaux, du pétrole, du caoutchouc, des céréales restent bas. En France, e chômage tend à augmenter dans le Nord et l'Est ; la puissance d'achat d'une catégorie de capitalistes va se trouver réduite ; enfin la confiance dans l'avenir fait toujours défaut.

Nos rentes sont demeurées fermes, bien que certaines d'entre elles soient arrivées u moment à compter duquel le Trésor pourra décider leur conversion.

Le groupe des banques se ressent nécessairement du malaise financier et l'on peut, lans ce compartiment, découvrir de véritables « occasions ». Le Crédit Foncier de France dont les bénéfices de 1930, en augmentation sérieuse, permettent d'envisager un dividende encore accru, constitue l'une de ces « occasions ».

Les Affaires de transports restent dédaignées ; on peut prévoir le maintien du dernier dividende des principales valeurs de chemins de fer et de tramways, mais l'on ne aurait envisager sérieusement une amélioration des bénéfices de nos sociétés de navigation.

Nombre de valeurs houillères et minières continuent à graviter autour de leurs plus bas cours ; la concurrence étrangère sévit de plus en plus fortement sur le marché charbonnier français. Les pétroles anglo-saxons — Royal Dutch et Shell Transport — tendent à s'améliorer, principalement sur les meilleurs avis de Londres et de New-York. Aux Caoutchoucs, la diminution progressive des stocks n'a encore eu aucune répercussion.

Les Affaires de matériel de chemins de fer sont seules vraiment suivies dans le compartiment métallurgique. En revanche, les valeurs d'automobiles sont réalisées.

LE MASQUE D'OR.

MERCVRE DE FRANCE

26, RVE DE CONDÉ, PARIS (6e)

R. C. SEINE 80.493

Littérature, Poésie, Théâtre, Beaux-Arts, Philosophie
Histoire, Sociologie, Sciences, Critique, Voyages, Bibliophilie
Littératures étrangères, Revue de la Quinzaine

VENTE ET ABONNEMENT

Les abonnements partent du premier numéro de chaque mois.

FRANCE ET COLONIES

Un an : 85 fr. | 6 mois : 46 fr. | 3 mois : 24 fr. | Un numéro : 5 fr.

ÉTRANGER

1° Pays ayant accordé le tarif postal réduit :

Albanie, Allemagne, Argentine, Autriche, Belgique, Brésil, Bulgarie, Canada, Chili, Colombie, Congo Belge, Costa Rica, Cuba, Dantzig (ville libre de), République Dominicaine, Egypte, Equateur, Espagne, Esthonie, Ethiopie, Finlande, Grèce, Guatemala, Haïti, Honduras, Hongrie, Lettonie, Liberia, Lithuanie, Luxembourg, Maroc (zone espagnole), [illegible] Nicaragua, Panama, Paraguay, Pays-Bas, Perse, Pologne, Portugal et [illegible]anie, Russie, Salvador, Suisse, Tchécoslovaquie, Terre-Neuve, Turquie, Union [illegible]icaine (Cap, Natal, Orange, Transvaal, Swaziland, Territoires sous mandat [illegible] Afrique du Sud-Ouest), Uruguay, Vénézuela, Yougoslavie (Serbie-Croatie-Slovénie).

Un an : 105 fr. | 6 mois : 56 fr. | 3 mois : 29 fr. | Un numéro 5 fr. 75

2° Tous autres pays étrangers :

Un an : 125 fr. | 6 mois : 66 fr. | 3 mois : 34 fr. | Un numéro : 6 fr. 50

En ce qui concerne les ***Abonnements étrangers***, certains pays ont adhéré à une convention postale internationale donnant des avantages appréciables. Nous conseillons à nos abonnés résidant à l'étranger de se renseigner à la poste de la localité qu'ils habitent.

On s'abonne à nos guichets, 26, rue de Condé, chez les libraires et dans les bureaux de poste. Les abonnements sont également reçus en papier-monnaie français et étranger, mandats, bons de poste, chèques postaux, chèques et valeurs à vue, coupons de rentes françaises nets d'impôt à échéance de moins de 3 mois. Pour la France, nous faisons présenter à domicile, sur demande, une quittance augmentée d'un franc pour frais.

Il existe un stock important de numéros et de tomes brochés, qui se vendent, quel que soit le prix marqué : le numéro 5 fr.; le tome autant de fois 5 fr. qu'il contient de numéros. Port en sus pour l'étranger.

Chèques postaux. — Les personnes titulaires d'un compte-courant postal peuvent s'abonner par virement à notre compte de chèques postaux, PARIS-259-31 ; celles qui n'ont pas de compte-courant peuvent s'abonner au moyen d'un chèque postal dont elles se seront procuré l'imprimé soit à la poste, soit, si elles habitent un lieu dépourvu ou éloigné d'un bureau, par l'intermédiaire de leur facteur. Le nom, l'adresse de l'abonné et l'indication de la période d'abonnement devront être très lisiblement écrits sur le talon de correspondance.

Les avis de **changements d'adresse** doivent nous parvenir, accompagnés d'un franc, au plus tard, le 6 et le 22, faute de quoi le numéro va encore une fois à l'ancienne résidence. A toute communication relative aux abonnements doit être jointe la dernière étiquette-adresse.

Manuscrits. — Les auteurs non avisés dans le délai de DEUX MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la revue, où ils restent à leur disposition pendant un an. Pour les recevoir à domicile, ils devront envoyer le montant de l'affranchissement.

COMPTES RENDUS. — Les ouvrages doivent être adressés impersonnellement *à la revue. — Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme hommages* personnels *et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.*

TYP. FIRMIN-DIDOT & Cie. — PARIS. — 1.30